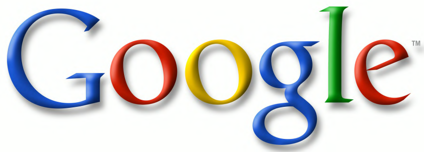
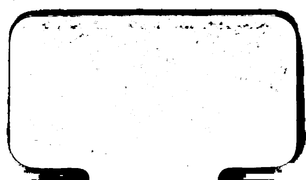




HISTOIRE

DE LA RÉGÉNÉRATION

DE LA GRÈCE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, Nº 24.



Dessiné d'après nature par Voutier — Normand fils sc.

Constantin Canaris.

HISTOIRE

DE LA RÉGÉNÉRATION

DE LA GRÈCE,

COMPRENANT

LE PRÉCIS DES ÉVÈNEMENTS

DEPUIS 1740 JUSQU'EN 1824.

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI PACHA DE JANINA, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MARSEILLE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE IONIENNE DE CORCYRE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AVEC CARTES ET PORTRAITS.

TOME IV.



A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXIV.

HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Khourchid tourne ses armes contre Souli.—Prise de Régniassa par les Turcs. — Douleur des Souliotes. — Punition de deux de leurs capitaines. — État de l'armée mahométane. — Dispositions et plan de défense des Grecs. — Affaire du 29 mai. — Ses résultats. — Combat du 30. — Anxiétés des chrétiens.—Affaire du 31; ils perdent leurs positions.—Prise du village de Souli par les Turcs;—ils sont repoussés à Samoniva.—Traits particuliers d'audace.—Fidélité admirable d'un vieux Osmanli.—Pertes respectives.—Manière de combattre des parties belligérantes. — Combat du 1er juin. — Arrivée de Khourchid à l'armée. — Négociations entamées et rompues. — Assaut du 7 juin. — Résolution terrible des Souliotes. — Courage de leurs femmes, — qui s'organisent

militairement. — 10 juin, reprise des hostilités. — 12 juin, victoire des Grecs;—s'emparent du cheval de bataille d'Omer Brionès.—Regrets de celui-ci. —Injures mutuelles des combattants. — Déroute des Turcs. — Osmanlis prisonniers. — Retour de Khourchid à Janina. — Son entrevue avec l'archevêque Gabriel. — Son départ et son arrivée à Larisse.

Le ciel avait exaucé les vœux des guerriers de la Selleïde. Rassuré par la promesse que le lord haut commissaire des îles Ioniennes, Thomas Maitland, lui avait donnée d'empêcher les vaisseaux grecs d'approcher des côtes de l'Épire et de l'Acarnanie, Khourchid pacha s'était décidé, conformément aux ordres qu'il avait reçus du sultan, à attaquer Souli avant de se porter contre la Morée; et pour régulariser ses opérations, il résolut de s'emparer de Régniassa (1).

C'était le point principal de communication des Souliotes avec les Hydriotes; il n'y avait pour le défendre qu'une tour qui renfermait une garnison de cinquante-trois soldats, commandés par les capitaines Costas Timolas et Kitzos, contre lesquels on dirigea un corps de quatre mille hommes, commandés par Achmet Brionès, neveu d'Omer pacha. Il avait ordre d'en finir de gré ou de force avec le poste de Régniassa, c'est-à-dire d'employer, pour en venir à

---

(1) Régniassa. T. II, p. 1, 4, 39, 111; t. III, v, p. 184, 185 de mon Voyage dans la Grèce.

bout, la voie des armes et de la corruption. Avec ce double moyen de succès, Achmet Brionès se mit aussitôt en campagne; et comme les chrétiens n'étaient pas assez nombreux pour venir à sa rencontre, il les attaqua de prime abord avec deux pièces de campagne qu'il traînait à sa suite. Les assiégés firent bonne contenance; mais après quelques engagements dans lesquels il y eut du côté des Turcs douze hommes tués et trente blessés, leur commandant ayant parlé d'argent, les Souliotes, qui n'avaient perdu qu'un seul homme, consentirent à traiter. Ils dictèrent la capitulation. Elle portait qu'ils recevraient quarante mille piastres turques, pour solde de leurs services pendant le siége de Janina, sous les drapeaux d'Ismaël Pachô bey, qui ne les avait pas payés, et qu'ils rentreraient à Souli avec armes et bagages.

Ces conditions furent acceptées. Ils partirent. Ils livrèrent un poste qu'ils avaient juré de défendre jusqu'à la mort, sans que les tombeaux de ces femmes généreuses, qui s'ensevelirent sous les ruines de la tour de Régniassa en 1802 (1), pour se dérober à l'ignominie de tomber au pouvoir des Turcs, réveillassent en eux aucun sentiment de gloire.

Ω ΜΕΓΑ ΠΕΝΘΟΣ ΣΕΛΛΑΙΩΝ, Ω ΓΗΣ ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ! *ô douleur des Souliotes! ô terre d'Épire!* s'écria le polémarque Nothi Botzaris, en recevant la lettre qui lui donnait avis d'une pareille transaction. Il fait défendre à la garnison de Régniassa, qui se

(1) *Voy.* liv. I, ch. v de cette histoire.

trouvait au pont de l'Achéron, de monter à Sainte-Vénérande. Il envoie en même temps un détachement de palicares pour la désarmer; Costas Timolas et Kitzos sont mis aux fers, et leurs maisons sont peintes extérieurement en noir depuis les combles jusqu'aux fondements, en signe de deuil. Leurs femmes s'arrachent les cheveux en demandant le divorce. *Comment*, disaient-elles, *nous présenter à l'avenir devant nos compagnes? De quel front pourrions-nous soutenir leurs regards? Qui d'entre nous oserait désormais aller aux citernes, où nous ne serions admises qu'avec dédain à puiser de l'eau* (1)? *Assises aux derniers rangs dans les églises du Seigneur, comme des lépreuses et des excommuniées, qui nous donnera le salut de paix?*

Malheureux! s'écriaient les pères des Souliotes capitulés, *nous avons trop vécu.* Emportées par leurs transports, quelques mères, tant leur douleur était véhémente, ne craignirent pas de découvrir à leurs lâches enfants le sein qui les avait engendrés. *Opprobre de ma vieillesse, si tu pouvais rentrer dans ces flancs qui t'ont porté*, s'écria une d'elles, *je te pardonnerais, dans l'espoir qu'en te donnant une seconde fois la vie, tu renaîtrais peut-être à l'hon-*

(1) L'usage voulait que les femmes des Souliotes qui s'étaient déshonorés par quelque acte de lâcheté, ne fussent admises que les dernières à puiser de l'eau aux fontaines publiques, et elles devaient céder partout le pas aux épouses des braves.

neur. Meurs donc, ou fais-toi Turc. Il ne te reste qu'un de ces partis à prendre!.... Et les enfants, fondant en larmes, demandaient des armes pour réparer l'outrage fait à leur nom. Jamais affliction plus générale et plus profonde ne fut répandue dans les météores de la Selleïde.

Deux jours entiers s'écoulèrent sans que les guerriers, plus malheureux que coupables d'avoir cédé à quatre mille barbares, reçussent de consolation que de la part des ministres du Dieu de clémence, qui leur apportaient secrètement de quoi subsister aux bords de l'Achéron, où on les avait laissés privés d'armes et de nourriture. Leurs plaintes auraient attendri les rochers, et elles pénétrèrent jusque dans la forteresse de Sainte-Vénérande, où elles furent portées par les prêtres, devenus leurs avocats auprès du polémarque et du conseil des vieillards. Des larmes mouillèrent les yeux de ces aréopagites, qui étaient tous d'anciens soldats, couverts d'honorables cicatrices. Costas Timolas et Kitzos furent relégués dans des lieux solitaires, et on rendit aux capitulés les armes dont on les avait dépouillés. Avec quels transports ils les reçurent! de quelles larmes de joie ils les mouillèrent! avec quel serrement de cœur ils embrassèrent mères, femmes et enfants! La patrie leur avait pardonné, et ils ne tardèrent pas à montrer que, pour un moment de faiblesse, ils n'avaient pas cessé de mériter l'honneur de la servir.

Les jours tant souhaités des combats approchaient. Les Souliotes allaient se trouver en présence des

Turcs! Khourchid pacha, comblé des graces du sultan, déclarait hautement le dessein d'anéantir les Doriens de la Selleïde. Les Schypetars, plus nombreux que jamais, étaient accourus sous ses drapeaux, de toutes les parties de l'Illyrie macédonnienne et de l'Épire. Les Iapyges Chaoniens et les Chamides Thesprotes avaient embrassé la cause du sultan; et soixante mille bourses (trente millions) trouvées, dit-on, dans l'épargne d'Ali pacha, lorsqu'il fut mis à mort, devaient être employées à l'expédition contre Souli. Omer Brionès, renommé par son intrépidité, commandait l'armée sous les ordres de Kourchid pacha, qui devait rester au quartier-général de Janina, pour surveiller les mouvements excentriques des insurgés, et couvrir les opérations. Tahir avait la direction des Toxides, avec Elmas bey, qui n'avait pas tardé à oublier l'engagement qu'il avait contracté à Tripolitza. Hago Bessiaris était chargé de diriger les Musachéens et les Guègues, tandis que quinze pachas et visirs, conduisant douze mille hommes, seconderaient leurs efforts. Des corps de cavalerie étaient destinés à occuper les champs Élyséens ou campagne de Paramythia; des mulets transportaient de l'artillerie de montagne; et comme, grace à la pieuse sollicitude de Thomas Maitland, on n'avait rien à craindre du côté de la mer, on pouvait, avec un effectif de plus de vingt mille combattants, se flatter d'un succès rapide et complet. Dans l'idée de se faire précéder de la terreur, le sérasker avait annoncé que son armée se montait à quarante mille hommes; mais cette ruse de

guerre surannée n'en imposa pas plus aux Souliotes, que l'appareil, tout formidable qu'il était, des forces des barbares.

Le 23 mai, après une revue générale, le polémarque Nothi Botzaris ayant rappelé à ses compatriotes la gloire qui les attendait en soutenant le premier choc des Turcs, désigna, à l'assemblée des vieillards, le poste d'honneur qu'il désirait occuper. C'était celui de Goûra, position centrale, où il se proposait de s'établir avec neuf cents hommes, afin d'observer les manœuvres de l'ennemi, dans toutes les directions où ils se porteraient, de manière à secourir ceux qui seraient dans le cas d'avoir besoin d'assistance. Il indiqua ensuite aux principaux capitaines qui étaient sous ses ordres leurs destinations particulières (1). Ainsi Nicolas Tzavellas, fils de Photos, guerrier de mémoire immortelle parmi les Épirotes (2), et Georges Dracos, issu de ces familles Doriennes dont l'illustration se perd dans la nuit de l'histoire mythologique, reçurent l'ordre de se porter à Liviskitas, avec mille hommes accoutumés dès l'enfance au métier des armes.

Un grand nombre de ces soldats se glorifiaient d'avoir

---

(1) *Voyez*, pour l'intelligence de cette topographie, le t. II, ch. XXXIV de mon Voyage dans la Grèce, et la carte dressée par M. Lapie, d'après mes mémoires.

(2) Qui prendrait place dans le souvenir des hommes, si la tragédie des *Martyrs de Souli* de M. Népomucène Lemercier était un jour représentée sur le premier théâtre de la moderne Athènes et le rôle d'Ali confié à Roscius Talma.

servi les Bourbons de Naples et l'Angleterre, sous le commandement de William Bentinck et de Richard Church, pour qui ils furent des braves, aussi longtemps qu'on eut besoin de leurs services. Maintenant, désavoués par une politique jalouse, on les qualifiait de rebelles, parce que, renonçant au métier de mercenaires, ils versaient leur sang pour l'autel et la patrie.

On décerna la défense périlleuse de Zavroucos à Tzigouri Tzavellas et à Georges Karabinis, auxquels on donna le commandement de mille palicares. Touzas Zerva fut placé, avec trois cent cinquante Spaches, aux *pieds légers*, du côté de Scoupa et du moulin de Dâla, qui avoisine l'Achéron, pour surveiller la cavalerie turque répandue sur les bords de ce fleuve. Natché Photomaras et Georges Malamos, avec cinq cents soldats, furent désignés pour occuper le village de Seritchani. Ainsi, avec quatre mille sept cent cinquante soldats, parmi lesquels il y en avait au plus sept cents originaires de la Selleïde, on se crut en mesure de résister à vingt-deux mille hommes, parmi lesquels on comptait un effectif de dix-sept mille combattants, le surplus n'étant que des vivandiers, des valets et des juifs, que les Turcs traînent toujours à la suite de leurs hordes.

L'esprit de Dieu, l'amour de la patrie, l'habitude des combats et des succès, tels étaient les auxiliaires des Grecs, contre un ennemi plus de trois fois supérieur en nombre aux forces qu'ils avaient à lui opposer. Sans se faire illusion, car ils avaient aussi connu

le malheur, les gérontes de la Selléide, persuadés qu'ils ne pourraient conserver toutes leurs positions devant une multitude qui se grossirait en raison de la résistance qu'elle éprouverait, avaient arrêté un plan de concentration en cas de revers. Il consistait à se retirer, en disputant le terrain pas à pas, de rochers en rochers et de ravins en ravins, en dedans d'un triangle formé par le torrent de Samoniva, le fleuve Achéron et la chaîne du mont Voutzi, auquel le défilé d'Avaricos(1) est appuyé. Forcés dans ce centre, leur refuge était dans Kiapha, dernier boulevard de la patrie, où les chrétiens étaient résolus à s'ensevelir.

Ce plan ayant été communiqué aux capitaines, ils se rendirent aux différents postes qu'on leur avait assignés, après avoir invoqué, par des jeûnes et des prières, la protection du Dieu des batailles. Ils laissaient six cents hommes à la défense du fort de Sainte-Vénérande, sous la conduite de leurs gérontes, lorsqu'ils partirent accompagnés pour la plupart de leurs femmes, chargées de munitions, et accoutumées à les assister au fort de la mêlée, en préparant leurs armes; car quelques-uns d'entre eux avaient plusieurs fusils de rechange. Arrivés dans leurs embuscades, ils s'occupèrent à les fortifier, sans cesser de s'exercer à la course, à la danse, à la lutte et au jeu du disque.

Les palicares de Natché Photomaras sortaient d'un de ces exercices, lorsqu'un cri de joie, parti des

(1) On présume que c'est l'Averne des Mythologues.

monts Zagoûras, se fit entendre. L'avant-garde des Schypetars Toxides, conduite par le pacha Omer Brionès, s'avançait pour les combattre. Ils entonnent le chant de guerre : *Allons, enfants des Grecs!* qu'ils venaient à peine de finir quand les Turcs, débouchant du défilé de Variadès, le 28 au matin, engagèrent la fusillade, plutôt dans l'intention de tâter le terrain, que pour entreprendre une affaire sérieuse, ainsi qu'on en put juger par l'inaction de leurs bandes nombreuses, qui se montraient dans le lointain sans prendre part au combat. Ce fut le jugement qu'en portèrent les capitaines souliotes, qui furent prévenus pendant la nuit que le sérasker Omer pacha avait résolu de les faire attaquer le lendemain sur plusieurs points à la fois, afin de diviser leur attention, tandis qu'il formerait une pointe principale contre le centre des montagnes de la Selleïde.

Sans ajouter une foi entière à cet avis, qui pouvait être un stratagème pour leur faire abandonner leurs positions, les capitaines souliotes, certains d'être à la veille d'une suite d'affaires importantes, s'empressèrent, au moyen de feux allumés sur les montagnes, de donner avis de l'approche des Turcs, et d'en faire part au moyen de pézodromes ou coureurs, qu'ils expédièrent, à leurs divers cantonnements. Ils prévinrent en même temps le taxiarque Cyriaque, qui commandait le bataillon des Maniates retranchés à Phanarï, près du port Glychys, d'être sur ses gardes, parce qu'ils avaient découvert que les Chamides de

Margariti devaient l'attaquer, dès que les hostilités auraient éclaté dans la Thesprotie.

L'instinct frappe au but, parce qu'il est une inspiration naturelle; ainsi les Souliotes, en jugeant les manœuvres des Turcs, qui n'exécutaient qu'un plan communiqué à Khourchid pacha par des chrétiens indignes de ce nom, avaient deviné, avant la révélation qui leur en fut faite, les desseins de leurs ennemis. Le 29 mai, attaqués à Goûras, à Séritchani, à Zavroucos et Liviskitas, par les Turcs, qui marchaient précédés de trente pièces de canon et d'obusiers de montagne ornés du chiffre de *Georgius Rex*, surmonté de la couronne d'Angleterre, furent partout vainqueurs.

Il serait difficile de faire connaître en détail les faits d'armes qui signalèrent cette journée. Il suffit d'en rapporter les traits principaux, en disant que l'action, qui commença au point du jour, à Liviskitas, entre les capitaines Tzavellas et Dracos, qu'Omer Brionès attaqua avec cinq mille hommes, se soutenait depuis plus de six heures avec acharnement, quand Tzavellas étant parvenu à attaquer la colonne turque en flanc, tandis que son collègue la battait de front, les Toxides prirent la fuite, en laissant quatre cent trente-huit morts, et plus de cinq cents blessés, sur le terrain.

Hago Bessiaris n'était pas alors plus heureux contre le polémarqne Nothi Botzaris, qui le repoussa en lui faisant éprouver une perte de plus de trois cents de ses soldats. Cependant Tahir Abas étant accouru au secours

de son compatriote, avec une colonne de quatre mille hommes, parvint rétablir le combat. Il était alors deux heures après midi; et le polémarque ayant tiré un renfort de trois cents palicares du poste de Photomaras, fit charger les barbares avec une telle impétuosité, qu'il leur enleva douze drapeaux et deux pièces d'artillerie. Enfin, au coucher du soleil, les mahométans, battus sur tous les points contre lesquels ils s'étaient portés, se retirèrent avec perte de treize cents hommes tués ou blessés, et de dix-huit étendards, que les femmes grecques présentes au combat portèrent en triomphe à Souli, où elles furent reçues aux acclamations des gérontes, et au bruit du canon de la forteresse de Sainte-Vénérande.

Malgré les brillants avantages de cette journée, qui n'avait coûté aux Souliotes qu'une trentaine d'hommes, tués ou blessés, ils comprirent que l'ennemi n'ayant engagé contre eux que six à sept mille soldats, il leur restait des dangers presque incalculables à surmonter. Les feux des bivouacs de l'armée ottomane couvraient les montagnes, les vallons, les gorges et le bord des précipices. Au milieu des ombres de la nuit on entendait tour-à-tour les vociférations des Turcs, qui répondaient aux prédications de leurs derviches, en invoquant Allah et Mahomet, et les hennissements de leurs coursiers, impatients d'ouïr le signal des batailles.

Les échos rendant ces bruits plus formidables, les Grecs croyant que le nombre des infidèles, déja considérable, s'était encore augmenté depuis le jour précé-

dent, ne purent, quoique intrépides, se défendre de cette terreur que les plus braves éprouvent parfois au moment d'un combat. Leurs mains vacillantes soutenaient à peine leurs fusils; leurs esprits étaient tristes; des soupirs convulsifs s'échappaient de leurs poitrines brûlantes, lorsque remontant par la pensée *vers le Dieu des forts*, les guerriers de Sainte-Vénérande se mirent en prières. Élevant leurs mains suppliantes vers le firmament, paré d'étoiles qui mesuraient le cours de la nuit, ils demandaient, prosternés devant le signe auguste de la régénération du genre humain, *au Dieu mort et ressuscité*, de leur accorder le courage nécessaire pour vaincre et mourir avec gloire. Nulles idées ambitieuses ne se mêlaient à leurs demandes; *vivre ou mourir pour la croix*, c'étaient là tous leurs vœux; et les brises qui agitaient le feuillage naissant des bosquets de la Thesprotie, ayant fait croire aux Souliotes que leurs demandes étaient entendues de l'Éternel, un rayon d'espérance ranima leurs cœurs généreux, et les chefs les ayant engagés à prendre de la nourriture, ils s'assirent, divisés par pelotons, sur la pelouse.

Les amazones de la Selleïde venaient de leur apporter des provisions, des outres remplies de vin, et des munitions de guerre, qu'elles leur répartirent avec cette sollicitude enchanteresse qui soutient l'homme condamné au travail à porter le poids de la vie. Chacune d'elles ayant ensuite baisé respectueusement la main d'un époux ou d'un frère, elles reprirent le chemin des montagnes, en emportant les

blessés sur leurs épaules. Ainsi l'avait prescrit le polémarque Nothi Botzaris, qui, prévoyant que la guerre devait prendre un caractère terrible, avait ordonné que les femmes se retirassent dans les escarpements des météores de Kiapha.

Cependant une colonne de cinq mille Toxides mahométans, commandés par Tahir, profitant des ténèbres, s'avançait en silence du côté de Goûras, où ils parurent le 30 mai, aux premières clartés du jour. Leur chef, qui connaissait les localités, ayant calculé qu'en enfonçant le centre des positions, défendu par Nothi Botzaris, il pourrait pénétrer dans l'intérieur de Souli, s'était dirigé de ce côté, résolu à tout sacrifier pour exécuter son projet. Il ambitionnait le prix d'une victoire, qui aurait été d'autant plus signalée que le pacha Omer Brionès n'avait pu parvenir à entamer les chrétiens dans les deux journées précédentes. Rappelant à ses Toxides, avec des accents mâles, les combats livrés aux Souliotes par leurs pères et par eux-mêmes, depuis trente-cinq ans, Tahir déposant sa chlamyde s'écria, en leur montrant les rochers de Souli : *Les voilà ces mornes exécrables, teints du sang des mahométans, qui vous rappellent tant de veuves et d'orphelins, que l'Albanie tout entière regrette. Couverte d'habits de deuil, la patrie vous demande vengeance.*

A ces mots les Schypetars, jetant loin d'eux le fourreau de leurs sabres, et mettant leurs fusils en bandoulière, demandent à monter à l'assaut. Les derviches, le Koran dans une main, et le sabre dans

l'autre, font retentir les airs des vociférations de *ya gazi, ya sedid, la victoire ou le martyre*; et fondant à l'arme blanche, tous se précipitent contre les chrétiens. Ceux-ci, plus calmes et parfaitement embusqués, les reçoivent par une fusillade si bien dirigée qu'elle les contraint à reculer. Sans s'épouvanter, les Turcs se groupent de nouveau autour de Tahir, s'excitent, s'encouragent, se pressent; et quatre fois assaillants et repoussés, ils commençaient à se débander, suivant l'usage qui porte que la retraite est permise après quatre charges malheureuses, quand Omer Briones, informé de leur situation, accourut, avec une division de cinq mille hommes, pour les secourir. Il donne le temps aux Toxides de se rallier à l'abri du feu de sa colonne, qui, plus calme et conduite avec calcul, engage une action régulière contre les Souliotes.

Le terrain, disputé méthodiquement, attaqué et défendu avec valeur, est pris et repris tour-à-tour par les deux partis, qui déployèrent une valeur étonnante pour conserver et pour s'emparer du moindre pan de rocher, jusqu'à deux heures après midi, temps où le polémarque Nothi Botzaris s'aperçut que les Turcs, étant parvenus à le tourner, le débordaient sur sa gauche. Contraint de céder, il se retire en bon ordre jusqu'au pied du mont Voutzi; il porte de là une partie de sa division au hameau de Mourgas, à l'endroit où le sentier commence à s'incliner à l'occident, vers le village ouvert de Souli, et il établit son quartier à l'église de Saint-Nicolas, qui commande l'entrée du défilé.

Le combat cesse dans cet instant. La fatigue, le poids du jour, les armes devenues brûlantes, les besoins physiques des soldats, suspendent la fureur des Grecs et des Turcs.

Haletants, dévorés par une soif brûlante, les Souliotes, séparés des sources, voient les ennemis établir leurs bivouacs autour de ces fontaines, dans lesquelles ils ne peuvent plus étancher leur soif; et un morne silence règne dans leurs rangs. Pour comble de douleur, ils entendent les barbares chanter l'hymne qui commence par ces paroles du Koran : *la victoire vient de Dieu*. Ils gémissent, ils prient, ils conjurent le seul vrai Dieu, le Dieu vivant, de leur être en aide, et de les dérober à la fureur de l'*Assyrien impie*. Ils lui demandent quelques gouttes d'eau, échappées des nuages fécondateurs qui versent la fertilité dans les riantes campagnes de la Thesprotie, quand quelques soldats annoncent qu'ils ont aperçu des vapeurs voltiger au faîte des montagnes de Souli.

Tous les regards se portent vers le pic de Kounghi, qui s'environne d'ecnéphies ou nuées aériennes. Les vents de mer cessent de souffler; l'air devenu étouffant fait couler des ruisseaux de sueur des membres harassés des soldats; les nuées se condensent; le tonnerre gronde, l'éclair sillonne le front des montagnes, il déchire l'orage qui crève en torrents de pluie. Un cri d'allégresse se fait entendre, l'armée chrétienne renaît à la vie! Les soldats présentant leurs fèz de pourpre, reçoivent l'eau que les tor-

rents, toujours limpides, des coteaux de la Selleïde, répandent bientôt en flots écumeux autour de leur camp.

A dix heures du soir le ciel avait repris sa sérénité; et les ministres du Seigneur entonnant le *Trisagion*, faisaient redire aux échos de Napées, de la Thesprotie, le nom du *Dieu trois fois saint*, qu'ils invoquaient. Les soldats, répondant à l'hymne sacré de l'Iacchus immortel, fourbissaient leurs armes et séchaient leurs vêtements au feu des bivouacs, quand une compagnie de femmes de Ste-Vénérande se présentèrent aux avant-postes. Elles demandaient l'honneur d'être admises à combattre avec leurs frères; et le polémarque s'étant rendu à leurs vœux, on leur assigna le poste de Samoniva, vers lequel on devait battre en retraite, dans le cas où l'on serait forcé de céder le terrain à l'ennemi. Elles se retirèrent ainsi en dedans du triangle des positions qu'on avait juré de défendre jusqu'au dernier soupir. On leur confia en même temps le soin de remporter les blessés, qui étaient au nombre de dix-huit; et les chrétiens, s'étant partagé les veilles de la nuit, goûtèrent tour à tour un sommeil suffisant pour les rétablir des fatigues de la veille.

Quel sommeil! Les Souliotes ne pouvaient plus espérer de repos qu'au sein de la victoire, ou dans l'asyle des tombeaux. Khourchid pacha, qui avait fait serment de les anéantir, ayant envoyé de nombreux renforts à Omer Brionès, ses troupes, qui se montaient à onze mille combattants, se dirigèrent

le 31 mai contre le village de Mourgas, défendu par deux mille trois cent soixante Hellènes.

Dès le point du jour le chef des barbares donna le signal du combat, en faisant tirer à boulets dix-huit pièces de canon, qu'il était parvenu à mettre en batterie pendant la nuit. Sans s'étonner du fracas d'une artillerie mal dirigée, les Grecs, aussi fermes que leurs rochers, attendirent, pour engager l'action, que les Turcs abordassent leurs positions. Ceux-ci, enhardis par une attitude qu'ils prenaient pour un effet de la peur, s'avancent, et ne reconnaissent l'erreur de leur présomption qu'en voyant tomber trois cents de leurs meilleurs soldats, ainsi que les derviches qui les animaient en criant Allah, et en jetant des poignées de terre contre les chrétiens.

Le temps des miracles est passé depuis long-temps pour les Turcs; et Tahir Abas, qui ne croyait pas plus aux paroles du Koran que son maître Ali pacha, laissant le soin à Omer Brionès d'attirer l'attention des Souliotes sur lui, parvint à les tourner au moyen d'une diversion rapide. Prenant avec lui trois mille Toxides, il fit un circuit de plusieurs milles en se dirigeant par la crête des montagnes, jusqu'à Stretezza, dont il s'empara. Maître de ce défilé, il vint à bout, à force de bras, d'établir une pièce de canon sur une éminence qui plongeait l'acropole de Kiapha; et par un mouvement aussi brusque que sagement combiné, il se précipita dans le village de Souli, dont il parvint à s'emparer.

Informés de cette manœuvre, prête à les mettre

entre deux feux, les Souliotes s'empressent d'évacuer Mourgas. Le moment était décisif; l'ennemi, qui venait d'apprendre l'avantage obtenu par Tahir, accourant par la voie la plus directe, descendait de toutes parts vers Souli. Les chrétiens y arrivent en même temps, et des hurlements épouvantables ébranlent les airs.

On se bat pêle-mêle, à coups de fusil, le sabre à la main, et souvent corps à corps, aux cris répétés *du Christ* et *de Mahomet*. Les barbares sont repoussés. Quatre fois ils prennent et perdent Souli; les artilleurs et la pièce de canon que Tahir avait placée au sommet des montagnes, sont précipités au fond des abîmes. A cette vue les Turcs, saisis d'étonnement, ne se possèdent plus. Transportés de fureur, ils retombent avec impétuosité sur Souli; ni les quartiers de roches que les femmes lancent du haut des escarpements, ni les troncs d'arbres qu'elles font rouler sur eux, ni la fusillade ne suspendent plus leur impétuosité. Jaloux de gagner du terrain, ils foulent aux pieds les cadavres de leurs camarades; ils pressent, ils poussent, ils chassent les chrétiens, qui sont rejetés au-delà du torrent de Samoniva, limite qu'ils avaient juré de défendre jusqu'au dernier soupir.

Abordant franchement cette vaste anfractuosité, au fond de laquelle coulaient en bondissant les eaux écumeuses de l'orage de la nuit précédente, les Turcs, renforcés par huit cents hommes, que conduisaient Elmas bey et Soultzio Ghéortcha, engagent une action

terrible avec un acharnement tel, que jamais désespoir ne fut pareil à celui des combattants. Les Turcs semblaient s'accroître en raison inverse des pertes qu'ils éprouvaient, et un morne silence régnait dans leurs pelotons, qui se soutenaient mutuellement.

Les femmes souliotes, accourues en armes, se mêlent de leur côté avec les palicares, qu'elles électrisent en les exhortant à se comporter et à mourir en héros, tandis que de jeunes filles, chargées de rafraichissements, étanchent leur soif, distribuent des cartouches; et, recevant les blessés, les transportent dans des lieux regardés comme inaccessibles. La voix des amazones Doriennes, aussi éclatante que le son de la trompette, appelant par leurs noms des époux, des frères ou des fils, leur redit leurs devoirs et l'opprobre réservé à leurs familles s'ils perdent la position, suprême et dernière espérance de la patrie qu'ils ont fait serment de défendre au prix de leur sang. Joignant l'exemple aux paroles, elles se confondent dans les rangs des guerriers, et chacun redouble de courage; tous les coups frappent au but; et jamais dévouement plus héroïque, jamais transports plus unanimes et plus généreux, jamais mépris semblable de la mort n'éclatèrent parmi les enfants de la Selleïde, qui parvinrent, à force de prodiges de valeur, à contraindre l'ennemi de renoncer à son entreprise.

L'action, qui avait commencé à trois heures du matin, finit au moment où la plus grande chaleur du jour, qui a lieu à deux heures après midi, rendant

les armes, échauffées par un tir continuel, impossibles à manier, les soldats ne demandaient plus, de part et d'autre, qu'à se reposer. Les Turcs s'éloignèrent ainsi des bords du torrent de Samoniva, en emportant leurs morts et leurs blessés, tandis que des affaires particulières, contre des postes isolés, se continuaient sur le terrain même dont ils s'étaient emparés.

Lorsque les chrétiens avaient abandonné, pour la dernière fois, le village de Souli, soixante-dix palicares s'étaient obstinés à rester dans deux maisons crénelées, qu'ils avaient résolu de défendre, pour opérer une diversion, en occupant un ennemi déjà trop supérieur en nombre contre trois mille hommes qui se trouvaient refoulés derrière le torrent de Samoniva. Athanase Dracos, frère du capitaine Georges, s'était également retranché, avec trente hommes, dans sa propre maison, située sur une éminence à l'occident du village. Ils se battaient depuis dix heures du matin contre les Schypetars mahométans, qui s'étaient relayés pour les assaillir; et, chargés par des troupes fraîches, qu'Omer Brionès détacha contre eux dès qu'il se vit contraint de renoncer à forcer les Souliotes dans leurs derniers retranchements, ils auraient encore résisté, si celui-ci ne se fût décidé à les faire canonner.

Voyant avancer l'artillerie, et comprenant qu'ils allaient être écrasés sous les ruines des murailles qu'ils défendaient, deux de ces postes sortirent le sabre à la main, et parvinrent à s'ouvrir un passage à travers

les infidèles, confondus de l'excès d'une audace à laquelle ils ne purent se défendre d'applaudir par un cri d'admiration. Un des postes seul restait, et tout moyen de fuir lui était impossible; lorsque suivant le droit de la guerre établi entre les Schypetars, il obtint la permission de sortir avec armes et bagages, en prononçant la formule usitée : *Bessa ya Bessa, Foi pour Foi;* et les Souliotes se rendirent à Kolôni, où ils rejoignirent leurs frères d'armes.

Cet usage de la foi, donnée avec promesse de réciprocité, entre les Souliotes et les Schypetars, enfants d'un même pays, mais divisés par la croyance, qui ont conservé quelques traces d'une civilisation antique au milieu de la barbarie, n'étonnera pas moins, sans doute, que le respect d'un Albanais mahométan pour les lois de l'hospitalité, et sa rare fidélité au malheur.

Un vieux musulman, boiteux, nommé Zalycos, Toxide de la tribu des Tomorites, ancien toparque de Souli, pour Ali pacha, resté attaché aux chrétiens, que ses compatriotes avaient abandonnés, ainsi qu'à Husseïn pacha, fils de Mouctar, que son grand-père (1) avait confié à ses soins, combattit avec intrépidité sous les drapeaux de la croix, dans cette journée. Modèle de bravoure, inébranlable au plus fort de la mêlée, il se signala contre ses coréligionnaires, quoique son fils unique se trouvât parmi les soldats d'Omer Brionès, où il fut blessé. Chacun plaignait ce

(1) Voy. liv. III, ch. VI de cette histoire.

vieillard, chacun l'admirait; et quoique accablé de douleur et d'années, il ne retourna auprès de son maître, Husseïn pacha, qu'après que les Grecs eurent repoussé les mahométans, qui prirent leurs quartiers au village de Souli.

On recevait dans ce moment la nouvelle que, tandis qu'on était aux prises de ce côté avec les infidèles, Méhémet, visir de Morée, aidé de deux autres pachas, s'était porté contre le moulin de Dâla. Touza Zervas, chargé de défendre cette position, ne pouvant pas supposer qu'on l'attaquerait sérieusement, avait détaché la majeure partie de ses troupes, pour secourir ses frères de Kiapha. Il s'était dégarni au point de ne garder avec lui que cent cinquante soldats, quand les Turcs, ayant passé l'Achéron au nombre de deux mille, fondirent sur lui à l'improviste. Ils furent reçus fièrement; mais comme on avait négligé de garder le défilé de Cherdelina, les Souliotes se trouvant tournés, se virent contraints d'abandonner Dâla. Ce fut le seul point qu'il entrait dans leur plan de guerre de conserver à toute extrémité, qui tomba au pouvoir des mahométans.

Dans ce combat, dont la durée fut de onze heures, les Turcs perdirent deux mille cinq cents hommes, tués ou blessés. Du nombre des premiers fut Soultzo Ghèortcha, Schypetar renommé pour sa bravoure, entre les Toxides des monts Devols; et le corps qui souffrit le plus fut celui d'Omer Brionès, composé en grande partie d'Asiatiques. Les Souliotes, malgré leurs revers, n'eurent à regretter que la perte du

plus jeune des fils de Photos Tzavellas, de vingt hommes et de huit femmes, qui moururent les armes à la main. Ils parvinrent, même en faisant leur retraite derrière le ravin de Samoniva, à remporter leurs blessés, qui se montaient à trente individus des deux sexes, sans que les Turcs obtinssent d'autres trophées qu'une seule tête, et un prisonnier, qu'ils surprirent à l'écart.

Ces résultats, à la suite d'une pareille journée, sembleraient incroyables, si on ne disait pas que les Souliotes, qui se battent en guérillas, ne présentent que très-rarement leur poitrine découverte à l'ennemi. Embusqués derrière les rochers, ou garantis par quelques épaulements, ils tirent disséminés en voltigeurs, avec une telle justesse, qu'ils ne perdent presque jamais une balle. Quelquefois même ils s'éloignent hors de portée pour recharger leurs fusils, en revenant vers l'ennemi à la course, et presque jamais au même endroit d'où ils ont fait feu, à moins qu'ils n'occupent quelque forte embuscade. Ainsi, cette manière de se battre fait qu'ils ne perdent que très-peu de monde dans ces sortes de combats.

Il en est de même des Schypetars mahométans; mais les janissaires, qui marchent à découvert, et les Asiatiques, accoutumés à ne combattre qu'à cheval, avec leurs longues carabines, n'ajustant jamais, ou tournant la tête quand ils tirent; leurs coups arrivent rarement au but qu'ils se proposent d'atteindre. Exposés ainsi à la fusillade d'un ennemi caché, ils ont encore un autre désavantage, s'ils sont démontés ou repoussés. Ne

pouvant fuir qu'en relevant de la main gauche leurs larges pantalons; embarrassés par leurs sabres, gênés par l'ampleur de leurs vêtements et de leurs bottes, ils s'arrêtent au bout d'une course de deux cents pas; et, assis les jambes croisées, ils attendent, la carabine ou le pistolet à la main, l'ennemi, qui n'a d'autre précaution à prendre que de les tourner, pour les fusiller. Ainsi, dans une affaire où les barbares comptaient deux mille cinq cents tués ou blessés, il n'est pas étonnant que des hommes qui se battent tour à tour, à la manière des chasseurs et des Scythes, n'éprouvassent que des pertes très-faibles.

Les Souliotes, renfermés dans leurs dernières lignes, avaient aussitôt travaillé à s'établir militairement à Samoniva, où le polémarque fixa son quartier. Tzegouri Tzavellas prit en même temps le commandement du château de Caco-Souli, dans lequel se trouvait Husseïn pacha, fils de Mouctar, qui, depuis la perte entière de sa famille, obtenait, de la part des Grecs, des égards et une sûreté qu'il aurait été loin d'espérer auprès de Khourchid pacha. Plusieurs autres capitaines furent chargés de défendre les plateaux de Kiapha, Avaricos, Khonghi, Khône, Dembès, ainsi que Stretezza et Séritchani, qu'on reprit dans la nuit du premier au deux juin. Les Turcs, de leur côté, se retranchaient dans les positions qu'ils avaient enlevées. Omer Brionès et Tahir, qui occupaient le village de Souli, y formaient des magasins, tandis que le kiaya de Khourchid renforçait son camp établi sur le mont Voutzi; et depuis le moulin de Dâla, près duquel Mé-

hémet, visir *in partibus* de Morée, avait fait dresser ses tentes, le cours de l'Achéron était occupé par les mahométans.

Les Souliotes, témoins des dispositions de l'ennemi, qu'ils regardaient comme les préparatifs de leurs funérailles, à moins de l'arrivée des secours qu'ils attendaient du Péloponèse, voyant les Schypetars du Drin grossir les bandes du kiaya bey, qui occupait le mont Voutzi, résolurent de tout sacrifier pour le chasser de cette position.

Le 5 juin, jour marqué pour cette entreprise audacieuse, deux mille palicares, s'accrochant aux rochers, les escaladent, et fondant, avec la rapidité des vautours, sur les infidèles, qui étaient au nombre de six mille; ils pénètrent au milieu de leurs tentes, le fer et la flamme à la main, en se dirigeant vers leurs magasins, qu'ils embrasent. A cet aspect les Asiatiques, commandés par le pacha de Khoutayé, donnent le signal de la déroute, dans laquelle ils entraînent les Guègues, indignés de leur lâcheté. Tout le matériel des Turcs tombe au pouvoir des Souliotes, qui les poursuivent jusqu'à Palæochori, lieu où la mythologique antiquité avait, dit-on, élevé un hièron aux divinités de l'Érèbe et de l'Averne. L'étendard de la croix est arboré sur les débris de cette enceinte, ouvrage des Cyclopes; et le bruit de la victoire des chrétiens retentit des montagnes jusqu'au fond des vallées. Ainsi, pareils au géant Antée, les Souliotes avaient repris une énergie nouvelle en touchant aux rochers qui furent le berceau des races doriennes, aux

quelles des traditions confuses rattachent leur origine.

Le récit de la défaite des musulmans étant parvenu le même jour à Khourchid pacha, qui était déja dévoré de chagrins domestiques, car son harem, qu'on venait de conduire auprès de lui, avait éprouvé des atteintes telles, que son épouse, élevée dans le sérail des sultans, offrait, ainsi que toutes ses compagnes, des preuves non équivoques de leur infidélité; il maudit le jour où une fatale ambition lui fit accepter le titre de sérasker de l'Épire. Dans sa douleur, il enviait le sort d'Ali pacha. *Est-il assez vengé?* s'écriait-il; *suis-je assez puni de l'avoir trompé! Que m'importent de vains honneurs, quand tout, jusqu'à celle que j'aimais à nommer mon épouse, me trahit.* Puis se rappelant qu'il avait pris l'engagement, auprès de la Porte-Ottomane, de soumettre la Selléide, sa raison surmontant sa douleur, il ne tarda pas à rentrer en lui-même.

Mesurant la profondeur de l'abîme au bord duquel sa mauvaise fortune l'avait poussé, il ne se voyait entouré que de dangers. La Porte, qui le pressait de réduire Souli, lui ordonnait en même temps de se rendre à Larisse, pour prendre le commandement de l'armée destinée à envahir le Péloponèse. On lui redemandait, pour la vingtième fois, compte des trésors d'Ali pacha. Il venait en même temps d'être informé que Mavrocordatos avait quitté Corinthe avec le projet de pénétrer dans la Grèce occidentale, car il ignorait alors qu'il était débarqué à Missolonghi. Il savait, enfin, que de vives

dissensions s'étaient élevées, depuis l'ouverture de la campagne, entre son kiaya et Omer Brionès. Il n'ignorait pas, car de fâcheuses vicissitudes lui avaient appris à connaître l'inconstance des Schypetars, que, rebutés par des combats interminables, ils pouvaient encore une fois abandonner ses drapeaux. Pressé par ces considérations, il se détermina à quitter Janina pour se rendre en personne devant Souli, espérant que la victoire ou des négociations adroitement conduites, lui livreraient ce dernier boulevard des hommes libres de l'Épire; son sort dépendait de l'issue de cette affaire.

Le 7 juin, Khourchid pacha suivi de trois mille soldats d'élite arrivait devant Samoniva, et au lieu de manifester des dispositions hostiles, il envoya complimenter les Souliotes, en leur faisant offrir un arrangement amical. Les conditions, qu'il leur proposait comme son *ultimatum*, portaient de lui consigner, dans un délai dont on conviendrait, le château fort construit par Ali pacha; de remettre immédiatement à ses commissaires Husseïn pacha, petit-fils de ce visir; de leur livrer un certain nombre d'otages; d'agréer en échange de la Selléide un territoire à leur choix dans la Perrhébie, ou bien au-delà du Pinde, et de recevoir, à titre d'indemnités, douze mille bourses (cinq millions) comptant. En acceptant ces conditions, le sérasker garantissait aux Souliotes tous les priviléges, droits et immunités concédés et octroyés par les glorieux sultans, aux armatolis de la Hellade. Il finissait en leur déclarant

qu'il leur accordait trois jours pour délibérer sur le traité de clémence qu'il leur proposait, prenant Allah et le Prophète à témoin, que passé la durée de ce temps, ils n'auraient plus ni paix ni trêve à attendre de sa part. Pour preuve de son invariable résolution à cet égard, il ordonna de concentrer ses troupes, et suivant la sage maxime, que pour obtenir la paix, il faut se préparer au combat, Khourchid en négociant l'épée à la main, se disposa à attaquer les chrétiens avec toutes ses troupes réunies, qui se montaient à près de vingt mille hommes.

Il n'y eut qu'une opinion dans le conseil des Souliotes au reçu du message de Khourchid, qui fut celle de se défendre à toute extrémité. Résolus à mourir avec la patrie, les chrétiens décidèrent, lorsqu'ils seraient réduits aux abois, sort qui semblait inévitable, de faire leurs adieux solennels au monde, en effaçant jusqu'à l'exemple sublime qui leur avait été légué par le polémarque Samuel, lorsque ce chef intrépide consomma son holocauste, en se faisant sauter avec le magasin aux poudres du château de Sainte-Vénérande(1). Ne prenant, à leur heure suprême, conseil que du désespoir, ils convinrent d'égorger femmes, enfants, et de se précipiter, avec ce qui leur resterait de vengeurs, au milieu des ennemis, où ils trouveraient un trépas non moins utile à la Grèce, que les glorieuses funérailles de Léonidas et des trois cents Spartiates qu'il commandait.

(1) *Voy.* liv. I, ch. V de cette Histoire.

La patrie survivait ainsi dans la pensée des Souliotes même au-delà du tombeau, quand leurs femmes, informées de cette résolution, apostrophèrent leurs gérontes en ces termes, qu'on a pu recueillir et conserver. « Depuis quand, hommes superbes, formés « et nourris de notre sang, élevés par nos soins avec « tant de sollicitudes au milieu des infirmités du ber- « ceau et de l'enfance, le Dieu qui nous créa, vous « a-t-il donné le droit de disposer de la vie de celles « qu'un même foyer vit croître au sein de nos mon- « tagnes? Filles, épouses, mères, sœurs, enfants d'une « commune origine, qui d'entre les femmes de Souli « ne vous a pas suivis depuis la cabane jusque dans « les retranchements, où vos sœurs, vos femmes, « vos mères n'ont pas craint, au fort des dangers, de « charger vos fusils, d'étancher votre sang, de panser « vos blessures et de rafraîchir vos poitrines haletantes « par des boissons salutaires, sans craindre les balles « et les boulets? Vous les connaissez ces femmes, vos « compagnes, qui, plus d'une fois, le sabre en main « ont chargé les barbares, fait des esclaves, et honoré « le nom de Souli à la face du monde. Eh bien! ces « mêmes créatures, toujours dévouées, sanctionnent au- « jourd'hui l'arrêt fatal que vous avez porté contre elles. « Elles demandent à mourir en chrétiennes, voulant « paraître devant le tribunal de leur juge suprême « en martyres, et non pas comme un vil troupeau « immolé par le désespoir à la jalousie. Elles récla- « ment des armes et l'honneur de périr à vos côtés; « c'est à ce prix qu'elles consentent au grand sacrifice

« que la nécessité vous a imposé. Elles auront soin « que leurs enfants ne tombent pas au pouvoir des « mahométans; gardez-vous d'en douter; eux, ainsi « que les vieillards, trouveront dans les mines du châ- « teau de Ste-Vénérande, le moyen de se soustraire à « une honteuse servitude. » Touchés de ce discours, les gérontes s'étant empressés d'organiser un bataillon de quatre cents femmes, renvoyèrent à Khourchid pacha ses commissaires, en leur disant qu'ils n'avaient pas d'autre réponse à lui donner, que le récit qu'ils les chargèrent de lui faire, de ce qu'ils avaient vu et entendu à Souli.

Le 10 juin les combats recommencèrent dans la Selléide. Ses défenseurs impatients de chasser les Turcs du triangle de leurs lignes, attaquèrent Méhémet pacha et reprirent le moulin de Dâla. Mais comme si la fortune se fût complue à ne leur accorder ses faveurs que pour leur faire sentir plus cruellement son inconstance; tandis qu'ils obtenaient ce succès, deux mille Turcs, commandés par Omer Brionès, enlevaient Avaricos. Le polémarque, que les années rabaissaient au-dessous de la valeur bouillante des Souliotes, au lieu d'attaquer l'ennemi au même instant, avait laissé Khourchid envoyer des renforts à son lieutenant, qui garnit aussitôt de canons et d'obusiers ce plateau important, sur lequel on pouvait même faire manœuvrer quelques pelotons de cavalerie légère. La faute fut plus sensible le lendemain, quand un parti turc, très-considérable, se précipita du côté de Samoniva, d'où on ne parvint à les éloigner qu'après

une lutte sanglante qui dura pendant cinq heures de temps.

La journée du douze se passa en actions brillantes sur les différents points de la Selléide où les Grecs et les Turcs étaient établis; et il serait impossible, sans se répéter, d'indiquer toutes les prouesses qui eurent lieu dans les divers engagements.

Le 13 au matin, les Souliotes décidés à sortir, par un coup d'éclat, de l'état précaire auquel ils étaient réduits, escaladent et emportent les hauteurs d'Avaricos, tandis que des détachements isolés se rendaient maîtres des défilés qui conduisent à ce plateau. Les barbares, épouvantés d'une pareille résolution, s'effraient, reculent, et voyant les passages au pouvoir de leurs ennemis, se rallient pour les repousser. On se presse, attaqués avec fureur on se dispute le terrain, lorsque sept Souliotes, descendant de rochers en rochers, parviennent au bord de l'Achéron, qui roule ses eaux mugissantes au fond des abîmes, à l'endroit où ses profondeurs séparent Avaricos du village de Souli, et mettent le feu aux magasins des Turcs.

A cette vue les infidèles poussent un cri de désespoir, et les Grecs, profitant de leur confusion, pénètrent dans la place qu'ils occupaient. La déroute devient générale. Les Asiatiques, qui ne peuvent fuir, sont précipités du haut des mornes. Dix-sept cents d'entre eux périssent, et la terreur devenant générale, les Schypetars mahométans se débandent, en laissant aux Souliotes, artillerie, drapeaux, muni-

tions; et Omer Brionès, obligé de se sauver à pied à travers les escarpements, a la douleur de voir prendre, sous ses yeux, son cheval de bataille.

Parvenu au-delà du fleuve, harassé et tombant de fatigue, il est réduit à monter une mule, sur laquelle il fait sa rentrée à Souli, en déplorant plus amèrement la perte de son coursier, que celle des Asiatiques qui encombraient le lit des torrents qu'il venait de repasser. Il se retourne plusieurs fois vers Avaricos, en poussant de profonds soupirs, et tel qu'Achille assis devant sa tente, il demande, non un autre Patrocle, mais ce coursier qu'il chérissait avec tout l'amour d'un Bédouin (1) pour le compagnon de ses dangers, en chantant la myrologie de cet animal qu'il nommait *son bien-aimé, la gloire et la lumière de ses yeux* (2). Il expédia plusieurs parlementaires pour redemander son *généreux coursier*; il offrait cinq mille talaris pour sa rançon (vingt-six mille francs); mais il ne fut pas écouté. Exaspéré de ce refus, et non moins affligé de l'idée que son cheval serait possédé par un capitaine chrétien, Omer Brionès

---

(1) Omer Brionès, qui avait long-temps servi en Égypte, avait les mœurs des Arabes du désert.

(2) L'antiquité et les historiens arabes rapportent plusieurs traits semblables de l'attachement d'un guerrier pour son cheval. Nous pourrions en multiplier les exemples, qui sont plus excusables dans des ames brûlantes, que chez quelques personnages, qui poussent la sensibilité jusqu'à faire élever des tombeaux à leurs chiens et à leurs perroquets.

promit la même somme à celui qui parviendrait à le reprendre ou à le tuer. Il priait, il conjurait ses Toxides de venger son injure, et il leur exprima son désespoir en des termes si pathétiques, qu'ils demandèrent, d'une commune voix, à marcher contre les Souliotes.

A quatre heures après midi, les Toxides, et le restant de l'armée sortis du village de Souli et des postes qu'ils occupaient, se dirigent, en frémissant de colère et d'indignation, vers le torrent de Samoniva. Un feu épouvantable, mêlé par intervalles de menaces et d'imprécations, éclate aussi loin que l'œil peut mesurer l'espace. Le cheval d'Omer Brionès, que les Souliotes regardaient comme leur plus beau trophée, paraissait sur une éminence, attaché à un mât de pavillon au haut duquel flottait l'étendard de la croix. Le bataillon des femmes avait pris rang parmi les guerriers de la Selléide, et le bruit de la mousqueterie, semblable aux roulements du tonnerre qui se fait entendre pendant les nuits d'hiver dans la Thesprotie, faisait gémir les échos, quand les Turcs s'écrièrent :

Trapezolâtres, infidèles, adorateurs du triple dieu, brigands sans trône et sans autel, vils raïas révoltés contre l'autorité de votre souverain légitime et de vos agas, qui ont des places fortes et un empereur à Constantinople, sauvez vos têtes en tombant à nos pieds! — Impurs, répondaient les chrétiens, *elle ne fut jamais notre roi, la poussière couronnée que vous nommez votre Padischa. Notre*

Roi, le grand Roi, l'Auguste Trinitaire, Jésus-Christ, c'est là notre souverain. Notre pavillon, c'est sa croix! Vos mosquées et ces forteresses, qui font votre orgueil, sont nos autels usurpés et le domaine sacré de nos aïeux, que nous vous arracherons. Nos armes et la victoire, voilà notre légitimité. — Eh quoi! hommes sans religion, ne craignez-vous donc ni ciel ni terre, en osant brûler des vaisseaux de roi, tuer des pachas et des beys? —Impurs, nous vous brûlerons vous-mêmes! bourreaux sacriléges du martyr Grégoire, assassins de Chios, vous tomberez sous nos coups, et nous vendrons vos femmes et vos enfants.

Enflammés par ces injures, les Turcs épirotes redoublaient d'efforts pour franchir le ravin de Samoniva, tandis qu'un corps de Souliotes, commandés par Natché Photomoras, qui avait repris le moulin de Dâla, rejetait Méhémet pacha au-delà de l'Achéron, et le poursuivait jusqu'à Tzécouri. Cette nouvelle étant parvenue à ceux qui tenaient tête à Omer Brionès, au fort de l'action, des cris de joie percent les airs et les femmes, quittant les hauteurs qu'elles occupaient, donnent le signal de se porter en avant.

Le soleil venait de se coucher. C'était l'heure où les Turcs, qui chomaient le rhamazan, se retiraient vers leurs campements. Dans l'espace d'une heure, le ravin, qui avait arrêté sept mille ennemis, est franchi. Malgré l'obscurité de la nuit on attaque le village de Souli. Le feu est mis aux magasins de fourrages des maho-

métans, qui poussent des hurlements épouvantables. Frappés de mille côtés à la fois, tombant sous les coups d'ennemis qu'ils n'apercevaient qu'au feu des armes qui leur envoyaient la mort, ils fuient en désordre. Des groupes de cavaliers roulent au fond des gouffres, tandis que d'autres, arrêtés par les rochers, abandonnent leurs chevaux pour se sauver. Le quartier d'Omer Brionès est forcé, les Souliotes prennent son secrétaire en vie; ses papiers, une partie de son trésor, ses bagages, les munitions de guerre, que les femmes transportent dans la montagne, et le retour de la lumière laisse apercevoir un corps considérable de mahométans cernés sur le mont Dondia.

Séparés de leur armée, qui s'était enfuie à quatre lieues de cet endroit, on leur offre de se rendre, avec promesse de la vie sauve, et six cents Turcs asiatiques, ayant mis bas les armes, tombent aux pieds des chrétiens. On les dépouille, et après les avoir obligés de se prosterner devant l'étendard de la croix, on les renvoie au sérasker Khourchid pacha, qui était rentré pendant la nuit du 14 au 15 juin, dans sa résidence de Janina.

L'ordre précis de se rendre dans la Romélie arrivait au même moment à Khourchid pacha, qui, voyant le mauvais état des affaires en Épire, ne fut pas fâché de laisser Omer Brionès terminer, à ses risques et périls, la guerre de Souli. Celui-ci venait d'être nommé pacha de Janina; il devait justifier la confiance dont on l'honorait. Personne mieux que lui ne pouvait tirer parti des Schypetars qui com-

mençaient à se débander, les rallier et confondre, par son activité, les projets des chrétiens. Son neveu, Achmet Brionès, venait de relever les échecs éprouvés devant Souli, par la prise des châteaux de Playa, d'où il avait chassé les Grecs. Khourchid donna des instructions détaillées à Omer pacha sur le plan de campagne qu'il devait suivre.

Ayant ensuite mandé l'archevêque Gabriel, il eut, avec ce prélat, un entretien où se moquant des *magnanimes Hellènes qui prétendaient lutter contre les forces de l'empire ottoman*, il lui dit ironiquement, *qu'au retour de sa campagne*, *il se concerterait avec Sa Sainteté*, *pour aviser à la portion de liberté qu'on laisserait à ces rebelles.* « Nous « causerons à ce sujet, poursuivit-il, en se caressant « la barbe; en attendant, prends soin de maintenir « les chrétiens épirotes dans le devoir, car je jure « par Allah et Mahomet, que s'il survient des troubles « dans le pays d'Arnaoutlik (Épire), tu éprouveras, « ainsi que tes pareils, le châtiment mérité que mon « glorieux Padischa a infligé au *Mourta* (impur) pa- « triarche Grégoire. »

Après cette entrevue, Khourchid pacha, qui avait depuis long-temps fait prendre les devants à ses bagages, partit pour la Thessalie sous l'escorte de quatre mille cavaliers, et il arriva le 27 juin à Larisse, où il trouva une armée de plus de cinquante mille hommes, qui n'attendaient que sa présence pour entrer en campagne.

CHAPITRE II.

Souhait remarquable de Henri IV.—Paroles du trône dans la session de 1822. — Réponse de deux orateurs français à l'accusation portée contre le ministère français. — Préparatifs des Turcs contre le Péloponèse. — Arrivée de plusieurs familles Chiotes à Corinthe. — Capitulation de l'acropole d'Athènes. — État de ses monuments après le siége. — Arrivée de D. Hypsilantis et de Nicétas en Béotie. — Proposition d'Odyssée pour attaquer les Turcs. — Succès incomplet de son entreprise. — Injures qu'il adresse à Hypsilantis. — Résolution du conseil exécutif contre Odyssée. — Il quitte le commandement; — est remplacé par Palascas et Alexis Noutza. — Assassinat de ces deux individus. — Observations sur cet évènement. — Ses suites. — Pourparlers des Turcs de Nauplie. — Résolution de Bobolina. — Capitulation conditionnelle de Nauplie. — Faute énorme des Grecs. — Dissensions. — Cupidité. — Anarchie. — Dangers publics.

SULLY rapporte (1) qu'au nombre des vœux formés par Henri IV, le plus ardent était de gagner, en personne, contre les Turcs, une bataille dans laquelle il aurait été généralissime de la chrétienté. Un aussi noble sentiment animait sans doute le cœur de son auguste descendant, Louis XVIII, quand les paroles

(1) Sully, Économiques, t. III, p. 63.

émanées du trône, firent entendre au milieu des chambres réunies du parlement français en 1822, les sentiments d'intérêt que la majesté du Roi Très-Chrétien portait à l'église militante d'Orient.

Les sujets du petit-fils de Henri IV avaient exprimé les mêmes pensées dans leurs adresses respectueuses, quand une voix fit entendre ces paroles: *si la Grèce périt, c'est la France qui en est la cause.* A ces mots, un député, auquel son siècle et la postérité appliqueront le *vir probus bene dicendi peritus* de Quintilien, M. Lainé (son nom est son plus bel éloge pour exprimer le talent oratoire uni à la vertu) s'écria: « ah! si la Grèce périt, si l'his« toire, si la génération présente, peut-être, ont le « droit d'accuser quelque potentat ou l'Europe même, « la France ne sera pas comprise dans le sévère ju« gement que portera la postérité.

« Je n'irai pas, préjugeant imprudemment ses ar« rêts, discuter si le temps a donné des droits sacrés « à la barbarie même; si à l'origine de l'insurrection « il n'était pas plus naturel d'intervenir là comme « ailleurs. On aurait au moins évité cette grande effu« sion de sang, qu'il eût été si facile de prèvenir. Je « n'aurai pas l'orgueil d'examiner si une puissance « philanthropique est devenue l'alliée de celle qui fait « esclaves des chrétiens, et si elle prohibe l'hospitalité « quand il s'agit des Grecs. Laissons ces accusations « filles, peut-être, d'une générosité prévenue. Ne de« mandons pas non plus à ceux qui disent que l'ordre « social est exposé ailleurs, si la sociabilité n'est pas

« là en péril ; mon but n'est que de justifier la France « injustement accusée (1). »

Succédant à l'orateur qui montrait les vaisseaux de S. M. T. C., alliée fidèle de l'infortune, et son pavillon partout favorable aux Grecs, M. de Bonald reprenait : « la France a fait ce qu'elle devait faire. « Le drapeau blanc, secourable au malheur, l'a cher« ché partout et a offert un asyle à toutes les vic« times des déplorables évènements. Je m'honore, « pour la chambre, que ce soit un de ses membres « qui ait été chargé, dans le Levant, de cette hono« rable mission, qu'il a remplie avec autant de cou« rage que de zèle et d'humanité. Et si nos usages « l'eussent permis, j'aurais demandé, pour notre ho« norable collègue, le contre-amiral Halgan, des re« mercîments, qui auraient été accueillis à l'unani« mité (2). »

Hélas ! au moment où ces discours, ces vœux, ces hommages publics retentissaient au milieu du parlement français, la Grèce, qui avait inutilement imploré la pitié de l'Europe dans la langue de Socrate, ralliée sous le signe de notre rédemption, semblait toucher à son heure suprême. Personne n'avait succédé au général Halgan pour la bienfaisance, et les Hellènes, entourés d'ennemis altérés de leur sang, n'avaient plus de ressources que celles du désespoir. Khourchid pacha, la chose n'était que trop véritable,

(1) Séance du 22 juillet 1822.

(2) Id. ibid. dans le Moniteur de cette date.

se trouvait à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes prêts à fondre sur le Péloponèse. La flotte turque, dispersée après l'incendie du capitan pacha, s'était réunie à Ténédos, d'où elle se préparait à mettre bientôt à la voile pour entrer dans la mer Égée, lorsque l'acropole d'Athènes se rendit le 8 juin 1822, par capitulation (1) aux Grecs, qui l'assiégeaient depuis plus de sept mois.

Les Turcs qu'on devait, aux termes de la capitulation, transporter en Asie, furent aussi bien accueillis qu'ils pouvaient l'être dans l'état d'exaltation

---

(1) Capitulation d'Athènes.

Le ministre de la guerre annonce aux Hellènes la nouvelle que les Turcs d'Athènes, voyant leur impuissance, et ne pouvant plus résister à nos armes, se sont rendus aux conditions suivantes.

Article I.er

Ils remettront au pouvoir du gouvernement grec l'acropolis, avec tous les canons, armes, etc., appartenant à la place.

II.

Ils remettront pareillement leurs armes, sans réserver même un couteau.

III.

Tous les effets quelconques appartenant aux vaincus seront divisés en deux parts. L'une restera aux Turcs, et l'autre au pouvoir du gouvernement grec, qui disposera généralement de tous les immeubles, sans indemnité.

IV.

Tous les Turcs qui voudront se retirer en Asie y seront transportés aux frais du gouvernement hellénique.

où se trouvaient des hommes exaspérés par le récit des massacres de leurs frères de Chios. Les débris infortunés de la population de cette île abordaient dans tous les ports de la Grèce, où les vents propices poussaient les barques qui les avaient arrachés à la mort. Trois cents femmes Chiotes, toutes veuves ou orphelines, sans être accompagnées par un seul vieillard, car aucun n'était échappé au glaive des barbares, avaient pris terre à Cenchrée, et étaient entrées le même jour à Corinthe, couvertes de blessures. Les unes avaient la tête, le visage ou le sein balafrés de larges coups de sabre; d'autres portaient en écharpe leurs bras fracassés par des plaies d'armes à feu; et toutes, avec la pâleur de la mort répandue sur leurs traits inanimés, ressemblaient à des spectres échappés du tombeau. La frayeur les glaçait encore; et elles avaient tant pleuré, que la source des larmes paraissait tarie dans leurs yeux à demi éteints au fond de leurs orbites. Elles n'avaient ni le courage, ni la force de rien demander. Satisfaites de camper sous quelques toiles qu'on tendit pour les préserver du serein, on

---

La consignation de l'acropolis a été faite le 10 juin (vieux style) 1822.

Argos, 13 juin (v. s.) 1823.

Signé, le ministre de la guerre, J. Coletti; en l'absence du premier secrétaire, Démét. Sardellis.

Pour copie conforme :

Le secrétaire garde du sceau, Nicolo Luriotty.

les vit, en se retrouvant au milieu des Hellènes et en apercevant le labarum flottant dans les airs, lever les mains jointes au ciel, s'agenouiller et renaître par la douleur à la vie, en remerciant Dieu de les avoir soustraites au fer des bourreaux qui avaient égorgé leurs familles.

Il en débarquait également au Pirée, le jour de la capitulation de l'Acropole de Cécrops. Transférées à Athènes, le premier spectacle et les premières voix qui frappèrent leurs yeux et leurs oreilles, furent de voir des Turcs esclaves et d'entendre les chants de *victoire à la croix*, répétés par l'écho de la caverne de Pan, auquel l'écho du Pnyx et de la tribune aux harangues, répondait par les acclamations de patrie et de liberté. Le clergé, précédé de l'étendard auguste de notre rédemption, chantant des hymnes sacrés, s'acheminait vers les propylées en rendant graces au dieu des armées. Il redisait le nom de celui qui accorde les palmes de la victoire à ses adorateurs. Parvenus dans la citadelle, le Parthenon fut purifié par l'archevêque, et consacré à la sainteté immaculée de la vierge mère de J.-C.; ainsi, le dieu inconnu fut de nouveau glorifié sous les portiques du temple de Minerve, après tant de siècles de blasphèmes, que des imams, qui l'avaient changé en mosquée, avaient proférés contre sa divinité.

Les édifices n'avaient pas été endommagés, à l'exception de la *Cella*, partiellement démolie par les Turcs qui en avaient arraché le plomb employé à sceller les marbres, pour en faire des balles. Les monuments de

Pandrose et d'Erechtée n'avaient depuis les dévastations du lord Elgin, éprouvé aucun nouveau dommage. En cela la sollicitude des modernes Aréopagites avait été secondée par M. Voutier, officier français, dont les bombes n'avaient heureusement brisé que les jarres dans lesquelles les assiégés avaient renfermé l'eau nécessaire à leurs besoins et détruit les magasins qui contenaient leurs provisions (1).

On s'occupa ensuite à mettre la citadelle en état de défense. Les citernes furent nettoyées, le puits existant dans le théâtre d'Hérode Atticus, fut réparé, et on joignit au système des fortifications de l'enceinte, par une batterie pratiquée à l'angle de la caverne de Pan, la source indiquée par Pausanias, qu'on retrouva au moyen de ses indications. Ainsi, ce fut au guide le plus sûr des voyageurs qui étudient la Grèce, qu'on fut redevable de découvrir ce puits contesté, dont les eaux suffiront désormais à la garnison d'une place qu'on peut regarder maintenant comme le boulevard de l'Attique.

La réduction de l'acropole ne pouvait arriver plus à propos, car de funestes divisions étaient au mo-

(1) On n'en serait pas même venu à cette extrémité, sans les intrigues d'un de ces *Francs*, plus ennemi des chrétiens que les Turcs, dont il s'était constitué l'espion. Chaque jour, à la faveur d'un pavillon qu'il déshonorait, il faisait des signaux aux assiégés pour les tenir au courant des travaux des assiégeants, soit que ceux-ci travaillassent aux mines, ou préparassent des attaques qui, en hâtant la capitulation, auraient épargné bien des maux à ceux qu'il servait avec tant de zèle.

ment d'éclater entre les chefs des Hellènes chargés de défendre le pas des Thermopyles.

D. Hypsilantis, que des vues étrangères à l'amour de la patrie avaient entièrement dépopularisé, avait été, comme on l'a dit, renvoyé à l'armée de la Grèce orientale. Arrivé dans la Béotie avec le brave Nicétas, à la tête de quelques milliers de Péloponésiens, les stratarques se concertèrent pour débusquer les Turcs des positions qu'ils occupaient sur la frontière. On venait d'apprendre l'arrivée de Khourchid pacha à Larisse, et la question de la lutte entre les opprimés et les oppresseurs n'avait jamais été aussi compliquée qu'elle se présentait au commencement du mois de juillet 1822. A la vérité on avait brûlé le vaisseau du capitan pacha, obtenu de grands avantages maritimes, pris l'Acrocorinthe et Athènes, battu Drama Ali pacha aux environs du Sperchius; mais Khourchid comptait sous ses drapeaux trente cinq mille hommes de cavalerie et plus de douze mille fantassins. La flotte turque, qui s'était ralliée à Ténédos, devait reparaître plus formidable qu'auparavant dans la mer Égée. On l'attendait sur les côtes occidentales du Péloponèse pour lier ses opérations avec celles d'Omer Brionès, à moins que Mavrocordatos n'obtînt des succès assez marquants pour tenir ce vaillant pacha isolé dans l'Épire. Il y avait urgence pour prendre un parti décisif.

Odyssée, bon juge du terrain qu'il était chargé de défendre, ayant prouvé la nécessité de prévenir les desseins du sérasker Khourchid, en démontrant qu'il fallait à tout prix l'empêcher de franchir les montagnes,

proposa de prendre l'offensive. Ce genre de guerre convient au caractère bouillant des Grecs. Il fut convenu qu'il attaquerait la position importante de Fourca, située à quelques milles de Zeïtoun, que les Turcs avaient retranchée et fortifiée. D'après ce plan, D. Hypsilantis devait se porter sur les derrières des Turcs, et l'ennemi pris entre deux feux, ne pouvait manquer d'être délogé de son camp. Il était probable qu'à ce signal l'armée ottomane de Larisse entrerait en campagne; mais au lieu de pénétrer dans le Péloponèse, elle allait se trouver engagée dans une guerre de montagnes. La nombreuse cavalerie, qui faisait sa principale force, lui devenant à peu près inutile, on viendrait facilement à bout de son infanterie, et les barbares sans cesse harcelés, seraient bientôt forcés de se replier sur la Thessalie.

Fourca fut attaqué par Odyssée d'après ces considérations. Il s'y porta avec sa valeur accoutumée; mais, ne s'étant pas trouve secondé par D. Hypsilantis, sans qu'on sache encore pourquoi, il ne parvint à en chasser les Turcs qu'en perdant un grand nombre de ses palicares et d'un de ses cousins qu'il chérissait.

Cet avantage, chèrement acheté par Odyssée, qui n'avait pas encore éprouvé de pertes aussi considérables, l'irrita au point d'éclater en injures contre Hypsilantis, dès qu'il le revit au milieu des stratarques, où il l'apostropha à la manière des héros d'Homère. Non content de lui reprocher de n'être venu, ainsi que ses pareils, dans la Grèce que pour l'exploiter dans des vues particulières à quelques familles soi-

disant princières, imbues de l'idée de gouverner sous la suzeraine protection d'une puissance qui trompa toujours les Grecs, il ne ménagea ni les menaces, ni les expressions du mépris qu'il professait pour les Grecs du Phanal.

« Tu dédaignais, dit-il à Hypsilantis, naguère « jusqu'au titre de président dont nos compatriotes « t'avaient honoré, en évitant de l'accoler au pro- « tocole de tes vaines proclamations. Tu as persisté « trop long-temps pour n'être pas démasqué, à te dire « le commissaire, l'agent de ton frère Alexandre, « qui se qualifiait de *représentant*, de *régent* et de « lieutenant-général de la Grèce. Qui lui avait con- « féré ces titres? en vertu de quel mandat agissait-il? « que signifiait cette Hétérie, ces couleurs et ces ser- « ments mystérieux qu'il a si mal tenus? Le malheu- « reux! entouré comme toi de saltimbanques et d'ora- « teurs, il n'a su ni vaincre ni mourir! Pour cacher « ton dépit, tu prends maintenant le nom de patriote: « patriote! tu ne l'es pas plus que Grec; et tout bar- « bares que soient nos palicares, aucun de nous n'est « un parvenu en fait de gloire.

« Phanariote, né pour servir et pour opprimer, « écoute: la croix, voilà notre maître. Cette terre ar- « rosée de notre sang, cette terre nourricière de nos « aïeux, cette terre qui possède leurs tombeaux: « voilà notre patrie..... Elle te désavoue ainsi que « nos palicares morts par ta faute, qui t'accusent « peut-être dans ce moment devant le tribunal de « Dieu. »

Au lieu de répondre en soldat à cette diatribe virulente, D. Hypsilantis, quoique, dit-on, personnellement brave, mais toujours de cette caste Phanariote accoutumée à attaquer son ennemi par des souterrains, se hâta d'adresser au sénat de Corinthe un rapport de ce qui s'était passé entre lui et Odyssée. Il s'y plaignait avec une amertume mêlée d'aigreur de son antagoniste, qu'il qualifiait de *barbare; qui n'avait pour mérite qu'une valeur brutale, d'homme violent, sans frein, sans réserve, et sans aucun sentiment de soumission aux lois.*

On connaissait assez généralement Odyssée sous quelques-unes de ces désignations; et le récit d'Hypsilantis n'ayant pas manqué d'être envenimé par l'archigrammatiste Théodore Négris, il lui fut facile de faire prendre une détermination humiliante contre le bouillant stratarque épirote.

On lui intima l'ordre de se rendre à Corinthe pour répondre à plusieurs chefs d'accusation portés contre sa conduite. N'ayant pas obéi à cet appel, on lui retira le commandement de l'armée, et on nomma à sa place le chiliarque Christos Palascas, qui partit accompagné du trop fameux Zagorite Alexis Noutza pour se rendre en Livadie.

Quoiqu'on accordât du mérite à Palascas, qui avait obtenu le grade de major d'artillerie au service de Russie, il avait le malheur d'être fils de celui qui trahit autrefois les Souliotes en livrant leur patrie. Comme il est rare que les fautes qui devraient être personnelles ne rejaillissent pas sur le fils d'un traî-

tre, surtout dans un pays où les ressentiments sont aussi ardents que le climat, le sénat de Corinthe ne pouvait faire un plus mauvais choix, dans les circonstances où l'on se trouvait. De quel œil des capitaines et des braves, liés d'amitié et d'intérêt avec les Souliotes, pourraient-ils supporter le commandement d'un stratarque qui portait un nom entaché d'infamie? Il aurait suffi sans cela que Palascas se trouvât accolé à Alexis Noutza pour perdre toute espèce de considération.

Celui-ci, qui avait connu Odyssée à Janina, au service d'Ali, où il n'avait pas manqué de lui prodiguer des dédains, était regardé par tous ceux qui l'entouraient, comme l'adversaire le plus prononcé de l'émancipation des Grecs, dont il n'avait jamais parlé qu'avec dérision. A Souli, à Vrachori, à Missolonghi, à Argos, où il avait voté constamment avec Tahir, devenu pacha depuis qu'il eut trahi Marc Botzaris à l'attaque d'Arta (1), Noutzas n'avait jamais ouvert la bouche que pour plaider en faveur du tyran de l'Épire, qui le nommait son fils. C'était sous la protection d'Ali qu'il avait gouverné en pacha turc, plutôt qu'en prince chrétien, les quarante-deux villages grecs du Zagori, qui gémirent trop long-temps sous son administration. Compagnon de débauche de Mouctar et de Véli, il en avait les mœurs dissolues. Il ne connaissait pas de plus beau gouvernement que celui du sabre et du bâton! Il semblait cependant, depuis l'extinction de la dynas-

(1) *Voyez* liv. I, ch. VII de cette Histoire.

tie de Tébélen, s'être converti en désespoir de cause au parti des Hellènes.

L'histoire, dit Platon, qui a reçu ce nom parce qu'elle *arrête le flux de notre mémoire*, ἀπὸ τοῦ ἵστασθαι τὸν ῥοῦν τῆς μνήμης, ne se compose pas seulement de dates et de faits; elle doit être *utile*, et à ce titre, suivant le précepte d'Horace, *mère de justice et d'équité*. Arrivé au point le plus contesté de nos jours des annales de la Grèce moderne, et trop près des évènements pour en juger quelques-uns avec parfaite connaissance de cause, je me contenterai de les faire connaître tels qu'ils m'ont été communiqués. Mais il en sera probablement de l'évènement que nous allons rapporter comme de la trahison imputée aux Alcmæonides, après la journée de Marathon (1) : il restera à jamais couvert de doutes, et sujet à beaucoup de commentaires.

A peine Odyssée fut-il informé qu'on envoyait, pour le remplacer, le stratarque Palascas et Alexis Noutza, qu'on disait chargé de le faire saisir pour le conduire à Corinthe, qu'il remit le commandement de l'armée à son état-major, et se retira, avec quatre-vingts de ses plus intrépides palicares, dans le voisinage d'Arachôva. Il n'avait pas prétendu disputer le pouvoir contre l'autorité du gouvernement hellénique; mais il ne voulait pas non plus obéir à sa citation juridique. Élevé à la cour du satrape Ali pacha, ou être accusé et mandé pour se justifier, étaient synonymes d'un

---

(2) *Voy.* Hérodote, liv. VI, Érato, c. 114.

arrêt capital; il crut qu'en se rendant à Corinthe c'était courir à sa perte, et la chose n'était pas impossible. La famille de Palascas avait été de tout temps ennemie de la sienne; Alexis Noutza lui était plus que suspect; D. Hypsilantis, encore puissant, l'avait dénoncé; Théodore Négris, chargé de dresser son acte d'accusation, voulait le perdre. Quelle honte d'ailleurs pour un brave qui avait rendu d'aussi éclatants services, d'être réduit à paraître et à répondre en coupable devant des juges! Abandonner la Livadie où se trouvaient les propriétés de la dot de sa femme, un pays qu'il avait si courageusement défendu, le devait-il, le pouvait-il? Il prit donc, sinon le parti le plus légal, celui du moins qui était le plus propre à le sauver, en se mettant à portée de jouir du bénéfice du temps.

Retiré à peu de distance du théâtre de la guerre, Odyssée s'était mis en rapport avec les éphores de Salone, qui étaient Papa Jean Œconomos, Basile Rhazaris, Anagnoste, fils de Nicolas, Anagnoste, fils de Christophe et Eustate Pharétras, pour aviser aux moyens de défendre la Phocide. Utilisant ainsi les loisirs douloureux de sa disgrace, si les Turcs se montraient, il voulait leur faire une guerre de partisans, quand on apprit que Palascas et Alexis Noutza avaient été tués à l'entrée du Triodos, défilé qui, depuis la mort tragique de Laïus, a toujours été fameux pour les assassinats; et ce double meurtre ne manqua pas d'être attribué au fils d'Andriscos.

Tels sont les faits connus au sujet de cet évène-

ment qui répandit la consternation dans l'armée de la Grèce occidentale, si on peut donner ce nom à quelques milliers d'Armatolis et de Péloponésiens répandus dans le voisinage des Thermopyles, car la plupart des corps s'étaient débandés depuis la retraite d'Odyssée. Sa tête fut frappée d'un anathème général. La confusion régna dans le sénat des Hellènes; la patrie allait être déclarée en danger, si pour faire trève à ces alarmes Thanos Kanacaris, vice-président du pouvoir exécutif, et Gonivos, député, qui se trouvaient à Argos, n'eussent écrit que les Turcs, assiégés dans le château de Nauplie, étaient entrés en pourparlers pour capituler.

Depuis l'incendie du vaisseau amiral, qui avait été suivi de la dispersion de la flotte que le capitan pacha commandait, les Turcs chargés de la défense de Nauplie, n'espérant plus d'être secourus, avaient fait des ouvertures tendant à traiter pour la reddition de cette forteresse. Les premières paroles de cette négociation, qu'on n'avait jamais entreprise que pour échanger de plus près des injures et des menaces, furent adressées à cette femme courageuse, Bobolina, qui avait repris avec persévérance, depuis le mois d'octobre 1821, le blocus maritime d'une place formidable à laquelle les destinées du Péloponèse seront à jamais attachées.

C'était par son entremise que les parlementaires ennemis avaient presque toujours communiqué avec les chefs des Hellènes. Aussi adroite que courageuse, elle devinait leurs desseins et leurs pensées. Soit qu'ils

envoyassent, comme ils le firent plusieurs fois, les hommes de bonne mine et les mieux portants, pour montrer aux Grecs que, loin d'être exténués par la disette, ils conservaient toute leur énergie; soit qu'ils délégassent les plus rusés d'entre eux pour nouer quelques intrigues, ils étaient constamment prévenus par la courageuse Argonaute. Bobolina disait aux uns : « que leur extérieur, loin de montrer qu'ils étaient « pourvus de vivres, prouvait qu'ils n'étaient pas assez « sobres pour des assiégés, dont la famine triomphe- « rait tôt ou tard, graces à la garde sévère qu'elle « faisait aux portes de Nauplie. » Elle ne donnait aux autres que des nouvelles affligeantes; et devant eux, comme au milieu du conseil des Hellènes, sa conclusion était toujours : *J'ai perdu mon époux*, τὸν μακάριον Ποσίον μου; *Dieu soit loué! Mon fils aîné est mort les armes à la main; Dieu soit loué! Un second fils, âgé de quatorze ans, qui me reste, combat avec les Grecs, et il est probable qu'il obtiendra un trépas glorieux; Dieu soit loué! Je verserai aussi mon sang sous le drapeau de la croix; Dieu soit loué! Mais nous serons vainqueurs, ou nous aurons cessé de vivre avec la consolante idée de ne pas laisser après nous de Grecs esclaves dans le monde.*

Étonnés de cette résolution magnanime, que Bobolina accompagnait de gestes trop expressifs pour n'être pas comprise, les Turcs pressés par les besoins de la vie, avaient enfin demandé à capituler, dès qu'ils surent à quelles conditions leurs coreligion-

naires d'Athènes s'étaient soumis. S'étant, en conséquence, présentés au conseil des Hellènes, rassemblé au milieu de l'enceinte de Tirynthe, ouvrage des Cyclopes, que des siècles n'ont pu renverser, ils saluèrent, ô comble de duplicité (car ils n'étaient pas sincères), ceux qu'ils qualifiaient naguère d'*espèce née pour servir*, *d'idolâtres* et d'*esclaves*, des noms de *maîtres* et de *seigneurs*. Baisant le pan de la robe de Bobolina et la main des Grecs, ils leur demandaient en suppliant de les épargner.

Depuis long-temps, disaient-ils, *Nauplie se serait rendue, si les Hellènes plus religieux observateurs des traités, n'avaient pas fait périr les familles turques renfermées dans l'Acrocorinthe. Cette conduite impolitique leur avait jusqu'alors fait rejeter jusqu'à l'idée de tout rapprochement possible. Voyant qu'on revenait à des sentiments plus modérés, ils proposaient de remettre le fort, situé sur un îlot placé à l'entrée de la darçe, devant le front de la porte principale de la ville basse. A dater de son occupation, les assiégeants devaient s'engager à fournir aux assiégés une quantité donnée de rations de vivres; et si dans le délai de quarante jours la place n'était pas secourue, la garnison ainsi que toutes les familles turques seraient embarquées sous pavillon étranger, pour être transportées dans l'Asie Mineure.*

Cet accord, conclu et ratifié, mit au pouvoir des Grecs un avant-poste, qui ne tarda pas à devenir pour eux d'une grande importance. Les esprits, jus-

qu'alors exaspérés, se calmèrent. On se livra réciproquement quarante otages, choisis entre les principales familles turques ou grecques. Par suite des égards nouveaux qu'on se témoignait, on consentit, sur la demande du pacha qui commandait à Nauplie, de ne pas transporter ses otages plus loin qu'Argos, afin d'être à portée d'en faire l'échange, en cas de rupture ou de consommation de la convention. Les Grecs étaient dans la joie; mais ils allaient bientôt éprouver la vérité de cet adage d'un de leurs ancêtres, Lamachus, capitaine athénien : *qu'on ne peut deux fois faillir en guerre, parce que les fautes y sont de telle conséquence, qu'elles causent la perte de l'état et de ceux qui les commettent.*

Ils avaient interrompu le blocus de Nauplie pendant le siége de Tripolitza, et, battus avec une perte considérable lorsqu'ils voulurent le reprendre, ils se trouvaient, après avoir surmonté beaucoup d'obstacles, rejetés en arrière de leurs espérances. Ils consentaient cette fois à accorder un sursis à un ennemi réduit aux abois, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, tandis qu'avec quinze jours de persévérance ils triomphaient, et l'étendard de la croix, arboré au faîte de la Palamide, proclamait l'affranchissement du Péloponèse.

Les ministres des Hellènes et leurs chefs commirent donc une grande faute en signant une capitulation éventuelle avec la garnison turque de Nauplie. Les délais n'étaient qu'en faveur des assiégés; car les Grecs ne pouvaient pas ignorer qu'ils n'avaient pas

d'armée à opposer à Khourchid pacha, qui couvrait les rives de l'Apidane et du Pénée des tentes d'une multitude de ses soldats, qui étaient impatients d'entrer en campagne. L'acropole d'Athènes, dont on venait à peine de s'emparer, n'était pas encore à l'abri d'un coup de main; et l'insouciance des ministres du conseil exécutif était telle, qu'ils n'avaient pas approvisionné l'Acrocorinthe.

A cela on donnait pour excuse, qu'ayant compté sur les trésors de Kyamil bey pour acheter des munitions de guerre et de bouche, ce fourbe mahométan persistant à dire qu'il n'avait pas d'argent caché, on n'avait pu faire face aux dépenses qu'entraînerait la mise en état de siége d'une place de cette importance. Cependant, depuis la prise de Tripolitza, on éprouvait une aisance générale dans le Péloponèse. Plus de quarante millions de francs étaient passés aux mains des insurgés. Les chefs militaires étaient chargés d'armes massives en or; les officiers civils s'étaient enrichis; mais personne ne voulant rien débourser, chacun cherchait à cacher son égoïsme, en disant que les Turcs n'oseraient pas entreprendre une nouvelle campagne.

Vainement le vieux Panorias, chef des Doriens du Pindoros (1), avait prédit de grands malheurs; plus vainement encore Krévata de Lacédémone, qui ne paraissait au conseil que sous la bure grossière des Spartiates, avait reproché et reprochait encore aux

(1) *Voy.* mon Voyage dans la Grèce, t. III, p. 214 et 230.

Hellènes leur luxe et leur imprévoyance. On ne discutait plus, mais on disputait dès que le conseil se réunissait. Le ciel avait ôté le jugement à ceux qu'il voulait châtier et les éprouver par de grands malheurs. Ce n'est qu'ainsi qu'il est possible d'expliquer l'aveuglement des Grecs ; car de prétendre, comme on l'a dit depuis, que les coups qui assassinèrent Palascas et Alexis Noutza étaient partis de Corinthe, dans l'intention de perdre Odyssée, serait aussi injuste que d'attribuer ce crime à Khourchid pacha (quoique un pareil attentat soit dans les mœurs turques), dans l'intention de jeter des brandons de discorde entre les Grecs. Ainsi, au lieu de nous perdre en conjectures, nous nous humilierons sous la main puissante de Dieu, cause première et souveraine de l'ordre éternel, qui fait que la valeur n'est pas constamment heureuse, ni la prudence même toujours clairvoyante dans son propre intérêt.

Une dernière observation servira à faire connaître cette époque, pendant laquelle ministres, sénateurs, députés, capitaines, s'étaient partagé les lambeaux ensanglantés d'une proie qui était au moment de leur échapper; c'est qu'on n'avait plus parlé de Mavrocordatos, depuis qu'il était descendu au port de Missolonghi dans l'Étolie.

CHAPITRE III.

Apathie des Grecs. — Pronostics fâcheux sur l'expédition de Mavrocordatos. — Il se décide à marcher en avant. — Il arrive à Comboti. — Douleur de Marc Botzaris, causée par la mort d'un de ses frères. — Diversion entreprise par Cyriaque, et contrariée par les Anglais. — Combat des Souliotes au faîte des montagnes. — Héroïsme de plusieurs femmes. — Peste à Janina et à Paramythia. — Mouvements militaires d'Omer Brionès. — Escarmouches aux environs de Comboti. — Détresse des Philhellènes. — Arrivée du capitaine Gogos Bacolas à leur camp. — Mouvements dans l'Acrocéraune et dans le Musaché. — Cyriaque communique avec les Souliotes. — Lettre qu'ils lui écrivent. — Marc Botzaris entre dans l'Épire; — bat les Turcs à Placa et à Sclivani, est obligé de rétrograder. — Embarras de Mavrocordatos. — Occupation de Péta par les insurgés. — Combat du 16 juillet. — Défaite des Philhellènes. — Valeur. — Traits de courage d'une foule d'officiers étrangers. — Supplices des prisonniers. — Représailles. — Excursion de Christos Tzavellas dans la Thesprotie. — Mort de Cyriaque. — Nouvelle de l'invasion du Péloponèse par les mahométans.

S'il est vrai que les républiques se fondent par l'enthousiasme, et se soutiennent par la vertu, on pouvait dire, en voyant ce qui se passait dans la Grèce, que la liberté n'y avait brillé que comme un de ces astres, effroi du vulgaire, qui sont suivis d'une stupeur générale. Depuis que Mavrocordatos était sorti du

Péloponèse, le feu sacré s'était assoupi, et il semblait que les génies protecteurs de la patrie avaient passé avec lui le golfe des Alcyons. Les chefs et les principaux magistrats du peuple paraissaient satisfaits de son éloignement. Plusieurs d'entre eux avaient, sous différents prétextes, regagné leurs métairies, pour respirer l'air frais des plateaux de l'Arcadie, et le patriotisme n'échauffait plus que les ames généreuses de quelques montagnards. On comptait neuf cents hommes à l'isthme, trois mille aux environs d'Athènes, deux mille cinq cents dans l'Argolide, et trois mille sous l'étendard de Colocotroni, qui tenait de fort loin le blocus de Patras; c'était tout ce qu'il y avait de troupes dans la partie occidentale du Péloponèse, et dans les autres contrées de la Hellade.

Mavrocordatos, depuis son arrivée à Missolonghi, ne voyait arriver aucun des secours qu'on lui avait promis; et en réfléchissant à ce qui se passait, on pouvait présumer qu'il y avait non-seulement apathie, mais trahison contre lui. Comment s'était-il décidé à abandonner la presqu'île, quand il ne pouvait pas ignorer qu'une armée ennemie très-considérable se réunissait en Thessalie? Qu'allait-il faire en Épire? Deux mois plus tôt le projet était salutaire; mais il était maintenant évident qu'on ne centraliserait pas la guerre dans cette province. Ainsi la raison commune prescrivait d'acquiescer à ce qu'on fit plus tard. Il fallait abandonner les Souliotes à eux-mêmes, fortifier Missolonghi et y laisser garnison. Marchant de là à travers les montagnes vers les Thermopyles,

on se consacrait à leur défense, et les barbares y trouvaient leur tombeau. Les calculs ordinaires de la prudence humaine semblaient dicter ce parti; mais la Providence voulait faire triompher les Grecs en opposition à toutes les combinaisons humaines, afin de confondre l'intrigue, les trahisons les plus odieuses, et les manœuvres criminelles du cabinet étranger, qui avait tracé aux Turcs leurs plans d'extermination.

Informé des évènements qui s'étaient passés dans la Selleïde depuis le 27 mai jusqu'au 15 juin, Mavrocordatos n'espérant plus de renforts, partit avec environ cinq mille hommes pour entrer en Épire. Il passa l'Achéloüs au-dessous du village de Stamna, où les Philhellènes virent quelques pièces de canon et des boulets abandonnés (1). Remontant par les lacs de l'Acarnanie, ils furent joints par les palicares du Valtos et par une compagnie de Céphaloniotes, aux ordres d'un nommé Spiro Panos. On s'achemina à travers les vastes forêts du Sparton et du Macrinoros jusqu'à Comboti, où le président établit son quartier-général. On reçut dans cet endroit les bagages et quelques pièces de campagne, qui y furent apportés par un nommé Passano d'Ancône qui commandait deux chaloupes canonnières. Jusque-là on n'avait pas aperçu d'ennemis; les capitaines Acarnaniens sem-

(1) C'étaient des canons et des boulets tirés de Lépante, que le capitaine Ponceton avait abandonnés dans cet endroit en 1807. *Voy.* le t. III de mon Voyage dans la Grèce, p. 114 et 164.

blaient bien disposés; on se concerta sur l'ensemble des opérations, et il fut décidé qu'on attaquerait Arta.

Tandis qu'on s'y préparait, on apprit que les combats avaient recommencé dans la Selleïde, et l'intrépide Marc Botzaris reçut une nouvelle que son courage ne put supporter, sans payer à la nature un abondant tribut de larmes. On a dit ailleurs (1) que le plus jeune de ses frères avait été livré en 1820 comme otage au visir Ali pacha, quand les Souliôtes traitèrent avec lui pour racheter la Selleïde, en s'attachant à son parti. Cet enfant devait être compris dans l'échange du harem de Khourchid, au pouvoir duquel il était tombé après la mort d'Ali. L'honneur des Anglais, qui avaient concouru à ce pacte, était intéressé à ce qu'il fût ponctuellement exécuté, surtout dans un moment où ils travaillaient à corrompre les capitaines grecs, ainsi qu'on le fera connaître ailleurs; mais, soit qu'ils eussent oublié ou non cette affaire, Khourchid avait, disait-on, fait pendre, en arrivant à Larisse, les otages qu'il avait enlevés du château du lac de Janina, au nombre desquels se trouvait le frère de Marc Botzaris. Mourant les armes à la main, Marc eût applaudi au trépas de son frère, et il fallut toute l'autorité de la religion pour le consoler dans cette douloureuse circonstance. Il ne vit plus que sa patrie et la croix, au pied de laquelle il s'humilia devant la volonté du Seigneur.

(1) *Voy.* liv. III, c. VII de cette Histoire.

Le crime seul fait la honte, et le sang des justes ennoblit l'échafaud aux jours des proscriptions, quand le crime, exerçant le pouvoir, foule aux pieds les droits sacrés de l'innocence et du malheur. Botzaris fondit en larmes... Ainsi pleuraient nos royales et historiques familles, en combattant pour une cause non moins héroïque. Heureux s'il avait pu, comme elles, assister au jour de la restauration de la patrie et des autels, dont il n'entrevit que l'aurore, encore obscurcie d'orages et de tempêtes.

Les guerriers de la Selleïde étaient aux prises avec les mahométans. Omer Brionès, qui était parvenu, à force de soins et d'activité, à recomposer son armée aussitôt que Khourchid pacha eut quitté l'Épire, avait de nouveau dressé ses tentes sur la rive droite de l'Achéron. Le brave Cyriaque, frère de Mavromichalis, qui était retourné dans le Magne pour s'y recruter, abordait en même temps au port Glychys avec quinze barques à voiles latines, chargées de soldats. Sans s'inquiéter des prétentions maritimes du lord haut-commissaire de Corfou, il s'était dirigé vers Syvota, et prenant terre à la plage de Mourtoux, il avait incendié cette bourgade et fait cent cinquante Turcs prisonniers, qu'il dirigea de suite vers la Morée. La lueur des flammes portant la consternation sur les rives de la Thyamis, il pouvait se flatter de parvenir à débloquer les montagnes de Souli, lorsqu'un avis secret l'obligea à se retirer. Les Anglais, qui secondaient ouvertement les Turcs, se disposaient à brûler ses bâtiments; il dut se rembarquer et revenir à Phanari.

Ce poste était en danger. Les Chamides, prêts à se débander à la vue de leurs villages embrasés, ayant été rassurés par les promesses qu'Omer pacha leur faisait, que ce qui se passait serait bientôt réprimé par la généreuse sollicitude de Th. Maitland, reprirent courage. En vain Cyriaque, pour les épouvanter, parvint, dans une dernière excursion qui lui réussit, à incendier les magasins qu'ils avaient formés au port Saint-Jean, calanque située entre Glychys et Parga; ils tinrent ferme sous les drapeaux de Hassan et de Méhémet pacha.

Ceux-ci avaient la parole des agents anglais que ces efforts étaient les derniers de l'insurrection, dont ils étaient parvenus à corrompre les principaux chefs, parmi lesquels on citait tous ceux qui l'avaient jusqu'alors soutenue avec le plus d'intrépidité. Fondés sur cet espoir, des affaires meurtrières s'engagèrent sur toute la ligne de l'Achéron; et Cyriaque, réduit à combattre en champ clos, afin d'ôter tout moyen de retraite à ses soldats, congédia les bâtiments qui les avaient apportés. En leur prescrivant de retourner en Morée, il enjoignit à cinq des plus fins voiliers de cingler vers l'Acrocéraune pour hâter l'insurrection des Chimariotes. On devait d'abord tirer d'eux le plus de secours possible en hommes, et ne les engager à arborer l'étendard de la croix que lorsqu'on apprendrait l'entrée de Mavrocordatos dans la Selléide.

Les Souliotes, auxquels Cyriaque trouva moyen de faire connaître l'arrivée de Mavrocordatos dans l'Épire, voulurent célébrer cette heureuse nouvelle

en attaquant les Turcs, qui étaient parvenus à réoccuper quelques escarpements voisins de Kiapha. A la faveur des brumes qui enveloppaient dans ce moment les montagnes, ils avaient traversé les hautes régions, et tombant, au bruit d'un tonnerre épouvantable, sur les barbares, ils les frappèrent à la manière de la foudre. On s'attaquait, on se heurtait avec fureur, et le feu de la mousqueterie durait depuis une heure, sans avoir été entendu, à cause du fracas de l'orage, quand les nuages, en se dissipant, montrèrent au sérasker le danger de ses avant-postes.

A cette vue, il pousse un cri perçant, qui est répété par tous les Turcs. Sans attendre d'ordre, ils montent à l'assaut au milieu de la pluie, des torrents, des avalanches et des pierres que les chrétiens font rouler sur eux. Quelques-uns escaladent les rochers, et ce n'est qu'après cinq heures de combat que les mahométans se retirent, après avoir perdu environ quatre cents de leurs meilleurs soldats.

Comme on s'était joint corps à corps dans plusieurs endroits, les Souliotes eurent à regretter cent trente hommes, vingt-six femmes et un vieillard âgé, dit-on, de soixante-seize ans, qui, s'étant précipités le poignard à la main, périrent en tombant la plupart avec les Turcs dans les gouffres de l'Achéron. Telle fut la dernière victoire que les Grecs (car ils étaient en majorité sous le nom de Souliotes, par lequel on les désignait) remportèrent dans cette contrée le 19 juin, époque mémorable dans les annales de la Grèce par l'incendie du vaisseau de l'amiral turc, qu'on a

fait connaître. Le même jour Mavrocordatos faisait occuper le village de Péta, voisin d'Arta; et Omer Brionès, apprenant ce mouvement, qui avait pour but de secourir les Souliotes, se vit contraint de changer son système d'opérations.

Le moment était décisif, et tout autre chef que ce sérasker aurait succombé dans la crise qui se préparait; car la peste, qui marche toujours avec les armées turques, venait de se manifester à Janina et à Paramythia. Le nombre des morts, des mourants et des malades augmentait avec une effrayante rapidité dans ces deux villes, où étaient ses dépôts. La contagion avait passé dans quelques villages; elle pouvait pénétrer dans son camp; et comme il est assez rare qu'elle atteigne les troupes quand elles sont en mouvement, ainsi qu'une longue expérience l'a prouvé, il partit aussitôt pour se rendre à Variadès, position intermédiaire entre Janina, Souli et le khan retranché des Cinq-Puits. Mais, aussi bon capitaine que vaillant soldat, Omer Brionès, sans perdre de vue le grand objet de sa pensée, qui était la réduction de Souli, laissa à Tahir-Abas le soin de tenir les chrétiens en échec, en occupant la rive droite de l'Achéron, tandis qu'il chargeait Hassan et Méhémet pacha, unis aux Chamides, de faire tête au capitaine des Maniates, Cyriaque, retranché à Phanari. Convertissant ainsi l'attaque de la Selleïde en blocus, il pourvut à la sûreté des Cinq-Puits, en faisant choix de Routchid pacha pour défendre ce poste, qui devenait de la première importance, si Mavrocordatos avait inten-

tion de pénétrer dans la Thesprotie. Tel fut le changement de front d'Omer en apprenant ce qui se passait dans la basse Albanie, et les évènements prouvèrent qu'il ne pouvait être mieux conçu, quoiqu'il fût ensuite redevable des succès qu'il obtint, plutôt à la trahison de quelques chefs grecs, qu'à la valeur de ses soldats.

Après quelques engagements honorables, quoique de peu d'importance, qui eurent lieu aux environs de Comboti, où l'on battit plusieurs corps de cavalerie, détachés par les pachas cantonnés à l'Arta, les insurgés s'étaient, comme on vient de le dire, établis à Péta. La position de ce hameau était l'endroit d'où on devait partir pour s'emparer d'une ville qu'il était indispensable d'occuper avant de s'avancer dans l'intérieur, lorsque Mavrocordatos fut rejoint par Gogos, taxiarque des armatolis du canton de Djoumerca.

Ce vieillard, flétri d'ancienne date par l'assassinat du père de Marc Botzaris, nourri au milieu des intrigues de la cour d'Ali pacha, dont il avait été successivement l'ami et l'ennemi, n'aurait pas dû inspirer une grande confiance, si on avait écouté les hommes au courant des affaires d'un pays que Mavrocordatos ne connaissait pas mieux que la presque totalité des soldats qui servaient sous ses ordres. Ceux-ci, enchantés de l'aspect de l'Amphilochie qui s'offrait à leurs regards, ne voyaient que la possession de ce riche et beau pays, qui allait subvenir à leurs besoins; car la disette qu'ils éprouvaient était telle, que la plupart d'entre eux n'avaient pour

nourriture que des épis de maïs, qu'ils faisaient rôtir sur les charbons.

Marc Botzaris seul soupirait. Il sentait qu'il pouvait démasquer le faux zélateur; mais n'aurait-il pas été soupçonné de partialité par des hommes qui savaient que Gogos était l'assassin de son père? Mavrocordatos comprenait lui-même combien il était utile d'étouffer toute espèce de ressentiment; il en parla dans ce sens à Marc Botzaris, dont l'ame noble et élevée ne vit plus dans Gogos Bacolas qu'un homme cauteleux qui, cédant aux circonstances, resterait fidèle à la cause des Grecs autant qu'ils seraient heureux. On se décida donc à l'employer; et le fourbe vieillard, qui avait une influence très-étendue sur les armatolis de l'Athamanie, s'excusa avec tant de franchise de son hésitation, trouva tant de moyens de légitimer les diverses circonstances de sa conduite, que bientôt après Mavrocordatos n'hésita pas à lui confier la défense de Péta, concurremment avec les régiments des Philhellènes, et des troupes régulières, dont il avait le commandement en chef.

Cette faute fut suivie d'une condescendance qui eut bientôt des résultats non moins funestes, quoiqu'elle provînt d'une cause bien différente, de celle qui occasionna les malheurs dont nous allons parler. Marc Botzaris, informé de la détresse de ses compatriotes, ne voyant qu'eux, comme sujet dominant dans l'expédition de l'Épire, demandait six cents hommes pour marcher à leur secours. Il était informé qu'après le dernier mouvement opéré par Omer Brionès,

Cyriaque, qui n'avait pu parvenir à établir ses communications avec les Souliotes, était vivement pressé par Méhémet pacha. Ses compatriotes, qui s'étaient répandus en partisans, écrivaient en lui donnant avis qu'ils venaient de détruire plusieurs postes mahométans, de leur enlever un convoi considérable; que s'il parvenait à leur donner la main, on pouvait rétablir les affaires, qui n'étaient rien moins que désespérées. Les Chimariotes, auxquels le pacha de Janina avait demandé impérieusement des otages qu'ils refusaient, étaient en armes. Les féroces habitants de Ducatès promettaient de les seconder; et comme les Turcs d'Avlone venaient de faire pendre le mousselim qui leur avait été envoyé par Omer Brionès, on pouvait calculer que n'ayant plus rien à craindre des Toxides du Musaché, qui étaient compromis par cet acte de rébellion, l'insurrection se propagerait jusque parmi les chrétiens de la moyenne Albanie.

Ces espérances étaient fondées, d'un autre côté, sur la mésintelligence qui venait d'éclater entre les beys du Musaché et Omer, que la Porte avait imprudemment nommé béglier-bey de Berat, pour régir cette province conjointement avec le sangiac de Janina. Les Toxides, qui n'avaient point oublié les bienfaits d'Ibrahim pacha, leur ancien visir, demandaient, et rien n'était plus légitime, ni surtout plus politique, d'être gouvernés par son fils. Omer Brionès, auteur des maux du juste Ibrahim, retenait en otage, dans le château du lac de Janina, ce dernier rejeton

d'une famille à laquelle se rattachait le nom vénéré de Courd pacha, et la mémoire de Scanderbeg. En le rendant à leur amour on accomplissait un grand acte de justice, puisque le père du jeune patricien de la Taulantie était mort pour la cause du sultan, victime de la vengeance d'Ali pacha. Il y avait équité, raison, tandis que l'intrus ne se présentait à ses compatriotes qu'entaché de l'opprobre d'avoir trahi son ancien visir, et occasionné les malheurs qui l'avaient conduit au tombeau. Voyant qu'on ne les écoutait pas, ils s'étaient révoltés, en faisant mettre à mort le mousselim et les agents que le béglier-bey qu'ils abhorraient leur envoyait. Il était naturel que s'étant placés dans cette position, ils ne seraient même pas fâchés de voir l'Acrocéraune insurgée.

D'après ces considérations, on se persuadait que si on parvenait à débusquer Omer Brionès des positions qu'il occupait, on le forcerait à se replier sur Janina. Ces raisons étaient séduisantes; et Mavrocordatos, qui n'entendait rien aux intrigues des Épirotes, toujours prêts à se diviser et à se réconcilier, consentit à ce que demandait Marc Botzaris, qui entra aussitôt dans les régions montueuses de l'Athamanie.

Cyriaque était encore une fois attaqué par les Chamides, unis à Méhémet pacha, qui furent battus et repoussés, le 1er juillet, jusqu'au marais Achérusien. Il parvint, à la faveur de la confusion qui régnait parmi les Turcs, à faire parvenir des lettres aux Souliotes, et à connaître leur véritable situation. Il leur faisait part des évènements qu'on vient de rapporter,

et ceux-ci lui apprenaient : qu'indépendamment du convoi qu'ils avaient enlevé aux Turcs, ils recevaient journellement quelques renforts des chrétiens de la plaine, qui parvenaient à se réfugier auprès d'eux avec des vivres.

Depuis quelque temps, disaient-ils en terminant leur rapport, *les infidèles semblent craindre d'approcher de nos montagnes; et la quantité des barbares que nous avons exterminés surpasse ce qu'on pourrait croire, vu le petit nombre de nos forces militaires. Nos femmes, qui ne sont la plupart armées que de frondes, en ont tué quelques centaines à elles seules. Leur régiment en a fait dernièrement soixante-douze esclaves, qu'elles ont conduit à Kiapha, où elles les ont sabrés, sans que nous ayons pu en arracher un seul de leurs mains. Nos palicares ont, de leur côté, pris un grand nombre de Turcs, des mortiers, des obus, et quatre pièces de canon de campagne. Tels sont les principaux évènements qui se sont passés, depuis le* 20 *jusqu'au* 30 *juin; ils nous paraissent si extraordinaires, que nous ne pouvons en rapporter la gloire qu'à Dieu, et au signe auguste de la croix, sous lequel nous combattons.....*

Lisez à nos frères cette lettre, que vous écrivent Marie Photos, mère de Christos Tzavellas, et son fils Costas le taxiarque; de Kiapha, le 3 *juillet*, 1823.

Dès le moment de son arrivée dans l'Athamanie, il fut convenu entre Maro Botzaris et les différents capitaines qui se trouvaient dans cette région, que

Coutelidas, commandant des Dolopes de Godistas, village du mont Polyanos (1), descendrait dans les Catzana-Choria, villages chrétiens, que leur situation au midi de Janina rend d'une extrême importance pour les besoins de cette ville. Il devait inquiéter les Turcs, leur enlever leurs ressources, et engager les habitants à se lever en masse pour seconder les insurgés, tandis que Gogos, frère de celui qui se trouvait à Péta, André Hyscos, chef des Agréens, Théodore Grivas et Tassos, formant différentes pointes, inquiéteraient Omer Brionès, en attaquant les positions voisines de Variadès. Les choses étant ainsi arrangées, Marc Botzaris se dirigea vers Placa, où il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour faire ses dispositions, afin de se porter à Schivani; et de là, par le Cleïsoura ou défilé de la Parorée, au khan des Cinq-Puits, qu'Omer venait de fortifier et de munir d'une nombreuse garnison; circonstances qu'on ignorait entièrement.

On leva le camp, ou plutôt on partit de Placa en jetant la cape sur l'épaule; car les palicares épirotes n'ont pour tente, pour abri, pour vêtement et pour lit que la bure grossière qu'on fabrique dans les colonies valaques du Pinde; et on marcha avec la légèreté des chasseurs qui cherchent leur proie. On avait franchi le mont Sidero, on commençait à gravir le chemin taillé en galeries qui se déploie par étages

(1) Polyanos. *Voyez* t. II, p. 170 à 234 de mon Voyage dans la Grèce.

sur ses flancs, quand les Palicares éventèrent l'ennemi. Il s'avançait au nombre de plus de trois mille hommes, commandés par le Kisaïan-bey de Khourchid pacha, qui avait été fait prisonnier et échangé avec le harem de son maître à Tripolitza. On prit sur-le-champ les mesures de guerre usitées dans la tactique des Schypetars, en se répandant en tirailleurs, par groupes isolés, tandis que Marc Botzaris, qui commandait ces guérillas, dont la totalité se montait à peine à huit cents, s'embusquait à l'entrée de la forêt de Déréra (1).

Les Turcs, informés de ces dispositions, serrèrent leur cavalerie; et forts de la supériorité numérique, ils se disposèrent à franchir les échelles. Ils préludèrent au combat par un *Doua*, et les derviches ayant lu les prières, s'avancèrent en agitant des drapeaux, aux cris prolongés d'*Allah* et de *Mahomet*, que les soldats répétaient en se précipitant sur leurs pas. La fusillade commença aussitôt de la part des Grecs, qui, à la faveur de leurs épaulements, car ils combattaient à l'abri des rochers et des arbres, tiraient juste, et n'avaient que peu de dangers à courir. Il n'en était pas de même de leurs ennemis, occupés à gouverner leurs chevaux, embarrassés avec leurs longues carabines, qu'ils déchargeaient au hasard, plongés par le feu de leurs adversaires. Malgré ce désavantage le combat se soutenait; et il durait depuis près de trois heures, quand les insurgés, remar-

(1) *Voy.*, pour la topographie de cette contrée, le t. II, ch. XXXV, de mon Voyage dans la Grèce.

quant que les Turcs se dégarnissaient pour emporter leurs tués et leurs blessés, résolurent de fondre sur eux. Quittant subitement leurs embuscades, ils descendaient des coteaux, lorsque ceux-ci les aperçurent, et prirent la fuite, en laissant une vingtaine de morts sur le terrain. Il aurait été dangereux de les poursuivre; quoique, suivant les rapports des prisonniers, ils eussent perdu cent quatre-vingts hommes, au nombre desquels se trouvaient le Kisaïan, le gendre de Balios Coscas de Margariti, et Idris, aga de Gricochori, qui appartenaient aux familles patriciennes mahométanes de la Thesprotie.

Il était essentiel, avant de pousser plus loin, de connaître le résultat des opérations des capitaines qu'on vient de nommer, pour se porter à l'attaque des Cinq-Puits, qu'il fallait nécessairement occuper afin de secourir les Souliotes, et de parvenir au but important qu'on se proposait. On était dans cette alternative, quand on apprit que Metché-Abas, cousin de Tahir, avait surpris et battu le stratarque Coutelidas dans les Catzana-Choria, où, depuis ce succès, le vainqueur mettait tout à feu et à sang. André Hyscos et Théodore Grivas n'avaient pas été plus heureux contre les avant-postes d'Omer Brionès. Le seul capitaine Tassos, quoique forcé à céder le terrain devant un ennemi supérieur en forces, était parvenu à racheter le mauvais succès de sa tentative, en faisant prisonniers cent cinquante janissaires et cinq beys, qui périrent quelques jours après, en voulant profiter du désastre des Grecs pour recouvrer leur liberté.

L'expédition de l'Épire, sur laquelle reposaient tant d'espérances, ne se présenta plus dès lors que sous un aspect sinistre. Marc Botzaris découvrait les montagnes de sa patrie, qu'il ne pouvait secourir, et il voyait la perte de la Selleïde écrite dans la marche des événements, quand il donna l'ordre de rétrograder vers Plaba. L'Épire mahométane s'était levée en masse à son approche; les Schypetars qui avaient déserté les drapeaux de Khourchid, ralliés au cri du danger, s'avançaient, conduits par Achmet Brionès, neveu d'Omer, et par Hago Bessiaris.

Le jour des SS. Apôtres, 30 juin, correspondant au 12 juillet, ainsi que le porte une lettre de Marc Botzaris, les Grecs furent attaqués au point du jour, par un ennemi qui leur était dix fois supérieur. Les plus vaillants soldats, choisis entre les Guègues et les Toxides, marchaient à l'avant-garde, sans bruit, sans vociférations, mais au milieu d'un feu nourri, qui ne montrait que trop qu'on n'avait pas affaire à des osmanlis. Cependant, après une lutte opiniâtre, qui avait duré pendant quatre heures, la victoire penchait en faveur des chrétiens, quand les mahométans ayant reçu un renfort nombreux de troupes fraîches, Achmet Brionès rétablit le combat.

Pénétrant au milieu des insurgés, qui combattaient par groupes, il parvint à isoler et à attaquer les embuscades de Botzaris, d'Alexis Nacopoulo, de Démétrius Contébédia, de Déizygotis et Boucovallas, petit-fils du célèbre armatolis de ce nom, qui venait de descendre du Pinde; de façon que, se trouvant placés entre

deux feux, ils durent songer à la retraite. Comme ils étaient maîtres des hauteurs et de leurs derrières, ils parvinrent à retirer de la mêlée les corps du capitaine Dourakis et de plusieurs de ses chefs, qui avaient été tués. Le capitaine Tassos remporta également ses morts ainsi que ses blessés, à la vue des Turcs, qui perdirent dans cette affaire Hassan Tomoritza dervendgi, d'Arta, et plusieurs officiers de marque. Les Grecs ayant ensuite donné le signal de dispersion, Marc Botzaris, avec trente-deux des siens, reprit la route d'Arta, tandis que les autres capitaines regagnaient les hautes montagnes de l'Athamanie.

Les Grecs, qui avaient si vaillamment combattu, s'étant enfuis avec la rapidité des chevreuils, car, ainsi qu'au siècle de Thésée, les montagnards de la Hellade surpassent encore les autres hommes *en force de bras et en légèreté de pieds* (1), leur défaite ne tarda pas à être connue de Routchid Achmet et d'Ismaël Pliassa, pachas qui commandaient à l'Arta.

Omer Brionès, qui leur transmettait cet avis, leur ordonnait d'attaquer Mavrocordatos, en les assurant que réduit aux forces qu'il avait amenées du Péloponèse, il ne serait plus secouru par aucun des capitaines chrétiens de l'Épire. Déja les insurgés de Godista, informés de la catastrophe d'Alexis Noutza, leur ancien primat, dont on attribuait la mort à Odyssée, étaient rentrés dans leurs montagnes, en déclarant qu'ils

---

(1) Plut. in vitâ Thes., c. VI.

se séparaient de la cause des insurgés. On comptait à peu près sur la neutralité de Stournaris, qui commandait dans les hautes vallées de l'Achéloüs. On était en traité avec Gogos, auquel on promettait le commandement de l'Athamanie entière; et on pouvait espérer de le corrompre, de sorte qu'il ne s'agissait plus que d'exterminer les étrangers pour reconquérir l'Épire. Quant aux Souliotes, Omer avait à peu près la certitude de les réduire de gré ou de force.

Dans cet état de choses, le corps d'armée de Mavrocordatos, n'aspirant plus qu'à se maintenir dans la position qu'il occupait, et bornant son entreprise à la possession d'Arta, on pensa à mettre tout en œuvre pour parvenir à ce dernier résultat. Déja on ne se procurait plus de vivres qu'avec peine, lorsqu'on se décida à profiter du secours d'un aventurier nommé Passano, qui commandait deux chaloupes canonnières sur le golfe Ambracique, pour transporter l'artillerie, dont on manquait. On expédia à cet effet le lieutenant-colonel Raybaud dans l'Étolie, pour relever les pièces de canon abandonnées en 1807, par le capitaine Ponceton, non loin d'Angelo-Castron, qu'il devait faire traîner jusqu'au port d'Olpé, d'où Passano les aurait apportées par mer à Coprèna, échelle de Comboti. Mais il en fut de ce projet comme de ceux dont on s'était imprudemment flatté. L'artillerie resta au lieu où elle se trouve encore. Les chaloupes canonnières furent capturées par les armements du capitana-bey, qui se contenta de faire mettre aux fers Passano, *carbonaro* armé

précédemment dans l'intérêt d'Ali pacha, sujet indigne de mêler son nom à ceux des illustres soldats de la croix.

On n'avait pas connaissance de ces faits, lorsque le 15 juillet Mavrocordatos, qui se trouvait à Langada, village éloigné de six lieues de Pèta, informé des desseins des Turcs, assembla un conseil de guerre, pour aviser aux moyens de défendre le village de Pèta. Les revers de Marc Botzaris, démontraient qu'il fallait s'attendre à être attaqué. Il était évident qu'on ne serait plus en mesure de reprendre l'offensive, à moins qu'une victoire signalée, en relevant le courage des Grecs, ne ramenât sous les drapeaux de la croix les capitaines épirotes, qui étaient dispersés dans les montagnes de l'Athamanie. Ceux de l'Acarnanie n'arrivaient pas; et comme on ne pouvait ni avancer ni reculer sans combattre, on prit les dispositions convenables pour tirer le meilleur parti possible de la fausse position dans laquelle on s'était engagé.

Il fut ainsi résolu que le taxiarque Gôgos occuperait une hauteur qui commandait la position de Pèta. Dîmo Alio et quelques autres furent jetés en éclaireurs sur les hauteurs. On plaça ensuite à l'aile droite le colonel Rameau, avec le premier bataillon des troupes régulières, qui était fort de trois cents hommes. Le centre fut composé du corps des Philhellènes, à la tête desquels se trouvait le colonel Tarella, Piémontais d'origine, avec le chef d'escadron Dania, natif de Gènes; qu'on fit flanquer par la brave compagnie

des Céphaloniens, race d'hommes intrépides, qui servaient depuis près d'un an, sous les ordres de leur compatriote Spiro Panos. On dispersa deux compagnies grecques en tirailleurs, aux environs d'une réserve établie sur une éminence en arrière de Pèta, et le front de bataille fut couvert par deux pièces de canon de campagne, qui composaient toute l'artillerie des insurgés. La retraite, à laquelle des officiers aussi expérimentés que ceux qui se trouvaient parmi les Philhellènes, ne pouvaient manquer de penser, fut ménagée, au moyen d'un poste par lequel on fit garder le défilé qui conduit à Langada. Telles furent sommairement les dispositions des Hellènes et des étrangers présents à Pèta, au nombre de deux mille environ, non compris la bande de Gôgos, et la réserve, qu'on avait laissée à Langada, où se trouvaient, on ne sait pourquoi, Mavrocordatos, le général Norman, et plusieurs officiers, qui ne semblaient s'y être arrêtés que pour battre en retraite.

Les pachas Routchid Achmet et Ismaël Pliassa, qui avaient hésité à attaquer le corps campé au voisinage d'Arta, qu'ils croyaient composé de forces considérables, étant mieux informés, et encouragés par ce que leur mandait Omer Brionès, se portèrent le 16 juillet contre Pèta, qu'ils attaquèrent au point du jour. Une division considérable engagea le combat contre le premier bataillon de troupes régulières, qui reçut les barbares avec ce calme que donne la discipline aux soldats tacticiens. Cependant ils n'ébranlèrent pas l'ennemi, qui s'obstinait à s'emparer

d'une petite église, située sur un mamelon, autour de laquelle il fit une perte si considérable, que les cadavres de ses soldats formaient une masse pareille en grosseur à cet édifice.

Cependant, après quatre heures de combat, les Schypetars commençaient à fléchir, et le corps des Philhellènes venait de les charger de manière à décider le succès de la journée en faveur des chrétiens, quand le perfide Gôgos, qui tenait Ismaël Pliassa en échec, abandonna son poste, et s'enfuit à toutes jambes avec les siens sur le mont Scoulicaria.

L'aile droite, qui triomphait dans ce moment, se trouvant ainsi découverte, se déconcerta et crut la trahison consommée en voyant flotter une vingtaine de drapeaux turcs sur ses flancs. Ils étaient portés par un détachement de Grecs, que leurs chefs avaient expédiés pour mettre ces trophées en sûreté au quartier général; mais ces soldats ayant erré pendant une heure au milieu des bois, venaient de reparaître sur les hauteurs, au moment où on les croyait ailleurs. On les prit pour l'avant-garde d'une division turque qui menaçait de couper la retraite, et la crainte de se trouver entre deux feux porta l'épouvante parmi les vainqueurs.

Ceux qui venaient d'arracher ces étendards aux Turcs, perdent dans un moment le fruit de leur victoire; et les mahométans s'apercevant de la faute des Grecs, tombent comme un torrent sur cette même aile droite. Malgré la plus courageuse résistance, elle fléchit, elle cède, elle se débande, et traverse en dé-

sordre le village de Pèta, pour prendre position sur la hauteur où se trouvait la réserve.

Tel fut le premier résultat de la trahison, et d'une erreur impossible à prévoir, qui fit manquer une entreprise, devenue téméraire depuis qu'elle n'avait pu être exécutée sur le plan et dans le temps indiqué par les Souliotes.

Les Turcs, vainqueurs de ce côté, portant aussitôt la majeure partie de leurs troupes sur le front de bandière des Grecs, attaquent avec fureur le second bataillon des troupes régulières, qui, n'étant plus appuyé, se trouve assailli de toutes parts, et obligé de faire son mouvement de retraite vers la réserve. Au même instant le colonel Tarella, qui le commandait, est blessé mortellement. Cependant il commande une charge pour se dégager. On fait feu, on se forme, on dispute le terrain, mais il faut prendre la fuite, et Tarella ne pouvant plus suivre, prie ses camarades de se sauver, en leur recommandant de faire connaître sa mort à sa famille. Infortuné! quelques minutes après il n'était plus, les barbares le massacrèrent sous les yeux de ceux qui ne pouvaient le secourir.

Tandis que la valeur trompée cédait au nombre, le terrain entrecoupé de monticules sur lequel on se battait ayant dérobé aux philhellènes le mouvement rétrograde qui venait de s'opérer, pendant qu'ils combattaient avec une valeur surnaturelle, ils se virent tout-à-coup cernés et abandonnés à leurs propres forces. Les Turcs étaient maîtres de Péta et des collines environnantes.

Pas un cri, une plainte, ni un murmure ne se font entendre. Les vétérans de la gloire, au nombre desquels on comptait des braves de tous les pays, mais pas un seul Anglais, voient d'un œil serein le jour d'éternelle mémoire qui doit éclairer de nouvelles Thermopyles!... Déja l'intrépide Dania est aux prises avec un Turc qui a saisi les rênes de son cheval, et en voulant se débarrasser, il est percé par un autre cavalier ennemi qui le frappe par derrière. Il tombe mort sur la terre, et sa tête aussitôt coupée passe de main en main jusqu'aux pieds de Routchid pacha, qui excitait ses soldats au carnage! A cette vue, les Philhellènes, ne prenant conseil que du désespoir, ne cherchent plus qu'à vendre chèrement une vie épargnée par mille combats.

Dania venait de succomber, lorsque le jeune Chauvasseigne, qui sortait des gardes du corps de Monsieur, frère du Roi, apercevant un de ses camarades prêt à être égorgé, tue le mahométan qui le poursuivait en haletant de fureur. Sa baïonnette s'engage dans le corps du Turc; et tandis qu'il veut la retirer, il est lui-même attaqué par un baïractar ou porte-drapeau. Forcé d'abandonner son fusil, il saisit son adversaire, lutte corps à corps, le renverse, et, lui mettant le pied sur la poitrine, arrache de ses mains l'étendard qu'il défendait, lorsqu'il est atteint d'un coup de sabre au front par un spahis. Aveuglé par le sang qui coule de sa blessure dans ses yeux et ne pouvant plus se guider, au lieu de se retirer du côté de ses camarades, il va tomber avec

l'étendard au milieu des Osmanlis, qui le taillent en pièces.

Il est aussitôt vengé par Mignac, capitaine de hussards français. La foudre ne frappe pas avec plus de rapidité que le bras de ce guerrier, adroit aux armes, et intrépide aux dangers. Sept Turcs tombent sous ses coups, l'épouvante suit ses pas, et il aurait à lui seul immortalisé la journée du 16 juillet. Mais son sabre se brise dans sa main et il est déchiré en lambeaux par les barbares irrités de sa valeur funeste, qui a causé la perte de leurs plus braves soldats. En vain les généreux Beyerman, Viel, Frelon de Chartres et Guichard de Normandie veulent venger son trépas, ils périssent bientôt à ses côtés.

La mêlée devient générale; et pour énumérer tous les traits de courage qui éclatèrent sur les coteaux de Péta, il faudrait citer par leurs noms tous les braves Philhellènes; parmi lesquels figuraient au premier rang Amiot Tirelli, Briffari de Pignerol, Seguin de Chambéry, et Faccio, dont le sang se mêla à celui d'une foule de Turcs qu'ils immolèrent avant de succomber. Cependant on distingua à travers cette mêlée, tel qu'un flambeau qui se ranime avant de cesser de briller, un lieutenant prussien, Teichemann, porte-drapeau des aventuriers qui combattaient sous le signe immortel de la régénération du monde. Blessé mortellement, Teichemann, qui avait substitué une baïonnette à la pique de son oriflamme, tua, avec cette arme, un cavalier accouru pour le dépouiller, et, sa tête retombant sur sa poitrine, il expira en prononçant les

noms de Berlin sa patrie et du roi son prince, qu'il invoqua à son heure suprême. A ses côtés fut blessé le capitaine adjudant-major Hanay, qui parvint à se dérober au fer des mahométans.

Le drapeau de Teichemann fut aussitôt relevé par onze officiers polonais, soldats de ce Poniatowski que les eaux de l'Elster ravirent trop tôt à son pays. Renversant devant eux les rangs des barbares, Merziewski, Mlodowski, Koutcheliski, Dobronowski, qui les conduisaient, rentrent dans Péta, afin de célébrer par un illustre trépas la fin d'un combat destiné à tenir une place brillante dans l'histoire.

Nous regrettons de ne pas connaître les noms de tous ces nobles chevaliers, car ils étaient de haute origine par la gloire de leurs armes et de leurs aïeux. Ils s'établissent successivement dans plusieurs maisons d'où les Turcs ne parviennent à les déloger qu'en éprouvant des pertes considérables et en y mettant le feu. Débusqués du milieu des ruines, leur audace semblait s'accroître en raison des obstacles dont ils triomphaient, lorsqu'une clameur, pareille à celle d'Odin conviant ses guerriers aux fêtes sanglantes de Mars, se fait entendre.

C'était la voix d'un Scandinave, le cri terrible du capitaine Staël Holstein! Salut et gloire aux illustres Germains, ils demandaient à mourir. Autour du brave des braves, marchent Sanderman, de Hambourg, qui vient de tuer, de sa main, deux Turcs acharnés à sa poursuite. Le lieutenant Sander, les Prussiens Smith, Krusmarck, Feldau, qui ont dispersé une

nuée de barbares, Seiger de Stutgard, le sergent Ober, Felds Hellmann de Leipsick, Wolf, Dieterlein, qui se groupent pour combattre et pour périr ensemble. On voit se réunir à leurs accents le major Chevalier Helvétien, Wrendelie de Zurich, Plenario de Trieste, Miowilowitchs de Venise, Torricella de Milan, les Céphaloniens Métaxas et Georges, et ce vieil enfant de tribu, d'Arbousse, sous-lieutenant des mameloucks de la vieille garde de France. Ils marchent, le front levé, en jonchant les rues de Péta de morts; et parvenus à s'emparer d'une chapelle isolée, ils consomment leur glorieux sacrifice en s'ensevelissant, avec l'étendard sacré de la croix, qu'ils avaient juré de défendre, sous les ruines embrasées du temple de l'Éternel.

A la faveur de la résistance de ces honorables victimes, une foule de guerriers, qui s'étaient fait jour à travers les rangs des barbares, parvinrent à se rallier à Langada, où Marc Botzaris rejoignit, le soir même, le quartier général, composé d'Alexandre Mavrocordatos, Norman, Voutier, qui n'avaient pas assisté au combat. Les prisonniers turcs qu'il conduisait avec lui, avaient été massacrés par les armatolis du mont Djoumerca, auxquels il les avait confiés, quand ils apprirent la défection de leur capitaine Gogo Bacolas. Ils s'étaient imaginé, par cette cruauté, donner aux insurgés une preuve de leur fidélité, en rompant ainsi, pour toujours, avec les Turcs; de sorte qu'il y eut, dès ce moment, dissension entre les armatolis de l'Athamanie. Marc Botzaris, en gémissant de cette

action, offrit encore à Mavrocordatos de reprendre l'offensive, mais on ne songeait plus qu'à battre en retraite. Le découragement était tel, qu'on proposait de partir à l'instant; cependant en réfléchissant que les Turcs étaient aussi fatigués qu'on l'était, et qu'on avait six lieues d'avance sur eux, on reprit courage, et on ne se remit en route que le lendemain pour se rendre à Comboti, d'où l'on continua paisiblement à rétrograder vers l'Acarnanie, sans rencontrer aucun obstacle.

Les Turcs avaient trop chèrement acheté la victoire pour songer à poursuivre les chrétiens. Plus empressés de jouir de leurs succès que de courir de nouveaux hasards, les pachas victorieux étaient rentrés le 16 juillet au soir à l'Arta, chargés des dépouilles des vaincus, précédés de deux pièces de canon qu'ils leur enlevèrent, et traînant à leur suite trente-deux blessés qu'ils avaient pris sur le champ de bataille. Plusieurs des mahométans portaient, attachées à leurs turbans, des étoiles de la Légion-d'Honneur, des décorations militaires et des ornements de franc-maçonnerie qu'ils avaient trouvés sur les morts ou dans les bagages. L'air retentissait des chants des derviches, des vociférations des spahis et des hurlements d'une multitude irritée d'avoir perdu plus de neuf cents hommes et de compter le double de blessés qui poussaient des gémissements en demandant du sang et des têtes.

Tous étaient d'accord sur ce point, et on n'avait épargné les prisonniers que pour les livrer aux plus

cruels supplices, sans que le moyen de l'apostasie, qu'on leur offrit pour se racheter, fût capable d'ébranler leur constance. De vieux soldats ne renient pas plus leur Dieu que leur patrie. Après leur avoir crevé les yeux, on les laissa exposés, pendant plusieurs jours, à l'ardeur du soleil sur la place de l'église de Saint-Minas, livrés aux insultes d'une soldatesque fanatique, qui les mutila avec tous les raffinements de la cruauté, avant que les pachas permissent aux bourreaux d'abréger leurs souffrances en faisant tomber leurs têtes. Telle fut la fin de ces hommes dignes d'un meilleur sort, que le capitaine Allios et le protopalicare du capitaine Makrys vengèrent bientôt après, en faisant pendre sur le champ de bataille de Péta, l'un par l'autre jusqu'au dernier, qu'on renvoya aux pachas après lui avoir crevé les yeux, six beys et quatre-vingt-deux mahométans qu'ils avaient pris dans une embuscade.

Tandis que ces affreuses représailles s'exécutaient, Cyriaque se signalait aux bords de l'Achéron par des prodiges de valeur, qui sembleraient surpasser le courage humain, si on n'avait pas connu, par les récits de cette histoire, ce dont les enfants des pâtres de la Grèce sont capables. Dans une sortie il avait tué six agas de sa main, et, dédaignant de frapper la tourbe vulgaire des soldats, il poursuivait leur sérasker prêt à tomber sous ses coups. C'en était fait du noble barbier de Khourchid, Méhémet pacha, le chevrier du mont Taygète était au moment de l'atteindre, quand un boulet frappa son cheval. Le coursier

de la Laconie tombe en bondissant, et Cyriaque, étourdi de sa chute, reste privé de sentiment.

Les barbares, à cet aspect, reviennent sur leurs pas pour enlever ses dépouilles, et un combat sanglant s'engage entre eux et les palicares accourus pour s'emparer du corps de leur chef. Des cris perçants retentissent, on se chargeait déja avec fureur, quand Cyriaque, se levant tout-à-coup avec une vigueur nouvelle et ressaisissant son sabre, frappe, repousse et disperse les Turcs épouvantés, qui s'éloignent pour faire face à d'autres dangers, tandis que les chrétiens, soutenant leur capitaine, regagnaient la palanque de Phanari.

Les barbares venaient d'être informés par Omer Brionès, que Christos Tzavellas, qu'on croyait dans les hautes régions du Pinde, était au moment de pénétrer dans la Thesprotie.

Après les affaires malheureuses de Sclivani, de Placa et de Péta, réunissant les débris des bandes de Marc Botzaris et des capitaines qui avaient combattu sous ses drapeaux, il en avait formé un corps avec lequel il voulait pénétrer dans la Selléide. Traversant les Catzana-Choria, il avait brûlé, en vue de Janina, les magasins des Turcs établis à Rapchistas, et égorgé leur dépôt qui se trouvait au Khan de Saint-Dimitri. Précédé de l'épouvante il venait de franchir les montagnes de la Tymphéide, lorsqu'arrivé près de Paramythia, il trouva devant lui un corps nombreux de Turcs qui le contraignirent de retourner sur ses pas. Déja de nombreux détachements

avaient été mis à sa poursuite; et comme il n'avait que trois cents hommes pour faire face à tant d'ennemis, il s'estima trop heureux d'avoir causé des pertes considérables à l'ennemi et de pouvoir rentrer dans l'Achéloïde ou région de l'Aspro-Potamos, qui était occupée par le capitaine Stournaris.

Les Turcs, libres de ces inquiétudes, étant revenus en force contre Phanari, et ayant renversé les murs de ce fort, Cyriaque, voyant l'impossibilité d'une plus longue résistance, conseilla aux palicares qui lui restaient, de ne plus songer qu'à leur salut. Pour lui, criblé de blessures, défaillant, il voulut être porté sur la brèche pour mourir en face de l'ennemi. Les voiles de la mort couvraient son visage quand il y fut déposé. Il distribua ses armes à ses camarades, comme un chef donne des lauriers et des couronnes après la victoire à ceux qui se sont distingués. Il remit sa ceinture baignée de sang à son fidèle écuyer pour la porter à Marathonisi, dans le Magne, où elle restera suspendue dans sa demeure, afin de rappeler aux siens qu'il mourut en combattant les Turcs, et qu'il leur lègue le soin de sa vengeance. Il maudit trois fois Th. Maïtland qui vendit Parga et s'opposa ensuite à ses généreuses entreprises; puis, rendant graces à Dieu de lui avoir accordé une mort glorieuse, il pria ses soldats de ne pas souffrir *que la tête de Cyriaque tombât au pouvoir des Turcs*.... Il prononça le nom d'*Élias son neveu*, et il s'endormit dans le sein de l'Éternel.

Telle fut la fin de cet illustre capitaine. Ses restes,

ayant été embarqués sur l'Achéron, furent transportés à Missolonghi par trente guerriers de l'Éleuthéro-Laconie, débris héroïques du bataillon qu'il avait organisé, tandis que les autres se dispersèrent dans les montagnes de la Cassiopie, d'où ils parvinrent à rentrer, quelques mois après, dans le Péloponèse.

Phanari fut ainsi occupé, à la fin de juillet, par les Turcs Chamides, et Omer Brionès ayant détaché son neveu Achmet du côté de Prévésa, la trahison, qui commençait à se déceler de toutes parts, commença à s'organiser en grand sous les auspices des agents de la Grande Bretagne qui méditaient la ruine des Hellènes.

Ainsi l'Épire, naguère au moment de s'affranchir, passait de nouveau sous le joug de ses oppresseurs. Déja l'Acrocéraune était entrée en arrangement par l'entremise des Anglais, Mavrocordatos reguéait l'Achéloüs, qu'il n'aurait jamais dû franchir, et les Souliotes, livrés à eux-mêmes, ne voyaient plus que des ennemis victorieux autour de leurs montagnes, quand sept tatars ou couriers, expédiés par Khourchid pacha au vaivode de Prévésa, annoncèrent l'entrée de l'armée de Méhémet Drama Ali pacha en Morée, la reprise de l'Acrocorinthe par les Turcs, la dispersion du sénat des Hellènes, le renversement de ses nouvelles institutions, et l'arrivée de l'escadre du capitan pacha à Patras.

La Grèce retombait dans les fers. Cette nouvelle, communiquée officiellement au consul d'Angleterre Méyer à Prévésa, par le vaivode Békir Dgiocador, fut

envoyée au général qui commandait à Corfou à la place de sir Th. Maïtland, d'où elle retentit dans la Selléide, et bientôt après par toute la chrétienté.

Une joie barbare éclata parmi les Turcophiles, qui voulaient que l'holocauste des chrétiens fut entier. Des ordres inhumains émanés du Pandémonion de Corcyre, défendirent de recevoir aucuns Grecs dans les Iles Ioniennes: tous étaient condamnés à périr. Ainsi on avait vu, l'année précédente, repousser des mêmes rives une foule de pèlerins, sujets de l'empereur Alexandre, revenant de la Palestine, qui, aussi mal accueillis à Trieste qu'à Corfou, ne durent qu'à la charité du comte Golowkin d'être tolérés sur les terres d'Autriche et de pouvoir se rapatrier. Cette fois on écarta des bords de la Tauride ionienne, jusqu'aux fugitifs de Chios, qui n'avaient pour recommandation que les larmes et la voix du malheur.



CHAPITRE IV.

Odyssée diffamé. — Tentatives de Khourchid pacha pour le corrompre. — Le sénat des Hellènes se prépare à occuper Nauplie. — Drama Méhémet Ali passe les Thermopyles. — Troubles et massacres à Athènes. — Odyssée est rappelé au commandement de l'armée. — Plan des Grecs contre les Osmanlis. — Marche insensée de ceux-ci. — Leurs succès. — Mort de Kyamil bey. — Reddition honteuse de l'Acrocorinthe. — Achille, qui l'avait abandonnée, se tue. — Résolution des insurgés. — Mesures de défense qu'ils adoptent. — Entrée des Mahométans dans l'Argolide. — Dispositions respectives des parties belligérantes. — Nauplie débloquée. — Combat d'Argos. — Bombardement de la citadelle de Larissa. — Ordre de brûler Nauplie, resté sans exécution. — Arrivée de Colocotroni à l'armée. — Les Grecs s'emparent de l'isthme — et des défilés de la Corinthie. — Ordre de harceler les Turcs. — Combat du 20 août. — Retraite et déroute des barbares; — leurs désastres; — sont battus de toutes parts. — Translation du gouvernement hellénique à Astros.

Le sérasker Khourchid pacha, informé de ce qui se passait aux Thermopyles, avait profité des dissensions survenues entre Odyssée et D. Hypsilantis, afin d'augmenter les scandales publics, dont il se proposait de tirer avantage pour le succès de l'entreprise qu'il méditait. Persuadé que le soldat n'a point de morale, et qu'il s'attribue le droit de propriété sur

tout ce qu'atteint son glaive dévastateur, en même temps qu'il promettait le pillage de la Grèce à son armée, il s'appliquait à diviser les chrétiens, en semant parmi eux le doute et la suspicion. Ainsi, tandis que ses émissaires secrets accusaient à Corinthe le fils d'Andriscos du meurtre de Palascas et d'Alexis Noutza, il faisait par d'autres voies répandre le bruit que leur soi-disant assassin, tel qu'un autre Coriolan, demandait à passer sous ses drapeaux pour venger l'injure faite à son nom. Odyssée, ajoutaient quelques-uns de ses agents, avait vendu son épée à Khourchid pacha au prix de deux mille bourses, de façon qu'il ne se passait pas un jour sans qu'un bruit, plus ou moins mensonger, ne tendît à décréditer, à avilir et à perdre celui que les Turcs avaient le plus grand intérêt à priver de la confiance des Hellènes.

On faisait, à ce sujet, des versions non moins erronées dans les îles ioniennes, où le système de tyranniser ses contemporains pour fonder dans l'avenir des jours prospères était érigé en principe, parce que l'esprit dominant des hommes d'état de notre siècle se fonde sur cette erreur que les plans qu'ils enfantent ne doivent jamais finir. Agissant comme ces laboureurs qui traceraient des sillons pour des saisons que le soleil n'éclaire pas encore, on prétendait que les gens qui aspiraient à une régénération, soin qu'ils auraient dû léguer à leur postérité, pour ne pas déranger certaines combinaisons de l'amour-propre, allaient enfin payer la peine de leur présomp-

tion, et on ne craignait pas, tant on était sûr des moyens qu'on avait employés, de fixer le terme fatal de l'insurrection à la campagne de l'année 1822. Alors renaissaient les beaux jours de la Turquie; le despotisme vainqueur allait régner sur des ruines et rendre pour des siècles à la Hellade dépeuplée, la paix des tombeaux.

Odyssée était un traître, un vil transfuge, tous les Grecs des brigands ou des lâches! Au milieu de ces bruits précurseurs de la tourmente, le ministère et le sénat des Hellènes, croyant à l'accomplissement de la capitulation qui devait leur ouvrir les portes de Nauplie, étaient descendus à Argos avec cet empressement inconsidéré d'hommes plus empressés de jouir d'un succès, que de songer à s'assurer les avantages qu'ils possédaient. Vainement, avant de s'éloigner, on avait fait de nouvelles tentatives auprès de Kyamil bey, ancien toparque de la Corinthie, pour découvrir ses trésors; le rusé mahométan continuant à protester qu'il avait dépensé tout ce qu'il possédait à la défense de Tripolitza, on l'abandonna à la merci d'un Chiliarque qui avait ordre de le surveiller et de vaincre son obstination.

On avait également laissé, faute d'argent pour l'approvisionner, l'Acrocorinthe à la garde d'Achille, papas de l'église orthodoxe, homme pieux et brave, mais sans expérience dans l'art militaire; et D. Hypsilantis, qui aurait dû rester à ce poste important, partit lui-même pour se rendre dans l'Argolide. Et dans quel moment? on ne peut se le dissimuler,

lorsqu'une armée turque était à la veille de passer le Sperchius, et quand l'isthme de Corinthe était abandonné à la garde des dervendgis de Mégare, chargés de la perception du péage.

Nauplie était l'objet de l'attention générale. Le temps marqué pour sa reddition approchait, chacun voulait assister à la prise de possession de cette forteresse, à laquelle seront à jamais attachés les destins du Péloponèse. On avait occupé l'entrée de la Darce intérieure qui y donne accès par mer, les Turcs paraissaient disposés à s'exécuter franchement; on avait nolisé des bâtiments pour les transporter en Asie, quand on apprit que Khourchid pacha venait de lancer contre la Morée trente mille hommes sous les ordres de Drama Méhémet Ali pacha. On en reçut le premier avis par Odyssée, qui écrivait au vice-président, Athanase Kanacaris : *Je vous envoie trente mille Turcs pour vous mettre d'accord; faites-en ce que vous pourrez; pour moi je vous promets de n'en plus laisser passer d'autres, et je me charge du sérasker Khourchid pacha.*

Le même signal d'alarmes était déja parvenu à Athènes, où l'on apprenait, que la flotte du capitan pacha, forte de plus de cent voiles, avait appareillé de Ténédos pour se rendre en Morée......... C'était le 11 juillet que ces nouvelles se succédaient, quand le peuple en fureur, qui voyait les Turcs capitulés sortis de l'acropole, qu'on n'avait pu parvenir à embarquer, prêts à grossir le nombre des barbares, qu'on disait être arrivés à Marathon, fit main basse

sur quelques-uns d'entre eux qu'il savait disposés à exercer de cruelles représailles contre les Athéniens. Un grand nombre périt (1); la chose était inévitable au milieu d'une guerre où les passions étaient en présence; et, le 17, un vaisseau de la marine royale de France étant arrivé au Pirée, le capitaine, assisté de sept matelots, qui se rendirent à Athènes, parvint à sauver une foule de familles turques réfugiées dans les consulats.

Quoique cette circonstance prouve que ces malheureux ne couraient pas d'aussi grands dangers qu'on s'est plu à le dire, de la part d'un peuple réduit au désespoir, les officiers de la marine royale ne s'acquirent pas moins, dans cette circonstance, une gloire particulière; et s'ils ont eu le malheur d'être félicités de leur dévoûment par le Spectateur oriental, les bénédictions de ceux qu'ils sauvèrent doivent leur tenir lieu de compensation. Ils firent leur devoir. Pourquoi le chef de la division navale, qui les avait envoyés à Athènes, ne leur procura-t-il pas également le bonheur d'avoir aussi efficacement secouru les chrétiens de Chios (2), au lieu de complimenter leur bourreau, et d'abandonner un bâtiment

(1) Le journal de Smyrne porte ce nombre à 750; mais il y a exagération. *Voy.* le n° 63 du même journal, 1822.

(2) L'apologiste du capitan pacha, assassin des Chiotes, attribuait aux réfugiés de cette île, qui se trouvaient à Athènes, le massacre des Turcs.

Voy. id., n° 63, 1822.

sarde, comme il l'avait fait, à la fureur du lâche commandant de Smyrne?...

La justice, inséparable de l'histoire, nous oblige de dire que les officiers qui sauvèrent les Turcs d'Athènes, dépassèrent les bornes de l'impartialité en leur faveur. De quel droit osèrent-ils se permettre d'empêcher les paysans de l'Attique, qui s'enfuyaient une seconde fois à l'approche des barbares, de s'embarquer pour passer dans l'île de Salamine, en tenant le Pirée bloqué (1)? Les Turcs n'étaient plus, disait-on, qu'à quelques lieues d'Athènes! Quelle excuse aurait-on pu alléguer, si, tombant sur les chrétiens fugitifs, on avait été la cause imprudente de massacres pareils à ceux que les victimes de Chios reprocheront à jamais, du fond de leurs tombeaux, aux escadres des puissances chrétiennes, qui ne firent aucun effort, aucun mouvement, pour leur tendre une main secourable?

Le ciel veillait sur les chrétiens, et les desseins de Khourchid pacha n'avaient pas dans ce moment pour objet l'Attique ni Athènes, qu'une garnison de huit

---

(1) Voici ce que dit à ce sujet le Spectateur Oriental, en parlant de la manière dont les Turcs furent sauvés : *Il eut* (le commandant français) *la présence d'esprit de bloquer tout-à-fait le Pirée, où se rendaient deux ou trois mille ames fuyant d'Athènes, et il arrêta cette populace, prête à passer à Salamine. A cet effet, il expédia à l'Estafette l'ordre de s'embosser, et d'empêcher qu'aucune embarcation des Grecs ne sortît avant que les Turcs qu'il voulait sauver ne fussent rendus à bord.* Spect. Orient., n° 63.

cents Grecs, qui s'étaient renfermés dans l'acropole, mettaient à l'abri d'un coup de main. Il s'était réservé cette exploitation pour un autre temps. Drama Ali avait ordre de se diriger, par la ligne la plus courte, vers la Morée, et d'y porter la désolation, tandis que le capitan pacha, duquel on prêtait officieusement vingt mille hommes de troupes de débarquement, attaquerait la presqu'île du côté de Patras.

Pendant ce temps, le seraskier, dont le plan de campagne avait été tracé par les ennemis des Grecs, organisait une armée beaucoup plus considérable que celle qu'il avait mise sous les ordre de Drama Ali. Indépendamment de douze mille hommes d'élite qu'il avait retenus auprès de lui, on avait vu passer par Salonique, du 7 au 15 juillet, onze mille soldats de l'armée du Danube, que la Porte, rassurée sur les intentions de la Russie, envoyait à Larisse, et avec les milices de la Macédoine transaxienne, il devait, avant le commencement du mois d'août, compléter un total de quarante mille combattants.

C'était une pareille masse de forces qu'Odyssée devait arrêter, quand il mandait aux chefs du Péloponèse; *qu'il se chargeait de Kourchid pacha.* Comment était-il rentré en scène? Quels étaient ses moyens militaires pour tenir sa promesse? C'est ce qu'il convient d'expliquer, ainsi que de faire connaître le terrein sur lequel les Hellènes allaient s'immortaliser, avant d'entrer dans le récit des évènements qu'on vient de laisser entrevoir.

On a dit comment Odyssée retiré, non comme Achille sous sa tente, à la vue des dangers qui menaçaient les Grecs, et satisfait des maux prêts à fondre sur eux; mais inquiet sur le sort de la Hellade, se préparait à servir la patrie, qu'un sénat imprudent l'empêchait de défendre à la tête d'une armée, comme un de ses plus fidèles stratarques. Dans cette fausse attitude, il avait reçu plusieurs communications de la part de Khourchid pacha, qui lui offrait les dons de la fortune et les séductions d'un avenir exempt d'orages pour en jouir pleinement, s'il voulait se ranger sous ses drapeaux. Il avait feint d'écouter le satrape; et, à la faveur de cette espèce de négociation, il s'était appliqué à connaître ses projets et ses forces.

Réunissant pendant ce temps tous les pâtres audacieux du Parnasse, de l'Oëta et du mont Zonas, qui, de gardiens de troupeaux timides, étaient, ainsi que lui, devenus pasteurs de ces armatolis parmi lesquels la houlette avait fait place au sabre et au fusil, il méditait le plan le plus vaste que jamais enfant des Grecs conçut, depuis les mémorables journées de Marathon et de Platée.

Uni de sentimens et de principes avec Panorias, d'Amphisse, qui n'avait jamais quitté le costume de chèvrier, vêtement ordinaire des paysans du mont Zônas, Odyssée et son ami réunissant les braves de Lidoriki et de Cravari, on fut émerveillé de voir sortir, au grand étonnement de la Grèce, au lieu de ces hideux mendiants opprobre de la société, qui

venaient annuellement d'Amburani (1), une belle race d'hommes, parlant la langue primitive de la Hellade. Ils semblaient, comme les fils de Dorus, apporter avec eux de nouvelles destinées à la Grèce; car à peine furent-ils rassemblés à Arachova, qu'on vit tous les vieux capitaines de la Phocide accourir au rendez-vous qu'on leur avait indiqué. De ce nombre étaient Kondoiannis, Hervé Gouras, Dyvouniotis, Diamantis et tous les chefs du Cétavothra, qui, s'étant concertés, nommèrent pour leur polémarque Odyssée, fils d'Andriscos.

Ce choix ayant été confirmé par l'armée, qui se montait à cinq mille combattants environ, on mit en délibération si on devait essayer de s'opposer aux bandes de Drama Ali pacha, fortes de trente mille hommes, qui se préparaient à passer le Sperchius pour se diriger contre la Morée.

La question, ainsi posée, ne se présentait plus comme au printemps précédent, lorsque les campagnes, couvertes de moissons, possédaient l'espérance de l'année, qu'il fallait protéger pour sauver les moyens d'existence du peuple et de ses défenseurs. On était au mois de juillet, et les grains récoltés avaient été, dès la mi-juin, foulés, recueillis et transportés dans les lieux les plus inaccessibles du Parnasse, asyle des Phocidiens et des Béotiens, à l'époque de toutes les invasions des barbares. La terre, dépouillée de verdure, comme il arrive pendant les chaleurs, qui sont

(1) Voyage dans la Grèce, t. III, p. 229 à 239.

la morte saison de la Grèce, n'offrait plus de pâturages. Les troupeaux étaient depuis long-temps retirés dans les parcours d'été, qui succèdent aux glaciers nourriciers du Sperchius et du Céphise. Une aridité générale couvrait le plat pays, et à l'exception des rizières, des maïs semés dans les marais et dans les fondrières, où il est dangereux de pénétrer, on n'apercevait au loin que des plants de coton, des garancières, des vignobles hors de maturité, qui pussent procurer quelques rafraîchissements aux hommes et aux animaux. On pouvait sans regret sacrifier cette partie des récoltes. Telle était l'opinion commune des vieillards, qui voyaient dans une invasion des Turcs, indépendamment de ces faibles inconvénients, l'avantage immense de diviser les forces de l'ennemi, en le laissant pénétrer dans le pays, tandis qu'avec une armée double en nombre, il pouvait envahir, conquérir et occuper méthodiquement la Hellade ainsi que le Péloponèse.

Odyssée, qui ne prenait jamais l'initiative dans le conseil, appuya cet avis en démontrant par des raisonnements irrécusables que si on venait à bout dans ce moment de rejeter, comme on l'avait déja fait, les Turcs dans la Thessalie, ils reviendraient bientôt plus formidables, et qu'en succombant, c'en était fait de la patrie. Ils restaient alors maîtres des défilés, et portant des forces considérables sur la Morée, avec leurs communications libres, ils viendraient à bout dans trois mois de temps, avec les renforts qu'ils seraient dans le cas de recevoir, d'exterminer la population

entière de la presqu'île, comme ils avaient massacré celle de Chios. Les débris des compagnies grecques pourraient bien à la vérité leur enlever des convois, les harceler; mais n'étant plus capables d'entreprendre rien d'important, ils se fonderaient insensiblement et deviendraient, comme avant l'insurrection, des *armatolis commandés par des capitaines de voleurs.* Au contraire, en ouvrant la lice aux Barbares, il suffisait de considérer la nature et l'étendue du terrain qu'ils avaient à parcourir pour prouver qu'on détruisait d'un coup de filet Drama Ali et les trente mille hommes qu'il commandait; que ce n'était qu'une incursion de Tartares qui se précipitaient dans une *impasse*, et que Khourchid les poussait en avant, peut-être dans quelque but particulier à ses vues, afin de perdre les auteurs d'un plan conçu sans sa participation.

Sans approfondir les mystères d'iniquité propres à la cour des sultans, Odyssée, entrant dans tous les détails de stratégie appliqués à la connaissance des lieux, prouva que de Larisse à Tripolitza, capitale de la Morée, la distance étant, à vol d'oiseau, de soixante-dix lieues et de cent environ, à cause des détours qu'il fallait prendre pour suivre les défilés des montagnes, une armée de trente mille Turcs, abandonnée à elle-même, quand elle ne trouverait de résistance qu'à l'extrémité du rayon qu'elle avait à suivre, serait perdue si elle était seulement arrêtée pendant quinze jours. Discutant toutes les chances, il fit voir qu'immédiatement après avoir franchi les

Thermopyles, elle perdait ses communications, puisqu'on pouvait faire occuper ce défilé par les troupes grecques. Séparée ainsi de la Thessalie, on devait, en faisant lever en masse les paysans de l'Attique et d'une partie de la Phocide, former une seconde ligne d'insurrection sur ses derrières, en occupant les passages du Cithéron, ainsi que la ligne des monts Cérates et Géraniens jusqu'au golfe de Corinthe.

Si les barbares forçaient l'isthme, comme on pouvait débarquer, en sortant du Pirée, sur la plage labourée par le torrent du défilé du massacre, on cernerait facilement le poste qu'ils laisseraient au grand dervin, en occupant les flancs boisés des monts Œniens, d'où on les bloquerait comme dans une place assiégée.

En les supposant entrés dans la Morée, l'Acrocorinthe, le défilé du Trété, celui de Lerne, le Trochos ou Strata Khalil bey, joints aux précédents, forment sept lignes élevées en arrière des Turcs, portés à cent lieues de leur centre d'opérations, si on les supposait campés au pied du mont Tricorpha devant Tripolitza, et l'armée de Drama Ali ne reverrait jamais la Thessalie. *Ce sont trente mille hommes qu'on nous offre en sacrifice*, dit Odyssée; *cela pourra troubler les loisirs de Nos Seigneurs les ministres de Corinthe; mais, à coup sûr, leur présence rendra l'énergie à nos frères du Péloponése. C'est à eux à s'en arranger. S'ils ne veulent pas se donner la peine de les tuer, qu'ils laissent ce soin aux*

fièvres et à la famine. Dans deux mois ils seront anéantis.

Panorias, quittant sa chlamyde en poil de chèvre, se leva et embrassa deux fois la poitrine d'Odyssée, qui bondit comme un chevreuil, en faisant briller ses armes étincelantes d'or et de pierres précieuses; car, jeune et bouillant, il aimait autant la parure au milieu des camps, qu'il ambitionnait le poste du danger dans un jour de combat. *Oui*, dit le vieux chévrier de Salone, *les fièvres, la famine et le sultan, voilà nos fidèles auxiliaires.* Puis il ajouta *qu'il s'offrait pour former l'avant-garde de l'armée turque*; et comme chacun le regardait, il s'écria: *j'ai un quatrième auxiliaire à vous offrir, le feu destructeur.* Expliquant ensuite sa pensée, il démontra la nécessité d'incendier les villages situés sur la route que les barbares devaient tenir, de brûler les meules de paille, les chaumes, de faire refluer les populations dans les montagnes, de chasser les bestiaux au fond des bois, de ne pas laisser une poule dans les basses-cours, une ruche d'abeilles sous les hangards, un fruit sur les arbres, et de faire tellement le dégât, que l'ennemi ne trouvât devant soi que la nudité du désert destiné à lui servir de tombeau.

On applaudit à sa proposition, et on convint non-seulement de laisser aux Turcs le défilé des Thermopyles libre, mais de s'éloigner de manière à ne leur inspirer aucunes inquiétudes. On confia à Panorias le soin de la dévastation du pays plat, tandis que les Barbares, au nombre de plus de trente mille,

débouchaient d'une manière triomphale dans la Béotie. Le 7 juillet ils entraient à Livadie, et vingt-huit mille hommes de cavalerie couvrirent le lendemain les environs de Chéronée et du lac Copaïs, où leurs chevaux dévorèrent jusqu'aux roseaux des marais, pendant les deux journées que Drama Ali passa au milieu des décombres d'une ville dans laquelle il ne trouva aucun être vivant. Le 10 les Turcs arrivèrent à Thèbes, et laissant Athènes à main gauche, ils entrèrent par les défilés du mont Cithéron dans la Mégaride. Les cabanes d'Éleusis avaient été réduites en cendre, et ils s'en vengèrent sur la bourgade de Mégare, qu'ils brûlèrent, sans réfléchir qu'ils se privaient ainsi d'une ressource pour déposer en deçà de l'isthme les malades, qui commençaient à être nombreux dans leur armée.

Les Stratarques retirés dans les forêts du Parnasse, informés, au moyen des feux allumés sur les montagnes, de la marche de Drama Ali pendant la nuit du 13 juillet, occupèrent le lendemain le khan de Hellada, Fourca, et quelques jours après Khourchid connut la faute énorme qu'il avait commise, quoique sa responsabilité fût à couvert. L'ordre émané de Constantinople lui défendait de rien entreprendre avant d'avoir reçu des nouvelles de ce qui se passerait en Morée, et pour s'y conformer, il résolut d'attendre; de manière que les insurgés eurent ainsi le temps de se fortifier dans tous les défilés du mont Catavôthra. Dès ce moment aussi, cessèrent toutes les communications entre l'armée de Drama Ali et le quartier-

général de Larisse; car Panorias, ainsi que les paysans de l'Attique et de la Phocide, qui s'étaient jetés en partisans dans le Cithéron et l'Hélicon, interceptèrent tous les courriers qui pouvaient entretenir les communications entre les deux armées turques.

Sans penser à ce qui se passait sur ses derrières, Drama Ali, pressé d'entrer en Morée, où il comptait trouver des vivres dont son armée commençait à éprouver le besoin, et la coopération du capitan pacha, qu'on disait chargé de troupes de débarquement, de munitions de guerre et de bouche, hâtait sa marche pour atteindre le plus rapidement possible la terre de promission. Il était muni d'un firman qui le nommait visir suprême de Morée. Sans différer, il attaqua aussitôt le grand dervin, d'où les Grecs épouvantés se retirèrent dans les escarpements des monts Œniens pour le voir défiler, et le quinze juillet au matin, son armée descendit dans la plaine de Corinthe, qui fut inondée dans un instant par une multitude de Barbares.

A cet aspect, le commandant de la forteresse, Achille et sa faible garnison, saisis d'épouvante, s'étant empressés de fuir à bas bruit, en se jetant dans les montagnes de la Solygie, chacun ne songea plus qu'à les imiter. Dès le matin les femmes de Chios, réfugiées dans la ville basse, s'étaient acheminées vers la Sicyonie, d'où elles se rendirent à Phenéon, lorsque le chiliarque, auquel on avait confié la garde de Kyamil bey, jugea à son tour qu'il était urgent de se retirer. Il en parla à son prisonnier, qui tempo-

risait, espérant sur une prompte délivrance, lorsqu'en voulant s'enfuir, il fut tué, et l'arrière-garde grecque se retira en emportant la tête de Kyamil bey, au moment où les mahométans se déployaient en vue de la place.

Croyant l'Acrocorinthe toujours occupée par les Hellènes, Drama Ali faisait défiler son armée du côté de la mer, en se dirigeant vers le Léché, quand une négresse, descendue de l'acropole en agitant une écharpe, s'approcha des coureurs, qu'elle pria de la conduire devant le sérasker, qu'elle avertit de venir occuper le château, que les chrétiens avaient évacué. La chose semblait incroyable; Drama Ali se le fit répéter, et dans sa haute prudence, ainsi que ceux qui l'entouraient, il contraignit par les voies ordinaires du bâton, quelques vivandiers juifs de son armée à se rendre sur les lieux pour constater l'exactitude du rapport de la négresse. Son récit s'étant trouvé positif, on se porta avec *Alaï* vers la place, et l'épouse de Kyamil bey, suivie des femmes turques, que les Grecs avaient respectées, eut la gloire d'ouvrir de ses mains les portes de l'Acrocorinthe au lieutenant-général de Sa Hautesse Drama Méhémet Ali pacha, qui était bien éloigné de se flatter d'un pareil succès.

Fière d'arborer elle-même l'étendard de pourpre du sultan sur les donjons de Corinthe, honneur qu'on lui décerna, l'épouse de Kyamil bey n'avait plus qu'un vœu à réaliser, celui de voir, d'embrasser et de presser sur son sein un époux qu'elle idolâtrait autant qu'elle en était adorée. Elle venait de le demander,

lorsque la négresse qu'elle avait députée vers le sérasker, arrivant les cheveux épars en se déchirant le visage, lui apprit que Kyamil bey n'était plus. Elle n'avait trouvé que son cadavre mutilé dans l'appartement qu'il occupait.

Il serait difficile de vouloir exprimer la douleur et le désespoir d'une femme naguère triomphante, qui éprouvait une aussi rude assaut. Privée de sentiment, elle ne revint à la vie que pour verser un torrent de larmes, en demandant à entretenir le sérasker auquel elle avait à communiquer une importante révélation, qu'elle lui fit, dit-on, en ces termes : *Veuve de Kyamil bey, sa mort me dégage d'un serment que je lui avais fait. Renonçant désormais à l'éclat des grandeurs pour vivre avec ma douleur, je ne te demande, pacha, que de lui faire élever un tombeau magnifique. Le prix t'en sera généreusement payé. Écoute : ici près, dans un puits*, qu'elle lui indiqua, *sont cachés des trésors qui ont causé la perte de mon époux et mon malheur. Tu peux les faire retirer à l'instant et t'en servir pour venger la mort de Kyamil bey, le plus beau et le plus noble des mortels.*

Elle dit, et le sérasker, ravi de ce qu'il venait d'apprendre, ayant fait descendre dans le puits que la veuve de Kyamil bey avait désigné, quelques souioldgis ou fontainiers attachés au service de son armée, on en retira environ quarante mille bourses ou vingt millions en espèces monnayées. Quelle conquête! quel élément inespéré de succès! J'ignore si on a élevé

un monument funèbre à Kyamil bey (1), car la reconnaissance envers ceux dont on n'a plus rien à espérer est souvent parcimonieuse; mais on peut s'imaginer quelle fut la joie de Drama Ali, quand il fut maître d'une pareille somme. Son bonheur lui parut assuré. Visir et tout-à-coup opulent, quelle tête n'eût pas tourné à cette pensée de l'orgueil! Il ne comptait jusqu'alors que des journées de marche sans obstacles. La prise de l'Acrocorinthe, citadelle regardée comme la clef du Péloponèse, ne lui avait coûté que la peine d'y monter pour l'occuper. Il y trouvait un trésor suffisant à l'entretien de son armée pendant une campagne, et pour comble de bonheur, il apprenait en même temps que le papas Achille, désespéré d'un acte qui compromettait le salut des Hellènes, venait de se punir de sa propre lâcheté en se donnant la mort.

Drama Ali était dans le ravissement quand ses coureurs, qui avaient reconnu le défilé d'Aspro-Chôma au point d'intersection avec la voie rurale d'Angelo-Castron, bourgade située dans l'Épidaurie, et celui de Cléones, voisin du khan de Courtessa (2), jusqu'à l'entrée du Trété, lui ayant rapporté qu'il ne se trouvait aucun ennemi en vue, il ordonna à l'armée turque de quitter Corinthe le 17 juillet, et le 18 au matin elle entrait dans l'Argolide.

(1) *Voyez*, pour ce qui concerne ce personnage, le t. IV, p. 13, 22, 129, 187 et 208 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Courtessa. *Voy*. t. IV, p. 142 et 147 de mon Voyage dans la Grèce.

Guidés jusque-là par une fortune aveugle, les mahométans, qui avaient trouvé un trésor à Corinthe, ne doutant plus que le destin se déclarait en leur faveur, fondaient leurs espérances sur les magasins de vivres que les Grecs avaient formés à Argos. Une estafette, expédiée à leur généralissime par Jousouf pacha avant son départ de Corinthe, l'informait, pour surcroît de fortune, que la flotte de Sa Hautesse, qu'on attendait à Patras, n'y toucherait que pour prendre Méhémet pacha, nommé capitan pacha, et qu'elle ferait aussitôt voile pour Nauplie, qu'elle était chargée de ravitailler.

Ne voyant plus devant lui que la nécessité de débloquer cette place par terre, Drama Ali renouvelait sa garnison, et marchait vers Tripolitza pour y célébrer les funérailles de l'indépendance prétendue et de la regénération de la Grèce. Quelle moisson de têtes, d'esclaves et d'or les chefs et les soldats avaient en perspective! leur enthousiasme était au comble. Déja ils saluaient par des acclamations prolongées le baïrac ottoman, qui flottait sur la palamide de Nauplie. Huit cents artilleurs, flanqués par dix-sept mille hommes de cavalerie, faisaient gémir les échos de l'Argolide du tonnerre de soixante pièces de canon, quand le sérasker, établi sur les hauteurs de Mycènes, apperçut l'incendie qui dévorait les magasins d'Argos.

Les Grecs, informés depuis deux jours de l'approche des barbares, qu'ils crurent pendant longtemps devoir être arrêtés au passage de l'isthme et

devant l'Acrocorinthe, forteresse regardée comme le boulevard du Péloponèse, apprenant le véritable état des choses, venaient d'adopter de grandes mesures de salut public. Quoique improvisées, elles annonçaient une résistance opiniâtre, et ce qu'Odyssée avait annoncé pouvait encore se réaliser, si la persévérance soutenait les résolutions des magistrats et des chefs militaires de la Morée.

Le sort de la patrie dépendait de l'attitude qu'ils allaient tenir, et elle fut digne du danger dont on était menacé. Athanase Kanacaris, au premier signal d'alarme, avait écrit au stratarque Colocotroni, qui assiégeait Patras, de se porter à marches forcées vers l'Argolide, et le courrier chargé de cette dépêche le rencontra à Calavryta. Il avait été prévenu par Odyssée de l'invasion imminente des barbares, et il s'occupait à réunir les levées en masse des montagnards, qui venaient de toutes parts se ranger sous l'étendard de la croix. Jamais pareil enthousiasme n'avait animé les Grecs, depuis la mémorable journée de Platée, à laquelle concoururent presque toutes les populations de la Hellade. Les soldats de l'Achaïe, ceux du mont Cyllène, les Calavrytiotes, les Phénéates, les Stymphaliens s'étaient réunis au premier cri du danger. Tous demandaient à combattre l'ennemi, et la certitude de la victoire s'annonçait dans l'ardeur des chrétiens, qui ne s'informaient que du lieu où se trouvaient les barbares.

Il n'en était pas de même à Argos, où l'on venait de décider de transporter le quartier-général à Lerne,

village situé à deux lieues de cette ville sur le chemin de Tripolitza. Quoiqu'on n'eût pas plus de deux mille hommes disponibles, en y comprenant ceux qui étaient employés au blocus de Nauplie, on garnit les positions susceptibles d'être défendues. On évacua ensuite la ville, en faisant passer à Hydra les familles et les bouches inutiles; chacun sauvant ce qu'il pouvait emporter, tandis que les Éleuthéro-Lacons, fidèles à leur instinct, volaient tout ce qu'ils pouvaient attraper. En vain leur chef Pierre Mavromichalis essayait de les contenir, les Maniates déménagèrent en grande partie les Argiens, et ils ne revinrent sous leurs drapeaux qu'après avoir transporté dans les montagnes le fruit de leurs larcins que les dames lacédémoniennes, informées des bonnes œuvres de leurs époux, transportèrent dans la vallée de l'Eurotas.

Après avoir pourvu à la sûreté des non combattants, le vice-président du pouvoir exécutif, Athanase Kanacaris, s'embarqua sur une goëlette hydriote avec ses collègues Orlando, Boudouri, membre du corps législatif, Bulgari, ministre de la marine, et le comte Métaxa de Céphalonie, ministre de la police. Négris, ministre des affaires étrangères, Coletti, ministre de la guerre, Caracazzaki, Monarchidès, Vlasi et Constantas, députés au corps législatif, passèrent sur un autre bâtiment, confiant ainsi à la mer les débris d'un gouvernement expirant, car le ministre des finances, Notaras, vieillard estimable, s'était, depuis quelque temps, retiré à Tricala, bourgade du mont Cyllène, pour y rétablir sa santé. Mais cette retraite

des autorités civiles, loin d'être une défection, tendait à servir plus efficacement l'état qu'en délibérant au moment du danger, et en exhalant l'autorité qui leur était confiée dans de vaines proclamations. Il fallait agir, et lorsque l'Argien Baroukas, qui sauva les archives du gouvernement, eut apporté à bord le grand-livre des finances, l'argenterie et ce qui appartenait au trésor public, malgré la confusion inséparable d'une évacuation, où il n'y eut de désordres que ceux causés par les Maniates, chacun se trouva utilisé de manière à prendre une part active à la défense publique. Mais avant de développer ces dispositions, il convient de faire connaître le terrein sur lequel allait s'engager et se décider la lutte des Grecs contre leurs oppresseurs.

(1) Le vallon d'Argos, percé au nord par le défilé du Trété, qui serpente entre les montagnes sourcilleuses qui l'enveloppent, a trois lieues et demie environ d'étendue jusqu'à la mer, sur un diamètre d'une lieue à une lieue et demie à son ouverture vers le golfe Argolique. A main gauche en sortant du Trété ou Rito, on monte à Mycènes, ville pélasgique, au-dessous de laquelle s'élève sur le renflement de ses côteaux le village de Carvathi. De ce point, où Drama Ali avait placé son quartier dans le khan voisin de la

---

(1) *Voy.*, pour la topographie détaillée de la route de Corinthe à Argos et de l'Argolide, les ch. CXI et CXII de mon Voyage dans la Grèce, qu'il est nécessaire de consulter pour bien suivre les détails de cette campagne mémorable.

plaine, on compte deux lieues dans la direction S. O. à Argos, et trois et demie N. S. jusqu'à Nauplie. A l'extrémité de ces deux lignes, qui coupent une vallée, traversée par quelques torrents, s'ouvrent deux issues : l'une, vaste et dégagée de montagnes, conduit à Épidaure en tournant à l'orient, quand on est à la hauteur du village d'Anasissa, qu'on croit avoir remplacé la bourgade de Midée. Arrivé par le travers de ce hameau, si on continue à marcher au midi, on passe devant Tirynthe; et une demi-lieue environ au-delà, on entre à Nauplie, ville bâtie au penchant d'un contre-fort du mont Arachné, qui sépare la Trézénie de l'Hermionide, jusqu'en face d'Hydra.

La seconde issue du bassin de l'Argolide, qui s'ouvre au S. O., est celle qu'on prend pour se rendre à Tripolitza; mais autant la passe d'Épidaure est accessible, autant celle-ci est d'un abord difficile, si on ne parvient pas à s'emparer d'Argos. Cette place ouverte et sans défense, où les colonies d'Inachus fondèrent la citadelle Larissa, qu'on voit encore au faîte d'un rocher hérissé d'aspérités, a un avantage de position qui semble avoir été méconnu par tous les conquérants modernes de la Chersonèse de Pélops, quoique l'ouvrage des Pélasges les avertît que c'était la clef de l'Arcadie. Aussi difficile à tourner au midi, par rapport aux marais qui la séparent de la mer, qu'à l'assaillir de front, à cause des montagnes auxquelles elle est appuyée, Argos aurait été, malgré sa position, une barrière de peu de résistance contre

d'autres hommes que des Turcs, qui devaient l'emporter avant de pénétrer dans l'intérieur du pays. Quelques compagnies de voltigeurs en auraient chassé les Grecs; mais ceux-ci, qui connaissaient leur ennemi, y trouvèrent bientôt des ressources inespérées.

On résolut de défendre les ruines d'Argos; car si on jette les yeux sur la carte (1), on verra que Tripolitza et le centre de l'Arcadie ne peuvent être envahis qu'en occupant cette ville, ou bien par une expédition maritime, qui débarquerait sur la plage de Lerne, d'où n'ayant que huit lieues de chemin à faire et le seul défilé du Trochos à franchir, on peut pénétrer sur le plateau de la Tégéatide. C'était ainsi que le fameux Hassan, capitan-pacha, soumit la Morée en 1779. Mais en comparant l'état actuel des choses, on s'apercevait que son entreprise n'avait aucune parité avec celle de Drama Ali. En effet Hassan, maître de Nauplie, partait d'Argos; et n'agissant que contre une masse d'insurrection concentrée à Tripolitza, la question se décidait devant cette ville : tandis que maintenant la Morée entière se trouvant en armes, il fallait livrer autant de combats qu'il y avait de plateaux et de vallées, qui offraient des systèmes de défense plus ou moins compliqués à un ennemi sans expérience.

Soit calcul ou hasard, les Grecs comprirent la faute des Turcs qui venaient de s'engager sans infan-

(1) *Voy* la carte jointe au tome v de mon Voyage dans la Grèce.

terie dans une vallée, où il pouvaient, à la vérité, faire de fort belles évolutions de cavalerie, mais au-delà de laquelle cette espèce de troupe leur devenait inutile et même nuisible. On reprit ainsi courage, et par une inspiration qui ne pouvait venir que du Dieu protecteur de la cause des Grecs, D. Hypsilantis, Pierre Mavro-Michalis, Nicétas, le Spartiate Krévata, s'étant trouvés d'accord en tout point contre l'opinion de plusieurs hommes fort braves, auxquels il avait paru indispensable de se retirer dans les montagnes, on adopta les mesures suivantes.

On échelonna une partie des Maniates dans les vignobles qui bordent la rive gauche de l'Inachus, et de cette façon on eut des avant-postes placés entre des espèces de palissades suffisantes, à cause de la hauteur des ceps, pour contenir les batteurs d'estrade et les mettre à l'abri de leurs coups. Dès-lors on vit commencer une guerre assez bizarre entre les maraudeurs turcs qui, obligés de mettre pied à terre pour grapiller des raisins, s'enfonçaient entre les vignes, où les Grecs embusqués en tuaient autant qu'il s'en présentait, et faisaient aussitôt passer dans les montagnes leurs chevaux, dont ils s'emparaient. On plaça ensuite de distance en distance, le long du rivage de la mer, entre les lagunes et au milieu des rizières, des groupes de tirailleurs, pour empêcher l'ennemi de fourrager dans les marais, et pour l'attirer, en le provoquant parfois, dans des fondrières où il était facile d'en venir à bout. Enfin quelques officiers français, parmi lesquels on cite le capitaine

Jourdain et le colonel Lavillasse, dans les intervalles libres que la fièvre laissait à ce dernier, qui perdait peu d'occasions de faire le coup de fusil contre les Turcs, ayant fait construire des murs en pierre sèche à hauteur d'appui, de manière à former des épaulements appuyés aux murs des maisons incendiées d'Argos, on réussit à s'établir, de manière à soutenir un coup de main contre les barbares.

Tout ce qu'on pouvait faire étant ainsi prévu, il en résulta qu'au moyen des embuscades réparties le long du rivage de la mer, on parvint à lier depuis Argos la ligne d'opérations avec la petite forteresse de Nauplie, que les Turcs avaient livrée aux Grecs, en vertu de la capitulation éventuelle conclue avec leur gouvernement. Alors Nicétas, qui tenait le blocus de la ville de Nauplie, s'établit sur les montagnes en arrière de cette place, et plusieurs bâtiments furent désignés pour porter des secours aux différents postes établis sur la côte. Ainsi une péniche, armée de deux canons, eut ordre de rester sous la petite forteresse de Nauplie, dont on remit le commandement au capitaine français Philippe Jourdain, qui s'occupa aussitôt de faire embarquer les sept otages que les Grecs y avaient fait conduire comme garants de l'accord qu'ils avaient pris avec les Turcs, qu'on prévint de cette disposition. Une autre péniche reçut ordre de stationner anx moulins de Lerne pour veiller à la sûreté du quartier-général; enfin une troisième fut mise à la garde des bâtiments de transport, et on tint des chaloupes canonnières, ainsi qu'une foule de bateaux,

à la disposition des commandants pour se porter partout où il seraient jugé nécessaires aux besoins du service. Le vice-président Kanacaris, et le comte André Métaxas de Céphalonie, devenus l'ame et le conseil de cette division navale, à la tête de laquelle se trouvait cette femme intrépide, Bobolina, avec quelques navarques d'Hydra, reçurent pour instructions des deux chefs du gouvernement que nous venons de citer, *de se porter partout où il faudrait secourir et renforcer les postes des Hellènes;* mais en hommes prudents qui n'entendaient rien à l'art nautique, ils laissèrent aux marins le soin de manœuvrer comme ils le jugeraient convenable.

Pendant que les Grecs faisaient ces dispositions, Drama Ali, qui était resté depuis huit jours campé au pied des coteaux de Mycènes, au lieu de se mettre sur-le-champ en rapport avec Nauplie, dont ses avant-postes n'étaient pas éloignés de plus d'une lieue et demie, attendait, comme on l'a su depuis, l'accomplissement de l'avis qui lui avait été donné par Jousouf pacha. Les yeux tournés vers la mer, il cherchait à découvrir la flotte du capitan-pacha, quand, pressé par la disette qui commençait à se faire sentir dans son armée, il se décida à marcher en avant. Les queues, signal du départ, furent arborées devant sa tente le 31 juillet; et le 1er août, un cri immense, entremêlé du hennissement des chevaux et du bruit des clairons, annonça l'approche des barbares qui inondèrent la plaine, tandis qu'une partie de leurs hordes se dirigeait vers Nauplie, où elles

entrèrent sans obstacle aux acclamations des assiégés. Le gros de l'armée, conduit par le sérasker, se porta en même temps vers Argos, où les Grecs, qui avaient reçu quelques renforts, n'avaient à lui opposer que dix-huit cents hommes. En considérant ces faibles éléments de défense, il fut encore une fois question de se retirer dans les escarpements des monts Lycée et de l'Artémisius; mais quand on consulta à ce sujet les stratarques et leurs soldats, tous demandèrent à n'abandonner les ruines d'Argos que teintes du sang des Turcs, en disant qu'il serait toujours temps de suivre le parti qu'on leur proposait.

Le drapeau de la croix fut aussitôt déployé au faîte des montagnes d'Argos, où l'on n'avait laissé qu'un seul homme préposé à la garde des signaux destinés à donner avis des mouvements de l'ennemi. Les Turcs, précédés d'une forêt d'étendards, ayant aussitôt commencé l'attaque avec cette furie ordinaire à leur premier choc, ne furent pas peu surpris de trouver sous les pas de leur chevaux des trous et des fossés dans lesquels plusieurs s'abattaient, tandis que ceux qui parvinrent à franchir ces obstacles se virent soudainement arrêtés par les épaulements en pierre sèche, d'où ils furent assaillis par une fusillade terrible. Dans un instant les plus fanatiques, qui devaient leur courage aux vapeurs de l'opium dont ils s'enivrent au moment d'un combat, furent tués; et comme l'usage des Turcs est de relever aussitôt du champ de bataille leurs morts ainsi que leurs blessés, la confusion se mit parmi eux. Ils reculèrent; mais, s'étant ralliés à

peu de distance, et revenant avec une nouvelle fureur, ils eurent bientôt formé une seconde attaque. Malgré leur résolution, celle-ci n'ayant pas été plus heureuse que la première, le sérasker fit avancer les spaïs, qu'on regarde comme la meilleure cavalerie mahométane, qui donnèrent avec impétuosité. Sans s'étonner, les Grecs les reçurent avec intrépidité; et ce ne fut qu'au bout de huit heures de combat, et après avoir soutenu six charges consécutives, que Drama Ali, s'étant mis à la tête de sa maison, contraignit les chrétiens à abandonner leurs retranchements. Comme ils n'avaient que quelques pas à faire, il se jetèrent dans la partie des rochers, où l'on croit qu'existèrent les chambres de Danaüs, à cause de certaines excavations qu'on voit aux environs. Les Turcs durent s'arrêter au pied de ces escarpements, et ils restèrent ainsi maîtres des ruines d'Argos, qui leur coûtèrent neuf cents hommes et le double de blessés, tandis que la perte des Grecs ne s'élevait qu'à une trentaine de morts ou de braves mis hors de combat.

Dans la position où ils se trouvaient rejetés, les Hellènes étaient plus terribles qu'au moment où Drama Ali s'était porté contre eux; car, sans infanterie, comment pouvait-il les attaquer et parvenir à les débusquer? Vainement il fit avancer son artillerie; les insurgés ne répondaient aux boulets, qui rebondissaient contre les rochers, que par des chants patriotiques, et plusieurs d'entre eux osèrent même redescendre en plaine pour provoquer les Turcs. Plus rapides à la course que les chevaux des spahis, ils

en attiraient toujours quelques-uns à l'écart, qu'ils ne ne manquaient pas de tuer, car rarement ils perdaient un coup de fusil; et, à cette vue, les Turcs accourant jusque sous le feu des embuscades y laissaient, comme dit Puffendorf dans ses récits naïfs, *quelques-unes de leurs plumes*. On vit ainsi, dans une de ces escarmouches, un porte-drapeau grec, pressé par quatre cavaliers turcs, se faire poursuivre comme il arriva dans le combat des Horaces et des Curiaces; tuer, en les isolant, deux de ses ennemis; blesser le troisième, et, serré de près par le quatrième, s'élancer derrière un pan de rocher, y planter son étendard, ajuster et percer d'une balle l'ennemi qui lui donnait la chasse. Chaque instant était signalé par de semblables prouesses, et on occupait la scène de cette façon, tandis que Pierre Mavro-Michalis faisait garnir la ligne des montagnes jusqu'à l'Érasinus (1), et que le Spartiate Krévata harcelait les barbares avec ses tirailleurs, qui mirent le sérasker dans un tel accès de fureur, que, le 4 août, il ordonna à une partie de ses troupes de se tenir prête à donner un assaut nocturne pour déloger les insurgés de leurs positions.

Une pareille résolution ne pouvait sortir que du cerveau *infatué* d'un général turc. Il prescrivît, en conséquence, à quatre mille hommes de sa cavalerie de mettre pied à terre, et à deux mille Arabagis ou valets du train et autres gens de la basse soldates-

(1) *Voy.* t. IV, p. 169 de mon Voyage dans la Grèce.

que, destinés à les appuyer, d'attaquer les escarpements qui enveloppent Argos à l'occident. On attendit la nuit; et, dès qu'elle fut arrivée, un assaut, non moins ridicule que celui de Dom Quichotte contre les moulins à vent, commença, non point en silence, ainsi qu'il convient en pareil cas, mais aux vociférations tumultueuses de Allah et de Mahomet. Jamais scène de pyrotechnie n'offrit un coup-d'œil plus admirable que le pic sur lequel s'élève la forteresse Larissa, et les rochers au pied desquels sont sculptés les gradins des cirques, des stades et des théâtres construits anciennement par les Argiens. Une fusillade entremêlée d'obus et de bombes, que les Turcs lançaient au hasard, éclaira tout-à-coup l'Argolide entière, tandis que les barbares, pareils aux Titans, essayaient d'escalader les rochers du Lyrcée. Les Grecs, plus calmes que dans un jour de fête, établis dans des positions de leur choix, connaissant les replis du labyrinthe dans lequel ils ne tiraient qu'à coup sûr contre des hommes qui s'exposaient à découvert sous leur feu, en firent une moisson sanglante. Tantôt les Turcs attaquaient leurs propres soldats, tantôt ils étaient accablés de pierres; et au bout d'une lutte qui dura pendant quatre heures, forcés de se retirer, le silence de la nuit ne fut plus interrompu que par les gémissements et les plaintes de leurs blessés, que les Grecs, guidés par ces voix, passèrent presque tous au fil de l'épée.

Au lever du soleil, Drama Ali, connaissant l'étendue de sa perte, écrivit à Corinthe où il avait laissé en-

viron dix mille hommes, de lui envoyer un renfort de trois mille. Informé ensuite que les Turcs de Nauplie, au lieu d'agir contre les troupes du taxiarque Nicétas, étaient intimidés par les Grecs qui occupaient la petite forteresse de Nauplie, il se décida à se porter de ce côté. Il transféra en conséquence son quartier-général dans l'enceinte cyclopéenne de Tirynthe, qui est éloignée d'une lieue et demie d'Argos, où il fit braquer onze pièces de canon, en laissant à son kiaya et à huit pachas qu'il mit sous ses ordres, le soin de surveiller les mouvements de Mavro-Michalis et de D. Hypsilantis.

Indépendamment de ce qu'on vient de dire, l'armeé de Drama éprouvait le besoin d'eau, malgré la quantité de puits existants dans Argos. En prenant cette nouvelle position il évitait cet inconvénient, car il se rapprochait de la fontaine Canathienne (1), source suffisante aux besoins d'une armée nombreuse, qui, privée maintenant de la faculté de réparer l'irréparable outrage fait à quelque déesse nouvelle, est une réserve inépuisable, où les Naupliens trouvent un eau toujours fraîche, même pendant les ardeurs de la canicule. Il croyait encore, par ce moyen, engager les assiégés à tirer sur le fort qu'ils avaient livré aux Grecs; et, voyant qu'ils n'en voulaient rien faire, il détacha des canonniers de son armée pour diriger

(1) Canathienne. *Voy*. mon Voyage, t. IV, p. 168. Les anciens prétendaient que Junon y descendait chaque année pour s'y baigner, et qu'elle en sortait dans l'état de virginité.

l'artillerie des remparts de Nauplie contre cette position importante. Ces soldats étaient du nombre de ces *Francs* expatriés, aventuriers sans honneur, prêts à servir, à prix d'argent, par toute terre, que leurs chapeaux et la justesse du *pointé* ne tardèrent pas à faire reconnaître pour des manœuvriers supérieurs aux *topdgis* turcs, qui ne savent guère autre chose que brûler de la poudre inutilement.

Les membres du sénat, qui se trouvaient dans ce moment sur la péniche stationnée dans ces parages, adressèrent alors l'ordre suivant au capitaine Jourdain pour l'inviter à passer dans la petite forteresse.

« Honorable colonel Philippe Jourdain (1), il vous « est ordonné de vous rendre à l'instant dans le fort « situé vis-à-vis de Nauplie; d'employer tous les moyens « possibles de votre art pour brûler la ville comprise « entre les remparts, afin d'épouvanter les Ottomans « ennemis des nouveaux Hellènes, et de les amener « promptement à rendre la citadelle qu'ils occupent.

« Du golfe d'Argos (27 juillet) 8 août 1823.

« Signés Athanase Kanacaris, vice-président;

« Jean Orlandos et Basile Boudouris. »

Le petite forteresse, au moment où Philippe Jour-

---

(1) Texte de l'original, de cet ordre, écrit de la main de Kanacaris :

Εὐγενῆ κολονὲλ Φίλιππε Γκιουρντὰν,

Διορίζεσθε νὰ ὑπέλθετε εἰς τὸ Καστέλο, ἄντικρυς τοῦ φρουρίου τοῦ Ναυπλίου, καὶ νὰ μεταχειρισθῆτε ὅσους τρόπους σᾶς ὁδηγήσει ἡ ἐμπρη-

dain s'y présenta, muni de l'ordre du vice-président et des membres du gouvernement des Hellènes, était défendue par MM. Franck Hastings, Américain, chef de bataillon d'artillerie, Antoine Anemat, Grec, capitaine commandant d'armes, Johan Hanek, lieutenant de bombardiers, et Démétrius Kalergis, sous-lieutenant. On s'occupa à remplir de terre plusieurs caissons pour soutenir le parapet, et on éleva même, par ce moyen, un cavalier sur lequel on parvint à établir une pièce de trente-six, qui plongeait ainsi sur la ville basse. On ouvrit après cela plusieurs embrasures, et on fit toutes les dispositions nécessaires pour avoir la plus grande quantité possible de bouches à feu dirigées contre la place. On établit en même temps des grils pour chauffer des boulets, et on fit savoir aux assiégés qu'on allait les brûler s'ils ne cessaient pas de tirer.

Intimidés par ces menaces, les Turcs Naupliens, craignant pour leur ville et leurs otages, quoiqu'ils eussent un nombre égal de ceux des Grecs en leur pouvoir, prièrent Drama Ali de retirer ses canonniers; et, plusieurs jours s'étant passés en négociations inutiles,

---

στικὴ τέχνη σας, διὰ νὰ καταχαύσετε τὴν ἔνδον τοῦ φρουρίου χώραν, καὶ νὰ τρομάξετε τοὺς ἐχθροὺς τῶν νέων Ἑλλήνων Ὀθωμανοὺς, διὰ νὰ ἔλθουν εἰς συμφωνίας τῆς παραδώσεως τοῦ φρουρίου.

1822, ἰουλίου 27. Ἀργολικὸς Κόλπος.

Ἀθανάσιος Κανακαρης, ἀντιπρόεδρος.

Ἰω. Ὀρλανδος.

Βασίλ. Μπουτουρης.

le feu commença des deux côtés le 15 août au matin. On se canonna avec vigueur, sans que les insurgés, informés de la bonne foi des Naupliens, fissent usage des boulets rouges, qu'ils se réservaient d'employer dans le cas seulement où leur armée, forcée dans ses positions d'Argos, serait obligée de se retirer vers Tripolitza. Malgré cette réserve, la ville ne pouvait manquer de souffrir, quoique les assiégeants ne tirassent qu'aux batteries et de plein fouet. On combattit ainsi pendant cinq jours. L'attaque, qui commençait à l'aurore, durait jusqu'à dix heures du matin, terme de la grande chaleur, pendant laquelle on était obligé de part et d'autre de se reposer jusqu'à quatre heures après-midi, temps où l'on retournait aux batteries qui ne cessaient plus de tirer.

Pendant que les Grecs arrêtaient ainsi dans sa marche le sérasker Mouhamet Drama Ali pacha, on apprit que Colocotroni, descendu par les défilés du mont Crathis (1) et du Kinigou (2), ayant traversé la Stymphalide à la tête de cinq mille hommes, venait de déboucher par Némée dans les passages de Cléones et du Trété dont il s'était emparé. L'enthousiasme était au comble dans le Péloponèse, où chacun demandait de quel côté était l'ennemi; et deux mille Arcadiens, accourus sur les pas de Colocotroni, ve-

---

(1) Crathis. *Voy.* t. III, p. 476 et 547; t. IV, p. 212, 335 et 343 de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Kinigou. T. IV, ch. CXVII.

naient d'occuper également la passe du mont Polyphengos (1). Il arrivait en même temps quinze cents hommes à Pierre Mavro-Michalis, et les postes se trouvèrent disposés de façon que les Turcs furent cernés par onze mille Grecs embusqués autour du vallon d'Argos, et privés de leurs communications avec Corinthe.

Après les avoir ainsi enveloppés dans un réseau de fer, les chefs, s'étant concertés, élurent Colocotroni pour généralissime. Ce fut alors que ce vieillard plein d'énergie, qui n'était connu que comme un partisan fameux, improvisant son plan à la vue de l'ennemi, mérita d'obtenir une des victoires les plus signalées, de celles qui illustreront un jour le monument historique de la régénération de la Grèce, dont il ne nous est encore accordé que de pouvoir ébaucher le péristyle.

Instruit que les Turcs, dans l'ivresse de leur succès, avaient négligé de garder l'isthme de Corinthe, le gouvernement hellénique résolut de leur enlever cette position, et de les bloquer, de loin, dans une place que la lâcheté leur avait livrée. Détachant en conséquence deux mille hommes qui arrivaient du fond de la Laconie et de la Messénie, il les fit embarquer sur les bâtiments de transport mouillés à Lerne, dont le navarque J. Tombazis prit le commandement. Ce chef, appareillant aussitôt avec cette célérité qui est propre

(1) Polyphengos. *Voy.* t. IV, p. 5, 179, 182, 183 et 192 de mon Voyage dans la Grèce.

aux Grecs, profita si heureusement des vents, qu'il avait occupé le port de Cenchrée (1) avant qu'on eût avis de son départ, et que les Grecs de la Mégaride, informés de ce mouvement par un *aviso* qu'on leur expédia, se fussent emparés des défilés de l'isthme. Ainsi, les neuf mille hommes restés à Corinthe, car il n'y en avait plus que ce nombre depuis que Drama Ali, pour réparer ses pertes, en avait appelé trois mille auprès de lui, se trouvèrent isolés, excepté du côté du golfe de Lépante.

Un courrier, expédié au généralissime Colocotroni, qui arriva dans quelques heures de temps de Cenchrée, en traversant les montagnes, aux avant-postes grecs établis au Khan de Courtessa, dans le défilé de Cléones, l'ayant instruit du succès de l'expédition de Tombazis, on ne songea plus qu'à resserrer l'armée de Drama Ali. Les insurgés, armés de fusils, et assez abondamment pourvus de munitions de guerre, depuis qu'on avait formé une manufacture de poudre aux environs de Tripolitza, eurent ordre de rapprocher leurs postes, de manière à s'appuyer mutuellement. Les Turcs de Corinthe, quoique bloqués à grande distance, ne pouvaient plus s'éloigner de l'acropole; Drama Ali était dans l'impossibilité de communiquer avec eux; et, cernés isolément, leur perte devint inévitable.

Les barbares étaient dans cette fausse situation quand ils furent attaqués, le 16 août au matin, par Pierre

---

(1) Cénchrée. *Voy.* t. IV, p. 58, 59, 140, 142 de mon Voyage dans la Grèce.

Mavro-Michalis; et le spartiate Krévata, avec ses Lacons, s'étant glissé au milieu des ruines d'Argos, parvint à leur enlever cinq pièces de canon de campagne. Dans le même temps D. Hypsilantis, qui avait fait un long circuit pour dérober la connaissance de sa marche aux ennemis, occupait la citadelle Larissa, où depuis plus de trente siècles on n'avait peut-être pas mis garnison. Une nuée d'aigles, de vautours et de corbeaux, seuls habitants de cette acropole cyclopéenne, s'étant envolés à son approche, les chrétiens en tirèrent un augure appliqué aux Turcs, *auxquels il ne restait plus*, disaient-ils, *que de prendre ainsi leur essor pour sortir de l'embarras dans lequel ils se trouvaient.* Après ce premier mouvement offensif, les Grecs se retirèrent dans leurs positions, résolus à ne pas engager d'affaire générale contre un ennemi qu'ils pouvaient anéantir en détail avec de la persévérance et du temps.

Drama Ali semblait lui-même se prêter à cette mesure. Irrité de voir D. Hypsilantis maître de la citadelle Larissa, il voulut à tout prix l'en chasser, et il quitta en conséquence son quartier-général de Tirynthe pour venir camper à Argos. Il fit en même temps transporter de Nauplie des mortiers et des canons de siége, avec lesquels il commença une attaque illusoire; car comment pointer sous un angle pareil à la hauteur à laquelle on voulait atteindre, qui était telle, que les bombes même n'y pouvaient parvenir? Cependant la montagne était investie afin de protéger ce prétendu siége; et pour fournir des vivres à D. Hypsi-

lantis, qui s'était enfermé dans cette acropole aérienne avec trois cents hommes, comme il fallait se battre et perdre du monde, on s'aperçut qu'il avait fait, en l'occupant, une bravade plutôt qu'une action réfléchie. Cependant, comme on venait d'y introduire des vivres pour quelques jours, on résolut de les lui laisser épuiser avant d'aviser au parti ultérieur qu'on prendrait relativement à cette place.

L'ordre de Colocotroni portait de harceler les Turcs; et tandis que Drama Ali brûlait inutilement de la poudre devant l'acropole des Pélasges Argiens, qui n'avait pour porte que quelques fagots d'épine, Nicolas Nicétas frère du Turcophage, descendu du mont Arachné, reprit ses lignes de blocus devant Nauplie. Les combats s'engagèrent immédiatement sur toute la périphérie du terrain occupé par les Turcs, obligés de faire face à une multitude d'ennemis, qui les attaquaient avec impétuosité, ou en les attirant dans des embuscades.

Les vignobles étaient pour les mahométans autant de piéges où, journellement surpris en flagrant délit, ils payaient de leur vie le besoin qu'ils éprouvaient de se désaltérer en mangeant des raisins, qu'on finit par leur laisser cueillir en paix, dès qu'on fut informé qu'ils répandaient la dyssenterie dans leur armée. Réduits à manger leurs chevaux, ils n'eurent bientôt plus, avec la chair de ces animaux, que la ressource funeste des vignobles. Les chevaux eux-mêmes périssaient en détail, car lorsque leurs cavaliers voulaient aller fourrager dans les rizières, seule verdure

existante dans l'Argolide, ils étaient fusillés par les tirailleurs qu'on y avait embusqués.

Inquiétés de toutes parts, aussi long-temps que la chaleur du jour embrasait les vallons, la nuit n'était pour les Turcs qu'une longue souffrance. Assaillis par des myriades de moucherons, ils ne pouvaient fermer la paupière, et au moment où ils éprouvaient le besoin le plus pressant du sommeil, des attaques partielles les réveillaient en sursaut. Il fallait se porter au secours des avant-postes menacés; et la petite forteresse de Nauplie à laquelle on avait prescrit de tirer sept coups de canon d'heure en heure, à des intervalles inégaux, tenait les assiégés et le camp tout entier dans des frayeurs telles, que l'armée aurait succombé sans coup férir, si les Hellènes, trop empressés de se venger, en reprenant l'offensive, n'eussent voulu en venir aux mains avec les Turcs, le 18 août.

Constamment victorieux, ils se hasardèrent à les attaquer en rase campagne, et ce fut dans une de ces affaires qu'entourés par les ennemis, on vit des Grecs sauter en croupe derrière des cavaliers turcs et les poignarder; d'autres, saisissant leurs chevaux par la bride, démonter les Spahis à coups de pistolet, tandis qu'un plus grand nombre saisissant leurs adversaires par les jambes, les renversaient et leur tranchaient la tête. Mais celui qui fit trembler l'ost entier des infidèles était un Arcadien d'une taille gigantesque, armé d'une faux avec laquelle il taillait en pièces autant d'Osmanlis qu'il en pouvait atteindre. La mort

semblait être à ses ordres, et il ne tomba, tel qu'un cèdre du Ménale, sous les coups de fusil des Schypetars, qu'au moment où le soleil, en mettant fin à une journée sanglante, disparut derrière le mont Artémisius.

On évacua, pendant cette nuit, la citadelle Larissa, dans l'idée que les Turcs ne manqueraient pas de s'en emparer, et que la garnison qu'ils y mettraient, en les affaiblissant, serait sous peu de jours au pouvoir des Grecs, qui ne pouvaient plus manquer de reconquérir l'Argolide. D. Hypsilantis partit en même temps pour prendre le commandement des troupes qui occupaient les défilés de la Corinthie, tandis que Colocotroni, planant sur l'ensemble des opérations, continuait à harceler en tout sens une armée à moitié expirante, qui comptait à peine douze mille combattants.

On venait de l'entamer, quand le sérasker Mouhamet Drama Ali pacha envoya son secrétaire au quartier de Mavro-Michalis. Il apportait des paroles de paix de la part de son maître, qui *s'engageait*, tant sa démence était grande, *à gouverner avec douceur les Grecs, s'ils consentaient à déposer les armes, promettant qu'ils ne paieraient qu'un karatch modéré, et qu'ils seraient traités avec tous les égards qu'on devait à des raïas qui rentreraient dans le giron de l'obéissance.* On déchira, en présence du parlementaire, la lettre du sérasker Drama, sans qu'on daignât donner aucune réponse à d'aussi absurdes propositions. On donna en même temps connaissance à

l'armée qu'on serait vraisemblablement attaqué le jour même, ou le lendemain. Cet avis fut communiqué sur toute la ligne; les vaisseaux débarquèrent plusieurs pièces de canon, et on fit les dispositions nécessaires pour recevoir l'ennemi de manière à en finir par une action générale.

Des chants patriotiques retentissaient dans l'armée des Grecs, qui redisaient sur la lyre les actions héroïques de leurs ancêtres, tandis que d'autres s'exerçaient à la lutte, et aux danses belliqueuses, ordinaires aux guerriers de l'Eurotas, quand les chefs furent prévenus, le 20 août, au lever du soleil, que le sérasker Drama avait retiré ses canonniers de la citadelle de Nauplie. Tout autre qu'un homme habitué aux stratagèmes des Armatolis l'aurait attaqué; mais Colocotroni était pénétré, sans s'en douter, de cette pensée d'un capitaine que la postérité placera à côté d'Annibal. *Il savait que le génie de la guerre de montagnes, comme l'a dit Napoléon* (1), *consiste à occuper des camps, ou sur les flancs ou sur les derrières de ceux de l'ennemi, qui ne lui laissent que l'alternative ou d'évacuer ses positions sans combattre pour en prendre d'autres en arrière, ou d'en sortir pour attaquer: que dans une pareille circonstance celui qui attaque a toujours du désavantage, même dans la guerre offensive; l'art consistant à n'avoir que des combats défensifs, et à*

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, t. III, p. 62.

obliger l'ennemi à attaquer. Ces préceptes, comme on l'a vu par ce qui précède, avaient été fidèlement observés; les Turcs, à une seule exception près, avaient constamment attaqué, car les provocations des insurgés n'avaient amené que l'affaire de l'avant-veille, et leurs ennemis devaient encore prendre l'offensive pour sortir du pas dans lequel ils s'étaient engagés.

Pendant toute la journée la cavalerie des barbares fit de grandes évolutions dans la plaine; et, le 22, on commença à soupçonner que Drama Ali songeait à opérer sa retraite, en manœuvrant de manière à arriver vers le soir à l'entrée du Trété, qu'il se proposait de passer de nuit, tandis qu'une de ses divisions se porterait vers le défilé du mont Polyphengos, afin de rentrer par Némée dans la Corinthie. Colocotroni était sur ce point; Nicétas, frère de celui qui se trouvait devant Nauplie, défendait le Trété; et D. Hypsilantis, dont la valeur ne fut qu'un météore, devait être arrivé à Cléones. Pierre Mavro-Michalis détacha alors Krévata avec quinze cents hommes; et, dès qu'on sut véritablement que l'ennemi était en pleine retraite, on se mit de toutes parts à sa poursuite.... Les Turcs qui avaient perdu leurs chevaux tombèrent les premiers sous les coups des Grecs. Ne pouvant courir qu'en soulevant d'une main les larges pantalons qui entravaient leur marche, ils jetaient leurs carabines, et, épuisés au bout de quelques centaines de pas, ils s'asseyaient gravement au premier endroit venu, attendant, le pistolet à la main,

leurs ennemis, auxquels ils ne présentaient qu'une proie facile à dépouiller. On en tua de cette manière quelques centaines, qui, ne sachant ni se rendre, ni se défendre, furent la pâture d'une foule de paysans descendus des montagnes.

A la faveur de ces traîneurs, offerts en sacrifice aux premiers coups des Grecs, Drama Ali étant parvenu à l'extrémité de la plaine qu'on nomme *Drogomanou Campos* (1), et ayant trouvé l'entrée du défilé libre, se crut un moment hors d'atteinte. Nicétas s'était retiré à son approche pour le tenir dans une fausse sécurité, et il prolongea peut-être même trop long-temps son illusion, car la tête de la colonne turque commençait à déboucher de l'autre côté quand il attaqua l'ennemi en flanc. Alors commença une affreuse confusion. Le Trété auquel Pausanias ne donnait de son temps pour diamètre que la voie d'un char, rétréci depuis l'époque où il écrivait, par le cours d'un torrent, fut aussitôt encombré de morts, de mourants et de cavaliers qui, se pressant dans cet étroit passage, furent écrasés par leurs propres chevaux qui finirent par l'obstruer. On n'entendait que des hurlements épouvantables, sans que personne songeât à se défendre, car il n'y eut pas un seul coup de fusil tiré de la part des Turcs, qui se tuaient plus de monde que l'ennemi qui tirait au hasard dans l'obscurité. Montant sur des tas d'hommes et d'animaux, ceux qui parve-

(1) Drogomanou Campos, champ du Drogman. *Voy.* t. IV, p. 148, de mon Voyage dans la Grèce.

naient encore à se dégager, culbutés et écrasés par leur propre nombre, furent enfin arrêtés par une barrière insurmontable de cadavres, et la terreur devint générale, quand le cri funeste : *On ne peut plus passer*, se fit entendre.

Le son de la trompette, qui appellera devant le juge suprême les lâches chrétiens qu'une honteuse avidité porta à attirer la guerre sur le Péloponèse, ne retentira pas plus terrible à leurs oreilles, que ce cri ne le fut à celles des mahométans, victimes expiatoires de l'aveugle despotisme, et des passions cupides de quelques étrangers..... Dans un clin d'œil cinq mille cavaliers turcs tournant bride, traversent les bandes conduites par Pierre Mavro-Michalis, le sabre en main, et viennent se réfugier sous le canon de Nauplie, qui avait cessé de faire feu depuis que Drama Ali en avait retiré ses canonniers. Le jour commençait à poindre dans ce moment, et le soleil qui se leva bientôt après, éclaira une de ces scènes dont le récit n'ajouterait rien à ce que l'histoire nous montre dans ses pages ensanglantées, depuis que les hommes se font la guerre, si la cause des Grecs ne différait en tous points de celles qui ont armé jusqu'à ce jour les peuples contre les peuples.

Plus de deux mille cinq cents cadavres obstruaient le Trété qui roulait une eau limoneuse mêlée de sang. Les bagages de l'armée turque, ses tentes dispersées, une multitude de chevaux sans cavaliers, errants dans la campagne, en poussant des hennissements comme s'ils eussent redemandé leurs maîtres, des dra-

peaux, des fusils, des glaives épars, des chameaux agenouillés, portant encore leurs fardeaux, des canons échoués dans les torrents, où les chevaux, abandonnés de leurs guides, les avaient entraînés, et auprès du trésor de l'armée qui renfermait encore trois millions de piastres, le pacha qui commandait en second, étendu mort à côté de son cheval de bataille : tel était l'aspect qu'offrait l'espace compris entre Mycènes et le Trété..... De tant de butin, Nicétas, aussi brave que désintéressé, ne voulut accepter que la selle appartenant au pacha, qui lui fut présentée par ses soldats, qu'il prévint de se préparer pour la nuit suivante à une nouvelle attaque.

Au moment qu'il parlait, Colocotroni, qui était venu prendre le commandement du défilé de Cléones, après avoir détaché D. Hypsilantis du côté de Némée, venait à son tour de battre Drama Ali. Ce sérasker, l'avant-veille si menaçant encore, n'était parvenu à lui échapper qu'en perdant un quart de son monde, et il était arrivé à Corinthe meurtri, ses vêtements en lambeaux et sans turban. Les Grecs, dans cette seconde affaire, firent prisonnier un nommé Ali pacha, et deux cents Ottomans. On en forma un convoi, composé en outre de huit cents chevaux de race arabe, de trente-six chameaux et de douze cents mulets qu'on chargea d'armes et de bagages, qui furent aussitôt dirigés vers de Tripolitza, où l'orgueilleux sérasker s'était vainement flatté d'arborer dans peu de temps les queues, emblème de sa puissance, qui s'évanouit comme un fantôme. .

Sur ces entrefaites, les Turcs abandonnés dans la citadelle Larissa, qu'on avait cessé de surveiller, et plusieurs postes isolés qui n'avaient pas été prévenus de la retraite de leur sérasker, s'étant repliés en bon ordre, suivaient le rivage de la mer pour se rendre à Nauplie. Ignorant l'étendue des désastres de leur armée, ils tombèrent sur une avant-garde grecque, qui s'était postée sur leur chemin pour les assaillir. Elle avait quitté un poste avantageusement situé au bord de la mer, sous la protection d'un bateau armé, qui se trouvait à l'extrême droite de la ligne d'opération des Hellènes; et surprise isolément, elle avait déja perdu une trentaine de ses meilleurs soldats, quand le bateau vint la dégager, en tirant à boulet sur les Turcs. Elle put ainsi se rapprocher de la côte; mais quelques secours que lui donnassent les Hydriotes, il fallut sacrifier les blessés, qui furent en grande partie noyés, et les Turcs rentrèrent triomphants, avec des têtes, à Nauplie.

Cette victoire, insignifiante en elle-même, ayant rendu le courage aux Osmanlis, qui se trouvaient réunis au nombre de cinq à six mille devant Nauplie, ils résolurent de tenter de nouveau la fortune, pour se retirer vers Corinthe. Ils eurent en cela le sort de leur sérasker: neuf cents d'entre eux restèrent dans le défilé; et de quinze cents qui le passèrent, il en arriva à peine douze cents auprès de Drama Ali, à cause des pertes que leur firent éprouver Nicétas Colocotroni et le brave Anagnoste Pétimessa, qui gardaient les défilés supérieurs. On prit encore dans

cette occasion huit cents chevaux et une quantité considérable d'armes, que les barbares jetaient pour s'enfuir avec plus de vitesse. Le 24 et les jours suivants, les Turcs firent plusieurs autres tentatives pour sortir de l'Argolide, mais elles furent inutiles; et ils durent se concentrer autour de Nauplie, où Pierre Mavro-Michalis établit son quartier-général, et les bloqua.

La capitulation éventuelle conclue avec les Turcs Naupliens, se trouvant ainsi rompue, les assiégés ayant reçu de Drama Ali quelques provisions de bouche et des munitions de guerre; l'époque de la reddition de la place qu'ils défendaient devenait incertaine, lorsqu'on vit entrer dans le golfe Argolique deux frégates, l'une française et l'autre anglaise, qui mouillèrent à l'entrée de la petite rade, non loin de la forteresse que les Grecs occupaient. Le vice-président et plusieurs membres du gouvernement, qui tenaient la mer, vinrent leur présenter leurs hommages, en les priant de vouloir bien ne pas communiquer avec les Turcs, chose plus que conforme aux lois maritimes, car Nauplie était en état de blocus effectif. Le commodore anglais y consentit; invita les magistrats des Grecs à monter sur son bord, où il les traita avec la plus grande distinction, en leur témoignant le plaisir qu'il éprouvait à entendre le récit de leurs succès, qu'ils lui firent avec autant de réserve que de modestie.

Pourquoi, car la vérité nous force de le dire, ne furent-ils pas accueillis avec un égal intérêt par un offi-

cier français estimable, mais trompé par ces agioteurs, qui osaient qualifier un honteux trafic interlope de commerce national? Non content de refuser de condescendre à une demande que le commodore anglais, non moins jaloux que lui de l'honneur de son pavillon, avait accordée aux Grecs, on exigea d'eux vingt-cinq mille piastres pour le bâtiment de ce contrebandier (1) que le commandant de Monembasie avait arrêté, et cinq mille pour je ne sais quel autre dédommagement. Le sénat des Hellènes consentit à tout; et il fut convenu que les sommes réclamées seraient payées dans le délai de deux mois, c'est-à-dire vers la fin d'octobre suivant. Les bâtiments étrangers reprirent ensuite la mer.

Le 25 août, Colocotroni, Anagnoste Pétimessas, Krévata, Nicétas, informés que Drama Ali, qui n'avait pas trouvé plus de subsistances à Corinthe que dans l'Argolide, se préparait à se débarrasser d'une partie de ses troupes, en les faisant filer vers Patras, où la flotte du capitan pacha était arrivée depuis plus de quinze jours, sortirent des montagnes pour se porter à leur rencontre. Débouchant à l'improviste par la vallée de Némée, ils joignirent les mahométans au versant oriental des montagnes de la Phliasie, les battirent et les mirent dans une telle déroute, que de quatre mille hommes qu'ils étaient, il s'en

(1) Je sais qu'on a retiré depuis le pavillon français à ce misérable; mais la justice sera incomplète, aussi long-temps qu'on n'aura pas sévi contre ceux qui le commissionnèrent.

sauva à peine deux mille, qui se réfugièrent sous le canon de l'Acro-Corinthe. Ce fut alors que les chrétiens purent se dire victorieux, quoique Colocotroni ne regardât pas la chose comme terminée, si on en juge par la lettre suivante qu'il écrivait sous la date du 15-27 août, de Souli, village de la Corinthie, au révérend Dom Anthème, religieux de l'ordre des confesseurs. Il avait perdu quatre-vingts hommes et le brave Anagnoste Pétimessas; son cœur saignait de cette blessure quand il traça ces lignes :

« Si depuis long-temps je ne vous ai pas écrit, « vous en connaissez la cause, et j'espère que vous « l'approuverez. Trouvant maintenant une occasion « sûre pour m'acquitter de ce devoir, je vous dirai « que nos diplomates (il désignait par-là D. Hypsi- « lantis, Négris et les Hétéristes) et leurs projets ont « causé les plus grands maux à notre patrie. Mais « j'espère, avec l'aide de Dieu, que nos Hellènes, « instruits par le malheur, ne seront plus leurs du- « pes, et qu'ils surmonteront tous les obstacles à l'a- « venir, comme ils viennent de le faire.

« Il y a à peine un mois que les ennemis, presque « au nombre de trente mille, sont entrés dans le Pélo- « ponèse. Nous en avons jusqu'à présent détruit six « à sept mille; le reste se trouve humilié et confiné « à Corinthe et aux environs de cette place, dans « un état de désespoir. Ils n'ont plus de cavalerie, et « leur perte est inévitable. Tel est le résultat de la « campagne jusqu'à ce jour; et avec l'assistance divine, « nous les anéantirons. En attendant, l'esprit public

« s'est beaucoup amélioré, et cela nous donne les « meilleures espérances pour l'avenir.

« Théodore Colocotroni. »

La veille de la date de cette lettre, Pierre-Mavro-Michalis battait les Turcs devant Nauplie de Romanie, et les rejetait dans cette place, après leur avoir fait éprouver une perte considérable. Mais comme si la fortune avait voulu avertir les Grecs qu'elle vend ses faveurs, et qu'elles ne sont trop souvent que baignées de larmes, ils eurent à pleurer, dans ce jour de victoire, la mort du taxiarque Nicolas Nicétas, frère de celui qui avait exterminé tant de mahométans dans le défilé de Trété. Emporté au milieu des ennemis, par un cheval fougueux, qu'il montait, il fut percé de coups; et ses palicares ne parvinrent qu'avec des efforts extraordinaires à recouvrer son corps, auquel ils rendirent les devoirs funèbres sous le canon de la petite forteresse, où on a dû depuis lui ériger un tombeau.

Les combats cessèrent le premier septembre. L'invasion de la Morée avait coûté plus de dix mille hommes aux mahométans; mais Argos et tous les autres villages avaient disparu; et comme il n'y avait plus de lieu habitable dans cette partie de la presqu'île, il fut décidé que le siége du gouvernement serait transféré à Saint-Jean d'Astros, dans la Cynurie.

Les vaisseaux hydriotes firent aussitôt voile de ce côté; et le trois du même mois, les premières délibérations des députés eurent lieu à l'ombre des orangers d'un verger, qui devint le local des séances du corps législatif des Hellènes.

CHAPITRE V.

Arrivée de la flotte ottomane devant Patras. — Conseils donnés aux Turcs par les Anglais. — Nouvelles des désastres des Grecs, transmises par eux à Souli. — Escarmouche de Krio Néro. — Les Souliotes intimidés capitulent. — Bruits sur un prétendu protectorat des Anglais réfutés. — Arrivée des Souliotes à Céphalonie. — Intrigues du consul anglais de Prévésa. — Nouvelle de l'invasion de la Morée par Drama Ali, transmise à Constantinople. — Départ de cette ville des ambassadeurs Strangford et Lutzoff, appelés au congrès de Vérone. — Incursions des croiseurs grecs. — La Porte est détrompée sur ses prétendues victoires. — Évêques députés par Khourchid vers Odyssée, qui les éconduit. — Dispersion de l'armée mahométane de Larisse. — Combat du 18 septembre, victoire de Colocotroni. — Avidité des généraux turcs. — Le capitan pacha met à la voile. — Préparatifs des Grecs pour le combattre. — Engagement naval devant Hydra. — État imposant de la flotte ottomane. — Saisie d'un brick autrichien. — Lettres interceptées. — La flotte turque prend la fuite. — Tempête qu'elle éprouve ; — se retire à la Sude. — Situation des Grecs et des Turcs dans l'île de Crète. — Trait d'audace des insulaires de Kasos. — Départ de M. Villoch, ministre de S. M. B., pour la Perse. — Décapitation d'Ismaël Pachô bey. — Réclusion de Vasiliki. — Translation de la croix de Constantin à Hydra. — Cérémonie. — Oraison funèbre des martyrs de Chios.

La flotte ottomane, composée de presque toutes les forces navales de la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique, était arrivée, au nombre de quatre-vingts

quatre voiles, dans les premiers jours du mois d'août, devant Patras.

Suivant les principes de la neutralité pratiquée par les Anglais, ils lui avaient, à son passage à Zante, donné assistance, renseignements, et surtout des conseils, tels, que s'ils eussent été suivis, les Grecs étaient infailliblement perdus. Après avoir informé le vice-amiral turc de la défaite des Grecs à Péta; du soin qu'une compagnie d'agioteurs, établie dans les îles Ioniennes, pour approvisionner les places fortes turques, avait pris de ravitailler Carystos dans l'île d'Eubée, qui commençait à manquer de vivres, on lui promit de mettre tout en œuvre pour amener les Souliotes à une capitulation, afin de nettoyer ainsi l'Épire du seul foyer d'insurrection, dont elle était encore infestée. On lui démontra enfin la nécessité de virer de bord sans aucun délai, pour seconder les opérations de Drama Ali, qui venait d'entrer en Morée. L'apparition seule de la flotte turque, en cet instant, dans le golfe d'Argos, suffisait pour épouvanter les Grecs, déja consternés, qui se seraient dispersés dans les montagnes de l'Arcadie. Ils n'avaient plus d'armée aux Thermopyles; des rapports certains annonçaient que les Turcs avaient franchi les défilés, envahi l'isthme, occupé l'Acro-Corinthe, sans éprouver aucune résistance; et que Khourchid pacha, marchant sur leurs pas, s'avançait pour les soutenir. Ainsi, avec un léger effort de la part de l'armée navale, c'en était fait de la cause trop vantée d'une insurrection sur laquelle on n'avait eu jusqu'alors que des *documents erronés*.

Tels furent, sommairement, les avis et les conseils qu'on donna aux Turcs, à leur entrée dans la mer Ionienne. Les uns n'étaient pas entièrement exacts; mais il est certain que s'ils eussent suivi les plans qu'on leur proposait, ils auraient probablement été funestes aux chrétiens. Ils promirent d'y avoir égard, en les soumettant au nouveau capitan-pacha, qui se trouvait dans le château de Patras, dès qu'il aurait pris le commandement de la flotte. On fit voile aussitôt vers le golfe de Lépante, tandis que la police de Zante, chargée d'abuser l'opinion publique, annonçait à son de trompe, dans l'Occident, l'humiliation de la croix, et les triomphes imaginaires du peuple antichrétien.

Soit que les agents anglais de l'Heptarchie comptassent réellement sur les succès des Turcs, ou qu'ils fussent abusés par leur haineuse ignorance, ils travaillaient de toute la puissance de leur machiavélisme à faire réussir les infidèles dans leurs projets.

On a vu avec quelle joie le consul britannique de Prévésa s'était empressé, sur la foi des courriers expédiés de Larisse à Békir Dgiocador, de publier la conquête du Péloponèse. Le conseil dirigeant de la tyrannie, avec un zèle non moins stupide, avait transmis cette nouvelle aux Souliotes, affligés de la retraite de Mavrocordatos, qui les abandonnait à la fureur des Turcs. Depuis cette révélation fatale, les bulletins anglo-turcs n'annoncèrent plus aux belliqueux enfants de la Selleïde que des désastres; et le mensonge, coloré de vues philanthropiques, fut si adroitement dé-

guisé, que ceux qui avaient fait trembler les mahométans éprouvèrent des alarmes jusqu'alors inconnues. Tantôt les agents anglais, qui feignaient de compatir au sort des Souliotes, leur communiquaient des lettres dans lesquelles on racontait qu'Odyssée, après avoir livré le pas des Thermopyles, était entré au service de Khourchid pacha, duquel il avait reçu les plus fortes garanties, et des richesses considérables. Tantôt le congrès des Hellènes, convaincu de son impuissance, avait, disait-on, accepté une amnistie; et son exemple, suivi par les îles d'Hydra, de Spetzia et de Psara, ne pouvait manquer d'amener la soumission de la Hellade entière. On effrayait ainsi, et on conjurait même les Souliotes, au nom de l'intérêt qu'inspirait leur valeur, de sauver les débris de leur population en abandonnant leurs montagnes, en vertu d'une capitulation, conclue sous les auspices du gouvernement Anglo-ionien, qui leur offrait un asyle dans les Sept-Iles.

Ébranlés par les récits qu'ils entendaient, les Souliotes demandèrent des saufs-conduits pour que quatre de leurs commissaires pussent se rendre à Prévésa, auprès du consul d'Angleterre, où ils arrivèrent en même temps à peu près que la flotte ottomane, qui, ayant touché à Zante, laissait tomber l'ancre sur la rade de Patras. On ne manqua pas de leur raconter qu'elle portait quarante mille hommes de troupes de débarquement, d'exagérer tout ce qu'on leur avait dit de l'invasion de la Morée par Drama Ali, et de leur assurer que la marine grecque avait accepté l'am-

nistie que le sultan avait daigné lui accorder. Vainement ils auraient voulu vérifier ces faits; tout ce qui les entourait était intéressé à les tromper. On les traitait, non comme des négociateurs, mais sur le pied de parlementaires gardés à vue; et le consul d'Angleterre, qui avait sans doute des instructions, veillait à ce qu'ils n'apprissent que ce qu'il voulait qu'ils sussent.

Son secrétaire grec, de qui on tient ces détails, fut, dit-il, plusieurs fois tenté d'avertir les commissaires que cette flotte ottomane, tant vantée, portait à peine trois mille hommes de troupes de terre, et qu'un typhus destructeur moissonnait ses équipages. Il aurait pu leur dire encore, que les vaisseaux turcs s'étant approchés de Crio-Néro, source située au pied du mont Chalcis, les paysans de Calydon étaient tombés sur leurs chiourmes, qu'ils avaient exterminées; mais indépendamment de sa sûreté, qu'il aurait compromise, il craignait de faire perdre aux Souliotes une bonne occasion de traiter. Ceux-ci n'étaient peut-être pas fâchés eux-mêmes de rester dans l'obscurité, pour sortir avec honneur, ainsi que leurs familles, d'une position telle qu'ils commençaient à manquer de vivres.

Le 9 août, les envoyés de Souli signèrent, avec les délégués d'Omer Brionès, sous la garantie du gouvernement Anglo-ionien, une capitulation tendante à évacuer leurs montagnes. Elle portait qu'ils s'embarqueraient au port Glychys, ou sur tel autre point de la côte à leur convenance, pour être embarqués sur des vaisseaux de S. M. B., transpor-

tés à Assos dans l'île de Céphalonie, avec leurs familles et tout ce qu'ils pourraient embarquer; qu'arrivés dans cet endroit, on leur fournirait des logements; et le cas échéant, comme ils n'étaient tenus par aucune parole, ni engagés par aucun serment, ils pourraient, quand bon leur semblerait, prendre les armes, combattre à leurs risques et périls avec leurs frères de la Grèce, par terre ou par mer, contre leurs communs ennemis. Ce fut à ces conditions que les Souliotes consentirent à abandonner leur triste patrie pour la seconde fois; et l'appui que leur donnaient les Anglais donna lieu à divers bruits qu'il n'est pas indifférent de rapporter.

Pendant la durée des négociations entre les Souliotes et Omer Brionès, on avait remarqué qu'après l'arrivée du général Frédéric Adams, à Zante, celui-ci avait aussitôt expédié dans le golfe de Lépante un Anglais nommé Bancks, qui revint trop précipitamment pour permettre de croire qu'il n'y était allé que pour prendre connaissance des évènements de l'Argolide. Les soupçons que son excursion mystérieuse avait éveillés prirent une nouvelle activité, lorsqu'on vit presque aussitôt arriver à Zante un évêque grec, sous prétexte de prier les agents anglais d'intervenir pour réclamer de Jousouf pacha l'argenterie d'un monastère pillé par ses soldats. On prétendait conclure de ce qu'il ne s'était abouché qu'avec un protopapas dévoué à la police britannique, qu'il était venu proposer, au nom de ceux qui trahissaient la patrie, de mettre la Morée sous la pro-

tection de S. M. B. La chose parut plus évidente encore quand, quelques jours après, à l'apparition de Zaphiropoulos et de Timolas Ponéropoulos, membres du sénat des Hellènes, qui s'étaient sauvés avec une bande d'orateurs de l'Hétérie, au moment où les Turcs envahissaient l'Argolide, le protopapas les avait visités dès qu'ils furent entrés au lazaret; et comme on les savait en correspondance avec le docteur Stéphano, qui avait négocié l'affaire du harem de Khourchid, ces rapprochements, qu'on communiqua aux Grecs réunis à Astros, les décidèrent à investir Colocotroni d'une espèce de pouvoir dictatorial.

Cette mesure, bonne en soi, péchait cependant par les raisons qui l'avaient motivée. En y réfléchissant, on aurait été facilement convaincu que les Anglais ne pouvaient ni ne devaient prétendre à aucune espèce de protectorat sur les Grecs. En effet, une pareille détermination était contraire à la marche politique qu'ils avaient suivie, et ils auraient donné gain de cause aux ministres qu'ils avaient fait éloigner des conseils de l'empereur orthodoxe. A la moindre manifestation d'une intention de cette nature, ils déterminaient inévitablement, de la part de la Russie, une résolution qu'ils voulaient conjurer. De l'inauguration du pavillon britannique sur une des îles de l'Archipel, ou dans quelque port du continent, dépendait la prise de Constantinople par les Moscovites; et on savait de reste que le cabinet de Saint-James a rarement fait des démarches qui aient tourné à l'agran-

dissement d'une puissance rivale. Il avait pu avoir l'idée de l'émancipation d'Ali pacha, pour opposer un contre-poids politique à la suzeraineté que la Russie exerçait sur les provinces ultra-danubiennes. Il pouvait, plus tard, souhaiter que la Grèce changeât ses fers contre des entraves qu'on lui donnerait, en la faisant exploiter régulièrement, sous la suzeraineté de la Grande-Bretagne, par des princes phanariotes, dont les familles restant en otage à Constantinople comme celles des hospodars, répondraient au sultan de la misère et du servage des Hellènes. C'était le pis-aller de la philanthropique bienveillance du ministère britannique, quand il saurait les Hellènes vainqueurs; mais des esprits effervescents ne pénétraient pas aussi loin dans l'avenir, et ils furent bientôt désabusés quand ils apprirent ce qui se tramait à Prévésa.

Les Souliotes, qui avaient obtenu un délai de six semaines pour sortir de leurs montagnes, ayant réuni leurs peuplades éparses, le dénombrement qu'on en fit donna trois cent vingt-deux hommes, la plupart habitants de Lacca, contrée située à l'orient de Souli, et environ neuf cents femmes ou enfants, les palicares capables de soutenir les fatigues de la guerre de partisans s'étant disséminés dans les montagnes avant la signature de la capitulation. Réunis à Phanari, les restes des habitants de la Selléide, emportant leurs autels, et leurs drapeaux couronnés de lauriers, descendirent le 15 septembre, avec armes et bagages, au port Glychys, où se trouvaient deux transports

anglais, sur lesquels ils montèrent; et le 16 ils firent voile, sous l'escorte de deux bricks de guerre, qui les escortèrent jusqu'à Assos dans l'île de Céphalonie, où ils débarquèrent le 18 du même mois.

Satisfait d'avoir arraché la Selléide aux Grecs, le directeur des complots de la police britannique apprenant qu'il s'était élevé des mésintelligences entre Khourchid et ses lieutenants, s'empressa d'offrir sa médiation pour les réconcilier. Il se disposait à remplir cette bonne œuvre en se rendant à Larisse, lorsqu'on le fit prier de rester à Prévésa, pour diriger les projets qu'il avait conçus pour écraser les chrétiens et remettre la Grèce sous le sceptre de ses dévastateurs.

Le vieux sérasker, content des trophées qu'il recueillit devant Janina, sans se douter du titre de *Kam* que l'observateur autrichien lui avait décerné, allait subir le sort d'Ali, qu'il avait envié; mais il n'était pas destiné à tomber avec une pareille célébrité. Informé, par hasard, des premiers succès de Drama Ali, car ses courriers étaient régulièrement interceptés, il ne manqua pas de les attribuer à sa haute prudence dans un pompeux rapport qu'il adressa à Constantinople, pour faire savoir que *les dgiaours du pays de Moreh avaient été passés au fil de l'épée, et cette province reconquise par son vaillant cimeterre, qu'il avait remis aux mains de son lieutenant Drama Ali, le plus distingué entre les esclaves de Sa Hautesse.* Au reçu de cette dépêche il y avait eu grande joie au sérail, et le

divan s'était empressé de propager cette nouvelle, en expédiant des courriers dans toute l'étendue de l'empire, pour faire savoir que *l'insurrection du pays de Roum était éteinte dans le sang de ses fauteurs.*

L'ambassadeur d'Angleterre, Strangford, qui avait reçu de pareils avis, s'était rendu au palais du sultan pour complimenter ses ministres. Il croyait tirer avantage de ces évènements pour les amener à des sentiments pacifiques, mais ce fut en vain, et il quitta Constantinople le 8 septembre, pour se rendre par Varna et Vienne au congrès de Vérone; en donnant au divan, l'assurance d'amener la Russie à un accommodement pacifique.

Il était cependant loin d'être porteur de paroles amicales de la part d'un gouvernement devenu plus que jamais ombrageux et hautain vis-à-vis des légations européennes. Dans ses dernières conférences avec le divan, le réis-effendi et le favori de Sa Hautesse, Khalet, avaient répondu aux propositions que le lord Strangford leur avait faites d'évacuer les provinces ultradanubiennes; d'annoncer officiellement à la Russie la nomination des hospodars; de rétablir le commerce de la mer Noire; d'envoyer un plénipotentiaire à Vérone, pour concerter avec les puissances chrétiennes les moyens de faire cesser l'effusion du sang: *que S. H. ne ferait jamais aucunes avances vis-à-vis du Moscove.* Loin de là, il persistait à lui imputer l'insurrection des Grecs et la guerre des Persans, declarant que la Porte s'en référait au contenu de

toutes ses notes. Elle exigeait, en conséquence, *que la Russie lui restituât ses châteaux situés sur le Phase qu'elle gardait contre la teneur des traités, et qu'alors il serait libre à cette puissance de renouer les rapports diplomatiques avec le divan, en envoyant un plénipotentiaire à Constantinople; que d'ailleurs la Porte n'ayant aucune espèce de satisfaction à donner au cabinet de Pétersbourg, il n'y avait aucun motif de pousser plus loin les négociations.*

Jamais Tamerlan au faîte de sa puissance ne parla avec plus d'arrogance, et ce fut avec cette réponse que le lord Strangford partit pour Vérone. Il n'avait sans doute point oublié l'assassinat du patriarche Grégoire, le renversement des églises, l'insulte faite au pavillon russe, que les Turcs avaient jeté dans un cloaque à Patras, le massacre de la population de Chios; mais il devait soutenir le funeste système de lord Castlereagh, dont il ignorait encore la fin tragique. Il comptait sur la longanimité de l'empereur orthodoxe; Capo d'Istria, le baron de Stragonoff étaient éloignés de ses conseils; l'Europe alarmée avait d'ailleurs besoin de calme; il pouvait user et abuser. Le cabinet de Vienne était si ouvertement prononcé contre la cause de la croix, qu'il était présumable que ce qui pourrait arriver de plus propice aux Grecs dans les circonstances présentes, était de les abandonner à eux-mêmes; trop heureux si on observait à leur égard une stricte neutralité.

L'internonce, M. Lutzoff, prit quelques jours après

le chemin de Vérone; mais déja le divan, après avoir fait publier par toute terre *ses immenses victoires*, commençait à concevoir quelques doutes sur leur authenticité. Un firman relatif à des réglements somptuaires, qui prescrivait aux particuliers de dégalonner leurs habits et de porter leur argenterie à la monnaie; le récit du massacre d'une caravane de sept mille pélerins destinée pour la Mecque, commis par les Wahabis, alarmait les janissaires, qui, ne voyant arriver ni têtes, ni dépouilles opimes du Péloponèse, commençaient à contester les succès de Drama Ali. Ce fut pis encore quand on entendit raconter à quelques patrons de barques venant de l'Archipel, que les insurgés, qu'on disait anéantis sur terre et sur mer, avaient paru dans les derniers jours du mois d'août près de Clazomènes, où ils avaient débarqué, et enlevé les grains ainsi que les bestiaux de plusieurs tchiftliks turcs. Pour comble d'audace, ils avaient battu trois corsaires barbaresques que le pacha de Smyrne avait détachés à leur poursuite. Enfin on fut d'une colère extrême au sérail même, d'apprendre que plus de quatre cents familles mahométanes de Morée, se fiant au rapport des victoires publié par ordre du sultan, s'étant embarquées pour se rapatrier, avaient été rencontrées par les croiseurs de Psara, qui avaient coulé à fond ou pris la totalité des bâtiments qu'ils montaient. On dépêcha aussitôt plusieurs capigis-bachis à Larisse, pour ordonner à Khourchid de marcher en avant et de donner des renseignements positifs sur l'état de la Hellade.

Les premiers officiers de la Porte qui furent ainsi expédiés *ab irato*, étant arrivés au quartier du sérasker le 15 août, le trouvèrent engagé dans une négociation qu'il avait entamée avec les insurgés qui étaient redevenus maîtres du défilé des Thermopyles. Il avait député vers eux l'archevêque de Larisse et plusieurs prélats de la Magnésie, qui avaient ordre *d'exhorter Odyssée à la soumission, et de lui demander passage pour se rendre en Morée.* Leur but était en même temps de travailler à ramener les chrétiens de la presqu'île sous le joug de l'obédience passive du sultan Mahmoud.

Le fils d'Andriscos Odyssée, Panorias et les autres chefs avaient accueilli les ministres du Seigneur en fléchissant le genou devant la sainteté de leur caractère; mais quand ils leur entendirent faire l'apologie des beautés du despotisme, de la magnanimité du sultan, et de la protection qu'il accordait aux autels du Christ, Odyssée tirant d'un sachet attaché sur sa poitrine un morceau de toile grossière qu'il présenta aux évêques, leur demanda s'ils connaissaient cette relique? — Ils répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était. — *Éh bien, cette relique sacrée, qui fait la force de nos braves*, repartit Odyssée, *est un morceau du linceul de notre patriarche martyr Grégoire. Voilà notre réponse à l'éloge que vous venez de faire de son assassin et des bourreaux qui l'ont égorgé...* Puis reprenant la parole avec douceur, il offrit aux prélats de rester sous ses drapeaux, et ceux-ci s'étant excusés d'y con-

sentir, il les congédia en les priant de ne plus faire de démarches inutiles auprès de lui et de ses frères d'armes.

Les choses en étaient à ce point, et Khourchid venait de faire traîner en prison l'archevêque ainsi que les prélats qui avaient échoué dans leur négociation, quand d'autres officiers de Sa Hautesse parurent pour le sommer d'entrer en campagne. Il s'y décida, et il venait de faire arborer ses queues devant sa tente, pour annoncer que chacun eût à se tenir prêt à marcher dans le délai de trois jours, lorsqu'on apprit les désastres de Drama Ali dans l'Argolide. Il n'y eut plus dès lors qu'un cri dans l'armée : *On veut nous mener à la boucherie ! Qu'on laisse les raias* (Grecs) *tranquilles ! Ils sont les instruments de la vengeance de Allah, qui les a suscités pour châtier sur nous la démence de Khalet effendi et du Fils de l'esclave* (le sultan) *qu'il entraîne dans l'abîme....* Les janissaires de Larisse qui vociféraient ainsi, ayant remporté les marmites de leurs ortas aux casernes, déclarèrent qu'ils ne partiraient pas. Le restant de l'armée suivit leur exemple, et deux jours après cette émeute, les capigis-bachis partirent pour annoncer à la Sublime Porte que son sérasker Khourchid n'ayant plus autour de lui que sa maison militaire, était dans l'impossibilité de prendre l'offensive, et qu'il ne pourrait peut-être pas passer l'hiver sur les bords du Pénée.

Les capigi bachis partirent avec ces tristes détails, mais sans savoir qu'au-delà de la triple chaîne de mon-

tagnes dont les croupes remplies d'insurgés les séparaient du Péloponèse, Drama Ali, battu par Colocotroni dans un dernier engagement qui eut lieu le 18 septembre sur les bords de la rivière de Némée, avait perdu la réserve de son armée dont les débris périssaient en détail par la faim et les maladies.

A peine avait-il rétrogradé sur Corinthe après ce dernier échec, qu'il s'était empressé d'écrire au capitan-pacha de le débarrasser d'une partie de ses troupes, ainsi qu'à Jousouf pacha, gouverneur de Lépante, de lui envoyer des vivres; ces deux chefs, au lieu de répondre à ses justes demandes, avaient défendu la navigation du golfe. S'appropriant ainsi le monopole des fournitures, Jousouf tira des magasins de l'état du biscuit, qu'il aurait dû fournir gratuitement à l'armée, pour le vendre aux soldats turcs qui mouraient de faim, au prix exorbitant de cinq francs l'oque, du poids de quarante - quatre onces. Le capitan-pacha empêchant, de son côté, les spéculateurs particuliers des îles Ioniennes de rien porter directement au camp des Turcs sous Corinthe, s'arrangeait à bas prix de leurs cargaisons pour en trafiquer, et Drama Ali comprenant qu'il fallait savoir tirer parti de tout s'étant entendu avec les agioteurs, on vit trois chefs qui auraient dû secourir leurs soldats, les réduire à vendre jusqu'à leurs armes pour se procurer le pain nécessaire à leur existence. On permit aux juifs de Larisse de venir acheter les fusils, les sabres et les pistolets des soldats du sultan, qui s'en défaisaient pour obtenir les moyens de prolonger

leurs souffrances; car la vie qu'ils traînaient dans un pays en proie à la contagion n'était pour eux qu'une longue agonie.

Il faut avoir été témoin d'une pareille déprédation pour y ajouter foi; et ce qui ne paraîtra sans doute pas moins incroyable, sera d'apprendre que tandis qu'on défendait aux étrangers de porter des subsistances aux mahométans, Jousouf pacha et l'amiral Méhémet laissaient le champ libre aux Ioniens pour trafiquer avec les insurgés qui occupaient les positions d'Acrata, de Xylo-Castron et de Sicyone. Il suffisait pour cela de prendre de la main de Jousouf pacha un sauf-conduit et un capitaine de pavillon qu'on payait et dont on répondait, pour se rendre sur les points qu'on vient d'indiquer. Là on chargeait des raisins de Corinthe, que les Grecs échangeaient contre du biscuit que les généraux turcs refusaient à leurs soldats, de la poudre, des balles, des armes, et Colocotroni reçut par ce moyen une augmentation de moyens qui le mirent à même de continuer sa campagne. A la vérité, il fallait payer à Jousouf pacha soixante talaris (trois cent vingt-cinq francs) pour chaque millier de raisin sec qu'on exportait; mais les bénéfices étaient tels, que ce commerce inouï d'un général qui faisait périr les troupes de son prince, en favorisant ses ennemis, ne finit que quand les Grecs n'eurent plus de denrées à vendre. Alors les Osmanlis anéantis par la misère, furent contraints, après avoir mangé leurs chevaux, de se renfermer avec Drama Ali dans l'Acrocorinthe, où

l'on songea à leur donner des approvisionnements de siége, quand ils furent réduits au nombre de trois mille hommes, dont on n'avait plus l'espérance de tirer d'argent.

Une considération aussi déterminante que de n'avoir plus de moyens de pressurer pour s'enrichir, et la peste qui s'était manifestée à bord de ses vaisseaux, ayant rappelé au capitan-pacha qu'il était temps de jeter quelques vivres dans la forteresse de Nauplie avant de rentrer à Constantinople, il appareilla de Patras le 8 septembre. Les vaisseaux grecs étaient, disait-on, retenus dans leurs ports par la crainte que leur inspirait l'armée navale du sultan. On avait transporté la population de l'île de Spetzia à Hydra, en laissant à sa place des hommes préposés aux vigies pour signaler l'ennemi. L'amiral ottoman naviguait dans cette confiance, lorsque sa flotte étant arrivée en vue de Cythère, parage presque toujours orageux, fut assaillie par une bourrasque, qui l'obligea de filer vent arrière vers l'île de Crète, où elle prit port au mouillage de la Sude.

Les Hydriotes, qui connaissaient le projet des Turcs, renforcés par les divisions navales de Spetzia et de Psara, faisaient alors les dispositions nécessaires pour empêcher les barbares d'approcher de Nauplie, lorsqu'on vit paraître une frégate française. Partie de Smyrne le 3 septembre, elle entrait le 12 dans le golfe d'Argos, suivie d'une gabare et d'une goëlette, au moment où trente-cinq bricks grecs se trouvaient sous voiles, et trente autres

ancrés à Spetzia prêts à appareiller. L'amiral des Hellènes ayant aussitôt envoyé le capitaine Sahini, pour complimenter le commandant français et le prier de ne pas communiquer avec Nauplie, il en reçut un refus formel, ainsi que la déclaration qu'il venait toucher les trente mille piastres (environ vingt-cinq mille francs), reconnues par une obligation qui n'était exigible qu'à la fin d'octobre. Ainsi se reproduisait cette honteuse affaire d'un interlope plus digne de châtiment que de protection. Les Grecs pouvaient réclamer l'exécution de leur contrat; mais le respect qu'ils portaient au souverain, au nom duquel on exprimait cette volonté, les détermina à annuler un acte légal, et à payer la somme exigée dans le délai de six jours.

Le vice président Canakaris, Papadiamantopoulos, Cavakatzanys, s'étant rendus garants de son exécution, expédièrent à Tripolitza pour se procurer vingt mille piastres turques, tandis que le ministre Théodore Négris se rendit à Hydra afin de compléter le restant de l'indemnité exigée. C'était à cette humiliation que les Grecs se résignèrent; et l'être le plus insensible serait ému, si on mettait sous ses yeux la dureté des injonctions faites à des hommes d'honneur, à côté de leurs réponses aussi justes que respectueuses, dans lesquelles on ne remarquerait que la crainte qu'ils avaient de se montrer ingrats envers un monarque dont le nom sera vénéré d'âge en âge par tous les chrétiens orientaux.

Cet accord étant fait, la frégate étrangère cinglant

pour reprendre sa croisière au large, rencontra, le 18 après midi, au débouquement de la passe du sud qui mène à Hydra, l'escadre grecque commandée par André Miaoulis Vocos, se dirigeant à la rencontre de la flotte turque. La journée du 19 se passa en évolutions de la part de ces Hellènes si long-temps dédaignés, qui ne craignaient pas de tenir la mer devant un ennemi capable de les écraser avec un seul de ses vaisseaux de haut-bord; tant ils étaient persuadés que Dieu protégeait l'étendard de la croix et combattait avec ses enfants. Le 20, la flotte turque parut; il semblait qu'elle devait foudroyer tout ce qui se présenterait devant elle. On distingua à sa manœuvre qu'elle voulait se rendre à Nauplie par la passe de Spetzia. Les insurgés avaient laissé à la garde de cette île un corps de troupes suffisant pour s'opposer à un débarquement, tandis que douze mille paysans descendus des montagnes occupaient les mouillages et les plages du littoral de la Morée; de sorte qu'autour du golfe et dans le golfe d'Argos, tout annonçait une affaire générale et décisive.

Les Grecs, inspirés par le génie qui révéla à Thémistocle le moyen de vaincre Xerxès à Salamine, s'étant saisis du détroit situé en face de la ville de Spetzia et de cette partie du Péloponèse où fleurit Hermione, y prirent position avec dix-huit bricks et huit brûlots, qu'ils échelonnèrent sur trois lignes, de manière que six vaisseaux seulement pouvaient être engagés et combattre de front. Rétablissant l'égalité numérique, quoique inférieurs en échantillon

et en artillerie, leurs bâtiments incendiaires, que les Turcs redoutaient, compensaient leurs avantages au point qu'ils se crurent invincibles au moyen de la triple barrière de feux qu'ils opposaient à un ennemi assez stupide pour avoir entrepris de pénétrer dans le golfe par cette passe étroite. L'amiral des Hellènes fit aussitôt signal au restant de son escadre de manœuvrer pour cingler au vent des îles, afin d'attaquer l'arrière-garde ennemie. Le canon se fit entendre, et le combat commença par pelotons. Au même instant un brûlot lancé par les Grecs attaqua une frégate turque par la poupe. Elle commençait à s'embraser, quand une cinquantaine de ses matelots s'étant précipités sur cet esquif parvinrent à briser ses grapins, mais le feu devint si violent qu'ils furent tous ou brûlés ou noyés, tandis que les Hydriotes n'eurent que deux hommes blessés par la fusillade. On se battait pendant ce temps avec vivacité dans le canal, et l'artillerie de la forteresse de Spetzia était si bien servie, que c'en était fait des barbares, si les vents, qui vinrent à cesser, n'avaient pas retenu en calme les vaisseaux destinés à les prendre entre deux feux.

Les habitants d'Hydra, ayant à leur tête le saint évêque d'Égine, réunis sur le rivage attendaient avec anxiété le résultat d'une bataille qui allait décider du sort de la Grèce, quand une de ces péripéties impossibles à prévoir vint attrister leurs regards. Plusieurs fois j'ai été tenté de quitter la plume pour dérober ce fait à l'histoire, en taisant la conduite

de cette frégate si malheureusement compromise dans une fausse démarche, lorsqu'elle attaqua, sous la forteresse d'Hydra, une goëlette chargée des otages turcs de Nauplie, sur laquelle elle n'avait nul droit, ni aucun contrôle à exercer. Un boulet tiré de son bord traversa ce frêle navire, blessa, dit-on, deux matelots et une femme enceinte qui se trouvait sur la plage. A cet aspect les Grecs se précipitent vers leurs batteries. Mais bientôt dociles à la voix de leurs gérontes, ils s'arrêtent! Le sang innocent fut épargné; et la seule vengeance que le sénat d'Hydra tira de cette injure, fut d'inscrire autour du trou du boulet, la date d'un évènement que les Grecs s'empresseront sans doute d'oublier, en réfléchissant que des fautes de cette nature sont personnelles.

Après un combat qui dura pendant six heures de temps, les Turcs se retirèrent sans avoir pu forcer le passage et les deux flottes s'observèrent réciproquement jusqu'au 23 après midi. En ce moment le capitan pacha donnait en plein dans le golfe d'Argos, en doublant le sud de l'île de Spetzia, tandis que les vaisseaux grecs y entraient par le détroit d'Hermione, qu'ils avaient si vaillamment défendu les jours précédents. Les deux armées ne pouvaient manquer de se rencontrer; et elles se rapprochaient tellement qu'un brûlot grec, stationné à la pointe de l'île, se trouva si près des Turcs, qu'il échappa, en quelque sorte, d'une façon miraculeuse à leur canonnade.

On en était à ce point, quand la frégate qui avait attaqué la goëlette chargée des otages, se trouvant

alors dans la partie occidentale du golfe, s'empressa d'expédier un officier à l'amiral turc pour le complimenter, et régler avec lui le salut d'usage. Ce fut alors aussi qu'un nègre échappé d'Hydra, où il était prisonnier de guerre, fit connaître au capitan pacha les dispositions prises par les insurgés pour l'incendier; mais cette révélation lui devint plus nuisible qu'utile. Soit qu'il en fût intimidé ou non, au lieu de poursuivre sa marche, il fit aussitôt prier le commandant de la frégate étrangère, de vouloir bien prendre sous son convoi un bâtiment autrichien chargé de grains destinés au ravitaillement de Nauplie, n'osant pas l'escorter lui-même avec les quatre-vingt-quatre vaisseaux qu'on lui avait confiés spécialement pour sauver ce boulevard, duquel dépendait la possession de la Morée. On en avait trop fait pour les Turcs, et cette fois la complaisance ayant déja dépassé les limites de l'équité, on éluda de le satisfaire, quoiqu'il s'abaissât jusqu'aux supplications. La frégate étrangère cingla vers Astros, et le vent étant tombé, le calme auquel succédèrent les brises du fond du golfe s'étant opposé à la marche des ottomans, les Grecs, qui avaient l'avantage de position, mirent en panne par groupes. Durant la soirée des grains pluvieux se succédèrent, les nuages condensés lancèrent des rafales, l'orage gronda de tous côtés sur les montagnes, et le ciel enflammé parut annoncer aux barbares qu'il s'opposait à leurs tentatives.

Le 24 au matin, après une nuit orageuse, le soleil, s'étant levé au milieu d'un horizon sans nuages,

découvrit les deux armées qui étaient en présence. Le golfe d'Argos présentait, dans cet instant, le plus beau spectacle que les mers de la Grèce eussent depuis long-temps offert aux regards des hommes. La flotte ottomane, forte de quatre-vingt-quatre voiles, au nombre desquelles on comptait sept vaisseaux de ligne, quinze frégates, des corvettes, des bricks, deux bombardes, portant plus de deux mille canons en bronze, favorisée par une belle brise du large, s'avançait contre l'escadre grecque, composée de soixante bâtiments de faible échantillon et de quinze brûlots. On voyait d'un côté la puissance courbant les flots sous ses vaisseaux chargés de soldats et d'artillerie; de l'autre la surveillance unie à l'activité, suivant tous les mouvements des infidèles qu'elle cherchait à attirer au fond du golfe. Les Turcs n'étaient plus qu'à dix milles de Nauplie, les assiégés touchaient au moment de leur délivrance, lorsque leur flotte s'arrête tout-à-coup et détache le brick autrichien qui, après avoir passé sous la poupe du capitan pacha, fait voile vent arrière vers la plage de Tirynthe. C'était sur ce bâtiment que reposait le sort de Nauplie, les Turcs le suivaient des yeux, quand deux navires grecs, l'un servant de garde à la petite forteresse, et l'autre qui était un brûlot caché derrière l'île Pityuse, lui donnent chasse et le capturent à la vue des barbares.

A cet aspect, le capitan pacha se couvrant de voiles, donne le signal de retraite à son armée, et ses vaisseaux consternés manœuvrent en désordre pour sortir

u golfe d'Argos. Les Grecs poussent en même temps le cri de *victoire à la croix!* Elle triomphe, ils ont saisi le bâtiment autrichien duquel dépendait la réduction de Nauplie. On trouve à bord un approvisionnement de grains et la correspondance de l'amiral mahométan (1), monument propre à démontrer à ceux qui

---

(1) Première lettre trouvée dans la correspondance interceptée.

Le capoudan pacha au commandant de Nauplie : Que le miséricordieux lui soit en aide!

Grace au tout-puissant Allah, il y a presque un mois que les affaires de l'Épire ont commencé à prendre une tournure favorable. Le château appelé Souli a été pris par S. A. le pacha de Janina, Omer Brionès; les infidèles qui étaient dedans ont été en partie mis à mort, et les autres se sont sauvés dans les montagnes. En face de Patras, plusieurs visirs sont entrés dans le lieu appelé Missolonghi, après s'être rendus maîtres de tous les pays voisins; il y a deux jours que nous avons cette nouvelle, qui est très-certaine.

S. A. le grand sérasker Khourchid pacha se dirige sur la Morée avec un nombre considérable de troupes. Notre invincible armée de Corinthe n'a rien souffert jusqu'à présent, et se prépare à descendre vers Nauplie pour vous fournir des vivres en abondance. Nous sommes sortis de Patras avec notre invincible flotte le 13 du mois dernier; mais les vents contraires ne nous ont permis d'entrer dans le golfe d'Hydra et de Spetzia que le 5 du courant, mois de Mouharrem. Ce jour ayant vu quatre-vingts bâtiments des Dgiaours Hydriotes et Spetziotes devant notre invincible armée, qui se dirigeaient avec intrépidité contre nous, nous avons formé une ligne de bataille; et les infidèles persistant dans la détermination de nous

cherchent des matériaux propres à écrire l'histoire dans les annales turques, le fond qu'on doit faire sur les récits de leurs écrivains.

---

résister, nous avons combattu pendant près de six heures. Mais, grace au tout-puissant Allah, et par la faveur de notre Prophète, nos batteries ont coulé à fond six de leurs bâtiments, et dix autres, dont une corvette et un brick, ont été incendiés par notre feu.

Grace au tout-puissant Allah, nous avons de bonnes nouvelles de toutes parts. Vous serez informés dans ce moment que dans la grande bataille que nous avons livrée aujourd'hui aux Hydriotes avec notre invincible flotte, nous les avons accablés. On va continuer à les poursuivre jusqu'à ce qu'ils soient entièrement détruits, et c'est dans ce moment que nous vous envoyons un bâtiment avec des vivres.

Le 9 mouharrem.

Seconde lettre.

Assurés du mauvais état dans lequel se trouvait la forteresse de Nauplie, à cause de la pénurie des vivres, nous vous envoyons un bâtiment autrichien chargé de sept mille kilos de maïs en farine, et fasse le ciel qu'il vous arrive! A peine entré au port, faites le débarquement de la cargaison, et vérifiez-en la quantité, pour remettre une lettre de crédit au capitaine, afin qu'il soit payé par le gouvernement impérial de S. H. à Constantinople, suivant nos conventions. Vous acquitterez le nolis, et ferez débarquer les objets sans payer de rétribution.

Comme il n'y a pas suffisamment de profondeur d'eau dans le fond du golfe, notre invincible armée ne peut y entrer; nous sommes en outre assurés que près du petit fort de Nauplie, il y a six brûlots des Dgiaours, et de plus dix autres brûlots à l'île de Spetzia, préparés pour nous incendier.

La flotte turque tira des bordées pendant toute la nuit du 24 au 25 pour sortir du golfe d'Argos, en abandonnant un de ses bricks, qui fut brûlé par les Grecs. Ceux-ci, dans l'après-midi du même jour, parvinrent, en serrant le vent, à engager des combats partiels, et ils avaient réussi à attirer plusieurs frégates turques dans l'est de l'île de Spetzia, quand un brûlot se montra. Il voulait couper la retraite aux barbares, mais il manœuvra trop tard; car ils le virent à peine déboucher qu'ils virèrent de bord, en tirant leurs canons de poupe dans la direction qu'il tenait pour les chasser. Ce fut ainsi, en fuyant devant une frêle embarcation, que les Turcs s'éloignèrent des parages de la Grèce, où ils ne se montrèrent que pour attester à la face du monde leur impéritie, leur lâcheté et la honte éternelle du Croissant.

Le 27 septembre, l'amiral de l'*invincible armée* de Sa Hautesse forçait de voile pour s'éloigner des côtes de l'Argolide, lorsqu'une tempête furieuse, sortie du sein des nuages qui enveloppaient l'horizon, assaillit tout à coup ses vaisseaux. Le vent, sautant d'un point du compas à l'autre, les disperse;

Continuez, illustre gouverneur, à vous régler comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour. De notre côté, nous redoublerons d'efforts pour vous envoyer des vivres. C'est pour cela que nous vous écrivons la présente.

Le 9 du courant mois de mouharrem.

Une troisième lettre était relative à deux autres bâtiments autrichiens chargés de vivres, que les vents contraires avaient forcés de relâcher à la Sude dans l'île de Candie.

et les vagues soulevées, l'orage, les éclats de la foudre portant l'épouvante, font perdre le courage aux matelots, qui naviguent à l'aventure. Les uns se laissent emporter vers la Sicile, où ils arrivent endommagés, tandis que les autres naufrageaient au fond de la grande Syrte, et que le superbe capitan pacha, suivi du gros de l'escadre à moitié démâtée, entrait au port de la Sude. Suivant l'usage immémorial de sa nation, il ne se trouva pas plus tôt en sûreté, qu'il annonça à l'armée d'Égypte, commandée par Hassan lieutenant de Méhémet Ali, qu'il avait ravitaillé Nauplie et remporté une victoire éclatante sur les Hellènes.

On le crut sur parole; car, jamais en Turquie on ne discute les bulletins d'un général ni d'un ministre, aussi long-temps qu'ils sont en place. *Le maître l'a dit*, telle est l'expression de l'esclavage; mais jamais nouvelle ne pouvait arriver plus à propos pour calmer les inquiétudes de Hassan pacha. Ce sérasker du vice-roi philanthrope, qui a régénéré l'empire des Pharaons, en s'emparant de tous les biens fonds; en s'appropriant le monopole du commerce; en faisant nettoyer, au prix du sang de trente mille Fellahs, morts sous le bâton, un canal qui porte les eaux du Nil à Alexandrie, dont les talus sont garnis de palissades formées avec les ossements des malheureux employés à ce travail, Hassan, né, dit-on, comme son illustre seigneur, d'un chef de brigands de la Macédoine transaxienne, ne portait plus ses regards que vers un effrayant avenir. La peste, qui régnait à Mem-

phis, avait été introduite dans son armée par les vaisseaux chargés de lui fournir des vivres. De dix mille hommes venus avec lui sur une flottille de cent cinq bâtiments, au nombre desquels on comptait les chebecks de Barbarie, il n'en restait pas la moitié. La contagion régnait à la Canée, à Candie, à Rethymos, à la Sude, et il soutenait une guerre si désastreuse contre les Crétois insurgés, qu'il venait d'être obligé de demander de nouveaux renforts à son maître.

Il ne pouvait pas, à l'exemple de l'amiral de Sa Hautesse, cacher ses désastres, car il comptait à peine, de tant de soldats qui l'avaient suivi, quatre mille hommes effectifs sous ses drapeaux. Les plus braves avaient péri dans des engagements partiels, qui consistaient à s'emparer de la plaine que les insurgés réoccupaient presqu'aussitôt qu'il était parvenu à les repousser dans leurs montagnes. Jamais il n'avait pu franchir les défilés du mont Ida qui conduisent à Sphakia, quoiqu'il eût accordé des primes considérables à ses soldats pour les emporter. Ils avaient été écrasés, comme les Titans armés contre l'Olympe, sous les rochers que les Crétois faisaient rouler sur leurs hordes; et un corps de Turcs sortis de la forteresse de Candie, qui avait disparu, portait l'épouvante parmi les mahométans. Les Grecs à son aspect avaient pris la fuite, afin de se faire poursuivre, l'avaient attiré à une lieue et demie de la place, lui avaient coupé la retraite, et, de douze cents hommes qui le composaient, aucun n'avait reparu pour rapporter des nouvelles de cet évènement fatal.

Les Turcs, qui font rarement assez de cas de leurs ennemis pour s'informer de leurs noms, savaient, à force de les avoir trouvés devant eux, qu'ils avaient eu affaire, dans ces différents combats, à Astygès, à Campo Doro et au brave Koumourlis, dont le souvenir les faisait entrer en fureur, depuis que, jetant le masque de l'islamisme, sous lequel sa famille s'était perpétuée depuis deux siècles dans l'île de Crète, il s'était déclaré le champion de la croix. Ils connaissaient aussi celui de Comnène Aphendoulieff, mais pour le mépriser; car ce sectaire, amphibie de l'Hétérie et d'un pouvoir occulte, ne les avait jamais combattus qu'avec des proclamations. Il vivait maintenant renfermé dans une tour qu'il refusait de remettre aux Crétois, sous prétexte qu'il en avait pris possession en vertu des pouvoirs du *Régent de la Grèce*, auquel seul il était comptable de ses actions; mais ce rôle équivoque devait bientôt finir. En attendant, le sérasker du vice-roi d'Égypte se consumait, lorsqu'un bâtiment autrichien, arrivant de Damiette, lui apprit qu'il ne pouvait plus compter sur les secours qu'on devait lui expédier de ce port.

Les Kasiotes, irrités d'avoir perdu quelques-unes de leurs barques, obligées de faire côte sur l'île de Crète, à l'apparition de l'escadrille égyptienne dans la mer Égée, n'avaient pas tardé à tirer vengeance de cet affront. Leurs barques à vingt paires de rames avaient aussitôt mis en mer; et les prises nombreuses qu'elles firent, ne tardèrent pas à obliger les bâtiments marchands turcs, à ne pouvoir navi-

guer qu'avec escorte. Ne trouvant plus ainsi de proie à capturer, ils résolurent d'aller chercher l'ennemi dans ses ports; et, informés qu'on préparait à Damiette un convoi destiné pour l'armée de Hassan pacha, ils se dirigèrent vers l'embouchure Pelusiaque du Nil. Quatre de leurs armements, étant en conséquence arrivés le 17 septembre dans ce parage, passèrent le Bogaz et s'emparèrent de dix-neuf transports chargés de riz, et d'un paquebot, sur lequel ils trouvèrent un trésor d'un million en piastres fortes d'Espagne (1). Maîtres de ce butin, les Kasiotes, qu'on avait jusqu'alors qualifiés de pirates, aussi jaloux de prouver leur délicatesse, que de causer des dommages aux Turcs, chargèrent un vaisseau qu'ils abandonnèrent sur la rade, des colis ou ballots portant la marque des factoreries européennes, parce qu'ils pouvaient appartenir à quelque maison franque établie dans le Levant, et ils se retirèrent en emmenant leurs prises à la vue des Turcs, qui s'étaient sauvés sur le rivage du Nil.

Ce rapport, propre à consterner Hassan pacha, fut aussitôt transmis à Constantinople par le capitan pacha, qui dénonçait à la Sublime Porte l'audace des Kasiotes, chose plus facile que de la réprimer; ainsi que celle des Samiens. Ces derniers, écrivait-il à Khalet effendi, non contents de faire des descentes presque journalières sur les côtes de l'Asie Mineure, venaient de fortifier le port Vathi, et de creuser à

(1) Environ cinq millions quatre cent mille francs.

l'entrée des défilés des fossés de soixante pieds de large sur vingt-cinq de profondeur, pour en défendre l'approche. Tel était le sens de la dépêche plus que ridicule du capitan pacha, auquel on répondit *de ne pas rentrer à Constantinople, mais de tenir la mer et de venir le plus tard possible hiverner aux Dardanelles, sans se présenter devant la face resplendissante de gloire du sultan, avant d'avoir calciné Samos, Psara, Hydra et Spetzia.*

La Porte, après cette réponse, tourna ensuite ses regards vers la Perse, d'où le prince royal Abbas Mirza était sorti vers la fin de juillet, après les négociations infructueuses du résident anglais Willoch, pour se diriger sur Erzeroum. Le 3 août il avait battu les Turcs, et sans le *choléra morbus* qui affligea son armée, il se serait emparé de Bagdad. Quoique la guerre fût peu de chose dans cette partie de l'empire ottoman, on jugea convenable de traiter, et la légation anglaise s'étant offerte comme médiatrice, elle trouva convenable de réexpédier en Perse son résident pour réconcilier deux souverains qui n'avaient aucun intérêt bien marqué à se faire la guerre.

Le sultan, pour l'amour duquel M. Willoch, ministre de S. M. B. auprès du Cha de Perse, venait de reprendre la route de Théran, afin d'y négocier un arrangement favorable aux Osmanlis, et le lord Strangford, ainsi que l'internonce d'Autriche, qui avait eu l'honneur de complimenter Sa Hautesse en langue turque, cheminaient pour aller plaider la cause des Barbares aux assises royales de Vérone, quand

l'ordre qu'on vient de rapporter fut expédié au capitan pacha.

Le divan était irrité contre lui; car son impéritie ne pouvait être révoquée en doute, quoiqu'en bonne justice, on eût dû s'enquérir avant de l'employer, s'il avait la capacité requise, plutôt que d'être réduit à le châtier pour une faute imputable, dans ce cas, aux ministres. Nauplie n'avait point été ravitaillée; Drama Ali était battu; l'armée de Khourchid s'était débandée; plusieurs familles turques de Morée, sur la foi des bulletins émanés de l'étrier impérial du successeur des caliphes, avaient péri victimes de leur empressement à se rapatrier. Les milices de Constantinople murmuraient contre Khalet effendi, qui s'en prit au janissaire aga, qu'on destitua avant d'arriver jusqu'au favori du jour. Celui-ci crut, à son tour, conjurer l'orage en rejetant la cause des malheurs publics sur ceux qui avaient suscité la guerre en faisant proscrire Ali pacha de Janina, et on se rappela à ce sujet d'Ismaël Pachô bey, qu'on avait exilé à Démotica. Il fut, selon l'usage, accusé, jugé, condamné, sans comparaître, sans être entendu, sur le bon plaisir du souverain, et sa tête, qui figura le 1er novembre à la porte impériale du palais de Sa Hautesse, apprit au public, par le yaphta qu'on y avait attaché, la cause de sa mort (1). Le sang

(1) **Traduction du Yaphta cloué à la tête d'Ismaël Pachô bey, exposée à la porte du sultan Mahmoud.**

Le ci-devant gouverneur de Janina, Ismaël Pachô bey, exilé depuis quelque temps à Démotica, étant l'auteur de la révolte

des Souliotes, de l'évêque de Hiéroméri, qu'il avait dénoncé, et des chrétiens épirotes était vengé par le peuple anti-chrétien, que la providence réserve, dans sa justice éternelle, à se déchirer de ses propres mains, à défaut de vengeurs pour le rejeter dans les landes de la Tartarie.

Il est difficile de s'arrêter dans la carrière du crime! L'exécution d'Ismaël Pachô bey fut suivie de celle de plusieurs des conseillers de l'ancien visir Ali pacha de Janina; et ce qui surprit fut d'apprendre qu'on s'était contenté de renfermer Vasiliki dans une maison particulière (où elle vit encore du pain de l'aumône), tandis que son frère Simon se trouvait à la tête des insurgés du Pinde. Les janissaires se calmèrent à la vue de ces exécutions; le prix du pain fut diminué, et le sequin de dix piastres, fixé à douze par un firman de Sa Hautesse, enrichit d'un trait de plume le trésor et les particuliers, qui ne tardèrent pas à payer les denrées un quart en sus du cours ordinaire auquel on les achetait avant cette opération fiscale.

Pendant que ces mesures d'anarchique administration s'exécutaient à Constantinople, les Hydriotes,

---

de Cacosouli, et étant convaincu d'entretenir des relations en Albanie pour soulever cette province, vient d'attirer sur lui la colère de Sa Hautesse. De tout temps cet homme a été porté à ourdir des intrigues; en conséquence, pour délivrer la société de ce perturbateur, un arrêt de mort vient d'être lancé contre lui, et il a été, en vertu de cet ordre fatal, décapité à Démotica,

ET CELLE-CI EST LA TÊTE D'ISMAEL PACHO BEY.

qui avaient relâché le bâtiment autrichien violateur du blocus de Nauplie, en lui laissant jusqu'à sa cargaison, s'empressèrent de détacher dix-huit bricks, fins voiliers, à la poursuite de l'amiral. Ceux-ci, après l'avoir observé jusqu'au port de la Sude, cinglèrent aussitôt vers l'île de Samothrace, où l'on avait déposé, comme on l'a rapporté dans le cours de cette histoire, une partie des religieux du mont Athos, qui s'étaient soustraits au glaive d'Aboulouboud pacha de Salonique. Leur sollicitude pour les pères de la Sainte-Thébaïde et un objet plus religieux encore les attiraient vers cette île mystérieuse, qui fut de tout temps le sanctuaire des initiations, que nul mortel n'osait révéler. On y avait déposé la croix donnée autrefois par l'empereur Constantin aux religieux de la Vierge des Blaquernes, qui la transportèrent dans la suite des temps au mont Athos.

L'amiral André Vôcos Miaoulis et ses matelots étaient trop religieux pour s'enorgueillir des succès maritimes qu'ils avaient obtenus. Ils ne pouvaient les attribuer qu'à la protection toute-puissante de la Providence, qui avait confondu l'orgueil des Turcs, et comme la victoire vient de Dieu, on résolut de décerner les honneurs du triomphe à sa croix en la transportant, escortée de l'escadre grecque, à travers les îles de la mer Égée, pour la déposer à Hydra. Un aviso fut aussitôt expédié pour annoncer cette résolution dans les Cyclades et à l'amirauté des Hydriotes, qui se préparèrent par des jeûnes et des lustrations à recevoir le Palladium immortel de la Grèce régénérée,

mais, hélas! non pas restaurée, car il lui restait encore des torrents de larmes et de sang à verser avant d'arriver à ce but désiré.

Jamais Délos n'attendit avec autant d'empressement les théories qui abordaient à ses plages avec des hécatombes parfaites; jamais Israël ne soupira avec plus d'amour après le retour des lévites chargés de rapporter l'arche d'alliance dans le temple de l'Éternel, que les chrétiens d'Hydra après l'apparition du vaisseau chargé du signe auguste de notre rédemption. On devait le reconnaître à une flamme de pourpre arborée au grand mât du vaisseau amiral. Les vigies, l'œil à l'horizon, frémissaient d'impatience, et dès qu'elles signalèrent la nef sacrée, le tonnerre de l'artillerie des redoutes et des châteaux ébranlèrent les échos de l'Argolide. On comptait les instants, et les sémaphores ayant annoncé l'approche de l'escadre, Cyrille, évêque d'Égine, accompagné du sénat, de l'amirauté, des dicastes, des éphores, d'un peuple nombreux et du labarum; qui précédait la pompe, descendit au rivage, entouré du clergé.

L'ancre venait de tomber, lorsqu'on vit un groupe de religieux de l'ordre de saint Basile, soutenus par les matelots, descendre dans des gondoles couvertes de tapis, et former un cortége autour de la yole de l'amiral, sur laquelle un Hégoumène, tenant la croix entre ses bras, voguait vers le môle.... Le peuple, les magistrats, une multitude de femmes se prosternent et inclinent le front dans la poussière, tandis que les prêtres font fumer l'encens. Le palladium sacré

est remis aux mains de Cyrille, et la litanie reprend aussitôt le chemin de l'église du Pantocrator, plus connu sous le nom de *Monastère*, en chantant le *Trisagion*.

Gloire au trois fois saint, disaient Cyrille et les ministres du Seigneur; *gloire au Dieu immortel* répondaient les vieillards : *Étoile des mers, ô Marie!* chantaient les femmes et les enfants, *sois propice à nos nautonniers! Astre toujours brillant, qui précèdes et accompagnes le lever et le coucher du soleil, guide à jamais nos vaisseaux et leurs équipages à la victoire!*

Que ce jour soit célébré dans les siècles des siècles, dit l'évêque Cyrille après avoir déposé la croix dans le sanctuaire, et le peuple ayant répondu *amen*, on fit silence pour entendre de sa bouche l'oraison funèbre des martyrs de Chios, qui devait terminer cette sainte cérémonie.

Essuyant ses yeux baignés de larmes, qu'il tint long-temps élevés au ciel, Cyrille prit pour texte de son discours ces paroles du roi prophète : *Ils ont, seigneur, affligé ton peuple; ils ont opprimé ton héritage; ils ont mis à mort la veuve et l'étranger; ils ont tué les orphelins!*

Embrassant son sujet de toute la hauteur des idées religieuses que ce moment solennel lui rappelait, le prélat, après avoir représenté à ses auditeurs les délices de Chios, son air embaumé, ses élysées enchanteurs, la vie douce et prospère de ses habitants, qu'il compara aux illusions d'un songe; soulevant tout-à-

coup le linceul jeté sur les quarante mille martyrs tombés sous le fer des barbares, s'écria d'un ton souverain : *la voilà, mes frères, cette mort, ou plutôt ce triomphe, qui, les arrachant à un monde périssable, a transporté nos frères dans une patrie à jamais exempte d'orages et de larmes! contemplez ces quarante mille enfants, hommes, femmes et filles. O mort! que tu es belle pour le chrétien! Salut, tombeaux vénérables! Mânes des martyrs, salut! Dômes du ciel, ouvrez vos parvis éblouissants, les vainqueurs s'avancent! Le fils de l'homme convie les martyrs couronnés à entrer dans la céleste Jérusalem; il les appelle : venez, vieillards des autels, colombes du Seigneur, vierges sans tache, enfants bénis de mon père, approchez, et vous, mon peuple chéri, entrez dans la lumière éternelle; vous avez mérité la palme du combat.*

L'orateur, arrivé à cette partie de son discours, ne pouvant plus maîtriser les sanglots de l'auditoire, s'arrêta lui-même pour verser un torrent de larmes, et redevenu homme avec les hommes qui l'entouraient, il ramena leur attention sur la scène ensanglantée de la Grèce, pour les avertir de se préparer à de nouveaux dangers.

Le dieu qui nous a suscités dans la sagesse de ses impénétrables desseins va nous guider par la main contre les implacables ennemis de son nom. Il n'admet ni partage, ni transaction avec Moloch, ce dieu jaloux, qui réunira un jour tous ses enfants autour de son trône. Déja il nous aurait ac-

cordé l'assistance des rois pasteurs des peuples de la chrétienté; mais il les éprouve eux-mêmes en ce moment; car un nuage leur dérobe la vérité. Formé des vapeurs de la calomnie, on nous a montrés, à travers ce prisme imposteur, aux princes de la terre, sous les couleurs de révoltés anarchiques. Mais cette accusation tombera devant les monarques, lorsqu'ils verront que, combattant pour la croix, sous l'étendard de la croix, nous aurons, par elle et avec elle, triomphé du peuple antichrétien.

Déja, mes frères, vos députés, réunis à Astros, ont fait choix d'hommes recommandables pour porter les vœux de la Grèce à la connaissance des souverains qui doivent se réunir à Vérone. C'est à vous de mériter qu'ils vous soient propices, en ceignant l'épée de la valeur. Nos frères de l'Étolie nous appellent; la mer vous présente de nouveaux lauriers à moissonner, et Dieu vous ordonne de marcher à l'ennemi.

Aux combats, à la gloire, au martyre, marchez sous l'étendard du Roi des rois!

CHAPITRE VI.

Situation de la Hellade au mois de septembre 1822; — de Cos. — Moines sellés et bridés dans l'île de Cypre. — État prospère de Samos et de Psara. — Délibérations du congrès réuni à Astros. — Intrigues dévoilées. — Projet d'envoyer des députés à Vérone. — Discussion à ce sujet. — Rédaction et acceptation de l'adresse aux monarques chrétiens. — Désignation des envoyés chargés de la porter. — Michel Comnène Aphendoulieff rappelé de l'île de Crète, — remplacé par un Harmoste, ou conciliateur. — Discussion remarquable sur les finances. — André Louriotis envoyé à Londres pour former un emprunt. — Bons territoriaux. — Plan de la campagne d'automne. — Mesintelligences entre Omer Brionès et Routchid pacha. — Intrigues funestes du consul anglais de Prévésa. — Il séduit plusieurs capitaines Acarnaniens. — Trahison infame de Georges Varnakiotis. — Circulaire de D. Makrys. — Invasion de l'Acarnanie par les Turcs, — et de l'Étolie. — Sages dispositions de Mavrocordatos. — Affaire du 4 novembre, — conduite héroïque de Marc Botzaris. — Il embarque sa famille pour Ancone. — Blocus de Missolonghi par les Osmanlis.

Les Grecs étaient vainqueurs; mais de quelque côté qu'ils portassent leurs regards, ils ne se reposaient presque plus que sur un pays désolé. L'Argolide, délivrée des barbares, n'offrait au loin que des villages incendiés; la Mégaride, l'Attique et la Béotie étaient couvertes de décombres. L'Eubée était soule-

vée; mais les Turcs, qui occupaient les places fortes, continuaient à y porter l'épouvante, et les chrétiens, expulsés des plaines, vivaient retranchés dans les montagnes. On avait perdu l'Acrocorinthe, et la bande noire de Zante, composée d'hommes sans honneur, qui avaient un crédit ouvert sur le trésor impérial de Constantinople pour approvisionner les places fortes de Morée occupées par les Turcs, pouvait prolonger l'effusion du sang. Le sultan lui devait la conservation de la forteresse de Lépante et de ses châteaux, de l'acropole de Patras, de Modon, de Coron, et on pouvait encore craindre que quelques bâtiments chargés de grains ne pénétrassent dans Nauplie, quoique on fût maître du fort qui forme la clé du port.

Les rapports extérieurs, dont le sénat des Hellènes prit ensuite connaissance, ne parlaient plus de Chios que comme d'un ossuaire couvert des squelettes de sa population. Cos et Rhodes étaient au pouvoir des Turcs, qui avaient égorgé une partie de leurs habitants. Il en était de même de Cypre, où soixante-deux bourgs et villages avaient entièrement disparu. Les Turcs, suivant leur expression familière, continuaient à y *chasser aux chrétiens*. Plusieurs églises avaient eté converties en mosquées, d'autres en écuries, et le pacha de Césarée, enchérissant sur ses pareils, avait poussé la démence de la cruauté jusqu'à faire seller et brider les moines du couvent de Panteleïmon. Ses officiers avaient pris plaisir à parcourir les campagnes montés sur le dos de ces infortunés, dont plusieurs étaient morts de fatigue, de coups de fouet, ou étouf-

fés par le mords, qu'on leur introduisait dans la bouche en leur brisant les dents. Dans plusieurs parties de l'île, on avait brûlé les vignobles, coupé les arbres fruitiers, embrasé les forêts, et l'opulente île de Cypre, dépouillée de ses bosquets, ne présentait plus qu'une scène de ruines et de tombeaux.

A côté de ce tableau tracé par le comte Métaxas, il montrait Samos, la terreur des barbares, portant périodiquement le fer et le feu au sein de leurs possessions de l'Asie Mineure, Psara, victorieuse du capitan pacha Kara Ali; mais Lesbos était encore esclave, et Syros, non contente de rester étrangère à la cause de la croix, était devenue le centre de l'espionnage du gouvernement ottoman. Tout ce qu'il y avait d'ennemis des insurgés semblaient s'y être réunis; on y conspirait ouvertement contre les Hellènes; on s'y réjouissait de leurs désastres; on avait célébré les hécatombes de Chios par des danses, et les concerts joyeux n'y étaient jamais interrompus que par le récit des victoires des Grecs, qui étaient des jours de deuil pour les Syriotes. Kasos, avec ses *scampa via* (1), qui faisaient la gloire de la marine des Cyclades, aurait depuis long-temps châtié tant d'impudence; mais des raisons politiques obligeaient le sénat à dissimuler l'injure nationale.

(1) Le scampa via, ou bateau de chasse, en usage à Kasos, et maintenant à Psara, qui en a fait construire un nombre considérable, est une espèce de demi-chaloupe canonnière, armée d'un ou deux canons, propre à aborder toutes les côtes, à pénétrer dans toutes les anses et à faire les coups de main

L'île de Crète, qui appelait depuis si long-temps l'attention du gouvernement hellénique, ne réclamait ni hommes ni argent, mais le rappel de Michel Comnène Aphendoulieff, et l'assistance d'un magistrat éclairé pour diriger ses affaires. Enfin les Grecs, informés du départ pour Vérone des ambassadeurs Strangford et Lutzoff, persuadés que l'équité des souverains ne consentirait pas à prononcer dans leur cause, sans entendre la voix suppliante des défenseurs de la croix, ils résolurent de leur envoyer une députation. On conçut en même temps l'idée de faire partir pour Londres un commissaire chargé de faire connaître l'état de la Grèce à la société des Philhellènes d'Angleterre, et d'aviser aux moyens de former, par leur entremise, un emprunt hypothéqué sur les biens du Vacouf ou propriétés qui avaient appartenu aux mosquées. Elles avaient, dans l'antiquité, formé l'apanage du Parthénon, du temple d'Olympie, avant d'être annexés à la mense des métropoles chrétiennes, auxquelles les mahométans les avaient enlevées pour en doter les synagogues de leur fausse religion; ainsi la reprise de ces biens était légitime.

Ce n'était point, comme on voit, sur de vaines théories, que les chefs de la Grèce, réunis à Astros,

---

les plus hardis. Chaque barque de cette espèce est équipée de vingt paires de rames, pourvue de voiles latines taillées en aile d'oiseau, et porte soixante à cent hommes pour le service de la manœuvre, de l'artillerie et de la mousqueterie; son genre d'attaque est ordinairement l'abordage.

allaient prendre des résolutions captieuses, basées sur des abstractions idéologiques. Les hommes appelés à délibérer n'étaient point des rêveurs égarés pendant long-temps dans des projets chimériques, qui cherchent l'ordre où il n'existe pas, mais des gens instruits par l'adversité et empressés d'aller au-devant des maux qu'ils n'avaient pu éviter. Ils étaient convaincus que s'il est facile de combattre les grandes passions, parce qu'on peut les attaquer en face, il était presque impossible de déjouer les menées obscures, parce qu'elles s'élaborent comme les poisons, loin des yeux de ceux qu'elles atteignent. L'expérience leur avait également démontré dans l'application de l'acte constitutionnel d'Épidaure, que les changements, pour arriver au mieux possible dans le gouvernement d'un état, doivent être lents ; et que la maturité des projets fait leur force.

Ces considérations étaient corroborées par des exemples récents. Les intrigues de Théodore Négris, qui avait entraîné dans son parti la famille des Délilanéi de Caritène, jointes aux ressentiments de Jean Logothète de Livadie contre Odyssée, avaient compromis le salut de la patrie. On avait perdu l'Acrocorinthe par un aveuglement fatal et une confiance présomptueuse dans des moyens de défense qu'on n'avait pas pour résister aux Turcs, que de vains orateurs, prompts à fuir dans le danger, représentaient comme incapables de tenir la campagne. Ces démagogues hétéristes étaient maintenant réfugiés dans les îles Ioniennes, où la plupart, changeant de rôle,

avaient déposé les armes, qu'ils étaient indignes de porter, pour revêtir le *tribonium des scholars*, et se faire rhéteurs ou maîtres d'école. On convenait qu'on avait accordé trop de confiance à D. Hypsilantis qui, persistant à se croire prince et délégué de son frère le régent captif de la Grèce, dédaigna le titre qu'on lui avait décerné pour prendre celui de *patriote*, que son orgueil était loin de justifier. Enfin on avouait qu'on s'était laissé trop facilement déterminer à entreprendre la campagne d'Épire, qui avait causé la ruine des Souliotes, et mis en problème le sort de la Grèce occidentale. Il fallait désormais prévenir de semblables calamités; mais avant d'y aviser, on mit en délibération l'envoi de la députation des états de la Hellade au congrès de Vérone.

En abordant cette importante question, le comte Métaxas, croyant nécessaire de prévenir les objections qu'on ferait à la démarche qu'il provoquait, essaya de démontrer qu'en principe rigoureux de justice, les augustes souverains ne se refuseraient pas à entrer en communication avec un état non reconnu, parce qu'écouter un rapport quelconque quand il est respectueux, n'est pas y donner son assentiment. Il lui semblait que s'il est dangereux de favoriser la révolte, on ne pouvait se prévaloir de ce principe pour attaquer la révolution des Hellènes, parvenue au point d'avoir un gouvernement installé, et d'avoir rendu, par ses victoires, le rétablissement du pouvoir de l'ancien souverain, plus que problématique. C'était le cas où se trouvait la Hellade. Le sultan, loin de

prétendre à exiger des secours des princes chrétiens contre ses anciens sujets, puisqu'il n'existait aucuns traités obligatoires à cet égard, rejetait leur médiation sous ce rapport et sous celui des différends survenus entre lui et la Russie. Il n'avait pas fallu des raisons aussi décisives pour faire reconnaître Cromwell et plusieurs autres usurpations heureuses.

Sans doute, disait-il encore, ce qui est admis comme droit oblige les souverains et les peuples; ce commandement est émané de la révélation. Aucun avantage particulier ne doit autoriser à l'enfreindre, parce qu'il est plus important pour l'humanité que la justice triomphe, qu'il ne l'est que tel ou tel état soit conservé; et tirant de là la conséquence que les Turcs sont qualifiés par Bacon de *peuple hors la loi commune*, il en concluait qu'ils étaient exclus par le fait de l'amphictionie chrétienne. On ne pouvait donc pas reprocher aux chrétiens une insurrection conçue dans l'intérêt de la religion, quoique les SS. Écritures aient pour but la morale plutôt que la législation des actes extérieurs des gouvernements, parcequ'elles se trouvaient, dans ce cas, inséparables. On ne peut être, disait l'orateur, chrétien et mahométan! Et qu'a-t-on à craindre d'un peuple qui tombe par milliers sous le glaive des bourreaux, auxquels il n'opposa trop long-temps qu'une pieuse résignation? La sagesse de notre divin législateur est telle dans l'ordre qu'il a établi entre les rois qui s'honorent de le servir, que jamais l'observation des règles de la justice ne fut préjudiciable à un état, ni ne causa sa ruine; tandis

que l'empire ottoman, fondé sur l'injure et le brigandage, porte en soi le germe de sa destruction. Que de faux errements aient jusqu'à présent laissé exister les mahométans, il est désormais impossible à des monarques qui ont adopté pour principe le maintien de la morale chrétienne dans l'univers, de proclamer la divinité de J. C. dans une partie de l'Europe, et de reconnaître en Orient les droits du caliphat, fondés sur l'apostolat de Mahomet.

Ce considérant ayant été entendu, on donna lecture de l'adresse aux monarques réunis en congrès à Vérone, qui fut arrêtée dans les termes suivants.

« Dix-huit mois se sont écoulés depuis que la Grèce « est aux prises avec l'ennemi du nom chrétien. Toutes « les forces du mahométisme sont dirigées contre elle. « L'Europe musulmane, l'Asie et l'Afrique s'arment à « l'envi pour seconder la main de fer qui opprima « si long-temps un peuple qu'elle veut maintenant « anéantir.... Deux fois, depuis que la lutte est com- « mencée, la Hellade a élevé la voix par l'organe de « ses représentants légitimes pour invoquer les secours, « ou pour obtenir au moins la stricte neutralité des « puissances de la chrétienté.

« Aujourd'hui qu'une réunion des principaux sou- « verains, formée dans la péninsule italienne, y dé- « libère solennellement sur les grands intérêts de l'hu- « manité; alors que toutes les nations en attendent « le maintien de la paix, la garantie et la dispensation « de la justice, le gouvernement hellénique croirait « manquer à son devoir s'il n'exposait encore une fois

« aux augustes monarques alliés l'état de la nation
« qu'il représente, ses droits, ses vœux, ainsi que la
« ferme résolution où sont tous les Grecs d'obtenir
« justice des dépositaires du pouvoir sur la terre,
« comme ils ont jusqu'à présent trouvé grace devant
« le suprême arbitre des empires, ou de mourir tous
« chrétiens et libres.

« Des torrents de sang ont été répandus. Mais l'é-
« tendard de la croix, partout victorieux, flotte dans
« le Péloponèse, l'Attique, l'Eubée, la Béotie, l'Acar-
« nanie, l'Étolie, l'Épire, partie de la Thessalie, sur
« le mont Ida de Crète et au sein des îles de la mer
« Égée. Tels ont été les progrès et telle est la position
« des armées grecques.

« Dans cet état de choses, il est évident pour tout
« homme qui connaît la Turquie que les Grecs ne
« sauraient poser les armes avant d'avoir conquis ou
« obtenu les garanties d'une existence politique dis-
« tincte, indépendante et nationale, seul gage de la
« protection du culte, de la vie, de la sûreté des
« propriétés et de l'honneur des citoyens. D'après cette
« manifestation des intentions de la Grèce, si l'Eu-
« rope, dans le but de maintenir la paix, condescen-
« dait à négocier avec la Porte Ottomane, dans la
« vue d'associer la nation grecque à un même système
« de pacification générale, le gouvernement provisoire
« s'empresse de déclarer officiellement par la présente
« qu'il n'acquiescera à aucune transaction, quelque
« avantageuse qu'elle puisse être en apparence, qu'a-
« près que ses députés auront été admis à défendre

« sa cause, à exposer ses griefs, à constater ses droits,
« ses besoins et ses intérêts les plus chers.

« Les sentiments de piété, d'humanité et de justice
« dont la réunion des augustes souverains est animée
« font espérer au gouvernement hellénique que sa
« juste demande sera convenablement accueillie. Si,
« contre toute attente, l'offre qu'il fait vient à être
« rejetée, la présente déclaration équivaudra à une
« protestation formelle, que la Grèce suppliante dé-
« pose en ce jour au pied du trône de la justice di-
« vine; protestation qu'un peuple chrétien adresse
« avec confiance à l'Europe et à la grande famille de
« la chrétienté.

« Faibles et délaissés, les Grecs n'espéreront plus
« alors que dans le Dieu fort; et soutenus par sa main
« toute-puissante, ils ne fléchiront pas devant la ty-
« rannie.

« Chrétiens persécutés et martyrs depuis quatre
« siècles, pour être restés fidèles à Notre Sauveur et
« souverain maître, nous défendrons jusqu'au dernier
« soupir son église, nos foyers et nos tombeaux. Heu-
« reux d'y descendre libres et chrétiens, ou de vaincre,
« comme nous avons vaincu jusqu'à ce jour, les en-
« nemis de son culte par la seule force et l'assistance
« de Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Astros, 29 août (10 septembre) 1822.

« En l'absence du président du pouvoir exécutif,

« le vice-président : ATHANASE KANACARIS.

« Le secrétaire d'état, ministre des affaires
« étrangères : THÉODORE NÉGRIS.

L'adresse aux monarques chrétiens étant ainsi rédigée et acceptée, on procéda au choix de trois plénipotentiaires chargés de la porter au lieu du congrès et de pouvoir y négocier, dans le cas où ils y seraient admis. On nomma en conséquence pour remplir cette mission Germanos, archevêque de Patras, le comte André Métaxas, l'un des ministres du gouvernement provisoire, et Georges, fils de Pierre Mavromichalis, qui s'embarquèrent pour Ancone. Leurs instructions portaient de notifier aussitôt leur arrivée dans ce port, à qui de droit, la cause de leur voyage en Italie; d'adresser, au nom du sénat des Hellènes, une lettre au souverain pontife Pie VII, pour remercier Sa Sainteté de l'hospitalité qu'elle avait daigné accorder dans ses états aux chrétiens fugitifs de Chios et des autres parties de la Grèce. Ce fut là tout ce qu'on connut au sujet de cette légation, et il est encore impossible de dire avec certitude si elle eut vraiment ordre d'ouvrir des communications avec l'ordre de Malte pour l'engager à demander de rentrer en possession de Rhodes et de l'île de Cypre. On ne peut fonder à cet égard que des conjectures, et nous en dirons autant de la réunion de l'église d'orient à celle d'occident, qui devraient depuis longtemps ne faire qu'une seule et même famille.

A aucune époque les Hellènes ne s'étaient occupés d'objets plus importants que ceux qui faisaient le sujet de leurs délibérations, dans lesquelles on sera sans doute aussi étonné de remarquer des considérations de haute politique, que de les voir renaissant au monde,

entourés de l'éclat de victoires dignes de leurs ancêtres. Ainsi, pendant le cours du mois de septembre et d'octobre, ils avisèrent successivement aux moyens de resserrer le blocus de Corinthe et d'approvisionner l'acropolis d'Athènes, dont on venait d'augmenter les fortifications. On décida ensuite de rappeler de l'île de Crète Michel Comnène Aphendoulieff, de le mettre en jugement et de le remplacer par le frère du navarque Tombazis, qui fut investi du titre d'harmoste ou conciliateur, chargé du gouvernement civil et militaire de la patrie de Minos.

On ne s'était point encore occupé de finances, de manière à comparer les recettes aux dépenses, et il fallait songer à l'avenir en intéressant l'étranger par une de ces opérations de banque qu'on regarde de nos jours comme la prospérité des états.

On prétendait anciennement, dit à ce sujet André Métaxas, qu'un état emprunte communément pour acquérir, pour conserver ou pour former de grands établissements; et, ajoute-t-on, dans tous les cas cette mesure est presque toujours mauvaise de sa nature. En effet, emprunter, n'est-ce pas appeler à son secours et indiquer qu'on est dans la nécessité, de sorte que la souveraine puissance, de qui toute loi doit émaner, reçoit la loi des publicains? Mais les Grecs n'étant pas dans ce cas, on ne peut pas même objecter que, n'ayant pu subvenir à leurs besoins avant un emprunt, ils seraient encore moins dans le cas d'y faire honneur, quand on devrait liquider la restitution surchargée des intérêts. Ce n'est point ici pour remédier à des

désastres, pour effacer les traces d'une guerre, d'une peste ou d'un cataclysme, qu'on emprunte, mais pour conjurer tous ces fléaux. L'argent ne doit point sortir de la bourse des citoyens pour servir à les opprimer. Il n'est pas nécessaire de créer de nouveaux impôts pour solder les intérêts; car les intérêts et le capital sont hypothéqués sur les vacoufs ou biens des mosquées. Ces propriétés ne sont point la dépouille de la veuve et de l'orphelin, mais un terrain vague arraché aux chrétiens pour en doter les temples de Mahomet, dans lequel ceux-ci rentrent en possession par la victoire. D'après cela, n'est-il pas présumable que les états européens, qui ont en quelque sorte homologué les emprunts des cortès d'Espagne et d'une foule de colonies, accueilleront des propositions de la nature de celle des Grecs? Le sénat des Hellènes présente des garanties bien plus positives que les Cortès et Iturbide. On désigna donc André Louriotis d'Arta pour se rendre à Londres, afin d'aviser aux moyens d'y jeter les bases d'un emprunt national.

On avait essayé de rectifier l'organisation civile au sujet des finances; mais on était entravé dans la régularité de la perception par les administrations locales formées dans chaque canton et dans chaque ville. Toutes étaient dévouées à la patrie; mais elles rejetaient les charges publiques les unes sur les autres, et il fallut continuer à faire face aux dépenses par des bons territoriaux.

On s'occupa ensuite de la campagne d'automne, en chargeant Pierre Mavromichalis, Nicétas et plu-

sieurs autres chefs de surveiller le blocus de Nauplie. L'amirauté d'Hydra, de concert avec celles de Spetzia et de Psara, promirent de tenir des stations navales en mer. Les unes devaient observer les mouvements de l'escadre du capitan pacha, en croisant constamment dans ses eaux pour saisir le moment de le surprendre, et les autres se rendre sur les côtes d'Étolie, afin de secourir le président Mavrocordatos, qui ne devait pas tarder à se trouver aux prises avec Omer Brionès. Enfin, vers la fin d'octobre, le gouvernement décida, vu l'âpreté des froids qui se font sentir en hyver dans la Cynurie, le défaut de logements, et pour être surtout plus à portée de communiquer avec Hydra, qu'il se transporterait à Cranidi ou Hermione, bourgade située à la pointe méridionale de l'Argolide.

L'Étolie, qu'on se proposait de secourir, appelait spécialement l'attention des Hellènes. Depuis la fatale journée de Péta, Mavrocordatos, ayant réuni, comme on l'a déja dit, les débris de sa troupe à Langada, s'était mis en route pour Vrachori, en laissant à la garde des défilés du Macrinoros les armatolis d'Hyscos, de Lépéniotis et de quelques capitaines de l'Agraïde (1). Il était persuadé avec raison que l'ennemi ne s'engagerait plus dans ces défilés, depuis qu'il était devenu maître de la navigation du golfe Ambracique, en détruisant les chaloupes canonnières de Passano. Il

(1) Agraïde. *Voy.* t. III, ch. LXXXIII de mon Voyage dans la Grèce.

pouvait maintenant, avec ses armements, se diriger vers les ports de Vonitza et de Loutraki, y débarquer et pénétrer dans l'Acarnanie. Il fallait se tenir désormais sur la défensive, en occupant quelques positions pour lui disputer le passage.

On fut confirmé dans cette opinion par des avis qu'Omer Brionès se donna lui-même la peine de faire parvenir aux insurgés. Jaloux de voir, tandis qu'il négociait avec les Souliotes, Routchid pacha prétendre soumettre à lui seul l'Acarnanie, il s'appliquait non-seulement à déjouer ses plans en les portant à la connaissance des Grecs, mais encore à empêcher les Schypetars de les seconder. La chose était facile; car ces soldats mercenaires calculaient qu'il était de leur intérêt de faire traîner la guerre pour gagner en détail l'équivalent des trésors d'Ali pacha, dont ils se regardaient comme frustrés par les Osmanlis; et si on avait eu de l'argent à leur offrir, on les aurait facilement débauchés. Ils savaient d'ailleurs que si l'Épire retombait sous la main du sultan, il leur donnerait des pachas de race asiatique, et qu'ils seraient ainsi pour jamais asservis.

Les choses en étaient à ce point, quand Omer Brionès, après l'évacuation de la Selleïde, descendit à l'Arta, satisfait d'avoir entravé son antagoniste, mais ayant au fond dérangé et compromis le succès de la campagne qui avait été résolue antérieurement. En effet, six semaines plutôt, lorsque Drama Ali pénétrait dans l'Argolide, au moment où la flotte du capitan pacha mouillait à Patras, l'exécution d'un pareil

plan ne souffrait presque aucun obstacle. Il fallait, après la défaite des Grecs à Péta, et la destruction des armements de Passano, marcher droit sur l'Achéloüs; les chrétiens étaient consternés; ils auraient abandonné Missolonghi; ainsi on avait perdu une occasion, dont ni les Turcs, ni les Anglais, qui les conseillaient, n'avaient pas connu l'importance. Enfin on crut devoir procéder par l'intrigue, ressource misérable des hommes sans vues et sans moyens; et on se trompa complètement.

Le consul d'Angleterre, quoique éconduit par Khourchid, qui avait refusé, ainsi qu'on l'a dit, ses services, était trop satisfait des succès qu'il avait obtenus, en abusant les Souliotes, pour ne pas s'empresser d'accourir à l'Arta, afin d'appaiser les mésintelligences survenues entre Omer Brionès et Rutchid pacha. Il s'était déja entendu avec ce dernier pour faire des ouvertures à Georges Varnakiotis, capitaine des armatolis du Xéroméros (1); et il venait offrir le moyen de livrer, en quelque sorte, toute la Grèce occidentale aux mahométans.

Il croyait avoir fasciné les yeux des insurgés; mais ceux-ci, auxquels Omer Brionès s'était adressé sous main, pour leur révéler les desseins de Routchid pacha, étaient sur la trace des complots qu'on tramait contre eux. Prévenus depuis long-temps contre Varnakiotis, les Grecs avaient intercepté des lettres,

---

(1) Xeromeros. *Voy*. t. III, ch. LXXII de mon Voyage dans la Grèce.

dans lesquelles on lui demandait l'échange des prisonniers, et où il était question d'amnistie. Il n'en fallut pas davantage pour les irriter. S'étant aussitôt transportés vers le général, ils lui firent répéter le serment de ne jamais traiter avec les mahométans, et de livrer au glaive des lois quiconque oserait émettre une semblable proposition. On décreta sur-le-champ la levée en masse; mais il était déja trop tard!

Varnakiotis, cédant aux insinuations du consul Anglais, qui s'était rendu auprès des pachas à l'Arta, avait consommé l'acte de sa trahison, en entraînant dans son parti Jean Rhengos, et plusieurs autres capitaines acarnaniens. Non content de cette lâche apostasie, il avait lancé des proclamations, faites longtemps d'avance; et les Agréens s'étaient enfuis dans les hautes vallées de l'Achéloüs, tandis qu'une partie des Xéromérites émigraient de leur côté, pour se réfugier à Calama et à Meganisi, îles dépendantes de l'heptarchie ionienne.

Il fallut aussitôt songer à évacuer les positions d'Agrilos, près du grand lac Ozeros, de Papadatès, de Machala, de Catouna, abandonner le Valtos (1), et se replier derrière la rive gauche de l'Achéloüs. Cependant on fit mine de vouloir conserver le poste de Stratos, ville voisine du gué de Lépénou, tandis que le capitaine Makrys s'établissait avec huit cents hommes à Angélo Castron, décidé à défendre ce

(1) Valtos. *Voy.*, pour la topographie de ce canton, le t. III, ch. LXXXII de mon Voyage.

passage, l'Achéloüs n'étant plus praticable qu'au moyen d'un bac, depuis cette hauteur jusqu'à la mer. Mais c'en était fait des Grecs, s'ils avaient été attaqués à cette époque de confusion; et ils auraient immanquablement été assaillis, si la peste n'eût éclaté à l'Arta, et forcé les pachas à tenter les voies de la négociation, qui donnèrent aux chrétiens le temps de se reconnaître.

Depuis la malheureuse affaire du 16 juillet, le président Mavrocordatos, rentré à Vrachori, ville qu'il n'aurait jamais dû quitter, convaincu, comme le général Norman et les officiers qui l'entouraient, qu'il était facile de défendre un pays montueux, couvert de forêts, avec une population entière sous les armes, ne respirant qu'une indépendance farouche, habituée au pillage, s'était occupé à l'organiser en compagnies. Son infatigable activité lui avait fait parcourir tous les villages, et les lieux les plus inaccessibles de l'Acarnanie et de l'Étolie. Calmant d'un côté les superbes armatolis d'Agrapha, excitant ailleurs des peuplades engourdies par des siècles de misère et d'asservissement, il était parvenu, à force d'habileté, de douceur et de patience, à assoupir ou à éteindre les haines et les rivalités des capitaines; à faire goûter aux primats grecs un genre d'administration moins vexatoire pour les paysans; à créer dans chaque lieu des moyens de défense, et à établir l'harmonie entre des parties jusqu'alors discordantes.

A la faveur de sa longanimité le président avait

réussi à organiser un corps d'environ cinq mille hommes de milices, qui se trouvaient campés au village de Paradisi, voisin de Vonitza, qund Varnakiotis, auquel il en avait confié le commandement, trahit lâchement sa confiance et la patrie. A cette nouvelle Mavrocordatos, qui se trouvait à Anatolico, informé que ces mêmes troupes s'étaient débandées et que les défilés étaient ouverts à l'ennemi, rassemblant ce qu'il put trouver d'hommes capables de porter les armes, marcha en avant le dix-neuf septembre à dix heures du soir. Arrêtant de toutes parts les fuyards, et les déserteurs, il arriva à Vracori le 24, et la tranquillité publique se rétablit à son aspect.

Les capitaines auxquels il avait envoyé des ordres, n'ayant pas tardé à se rendre auprès de lui, il quitta aussitôt Vrachori pour se rendre à Calivia Zygotica, petit village situé au-delà d'Angelo Castron, sur les bords de l'Achéloüs. C'était le rendez-vous assigné aux troupes pour leur organisation; et ayant eu à son arrivée connaissance de l'amnistie proposée par les pachas, il exhorta les chefs à feindre de l'accepter, afin de gagner du temps, tandis qu'on organiserait les moyens de se défendre.

Cet avis ayant été adopté à l'unanimité dans un conseil de guerre, le capitaine Makrys, qui avait la confiance des troupes, sentant la nécessité de contrebalancer l'effet des proclamations du transfuge Varnakiotis, leur adressa une circulaire de la teneur suivante, en réponse à une lettre que les troupes débandées lui avaient fait parvenir:

« Acarnaniens, mes frères, par cette lettre frater-
« nelle je vous fais savoir que j'ai reçu celle que
« vous m'avez adressée. J'ai fort bien compris son
« contenu, et je reconnais avec joie que nous sommes
« tous du même avis ; c'est-à-dire d'attaquer de con-
« cert nos ennemis. Nos frères de Cravari, d'Aponéro,
« d'Involucos, de Zygos se réunissent dans ce mo-
« ment à Vrachori. Tous se rassemblent autour du
« président Mavrocordatos ; et moi, à la tête de treize
« cents hommes, je suis ici, à Castrounia. Demain,
« avec l'aide de Dieu, nous serons en marche ainsi
« que les autres chefs ; nous nous porterons contre
« les Turcs, que chacun de nous doit abhorrer
« comme ses péchés, et ne jamais craindre. Nous
« serons fidèles au redoutable serment que nous avons
« prononcé avec une foi sincère en Dieu ; et s'il faut
« mourir, ce sera en hommes, et non pas comme
« des femmes timides. Enfin, si Dieu le permet, il faut
« que nous soyons tous réunis demain à Machala.

« Je vous recommande de ne prendre avec vous
« aucuns bagages. Ne vous munissez que de vos ar-
« mes, et mettez vous en marche pour courir sus à
« l'ennemi, comme je vais le faire avec mon cama-
« rade Zongos. Démétrius Makrys. »

Le président Mavrocordatos, non moins actif que Makrys, tout en faisant fortifier l'emplacement de Tousonia, ainsi que les ponts de Primicos et de Nescio, situés à la décharge du lac Trichon ou Souch, dans l'Achéloüs, était parvenu à réunir deux mille hommes, avec lesquels il résolut de fermer à l'enne-

mi les défilés de Laspi et de Machala. Calculant sa ligne de retraite, en cas de revers, il ordonna de retrancher la tête de la vaste chaussée qui sépare le grand lac, en deux parties, et il plaça à Dougri, près des ruines de Thermus, un corps de Cravariotes chargés de défendre le passage de la forêt de Koudounia, qu'il faut traverser pour pénétrer dans l'Apocoro, contrée située sur l'Évenus; il détacha en même temps des commissaires dans tous les villages, avec la mission de tranquilliser les esprits, de réunir les hommes capables de porter les armes, et de les diriger suivant le système de défense dont on était convenu. Il envoya d'autre part, dans les îles et en Morée, des commissaires pour demander des secours en hommes et des vaisseaux. Enfin, tout ce que la prudence humaine, tout ce que le patriotisme pouvait suggérer, fut mis en usage par Mavrocordatos pour remédier à des affaires aussi désespérées que l'étaient celles des chrétiens insurgés de la Grèce occidentale.

Vain espoir! Mavrocordatos avait en tête un ennemi non moins actif que lui, dont la prévoyance, mise en défaut, mais bientôt réveillée par les agents anglais, le détermina à marcher, avant que les Grecs eussent occupé les défilés de Laspi et de Machala. Leurs desseins lui avaient été révélés par l'infâme Georges Varnakiotis, qui avait eu connaissance de la circulaire adressée par Makrys aux Acarnaniens; et les pourparlers relatifs à l'amnistie avaient été rompus. Omer Brionès venait en même temps de

recevoir un convoi de poudre et de munitions de guerre, tiré de l'arsenal de Corfou, qui avait été débarqué à Prévésa, par la corvette de S. M. B. la *Médina*, et il entra immédiatement en campagne.

Son armée, composée de douze mille Schypetars, les meilleures troupes de la Turquie, ayant une artillerie bien pourvue, et une nombreuse cavalerie, conduite par le traître Varnakiotis, franchit les défilés à la vue des paysans soulevés par D. Makrys, qui s'enfuirent dans les escarpements les plus inaccessibles de l'Agraïde. Les eaux de l'Achéloüs se trouvant très-basses dans cette saison, qui était le milieu de l'automne, l'armée turque passa facilement le fleuve au gué de Stratos, et Routchid pacha, qui commandait la cavalerie, inonda dans un instant la plaine de ses Kersales, et des Tolpaches des Dibres. Au même instant les Grecs, qui avaient fait passer leurs familles dans les forêts du mont Callidrôme, mirent le feu à Vrachori, ainsi qu'à tous les villages du Vlochos (1), et l'arrivée des barbares fut célébrée par un vaste incendie. Étonnés de ce spectacle, ils s'étaient arrêtés, lorsque Marc Botzaris et ses palicares, qui avaient dirigé l'embrâsement, poussant un cri funèbre, annoncèrent aux enfants d'Agar qu'ils foulaient une terre destinée à devenir leur tombeau.

Six cents palicares, commandés par le héros de la Selleïde, font aussitôt retraite vers le défilé de Dou-

(1) Vlochos. *Voy.*, pour la topographie de ce canton, le t. III, c. LXXXIV de mon Voyage dans la Grèce.

zi, sans que les Turcs osent les poursuivre. A cette vue D. Makrys, intimidé de ce qui se passait, et par le nombre, toujours croissant, des ennemis, abandonne inopinément la position qu'il occupait, pour se jeter dans le mont Aracynthe. Le poste de Calivia Zygotica est également évacué, sur la fausse nouvelle que les Turcs ont passé l'Achéloüs au-dessous de Stamna. Le corps d'observation qui défendait l'accès de la chaussée du lac Trichon, n'a que le temps de gagner le défilé de Gérasovo; et si l'ennemi se fût aperçu du désordre qu'il avait jeté dans l'armée grecque, ce jour aurait marqué l'entière destruction des Hellènes.

Mavrocordatos, qui comprit que les Turcs avaient perdu le moment de l'anéantir, passa la nuit à combiner les moyens de lui disputer pas à pas le terrain, et de défendre les inextricables défilés du mont Aracynthe. Il avait déja fait plusieurs dispositions, lorsqu'on aperçut, le 24 octobre au matin, huit cents familles grecques, abandonnant la plaine formée par les Échinades, qui sont maintenant réunies au continent, se précipiter du côté des lagunes, pour se réfugier à Anatolico (1), et dans les îles de ses vastes pêcheries. C'était le signal de l'approche de l'ennemi,

(1) Pour l'intelligence de toutes ces manœuvres, il est nécessaire de relire le chapitre LXXXV du t. III de mon Voyage. Qu'on me pardonne de me citer! mais comme c'est le seul ouvrage qui ait fait connaître ces contrées, je suis obligé d'y renvoyer.

et il fallut renoncer à la défense de la grande chaussée du lac, dont on fit sauter quelques arches. On se retira en même temps du côté de Dervendista, où Mavrocordatos fit sa jonction avec Marc Botzaris.

Cependant la cavalerie ennemie, devant laquelle on avait vu fuir les paysans de la campagne, gagnait du terrain. Elle débordait la position de Stamna, et indépendamment de la perte de l'Acarnanie, il fallait se résigner à quitter le Zygos, qui est le dernier canton de l'Étolie, ponr ne pas se trouver enveloppés dans le mont Aracynthe. La trahison se réunissait à des malheurs qu'on n'avait pu conjurer! Déja plusieurs capitaines grecs, embauchés par l'apostat Varnakiotis, non contents de déserter les drapeaux de la croix, avaient joint leurs armes à celles de l'ennemi. Il fallait choisir son point de retraite et se décider sans perdre un seul instant. On se compromettait visiblement si on descendait en plaine; et cette tentative ne réussissant pas, tout espoir de salut était perdu. Une seule voie semblait ouverte; c'était de passer l'Événus, et de gagner les montagnes de Cravari. Arrivés dans ces météores de la Locride, on pouvait se retirer du côté où se trouvait Odyssée, ou bien choisir un moment favorable pour rentrer en Morée.

Le président sembla avoir déféré à cet avis, lorsqu'on le vit traverser la plaine Lélante, en se dirigeant vers l'Evénus; mais c'était pour tromper les regards de l'ennemi. Rétrogradant bientôt après,

par une marche de flanc, en trompant à la fois les Turcs et les siens, il revient au village de Gérasovo, et entre le 27 octobre, à midi, avec la rapidité de l'éclair, à Missolonghi.

On le presse de quitter cette ville; de ne plus s'obstiner à défendre l'Étolie; mais, dit un des officiers français qui l'entouraient (1), Mavrocordatos, plus affligé de la trahison des Acarnaniens qu'affecté du malheur de sa position, répondit : *les habitants de ces provinces sont peu dignes que nous nous sacrifions pour eux; mais si je m'éloigne ils se soumettront aussitôt, et les hordes albanaises passeront à Patras; le Péloponèse, qui peut à peine résister à l'armée ottomane, sera accablé par ces nouveaux ennemis, et c'en est fait de la cause des Hellènes* : C'EST ICI QUE NOUS DEVONS PÉRIR.

Tandis que ces choses se passaient, Marc Botzaris, avec six cents palicares, soutenait le poids et les efforts de l'armée mahométane, commandée par Omer Brionès et Routchid pacha! Les Thermopyles pâliront un jour à ce recit! Retranchés auprès de Crionéro, fontaine située à l'angle occidental du mont Aracynthe, en face d'Anatolico, ses braves après avoir peigné leurs belles chevelures, suivant l'usage immémorial des soldats de la Grèce, conservé jusqu'à nos jours, se lavent dans les eaux de l'antique Aréthuse; et, revêtus de leurs plus riches ornements,

(1) Mémoires de M. Voutier, p. 295. Paris, 1822.

ils demandent à s'unir par les liens de la *fraternité*, en se déclarant *Vlamia*. Un ministre des autels s'avance aussitôt! Prosternés au pied de la croix, ils échangent leurs armes; ils se donnent ensuite la main en formant une chaine mystérieuse; et recueillis devant le Dieu rédempteur, ils prononcent les paroles sacramentelles : *ma vie est ta vie, et mon ame est ton ame*. Le prêtre alors les bénit; et ayant donné le baiser de paix à Marc Botzaris, qui le rend à son lieutenant, ses soldats, s'étant mutuellement embrassés, présentent un front menaçant à l'ennemi (1).

C'était le 4 novembre 1822, au lever du soleil; on apercevait de Missolonghi et d'Anatolico, le feu du bataillon immortel, qui s'assoupit vers midi. Il reprit avec une nouvelle vivacité deux heures après le passage du soleil au méridien, et il diminua insensiblement jusqu'au soir. A l'apparition des pre-

(1) J'ignore d'où vient le mot Vlam et Vlamia au pluriel; mais cette cérémonie est connue sous le nom de Ἀδελφοποιΐα, ἡ Ἀδελφοποίησις, *adoptio in fratrem*, chez les écrivains du bas empire. *Voy*. Démétr. Chomat. Archiep. Bulgar., p. 135, et l'Euchologe, p. 898. Leo. grammat. in Mich. Theophil. F. P. 460, de Basilio postmodum imperatore : ἀπελθὼν εἴς τὸ λουτρὸν, ἤλλαξεν αὐτὸν, καὶ ἐλθὼν ἐν τῇ Ἐκκλησίᾳ, ἐποίησεν ἀδελφοποίησιν. *V*. Nomocanon Coteler. n. 511, et in Concil. Chalcedon., act. 10 de Iba episcopo et ejus accusatoribus, deindè reconciliatis : Ποιήσαμεν δὲ αὐτοὺς φίλους. Τὰ ἅγια δῶρα ἄνω ἐν τῷ ἐπισκοπείῳ ἐκοινώνησαν μετ' ἀλλήλων, ἀυτὸς καὶ οἱ πρεσβύτεροι. Alter est Evagrii, lib. 1, Hist., c. 13 ubi Domnus, Antiochiæ episcopus, et S. Simon Stylites, ἀμφω συνελθέτην, καὶ τὸ ἄχραντον ἱερουργοῦντες Σῶμα, τῆς Ζωοποιοῦ κοινωνίας ἀλλήλοις ἀντέδωσαν.

mières étoiles, on aperçut dans le lointain les flammes des bivouacs ennemis, répandus dans la plaine. La nuit fut calme, et le 5 au matin Marc Botzaris entra à Missolonghi, suivi de vingt-deux Souliotes; le surplus de ses braves avait vécu.

A la faveur de leur courageuse résistance, le président Mavrocordatos, qui n'avait pu les secourir, s'était occupé de faire entrer dans la place des bestiaux et tous les vivres qu'on avait trouvé moyen de réunir. Il avait en même temps songé au salut des habitants, en faisant embarquer pour le Péloponèse les vieillards, les femmes, les enfants et les bouches inutiles.

Marc Botzaris, époux, père et chef de famille, après avoir rempli ses devoirs de soldat, avait aussi des mesures de sûreté à prendre pour des objets qui lui étaient plus chers que la vie. Au premier bruit de la défection de Varnakiotis et de ses complices, il les avait envoyés à Missolonghi; et sa sœur, mariée à un des apostats qui étaient passés sous les drapeaux du croissant, ne voulant plus porter un nom deshonoré, avait demandé le divorce. On avait différé jusqu'à ce jour de prononcer la redoutable sentence qui brise les liens que l'Éternel a ratifiés; mais la cause majeure de haute trahison étant manifeste, le divorce fut accordé par Porphyre, archevêque d'Arta, qui s'était attaché à la cause des chrétiens depuis qu'il les avait vus trahis et malheureux; il demandait à Dieu d'expier ses fautes, en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la croix.

Rendue libre par cet acte, Marc Botzaris recevant

sa sœur dans son sein, résolut de la faire embarquer avec sa famille sur un vaisseau prêt à faire voile pour Ancône. Sa sœur, empressée de quitter une terre qui lui rappelait l'opprobre du nom auquel elle venait de renoncer, ne demandait qu'à partir; mais il n'en était pas de même de la tendre et douce Chrysé!

Par combien de détours ingénieux elle essaya de fléchir son époux! Tantôt elle lui proposait de l'envoyer à Ithaque, et tantôt à Céphalonie, où devait se trouver le polémarque son oncle: *Je vaincrai*, disait-elle, *la rigueur des Anglais, je désarmerai ces barbares au cœur de fer! pourraient-ils résister aux larmes d'une mère? — Chère Chrysé, que dis-tu, fléchir les Anglais? ils sont durs comme l'océan. Ils ont vendu Parga, l'aurais-tu oublié? L'intérêt est leur dieu; et s'il l'exigeait, ils te vendraient ainsi que nos chers enfants. — Je n'ai plus que des attraits vulgaires, cher Marc, et toi seul peux encore trouver ta Chrysé belle; ces pauvres innocents ne sauraient être séparés de leur mère. — Et leur mère pourrait-elle habiter dans un pays gouverné par ceux qui viennent de consommer la perte de Souli, et d'organiser la trahison de Varnakiotis? — Non jamais, reine couronnée, vierge mère de mon Dieu, s'écria Chrysé, l'épouse de Marc ne devra l'hospitalité aux ennemis des chrétiens. Mais dans quel pays dois-tu m'envoyer? sous quel ciel est située Ancône? — Sous le ciel du patriarche auguste de Rome, ma bien aimée, c'est le père commun des fidèles; et si ton epoux...*

— *N'achève pas, conserve-toi pour tes enfants. J'obéis, je pars.*

Elle dit, et tombant à ses pieds avec les timides créatures qui le nommaient leur *seigneur* et leur *pére*, Marc Botzaris les bénit au nom du Dieu des batailles. Il accompagne ensuite sa famille au port; il suit des yeux le vaisseau, dont les vents sonores du midi enflent aussitôt les voiles; il la salue, il lui fait longtemps signe encore en tendant les bras. Hélas! il la quittait pour la dernière fois.

Le même jour le clergé célébrait, en silence, les obsèques du stratarque Cyriaque, dont les soldats avaient débarqué la dépouille mortelle au fort de Vasiladès, situé à l'entrée des lagunes. On l'avait ainsi transporté dans la ville, où il semblait s'établir comme ces ombres généreuses des héros indigènes toujours propices à la patrie, pour inspirer de nobles sentiments aux Hellènes. Le 6 les barbares arrivèrent à la tête de la chaussée qui commence au-dessous de Plevrone, et Jousouf pacha ayant fait sortir de Lépante deux bricks de guerre, Missolonghi fut investie le 7 novembre, par terre et par mer.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.



LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs des Péloponésiens pour secourir Missolonghi. — Désintéressement de Nicétas. — Projets de l'amirauté d'Hydra. — Audace des insulaires de Ténos. — Débarquement des Barbaresques à Mycone. — Ils sont battus par Modéna Mavrogénie. — Servilité des habitants de Syros. — Translation du gouvernement à Hermione. — Arrivée de l'escadre hydriote à Psara. — Résolution de détruire la flotte ottomane mouillée à Ténédos. — Départ des brûlots commandés par Constantin Canaris et Cyriaque. — Incendie d'un vaisseau de ligne.—Naufrage et dispersion de l'armée navale turque. — Notice sur Constantin Canaris. — Son retour à Psara. — Allégresse des Grecs à la nouvelle de leur victoire navale. — Troubles à Constantinople. — Mécontentement des janissaires. — Supplice de Constantin Négris. — Déposition du grand-visir et du mouphti. — Révolution dans le sérail. — Réclusion et fustigation de la Khasnadar ousta. — Disgrace du barbier de Sa Hautesse. — Exil de Khalet effendi. — Sa mort. — Yaphta ou sentence attachée à sa tête. — Empoisonnement du sérasker Khourchid pacha. — Idée de ce visir. — Vacillations politiques. — Refus d'admettre les envoyés des Hellènes au congrès de Vérone, — et d'entendre les réclamations de l'ordre de Malte. — Réflexions à ce sujet. — Tentatives inutiles de quelques agioteurs pour ravitailler Nauplie. — Prise de cette forteresse.

— Proclamation du sénat à ce sujet. — Défaite du dernier corps d'armée de Drama Ali. — Proclamation du vice-président du pouvoir exécutif, relative à la convocation des états de la Hellade.

Les courriers porteurs des dépêches de Mavrocordatos, qui annonçaient l'invasion de l'Acarnanie et de l'Étolie, arrivaient sur ces entrefaites à Astros. Loin de se laisser abattre par le récit des désastres que le président fit connaître, chacun rivalisa de zèle pour y remédier. Pierre Mavromichalis, Canelos de la famille des Déli-Ianeï de Caritène, Zaïmis de Calavryta, Lando de Vostitza, offrirent leurs services, qu'on accepta, et tous se préparèrent à partir en convenant de se rendre à Andravida (1), près du golfe de Cyllène, où des vaisseaux grecs viendraient les embarquer pour les transporter à Missolonghi.

Cette expédition fut ainsi décidée sans aucune difficulté; mais il n'en fut pas de même du départ des vaisseaux. Les matelots demandaient leur salaire pour nourrir leurs familles pendant leur absence; on avait besoin d'approvisionnements de bord pour tenir la mer, *dès qu'on se serait séparé de la terre nourricière des hommes*; et plus prodigue de son sang que de son argent, quoiqu'on fût généralement riche des dépouilles des Turcs, chacun se regardait. Tout le monde était pauvre, la chose était facile à

---

(1) *Voy*. t. IV, ch. 121 de mon Voyage dans la Grèce.

prouver et on balançait à faire des sacrifices, quand Nicétas s'avança au milieu de l'assemblée, et déposant un sabre de grand prix qu'il avait enlevé au général turc dans les derniers combats, dit : *Voilà tout ce que je possède, j'en fais hommage à la patrie!* Cet exemple faisant monter le rouge au visage des plus avares; chefs, navarques, capitaines, tous s'empressèrent d'offrir leurs dons volontaires, et l'armement fut décrété.

L'amirauté d'Hydra soumit ensuite ses plans au conseil des Hellènes. Informée que le capitan pacha se préparait à quitter le port de la Sude pour rentrer aux Dardanelles, elle avait résolu de le suivre, de le harceler et de lui faire éprouver quelque échec considérable dans sa traversée, afin de terminer d'une manière éclatante la campagne de 1822. C'était là son but principal; car on n'avait rien à craindre de la part des Turcs contre les Cyclades. L'esprit public y était monté au plus haut point d'exaltation, et les moindres îles étaient sur un pied de défense formidable. Ainsi, sur le simple avis donné par une barque venant de Syros, que la flotte ottomane croisait dans ces parages, on avait vu à Ténos, le 20 octobre, les habitants courir spontanément aux armes, et sept mille hommes déterminés border la plage du port Saint-Nicolas. Depuis cette fausse alarme on l'avait fortifié au moyen de deux redoutes, et les Grecs y faisaient le service avec la régularité d'une garnison européenne, quoiqu'ils eussent encore à combattre le fléau de la peste, qui les avait afligés pendant tout l'été.

Mycône venait également de se signaler. Le 22 octobre, au moment où l'armée navale turque défilait dans ses eaux, les Grecs avaient arboré le pavillon de la croix, et tiré sur un brick Algérien qui rasait la côte à portée de pistolet, en accompagnant leur fusillade, contre les *plagiaires* (1), du chant patriotique de Riga, et d'un torrent d'injures adressées au prophète Mahomet. Le capitan-pacha, dans sa rare prudence, avait trouvé au-dessous de sa dignité de répondre à de semblables provocations; mais le Barbaresque irrité en jugea autrement. Après avoir tiré plusieurs volées perdues, au bruit desquelles quelques armements africains rallièrent leurs pavillons verts, il voulut se venger en opérant un débarquement sur l'île de Mycone...... Il met aussitôt ses embarcations à la mer, il s'approche de la plage et y jette deux cents volontaires, qui marchent en vociférant: *Allah! Mahomet! mort aux dgiaours!*

A cet aspect, la noble fille d'Étienne Mavrogénis, Modéna, qui jura autrefois, devant les prétendants à sa main, *de ne jamais épouser qu'un homme libre*, réunissant la compagnie d'élite qu'elle forma dès le commencement de l'insurrection, s'avance à la rencontre des Barbaresques. Fondant sur eux avec la rapidité de l'aigle, elle les attaque, les presse, les

(1) C'était le nom qu'on donnait dans l'antiquité aux écumeurs de mer qui volaient des enfants et des esclaves. On ne l'applique plus maintenant qu'aux frélons et aux monopoleurs en littérature, qui se nourrissent du travail des abeilles.

bat et les force à se rembarquer en laissant une partie de leurs armes, dix-sept morts et soixante blessés au pouvoir des Myconiens. Elle foule aux pieds la tête du chef des barbares qu'elle frappe dédaigneusement du talon, en s'écriant : *Honneur aux braves! victoire à la croix! — Victoire au sang des héros*, répondent les Myconiens, *gloire à Modéna Mavrogénie, fille du martyr Étienne, que ses palmes soient immortelles!*

Pendant que ces choses se passaient à Mycone, le capitan-pacha, après avoir reconnu de loin Paros et Nicaria, recevait les hommages des primats de Syros, auxquels il décernait les honneurs de la toge de l'esclavage ou kafetan, en leur demandant, à la vue de Chios qui fumait encore du sang des chrétiens, pourquoi les habitants des îles de la mer Égée ne venaient pas déposer leurs armes à ses pieds? Il voulait oublier leurs torts, il était toute clémence depuis la tentative inutile qu'il avait faite pour ravitailler Nauplie. Les Syriotes lui répondirent par des flatteries; et les Algériens, battus par l'intrépide Mavrogénie, l'ayant rejoint, il cingla vers Ténédos : *statio male fida carinis.*

C'était le 5 novembre. Le sénat des Hellènes s'était, depuis huit jours, transporté d'Astros à Hermione, comme ces oiseaux de passage qui suivent les eucrasies tempérées, en se réfugiant à l'extrémité des promontoires méridionaux du Péloponèse, quand les neiges couvrent les hautes régions du Parnasse. Ainsi les législateurs ambulants de la Grèce arrivaient

avec les orthygies ou cailles en face d'Hydra, au moment où trois divisions navales, déployant le pavillon de la croix, appareillaient pour se porter du côté de l'Étolie, aux plages de la Crète et vers les rivages de l'Asie-Mineure, tandis qu'une station navale partait pour renforcer le blocus de Nauplie.

Le son des cloches, le bruit du canon et les acclamations du peuple ayant accompagné l'armée aussi long-temps qu'on crut se faire entendre, les occupations habituelles reprirent leur cours. On était calme, lorsque le 11 novembre, des barques venant de Kasos rapportèrent, en entrant au port, qu'elles n'avaient trouvé devant elles qu'une mer libre, mais que pendant la nuit elles avaient aperçu, vers l'orient d'été, un météore lumineux signe de quelque incendie. L'indice était vague; mais à peine les préposés à la garde du port en eurent fait part à quelques personnes, que le peuple, qui n'avait pas encore eu le temps d'en avoir connaissance, mu par une de ces inspirations spontanées qu'on ne saurait définir, s'attroupa tumultueusement en criant que *la flotte turque était en feu et dispersée.*

En effet, les Hydriotes avaient à peine touché à Psara, qu'on vota unanimement la destruction de la flotte ottomane qui se trouvait à Ténédos. Une division navale, composée de douze bricks Psariens, détachés à sa suite, avait observé ses mouvements et sa position. L'entreprise était difficile; les Turcs, sans cesse aux aguets, depuis la catastrophe de Chios, se gardaient avec un soin particulier et visitaient les

moindres vaissseaux. Cependant, comme l'amirauté avait une confiance extrême dans ses marins et dans les services de Constantin Canaris, qui s'offrit de nouveau pour remplir cette mission périlleuse, on se décida à la hasarder.

On ajouta un brûlot à celui que le plus intrépide des hommes de notre siècle devait monter, et malgré le temps orageux qui régnait, les deux armements mirent en mer le 9 novembre à sept heures du soir, accompagnés de deux bricks de guerre fins voiliers. Arrivés le jour suivant à leur destination, les gardes-côtes de Ténédos les virent sans défiance doubler un des caps de l'île sous pavillon turc. Ils paraissaient chassés par les bricks de leur escorte qui battaient flamme et pavillon de la croix, et le costume ottoman que portaient les équipages des brûlots complétait l'illusion, lorsque deux frégates turques placées en vedettes à l'entrée du port les signalèrent, comme pour les diriger vers le point qu'ils cherchaient.

Le jour commençait à baisser, et il était impossible de distinguer le vaisseau amiral au milieu d'une forêt de mâts, quand celui-ci répondit aux signaux des frégates d'avant-garde par trois coups de canon. *Il est à nous*, dit aussitôt Canaris à son équipage; *courage, camarades! nous le tenons*. Manœuvrant directement vers le point d'où le canon s'était fait entendre, il aborde l'énorme citadelle flottante en enfonçant son mât de beaupré dans un de ses sabords, et le vaisseau s'embrase avec une telle rapidité, que de plus de deux mille individus qui le montaient,

le capitan-pacha et une trentaine des siens parviennent seuls à se dérober à la mort.

Au même instant un second vaisseau est mis en feu par le brûlot de Cyriaque, et la rade n'offre plus qu'une scène déplorable de carnage, de désordre et de confusion. Les canons, qui s'échauffent, tirent successivement, ou par bordée, et quelques-uns, chargés de boulets incendiaires, propagent le feu, tandis que la forteresse de Ténédos, croyant les Grecs entrés au port, canonne ses propres vaisseaux. Ceux-ci coupent leurs câbles, se pressent, se heurtent, se démâtent, arrachent mutuellement leurs bordages ou s'échouent, et la majeure partie, ayant réussi à s'éloigner, malgré la confusion inséparable d'une semblable catastrophe, est à peine portée au large, qu'elle est assaillie par une de ces tempêtes qui rendent une mer étroite aussi terrible que dangereuse pendant les longues nuits du mois de novembre. Les vaisseaux voguent à l'aventure, s'abordent dans l'obscurité et s'endommagent. Plusieurs périssent corps et biens; douze bricks font côte sur les plages de la Troade; deux frégates et une corvette abandonnées, on ne sait comment, de leurs équipages, sont emportées par les courants jusqu'aux attérages de Paros.

Pendant que les Turcs se débattaient au milieu des flammes, et en luttant contre les flots, les équipages des brûlots, formant un total de dix-sept hommes, assistaient tranquillement à la destruction de la flotte du sultan. Il virent successivement sauter le vaisseau

amiral, et cette Altesse tremblante se sauver à terre dans un canot, lui qui montait, quelques minutes auparavant, le plus beau navire des mers de l'Orient. Le second vaisseau s'abîma ensuite avec seize cents hommes, sans qu'il s'en sauvât que deux individus à demi brûlés qui s'accrochèrent à des débris que la vague mugissante porta vers la plage, sur laquelle gisaient deux superbes frégates.

O Ténédos! Ténédos! ton nom, rendu célèbre par la lyre d'Homère et de Virgile, ne peut plus être oublié quand on parlera de la gloire des enfants des Grecs. Le chantre des Messéniennes, Casimir Delavigne, a dit leurs douleurs et leur héroïsme; mais qui célébrera leur triomphe en racontant comment les bricks des Hellènes, après avoir recueilli Constantin Canaris, Cyriaque et leurs braves, présentant leurs voiles à la tempête, et naviguant sur la cime des vagues, reparurent le 12 novembre au port de Psara (1)? Les éphores, suivis d'une foule nombreuse de peuple, de soldats et de matelots, s'étaient portés à leur rencontre dès qu'on eut signalé leur approche. Mille cris de joie éclatent au moment qu'ils prennent terre! *Salut aux vainqueurs de Ténédos! Honneur et*

(1) M. Népomucène Lemercier, qu'il faut toujours nommer quand on veut citer une grande idée, a célébré les Souliotes, augustes ruines de la Grèce, plus imposantes que celles auxquelles nos Mathanasius attachent tant d'importance; et nous apprenons dans ce moment que M. Lebrun s'occupe de chanter les modernes Hellènes.

gleterre en entrant au port, le capitaine transmet, avant de jeter l'ancre, la nouvelle de la victoire de Canaris à Ténédos. Le peuple court en foule vers les églises pour remercier Dieu d'une victoire marquée du sceau de sa main toute-puissante. On se félicite; et la nouvelle du jour passant dans les Cyclades y répand une allégresse générale. La croix triomphe; les Grecs propagent, jusque sur les rives occupées par l'ennemi, le récit des exploits de leur marine. Ils l'apprennent à coups de canon à l'aga de Clazomène, qui voit enlever sous ses yeux les barques chargées de fruits qu'il expédiait à Smyrne. Les Turcs cantonnés dans l'île de Mitylène s'en effraient, et le sérail des sultans, agité par des factions, est dans l'épouvante.

Il touchait à une de ces crises dout il est toujours difficile de prévoir les conséquences. Depuis quel-

---

« *comme à Chios!* La terreur se répandit aussitôt parmi eux, « et je pus me retirer dans mon canot sans aucun danger; car « ils ne tirèrent pas même un coup de fusil. »

Le capitaine Clotz fit ensuite plusieurs questions à Canaris, auxquelles il répondit avec clarté, et il lui offrit son poignard d'abordage, qu'il accepta.

Quelque temps après cette entrevue, l'amirauté d'Hydra décerna à Canaris une récompense considérable, qu'il refusa, quoique pauvre, en se contentant de demander des secours pour les gens de son équipage. On lui proposa ensuite de le créer amiral et de lui donner un commandement; mais il s'excusa d'accepter ces avantages, en répondant qu'il était capitaine, et ne se sentait pas les moyens nécessaires pour remplir un emploi supérieur.

que temps des chansons et des pamphlets séditieux circulaient dans les casernes des janissaires. En vain on voulut faire trevé à leurs pensées, en leur offrant le spectacle du supplice de Constantin Négris, ancien caïmacan de Valachie, injustement accusé de correspondances criminelles avec son frère Théodore, secrétaire-d'état du gouvernement des Hellènes; l'ochlocratie militaire de Constantinople voulait un sang plus précieux, à défaut de celui de son souverain, qu'elle ne respecte, que parce qu'il n'a pas de successeur en âge de lui succéder; elle avait juré la perte de Kalet effendi.

Ce favori du jour, trop confiant dans la protection du sultan, était accusé par les grands de l'empire, envieux de son crédit, de vouloir substituer aux hordes des janissaires des milices régulières; et le grand-visir, Salik pacha, qui était sa créature, donnait, disait-on, activement les mains à ce plan, de concert avec le mouphti on cheïk-islam. Tel était, aux yeux d'une soldatesque anarchique, le crime d'hommes remplis de bonnes intentions, qui n'avaient pas compris à quel point est dangereux le poste de réformateurs dans un pays gangrené d'abus, toujours profitables à la haute domesticité qui environne et assiége le trône d'un maître absolu.

Le mécontentement des janissaires éclata, dans les premiers jours de novembre, par des cris et des menaces contre les chrétiens, étrangers à toute espèce d'affaire politique. Ils se rassemblèrent en tumulte autour du sérail, et Khalet effendi né parvint

qu'à suspendre l'orage en répandant l'or à pleines mains; tandis qu'il excitait leur fureur, en les menaçant de faire marcher contre eux les troupes asiatiques campées à Scutari. Sa perte fut résolue; et les janissaires ayant rédigé une requête dans laquelle ils demandaient l'éloignement du favori, chargèrent un nommé Abdoulla de la présenter au sultan et de l'accompagner d'un mémoire de sa façon.

Cette démarche jointe à quelques incendies, signal ordinaire du mécontentement public, décidèrent le Grand-Seigneur à se convaincre personnellement de l'état de la ville. Le 9 novembre, veille de la destruction de la flotte à Ténédos, il parcourut les rues de Constantinople, sans autre escorte que celle de deux bourreaux, cachés comme lui sous le voile de *l'incognito*. Il visita les cafés, s'entretint avec plusieurs personnes, et les renseignements qu'il recueillit l'ayant éclairé, il se détermina à accéder au vœu de ses gardes prétoriennes.

Rentré dans son palais, il prononça la déposition du grand-visir, qui fut remplacé par Abdoulla, créature des janissaires; il changea également le mouphti, auquel il donna pour successeur Sidik Zadé, député des oulémas, l'un des provocateurs du mécontentement des janissaires. Dans la lettre d'usage, Sa Hautesse annonçait à Abdoulla qu'elle avait destitué son prédécesseur à cause de son caractère *avide et opiniâtre*, et lui recommandait de se concerter à l'avenir avec les oulémas et les chefs des Odgiaklis (janissaires) pour le bien de la religion du Prophète et de l'empire.

Le ton de ce protocole disait assez sous quelle influence il était dicté. Enfin le noble barbier perdit l'emploi qui le mettait en possession de raser la tête et d'être le gardien des archives de son maître, et il fut exilé avec Khalet effendi. On renvoyait en même temps des offices du sérail une foule de scribes, d'employés; et la Kasnadar-ousta, livrée, pour être fustigée, au bras séculier du chef des eunuques noirs, ainsi qu'un grand nombre d'odalisques, furent ensuite renfermées dans les lieux de correction du harem.

Comme on ne versa pas de sang, on pouvait dire que jamais révolution de sérail ne s'était opérée avec autant de ménagement. L'éloignemeut de Khalet effendi, surtout, ne fut accompagné d'aucune mesure de rigueur; on ne touchait ni à sa fortune, ni à ses propriétés. On lui avait assigné la ville d'Iconium (Kényeh) pour lieu d'exil. Il sortit de Constantinople en plein jour, entouré de ses serviteurs et de ses clients, moins en proscrit qu'en homme qui allait prendre possession d'une de ces vastes satrapies de l'Anatolie, objets de l'envie des courtisans. On croyait même à son prochain retour; mais l'évènement ne tarda pas à prouver qu'un favori éloigné des yeux de son maître est bientôt loin de son cœur. A peine se trouvait-il à quelques journées de marche que ses ennemis, qui connaissaient l'avidité du Grand-Seigneur, le décidèrent à faire apposer d'abord les scellés sur les papiers de son esclave; et le séquestre s'étant étendu jusqu'à ses biens, on n'eut pas de peine à obtenir le firman de mort, qu'un nommé Arif, aga des janissaires,

fut chargé de mettre à exécution, tandis qu'on faisait conduire dans les prisons du bostandgi-bachi le Juif Hazakiel, banquier du proscrit, avec ses fils, ses commis et toute sa famille.

Dans cet intervalle, Khalet effendi, qui voyageait avec une suite considérable, s'avançait vers le lieu de son exil; et quoiqu'il eût douze journées de marche d'avance sur Arif, chargé de son firman de mort, celui-ci, prenant des chemins détournés, arriva avant lui à Blavoudoun. Il se rendit sur-le-champ auprès du cadi de cette ville, pour lui donner connaissance de l'objet de sa mission, et requérir, en cas de besoin, l'appui de la force armée. Il se retira ensuite, et Khalet étant arrivé aux portes de la ville, y fut reçu par une foule de derviches d'Iconium, accourus à sa rencontre pour le complimenter. Ils l'accompagnèrent au logement qu'on lui avait préparé, et il se disposait à prendre du repos, lorsqu'on introduisit Arif, qui lui présenta le firman fatal, en l'engageant à se soumettre à sa destinée et à se préparer à la mort.

Vainement Khalet effendi, accablé d'un coup parti de la main d'un prince qu'il chérissait et dont il se croyait aimé, voulut s'appuyer d'un écrit autographe, par lequel celui-ci garantissait ses jours contre tout ordre contraire : Arif persista à demander sa tête. Mettant alors la main sur ses pistolets il allait se défendre, quand l'aga des janissaires, se précipitant sur lui, le terrasse et réussit, après une lutte violente, à l'étrangler avec le cordon en soie de son

sabre. Il tranche lui-même la tête du favori; il s'en empare, et, le 4 décembre, elle était exposée sur un plât d'argent, à l'endroit où avait figuré celle d'Ali Tébélen, dont tous les ennemis étaient destinés à périr, comme lui, de mort violente, et à subir l'affront du yaphta ou sentence infamante (1).

Le yaphta du favori était encore attaché à la porte de son maître, quand les oulemas, unis aux janis-

---

(1) Yaphta attaché à la tête de Khalet effendi.

Cette tête, exposée aux regards du public pour servir d'exemple, est celle de Khalet effendi, ci-devant Nichandgi. S'il fut élevé aux premières dignités de l'empire, et comblé des graces de son souverain, le but de cette faveur était qu'il servît l'état avec droiture et fidélité, et qu'il travaillât à maintenir cet esprit de concorde qui, dans les circonstances actuelles, devrait former de tous les croyants un seul corps, les porter à renoncer au goût d'un luxe effréné, que réprouve la loi de notre Prophète, et leur inspirer le zèle de servir la foi par le sacrifice de leurs passions particulières.

Telles étaient les obligations sacrées de cet homme pervers. Loin de les remplir, il s'est livré aux impulsions de son caractère perfide. Il a employé un grand nombre d'artifices, dont une foule de malheureux ont été les victimes. Il s'est fait une habitude de semer la zizanie et la discorde entre les croyants, tandis qu'il revêtait les déhors d'une droiture et d'une fidélité sans bornes, qualités dont il se servait comme d'un masque pour mieux voiler son extrême égoïsme et sa perversité. Cette conduite, si opposée aux intentions du monarque, avait été découverte. Un traître pareil ne pouvait s'attendre à une punition moindre que la peine capitale; elle a été consommée envers lui d'après un ordre du Grand-seigneur.

ET CELLE-CI EST LA TÊTE DE KHALET EFFENDI.

saires, présentèrent à la sanction du Sultan une liste de proscription contre les créatures, adhérents et fauteurs de Khalet effendi. Khourchid pacha y figurait en première ligne. Son armée s'était débandée ; il n'avait pas rendu compte des trésors du satrape de Janina, et on oublia qu'il avait terrassé cette hydre, pour ne voir, dans un vieux serviteur de l'état, qu'un vil concussionnaire. La sentence fatale fut lancée contre lui, et si sa tête ne figura pas au pilori impérial des sultans, c'est que le poison prévint l'arrivée à Larisse du capigi bachi chargé de trancher les jours du vainqueur d'Ali Tébélen.

Khourchid mourut, dit-on, sans regretter une vie dont il n'avait guère connu que les amertumes. Géorgien d'origine, arraché du sein de sa famille, vendu comme esclave, devenu le favori de l'amiral Kutchuk Husseïn, il avait été promu au grade de pacha, en 1803, à la recommandation de Mohamed Khosrouf ou Khoreb pacha. Ainsi, il avait été esclave, favori d'un esclave son compatriote, et protégé d'un esclave ; car, Husseïn et Khosrouf, ses compatriotes étaient, comme lui, enfants de tribut. Devenu visir du Kaire, on le vit tour à tour flotter entre le parti des Schypetars commandés par Omar bey (plus connu sous le nom d'Omer Brionès), les mameloucks et les Osmanlis, dont il éprouva successivement l'ingratitude, aussi long-temps qu'il fut chargé du gouvernement anarchique de l'Égypte. Non moins malheureux à Alep, la fortune ne sembla lui sourire un instant en Épire que pour lui rendre plus sensible

la perte de ses faveurs. Il descendait dans la tombe affligé du deshonneur d'une épouse qu'il chérissait, et, moins favorisé qu'Ali pacha, dont il envia le sort, il n'excitait aucuns regrets. Il fut enseveli par ses esclaves dans le linceuil qu'il portait (1), à l'exemple de tous les Turcs élevés en dignité, qui ont sans cesse présente à la pensée l'image d'une fin tragique, et aucun ami ne versa des pleurs sur ses restes inanimés.

Les officiers du fisc impérial, étant arrivés à Larisse, saisirent les dépouilles de Khourchid au nom du sultan, qui s'empara de ses propriétés, et la ligue impie des janissaires unis aux oulemas n'eut lieu que de s'applaudir de ce nouveau forfait.

Tout prospérait à son audace! Les éphémérides mensongères de Smyrne et de Vienne, qui célébraient naguère la sagesse de Khalet effendi et les prouesses de Khourchid, avaient changé comme leur fortune. Non contentes de deverser le blâme sur leur mémoire, elles semblaient prêter main-forte à l'inflexible opiniâtreté du divan, qui avait refusé de prendre part aux négociations du congrès de Vérone, en haine de la Russie, qu'il s'opiniâtrait à considérer comme l'auteur de l'insurrection des Grecs. Un des ministres mandés de Constantinople à Vérone, pour y faire connaître le véritable état des affaires de l'Orient, semblait excuser la barbarie des Turcs, par le rapport qu'il fit de-

(1) C'est un usage constant parmi les Turcs élevés en dignité, de se précautionner d'un drap mortuaire, persuadés que tout homme en place a un pied dans la tombe.

vant le sénat des rois chrétiens. *La rébellion*, disait-il, *est anéantie! L'armée de Drama Ali a envahi le Péloponèse, le capitan pacha, avec une flotte redoutable, appuye son entreprise, et il ne tardera pas à purger l'Archipel des pirates impunis jusqu'à présent, qui osent l'infester. Les chefs des révoltés sont achetés, ceux qui semblent encore tenir sont en marché pour se vendre, et les trésors d'Ali pacha achéveront de tout pacifier. On a donné trop d'importance à une pareille émeute!*

Les esprits étaient ainsi prévenus dans le congrès, quand on apprit l'arrivée à Ancône de l'archevêque Germanos, du comte André Métaxas et de Georges, fils de Mavromichalis. Une police obscure leur défendit de passer le Rubicon, et ils furent retenus loin de Vérone. Ils envoyèrent leur requête; mais on ne fit que hausser les épaules de pitié à la lecture de cette adresse touchante dictée par la religion, dont elle empruntait la voix, et elle fut écartée sur la demande d'un ministre, qui prouva à sa manière que *les Grecs étaient suspects d'être suspects d'idées révolutionnaires.* Ce fut ainsi que se trouva condamnée une cause sanctifiée par le martyre du patriarche Grégoire, de son synode, de la majeure partie des prélats de l'église d'orient, et de quarante mille chrétiens assassinés dans l'île de Chios.

Les réclamations des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem pour le rétablissement de l'ordre de Malte, que sa destination primitive et ses statuts constituaient en état de guerre perpétuelle contre les

ennemis du nom chrétien, n'eurent pas plus de succès que celles des Hellènes. L'Angleterre avait intérêt à éloigner une semblable négociation, qui laissa cependant des arrières-pensées plus faciles à signaler qu'à discuter dans l'état actuel de la politique européenne, et que nous rapporterons sans aucun caractère d'authenticité, comme un de ces projets aventurés dont il était question parmi les Grecs.

L'ordre de Malte se présentait au congrès avec ses souvenirs historiques et des institutions avouées, mais dans l'hypothèse d'une restauration qui était entièrement à recomposer. Ses commanderies aliénées sans retour, le siége de son gouvernement englobé dans l'empire britannique, mettaient les chevaliers dans l'alternative de recevoir un territoire qu'on leur aurait concédé en toute souveraineté pour y relever la bannière de la religion, ou de se conquérir un état par la voie des armes. Le dernier de ces partis était le plus convenable à la gloire des vieux champions de la croix; mais, dans tous les cas, ils devaient être assistés au début de leur entreprise, qu'il convenait de discuter sans préventions ambitieuses, sans vues d'un passé auquel il ne fallait emprunter que le souvenir de ses héros, pour tâcher de suivre leurs traces et de les imiter en humiliant le Croissant.

Cette question subséquente aux moyens donnés pour la restauration de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, devait conduire ses chefs à examiner de quel côté ils tourneraient leurs armes. Si, par un sentiment de justice qu'il eût été si beau de voir émaner de l'An-

gleterre pour réparer l'occupation de Malte, qui ne fut jamais ratifiée par ses souverains légitimes, l'Angleterre, qui n'a que la protection des îles Ioniennes, eût rétrocédé ses droits à la religion sur une Heptarchie impatiente de son joug, les chevaliers se trouvaient aussitôt et à peu de frais à même de signaler leur zèle contre les infidèles, et d'acquérir par la plus sainte des conquêtes une indépendance bien différente de celle qu'ils eurent dans les plus beaux siècles de l'Ordre.

Remuant, avec l'assistance du Souverain Pontife, les missions catholiques de la haute Albanie, aidés d'une Langue Russe aggrégée à l'ordre depuis le règne de Paul Ier, les chevaliers pouvaient remplir le but de leurs statuts, et porter un coup funeste à l'empire Ottoman, sans alarmer les Hellènes, dont le territoire antique ne dépassa jamais la région de la froide Dodone. Ils relevaient, à l'aide des Mirdites, des Poulati, des Clémenti et des peuplades latines, les marquisats, comtés et baronies de Scodra, d'Antivari, d'Alessio, de Dulcigno, de Durazzo, d'Avlone et du Musaché, qui furent les apanages des seigneurs normands et des paladins attachés aux maisons d'Anjou et de Roger roi de Sicile. Qui sait même où une pareille entreprise pouvait les conduire, si on réfléchit que l'Herzegovine et la Bosnie ont pour fond de populations des chrétiens catholiques, et que les Schypetars ne sont peut-être pas aussi éloignés qu'on le croirait de rentrer dans le sein d'une église dont la violence seule arracha leurs ancêtres.

Si les chevaliers tournaient au contraire leurs armes vers l'orient, ils ne pouvaient guère songer à s'emparer de Candie sans se rappeler que cette île ne fut qu'imparfaitement soumise aux Vénitiens, et que les Crétois ne supporteraient pas volontiers un joug étranger. Ils pouvaient reconquérir Rhodes, s'emparer de Cos, de Chios et même de Lesbos; mais l'ordre ne fondait avec ces possessions qu'un établissement précaire, à moins de conquérir quelques satrapies de l'Asie Mineure, et de les transformer en commanderies.

Telles étaient les considérations que fit naître dans le public la demande de l'ordre de Malte au congrès de Vérone; et quoique celle des Grecs fût plus directe et moins compliquée, on se sépara sans vouloir rien entendre sur leurs dispositions. Les envoyés des Hellènes restèrent à Ancône, tandis que l'ambassadeur d'Angleterre, qui se trouvait le 7 décembre à Trieste, se préparait à retourner à Constantinople. Il devait probablement savoir que les assertions qu'il avait émises dans le congrès étaient plus que hasardées; mais quelle dut être sa surprise, car on aime à croire qu'il avait parlé de bonne foi, lorsqu'il apprit en abordant aux îles Ioniennes que Drama Ali, *qui avait envahi l'Argolide*, se trouvait bloqué sous les murs de l'Acrocorinthe; que *la superbe flotte du capitan pacha* était anéantie ou dispersée, que Nauplie de Romanie venait d'ouvrir ses portes à *ces Grecs vendus ou en traité pour se vendre*, et que l'étendard de la croix, victorieux, dominait dans la mer Égée?

Les Grecs, commandés par Nicétas et Staïtos Staïtou Pavlou, avaient repris le blocus de Nauplie dès que Drama Ali eut abandonné l'Argolide, et les assiégés ne tardèrent pas à se repentir d'avoir rompu la capitulation qu'ils avaient réglée avec les Hellènes. Témoins de la fuite honteuse du capitan pacha, qui n'avait pu réussir à les ravitailler, les croisières grecques ne leur présentaient plus qu'un vaste filet dans lequel tombaient tous les secours qu'on essayait encore de leur faire parvenir. En vain le zèle des Francs établis à Smyrne s'était hautement manifesté pour secourir une place à laquelle était lié le sort politique de la Morée; le brick autrichien le *Sincère*, capitaine Pallina, ainsi que le *Palémon*, capitaine Calvi, chargés de vivres, escortés par le brick de guerre le *Rapide*, commandé par un nommé Buratovich, avaient été interceptés et saisis sous leurs yeux à l'entrée du port de Nauplie.

Peu de jours après ils avaient été témoins d'une capture qui les consternait entièrement. Une goëlette chargée à Ancône pour le compte du consul anglais de Patras résidant à Zante, montée par deux des frères de cet agent, gens capables de tout oser quand il s'agit de s'enrichir, avait, à deux reprises différentes, essayé de franchir la ligne de blocus; quand les Grecs, l'ayant inutilement sommée de se retirer, déployèrent les moyens de répression pour l'écarter. Il s'engagea un combat dans lequel le bâtiment anglais fut obligé d'amener pavillon. Conduit à Hydra, il fut déclaré de bonne prise, la cargaison confisquée, et

l'amiral Graham Moore, indigné des lâches pirateries restées trop long-temps impunies, laissa à la justice un libre cours, qui enleva en même temps les dernières ressources aux Turcs assiégés.

C'est à cette époque aussi qu'il faut rapporter cette espèce de variante dans le système de sévérité exagérée de la part des agents de S. M. B. des îles Ioniennes contre les Grecs, qui ne manquèrent pas d'en rapporter la cause à la mort du lord Castlereagh, et ils en parurent pleinement convaincus, quand ils apprirent qu'on refusait de délivrer des expéditions aux bâtiments chargés de vivres pour les places véritablement assiégées par les Grecs. Cette mesure devait changer les dispositions des bandes noires d'agioteurs établis à Smyrne et à Zante, qui n'avaient plus à brocanter qu'avec les villes fortes de l'île de Crète. Dans leur fureur, ils firent entendre le cri de détresse des assiégés de Nauplie jusque sous les murs de l'Acrocorinthe.

A ces tristes abois, Drama Ali, qui avait reçu quelques renforts et des vivres, essaya d'en faire parvenir aux assiégés Naupliens; mais toutes ces tentatives devinrent inutiles, et les partis qu'on essaya de mettre en campagne furent taillés en pièces. La situation de la garnison turque était désespérée; car elle n'osait plus même implorer la clémence d'un ennemi qu'elle avait trompé. Les derniers aliments manquèrent dans la place le 28 novembre (10 décembre). La garnison de la Palamide, poussée par la faim, descendit dans la ville et ne remonta pas le soir. Un Turc et sa

femme, sortis de la forteresse à la faveur de la nuit, se rendirent au camp des Grecs pour implorer leur pitié. Ils firent un tableau déplorable de l'état des assiégés, exténués de faim, en proie aux maladies, et tellement affaiblis, qu'ils avaient abandonné la Palamide pour se concentrer dans le quartier qui comprend la ville basse, où ils étaient décidés à attendre du sort ce qu'il déciderait de leur existence.

Les chefs des Hellènes, voulant profiter d'un avis qu'ils croyaient d'autant plus véritable, qu'il n'avait pas été provoqué, résolurent d'en tirer parti, en escaladant avec précaution les rochers de la Palamide du côté des montagnes. La nuit du 29 au 30 novembre (v. s.), à la faveur d'une obscurité profonde, tandis qu'un vent impétueux soufflait, les Hellènes avançaient à bas bruit, prêtant l'oreille, et ils arrivèrent ainsi à la porte de la citadelle, qu'ils trouvèrent ouverte. Ils s'y établirent, et après avoir successivement occupé tous les postes, où ils ne trouvèrent qu'un petit nombre de soldats, qui ne firent aucune résistance, ils attendirent le jour pour attaquer la garnison réfugiée dans la basse ville; mais elle se rendit à la première sommation, et il n'y eut pas une goutte de sang répandue.

Au point du jour, le canon de la Palamide annonça aux habitants de l'Argolide la prise de l'importante forteresse de Nauplie. C'était le jour de la fête de l'apôtre Saint-André, patron du Péloponèse; elle ne pouvait être mieux célébrée que par le double éclat d'une victoire et d'un acte de clémence. On octroya

aux Turcs une capitulation, en vertu de laquelle on leur garantissait la vie et la faculté d'être transportés à Scala Nova dans l'Asie Mineure, en donnant pour garantie de la sûreté de ceux qui seraient chargés de cette commission les deux pachas qu'on transféra aussitôt à Tripolitza avec leurs harems. On convint à cet égard qu'ils ne seraient rendus qu'au moyen d'une rançon, et de leur plein gré les Grecs distribuèrent à chaque Turc une somme de vingt francs, une chemise et une couverture pour les abriter pendant la traversée. Enfin ces dispositions ayant été ratifiées par le congrès, une proclamation qu'il adressa aux Hellènes, en annonçant le grand évènement du jour, répandit l'allégresse au sein des villes et des campagnes (1).

(1) Προσωρινὴ διοίκησις τῆς Ἑλλάδος.

Ὁ ἀντιπρόεδρος τοῦ ἐκτελεστικοῦ διακηρύττει.

Μεθ' ἡμῶν ὁ Θεὸς! Ὢ θαύματα! Ὥσπερ ἐν τῷ Ἰσραηλιτικῷ λαῷ δείκνυσιν ἐν τῇ ἐποχῇ ἡμῶν.

Εἰς τὰς 12 ἰουνίου ἐδέχθησαν οἱ Ὀθωμανοὶ συνθήκας, αἱ ὁποῖαι εὑρίσκονται εἰς χεῖρας τῆς διοικήσεως, βουλωμέναι μὲ δεκατέσσαρας βούλας τῶν προκρίτων ἐξουσιαστῶν καὶ ἀγάδων τοῦ Ναυπλίου.

Αἱ τότε τυπωμέναι διακηρύξεις

(1) Gouvernement provisoire de la Grèce.

Le vice-président du pouvoir exécutif :

Dieu est avec nous. O miracles de nos jours, pareils à ceux qu'il opéra en faveur d'Israël !

Le 18 juin (v. s.) les Ottomans avaient accepté et souscrit une capitulation restée entre nos mains, revêtue de quatorze sceaux des chefs, commandants et agas de Nauplie.

Une proclamation vous an-

Les Grecs, qui avaient rivalisé de zèle pour secourir les vaincus, se disputaient en quelque sorte à qui les transporterait dans l'Anatolie, quand la

---

σας ἔλεγον ὅτι «ἡ καθαρότης εἶναι ἡ ἀπόδειξις τῶν μεγαλοφρόνων ἀνδρῶν. Ἰδοὺ ἡ καθαρότης τῆς διοικήσεως· ἡ γενναιότης τῶν στρατιωτῶν μου· ἡ ἀνδρία καὶ ἡ φρόνησις τοῦ γενναιοτάτου χιλιάρχου μας Στάϊκου Σταϊκοπούλου, καὶ ἡ πρὸς αὐτὸν θεία χάρις, τὸν ἀνέδειξαν πορθητήν. Ἐκυρίευσε τὸ Παλαμίδι τοῦ Ναυπλίου μὲ ἔφοδον, εἰς τὰς ἓξ ὥρας τῆς νυκτὸς, ἐξημερώνοντας πάραυτα ἡ ἑορτὴ τοῦ Πρωτοκλήτου Ἀποστόλου Ἀνδρέου. Εὑρέθησαν οἱ Ἕλληνες εἰς τὸ Παλαμίδι, κυριεύσαντες αὐτὸ, καὶ στήσαντες τὰς τροπαιοφόρους σημαίας τοῦ Σταυροῦ. Χαίρετε λοιπὸν, νέοι Ἕλληνες, χαίρετε...

Δείξατε τὴν μετ' ἀνδρείας φρόνησίν σας. Ἡ πρὸς τοὺς ἀνθρώπους εὐσπλαγχνία εἶναι σημεῖον γενναιότητος. Ἴδετε τὸν νέον Ἀχιλλέα, καὶ Ἑλλήνων στρατηγῶν Νικήταν, ὅστις, καθὼς ὁ τότε Ἀχιλλεὺς, ἔδειξε τέρατα καὶ σημεῖα εἰς τὴν πολιορκίαν τῆς Τρωάδος, οὕτω καὶ ὁ γενναῖος τῶν Ἑλλήνων στρατηγὸς, ἥρως Νικήτας, βαστάσας καθὼς ἔπρεπεν εἰς τὸν χαρακτῆρα του τὰ περάματα, καὶ κατατροπώσας τοὺς ἐχθροὺς

nonça à cette époque que la persévérance fait la gloire des hommes généreux. Eh bien! cette même persévérance du gouvernement, jointe aux efforts de nos guerriers et au courage du stratarque Staïcos Staïcopavlou, aidé de la protection divine, a obtenu sa récompense. Le jeudi, jour de la fête de l'apôtre saint André, à six heures de nuit, la Palamide de Nauplie est tombée en notre pouvoir, et nos soldats y ont arboré l'étendard de la croix. Réjouissez-vous, Hellènes régénérés, réjouissez-vous.

Que la sagesse et l'humanité, qui caractérisent les ames généreuses, soient désormais votre partage. Imitez le nouvel Achille de la Grèce, Nicétas, qui vous rappelle et surpasse celui des siècles héroïques qui combattit devant Troye. Vainqueur des barbares, c'est à son bras, c'est à sa valeur, en repoussant les attaques des Turcs, en les

frégate anglaise le *Cambrian*, capitaine Hamilton, demanda à participer à cette œuvre généreuse. « Ce n'est point, dit-il à Tombazis, pour assurer le sa« lut des prisonniers de guerre, qui m'ont été re« commandés par le pacha de Smyrne; mais je dé« sire porter ces Turcs, pour qu'on ne puisse pas « dire encore que je ne cherche à être utile qu'aux « Grecs. » On se rendit à ces raisons; et ce qui servira à peindre la férocité de ceux qu'aucuns bienfaits ne gagnèrent jamais, c'est que ces mêmes Turcs, qui ne firent jamais quartier à un malheureux, n'eurent

---

ἡμῶν, ἄλλους Τρῶας Ὀθωμανοὺς, καὶ ἀποροῦντες οἱ ἐν Ναυπλίῳ τροφῶν παρεδόθησαν. Ἄσατε τῷ Κυρίῳ, ἐνδόξως γὰρ δεδόξασται.

Ἂς συνοδεύῃ πάντοτε ὁ Σταυρὸς τὴν δικαιοσύνην. Φυλάξατε δικαιοσύνην, φιλανθρωπίαν, εὐσπλαγχνίαν, φρόνησιν. Ἂς λείψουν αἱ διχόνοιαι, καὶ ἡ γυναικώδης μικροψυχία. Δείξατε τὴν μεγαλοφροσύνην καὶ ἀνδρείαν σας· πρὸς τούτοις τὴν εὐταξίαν. Μὴ φέρεσθε σκληρῶς πρὸς τοὺς αἰχμαλώτους σας. Τοιαῦτα πράττοντες θέλομεν δείξῃ εἰς τὰ φωτισμένα ἔθνη τῆς Εὐρώπης ὅτι ἤμεθα Ἕλληνες ἀγαθοὶ, τακτικοὶ καὶ φρόνιμοι· οἱ δὲ χριστιανικώτατοι βασιλεῖς αὐτῶν νὰ μᾶς κηρύξωσιν ἔθνος ἀνε-

écrasant dans les défilés, en leur présentant sans cesse un front redoutable, qu'est due cette famine qui nous a livré les Turcs de Nauplie. Mais plutôt louons et bénissons le Seigneur.

Que la croix accompagne partout la justice et la philanthropie; que la sagesse dirige partout la valeur, et que la clémence marche toujours à la suite de la victoire. Loin de vous les désordres, la pusillanimité et la vaine gloire. Grands et généreux, épargnez les vaincus, et montrez au monde qu'aussi intrépides que disciplinés, vous êtes dignes de remonter au rang des nations, et alors les monarques

pas plus tôt touché le sol de l'Asie Mineure, qu'ayant inutilement essayé de tuer les Hydriotes qui les y déposèrent[1], ils fondirent, dès qu'ils eurent ressaisi des armes, sur les chrétiens de Scala Nova, dont ils égorgèrent tout ce que l'autorité locale ne put dérober à leur fureur.

La nouvelle de la prise de Nauplie étant, sur ces entrefaites, parvenue à Corinthe, Drama Ali n'ayant plus de diversion à opérer de ce côté, résolut de faire passer la presque totalité de son armée à Patras. Il en confia la direction à un chef expérimenté, qui partit, croyant les passages libres, depuis que Colocotroni, entraîné par son avidité, s'était rendu à Nauplie, où il espérait s'enrichir comme il l'avait fait à la prise de Tripolitza. Mais le brave Nicétas, qui n'aspirait qu'à moissonner des lauriers, venait de prendre le commandement de la Corinthie, et prévenu des desseins de l'ennemi, il avait jugé convenable de ne

---

ξάρτητον, καὶ νὰ ἀπολαύσωμεν τὴν ποθεινὴν ἡμῶν ἐλευθερίαν.

Ἐν Ἑρμιόνῃ, εἰς τὴν 1 δεκεμβρίου, 1822, καὶ δευτέρῳ τῆς ἀνεξαρτησίας.

Ὁ ἀντιπρόεδρος,

Α. ΚΑΝΑΚΑΡΗΣ.

Ὁ ἀρχιγραμματεὺς τῆς ἐπικρατείας, Θ. ΝΕΓΡΗΣ.

chrétiens s'empresseront de reconnaître et de proclamer l'indépendance, objet de nos vœux.

Donné à Hermione, le 1-13 décembre 1822, l'an 2 de la régénération.

Le vice-président,

ATHANASE KANACARIS.

L'archi-chancelier d'état, ministre des affaires étrangères,

THÉODORE NÉGRIS.

l'attaquer que quand il serait trop avancé dans sa marche pour ne plus avoir la faculté de rétrograder.

La côte septentrionale du Péloponèse, que les Turcs devaient parcourir pour se rendre à Patras, est susceptible d'être disputée à chaque pas, dès qu'en partant de Corinthe on a quitté le territoire de la Sicyonie (1), parce qu'elle est coupée de défilés et de rivières torrentueuses formées par les égoûts et les promontoires escarpés des montagnes. Ainsi les Turcs, après avoir défilé sans obstacle à travers les campagnes d'Aspro-Chôma et de Vasilica, ne furent pas plus tôt arrivés au dervin de Mavra Litharia, qui ferme la frontière orientale de l'Achaïe, qu'ils se trouvèrent dans la nécessité de combattre l'avant-garde des Hellènes. L'affaire fut sanglante, et les mahométans ne purent forcer cette espèce de gorge, qui était défendue par cinq cents Grecs, qu'en perdant un nombre d'hommes presque égal à celui des chrétiens, qu'ils parvinrent à repousser. Ils durent encore payer de leur personne au pont du Crathis, fleuve impétueux qui a pour source primitive le Styx, dont la cascade sort des glacièrs du mont Cyllène (2). Ils s'y fortifièrent en plaçant quatre cents hommes au caravansérail d'Acrata.

Les Hellènes, qui marchaient par les hauteurs, laissèrent, sans les inquiéter, les Turcs se retran-

---

(1) *Voy.* t. III, ch. 102 et 103 de mon Voyage dans la Grèce, pour l'intelligence de cette marche, des mouvements et des opérations des Grecs et des mahométans.

(2) T. III, p. 570 et 571 de mon Voyage dans la Grèce.

cher à Acrata. Ils leur permirent de franchir tranquillement la vallée de Zacoula, ainsi que le défilé de Kaki Scala, chemin abrupte taillé dans le roc à une hauteur perpendiculaire effrayante. Après être heureusement sortis de ce passage, les barbares s'avançaient dans un espace fourré, en se dirigeant vers Vostitza, quand un taxiarque, ayant donné avis de leur approche à Nicétas, celui-ci, qui descendait dans ce moment du défilé de Sainte-Irène, marcha aussitôt à leur rencontre, tandis que les Grecs occupaient Kaki Scala, que l'ennemi avait négligé de garder.

Maîtres des positions, les insurgés font sommer les mahométans de se rendre, et six cents hommes que les infidèles perdirent dans un clin-d'œil après avoir rejeté cette proposition, ayant convaincu les Schypetars de l'inutilité de leurs efforts, trois cents d'entre eux mirent bas les armes, à la seule condition d'être conduits à Tripolitza. Mais on pressa vainement les Osmanlis de prendre ce parti. Ils ne répondirent que par des paroles insultantes, et soit qu'ils se crussent trop coupables pour être pardonnés, soit qu'un orgueil funeste les aveuglât, ils furent taillés en pièces jusqu'au dernier. Ainsi finit le combat de Sainte-Irène, dans lequel les chrétiens perdirent deux cent soixante hommes tués, trois cents blessés; et la prise du khan d'Acrata, qui eut lieu quelque temps après, ayant coûté aux Turcs quatre cents hommes, on évalua leurs dernières pertes à près de trois mille hommes, qui étaient l'élite de l'armée d'invasion commandée par Drama Ali pacha.

Telle fut l'issue de cette campagne, annoncée hautement comme devant être le tombeau de *la folle insurrection des Grecs*, que le ciel, à défaut des secours de la chrétienté, protégea d'une manière visible. Ils venaient d'anéantir la fleur de l'armée d'extermination lancée contre le Péloponèse. Le *Labarum* flottait sur la Palamide ; ils avaient trouvé dans Nauplie quatre cent quatre-vingts pièces de canon et plus de quinze mille fusils, sans y comprendre ceux de la garnison qui avait déposé les armes, et ils étaient maîtres de la première place forte du Péloponèse. C'était à dater du jour de son occupation que le gouvernement Hellénique devait se flatter d'avoir un point fixe pour résider, un arsenal et une place de sûreté, d'où, assistés de la marine d'Hydra, les Hellènes pouvaient se relever des plus grands désastres.

Après avoir rendu de solennelles actions de graces au Dieu rédempteur, qui ne permit jamais que la fortune des impies fut immuable, le sénat résidant à Hermione, dont les pouvoirs étaient au moment d'expirer, adressa aux Hellènes une proclamation tendante à convoquer les états de la Grèce. Elle avait été décrétée dès les 9-21 novembre; et elle fut communiquée au peuple par l'organe du clergé, chargé d'en faire la lecture dans toutes les églises.

Elle était conçue en ces termes, que nous rapporterons comme un monument historique.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE. (1)

« Le vice-président du pouvoir exécutif.

« La première période du gouvernement provisoire « touche à son terme, et elle nécessite la convocation « des colléges électoraux, auxquels appartient l'élec- « tion des représentants des états de la Grèce. Avant « d'entrer en aucune explication à ce sujet, le conseil « exécutif sent la nécessité de prévenir les Hellènes « que, malgré ses constants efforts, les difficultés « survenues pendant sa session ne lui ont pas permis « d'établir un gouvernement ferme et stable. Cepen- « dant les travaux auxquels il s'est livré sans relâche « depuis son installation lui font concevoir l'espérance « de parvenir à ce but, pendant l'année législative « qui est prête à commencer. Lorsque cette époque

---

(1) Προσωρινὴ διοίκησις τῆς Ἑλλάδος.

Ὁ ἀντιπρόεδρος τοῦ ἐκτελεστικοῦ διακηρύττει.

Ἐπλησίασε τὸ τέλος τῆς πρώτης ἐνιαυσίου περιόδου τῆς διοικήσεως, καὶ κατὰ τοὺς νόμους, νέαι ἐκλογαὶ πρέπει νὰ γίνωσι διὰ τὴν ἐρχομένην δευτέραν περίοδον αὐτῆς, ἡ ὁποία ὠνομάσθη προσωρινὴ, πρὸς διαστολὴν ἐκείνης τῆς σταθερᾶς καὶ ἀμετακινήτου, τὴν ὁποίαν ἂν δὲν ἀπελαύσαμεν κατὰ τοῦτο τὸ ἔτος, ἐλπίζομεν νὰ ἴδωμεν κατὰ τὸ ἐρχόμενον ἔτος, Θεοῦ θέλοντος, καὶ ἡ ὁποία θέλει συστηθῇ μὲ γενικὴν συνέλευσιν τοῦ ἔθνους. Διότι τὸ ἔθνος μόνον ἔχει τὸ δικαίωμα νὰ ἐκλέξῃ κατὰ τὴν θέλησίν του διοίκησιν. Ὅταν φθάσῃ ἡ αἴσιος ἐκείνη ὥρα, θέλομεν προσηλωθῇ ὅλοι κατὰ τὸ εἰκὸς, καὶ εἰς τὴν ἀξιομνημόνευτον ἐκείνην ἐθνικὴν συνέλευσιν μέλλει ν' ἀποφασισθῇ τῆς Ἑλλάδος ἡ τύχη. Ἐν τοσούτῳ ὅμως πρέπει νὰ διοικῶνται οἱ λαοὶ, καὶ ἡ διοίκησις αὐτῶν νὰ ὀνομάζεται προσωρινή. Πρέπει

« désirée arrivera, la nation à laquelle il appartient « de délibérer sur ses intérêts par l'organe de ses « députés, sera convoquée en assemblée générale « pour décider du sort politique de la Grèce.

« En attendant ce moment heureux, le peuple con« tinuera à être régi par son gouvernement provisoire, « choisi en vertu d'une loi d'élection promulguée. Si elle « n'est pas la meilleure qu'on puisse souhaiter, elle « elle est au moins la meilleure que les circonstances « de la guerre nous ont permis d'adopter. Prêtres et « citoyens, tous sont appelés par cette loi à élire leurs « représentants.

« Comme les difficultés résultant des embarras de « la guerre s'opposent à ce que les habitants se réu« nissent sans inconvénients dans les chefs-lieux de « leurs éparchies, la loi transporte chez eux-mêmes « les élections primaires. Elle prend de plus les dé-

---

λοιπὸν νὰ ἐκλέξετε βουλευτὰς ἀξίους τῆς ἐμπιστοσύνης σας, καὶ ἱκανοὺς νὰ ἐκτελῶσι τὰ ἱερὰ χρέη τῶν διοικητῶν.

Εἰς τὴν ἐκλογὴν, μικροὶ καὶ μεγάλοι, ἱερεῖς καὶ λαϊκοὶ, πάσης τάξεως καὶ καταστάσεως ἄνθρωποι, ἐν ἑνὶ λόγῳ, ὁ λαὸς ὁλόκληρος ἔχει τὴν ψῆφόν του. Ἐπειδὴ δὲ ὅλος ὁ λαὸς μιᾶς ἐπαρχίας νὰ συναχθῇ εἰς ἓν καὶ τὸ αὐτὸ μέρος, οὔτε δυνατὸν εἶναι, οὔτ' εὔλογον· διότι ἄλλοι σήμερον δὲν εὐκαιροῦσι, καὶ ἄλλοι αὔριον· διότι ὁ κατὰ τῶν ἐχθρῶν πόλεμος δὲν ἐπιτρέπει τοὺς βεβαίους· ὁ νόμος, τὸ δυνατὸν μὲ τὸ συμφέρον, καὶ ταῦτα μὲ τὸ δίκαιον συμβιβάσας, προσδιορίζει εἰς τὸν λαὸν ἑκάστου χωρίου νὰ ἐκλέγῃ ἐναρέτους γέροντας, ἀναλόγως μὲ τὸν ἀριθμὸν τῶν οἰκογενειῶν (φαμιλιῶν).

Ὁ νόμος διορίζει, νὰ μὴν ἐκλέγετε ἄλλον παρὰ ὅστις γεννημένος εἰς τὴν ἐπαρχίαν σας, ἢ ἄνθρωπον, ὅστις νὰ ἔχῃ τὴν κατοικίαν του αὐτόθι· ἄνθρωπον δηλονότι, τὸν ὁποῖον νὰ γνωρίζετε, καὶ νὰ ἐμπιστεύεσθε, καὶ ὁ ὁποῖος νὰ σᾶς γνωρίζῃ, καὶ νὰ σᾶς πονῇ.

« putés dans le sein même des électeurs; elle veut « que ce soient des hommes bien connus de vous, et « dans lesquels vous ayez une confiance entière; qu'ils « vous connaissent également, et qu'ils affectionnent « jusqu'à vos intérêts particuliers. Le seul devoir du « peuple est d'éloigner dans ces élections tout senti- « ment de haine ou de partialité, et de chercher dans « la personne de ses députés les lumières et les vertus « qui seules peuvent assurer à la nation un bonheur « certain et durable.

« La tâche que le gouvernement s'est imposée « comme une des plus importantes, a été de n'épargner « aucun effort pour réintégrer la nation dans toute « la plénitude de ses droits, droits pour lesquels elle « a pris les armes, et fait tant de sacrifices. »

« La force du gouvernement destiné à être le plus « propre à notre pays, et à notre situation particulière

---

Ἔχετε ὅμως τὴν ἄδειαν ἀπὸ τὸν νόμον, ἢ τῶν πόλεων βουλευτήν σας νὰ τῆς κυρώσετε διὰ τὸ ἐρχόμενον, ἢ τὸν περιουσιαστήν σας, ἢ Ἀρειοπαγίτην νὰ ἐκλέξετε βουλευτὴν, ἢ ὁποιονδήποτε ἐπαρχιώτην σας. Ἀρκεῖ μόνον νὰ ἦναι Ἕλλην, καὶ αὐτόχθων, ἢ σταθερὸς κάτοικος, τὴν δὲ ἡλικίαν τριακοντούτης· μάλιστα νὰ ἦναι ἄνθρωπος μὲ ἀρετὴν καὶ μὲ φρόνησιν, διότι χωρὶς αὐτὰ τὰ δύο, καλὸν δὲν ἐλπίζεται ἀπ' αὐτὸν βεβαιότατα.

Ταῦτα προσδιορίζει ὁ νόμος, καὶ βλέπετε καθαρώτατα πόσην φροντίδα ἔχει ἡ σημερινὴ διοίκησις εἰς τὸ νὰ μὴν στερηθῆτε κἀνὲν ἀπὸ τὰ ὅσα σᾶς ἀνήκουν δικαιώματα, διὰ τῶν ὁποίων τὴν ἀπόλαυσιν τὰ ὅπλα ἐλάβετε εἰς τὰς χεῖρας, καὶ χωρὶς αὐτὰ εἶναι ἀδύνατον νὰ ἀσφαλισθῇ ἡ ἐλευθερία σας. Κάθε ἄλλη διοίκησις, παρ' αὐτὴν, εἶναι ξένη εἰς τὸ ἔθνος μας. Μόνη ἡ παραστατικὴ διοίκησις, ἐκείνη δηλαδὴ, ἡ ὁποία φέρει πρόσωπον λαοῦ, ἀνήκει εἰς τοὺς Ἕλληνας, οἵτινες διὰ νὰ διοικῶνται καλῶς, ὥρμησαν κατὰ τοῦ τυράννου, κάμνοντες τόσας καὶ τόσας θυσίας.

« a spécialement occupé notre attention, et fixé l'objet « de nos délibérations. Ainsi dans l'état de dévastation « où la tyrannie Ottomane, par son système de spo- « liation, avait réduit notre pays, il n'y a que le gou- « vernement représentatif qui puisse convenir à la « Grèce. C'est celui entre tous qui offre le plus de « ressources pour relever notre patrie du sein de ses « ruines et de la barbarie dans laquelle elle a si long- « temps gémi.

« Cependant plus une nation tient à la véritable « liberté, plus elle doit être en garde contre l'abus de « cette même liberté. C'est surtout dans les révolu- « tions pour acquérir son indépendance, c'est dans « le chemin des peuples vers l'affranchissement, que « l'esprit de licence s'introduit sous le voile d'un pa- « triotisme jaloux. C'est là que se présente l'écueil « qui fait dévier vers l'anarchie, source de toute sub-

---

Μάθετε ὅμως ὅτι ὅλα αὐτὰ δὲν φέρουν κἀνένα καρπὸν, ἂν δὲν εὐπειθῆτε εἰς τοὺς νόμους, μηδὲ ὑποτάττεσθε εἰς τὴν διοίκησιν· ἂν δὲν ἔχετε ὁμόνοιαν πρὸς ἀλλήλους, καὶ προθυμίαν εἰς τὸν πόλεμον.

Τοῖς πᾶσι γνωστὸν εἶναι, ὅτι κακοπλάνοι τινὲς, διὰ τὰ ἴδια τῶν συμφέροντα περιφερόμενοι εἰς τὰς ἐπαρχίας σας, μὲ ὑπόκρισιν πατριωτισμοῦ, ἐπάσχισαν νὰ σᾶς ἐξαγριώσωσι κατά τινων βουλευτῶν; ἀπὸ τοὺς ὁποίους ὅσοι ἐσυλλογίζοντο ὀρθῶς οὐδ' ἔδωκαν ὅλως ἀκρόασιν εἰς τοὺς λόγους των; ὅσοι δὲ εὐήθως, ἐπλανήθησαν, καὶ ἰδοὺ τὰ ὅσα κακὰ ἐπροξένησαν εἰς τὴν Ἑλλάδα· παρέβησαν τοὺς νόμους, ἀργοπόρησαν τὴν πρόοδον τοῦ καλοῦ, ἔπαυσεν ἡ εὐταξία, καὶ ἐπροχώρησεν ἡ ἀναρχία. Ὁ δὲ ἐχθρὸς ὠφελούμενος ἀπὸ τοιαύτας ἀταξίας, ἔγινε τρόπον τινὰ ἰσχυρότερος.

Ἄνδρες Ἕλληνες, μόνος ὁ μεγαλόφρων ἄνθρωπος ἐπιθυμεῖ τὴν ἐλευθερίαν· μεγαλόφρων δὲ εἶναι ἐκεῖνος, ὅςτις δὲν ὑποφέρει νὰ ζῇ εἰς τὴν ἀναρχίαν, ὡς θηρίον εἰς τὰ δάση, ἀλλ' ἔχει διὰ καύχημά του νὰ ζῇ ὑπὸ νόμους καὶ

« version, et par conséquent cause inévitable de la « perte des nations.

« Si des hommes nourrissant ces principes per- « nicieux se présentaient au milieu de vous, votre « propre intérêt vous commande de vous en méfier « et de combattre cet esprit dangereux, dont vous « deviendriez nécessairement les victimes. La liberté « est le fruit des vertus politiques. Le citoyen jaloux « de l'obtenir, ou de la conserver quand il la possède, « repousse d'un côté l'anarchie, qui ravale l'homme « à la condition des animaux des forêts; et fier d'ap- « partenir à une société d'hommes libres, il ne dé- « sire pas, de l'autre, de s'élever au-dessus de ses « semblables.

« Le conseil exécutif termine en déclarant au peuple « grec qu'il attend avec impatience ses nouveaux dé- « putés pour leur rendre compte de sa gestion. La

---

ἐν εὐταξίᾳ· μεγαλόφρων εἶναι ἐκεῖνος, ὅστις δὲν προσπαθεῖ νὰ ὑπερβῇ τοὺς συμπολίτας του κατὰ τὴν δύναμιν, διὰ νὰ περιφρονῇ τῶν νόμων τὴν ἀρχὴν, ἀλλ' εὐχαριστεῖται νὰ ζῇ ὡς ἀδελφὸς ἐν ἰσοτιμίᾳ, καὶ εἰς ὁποιονδήποτε βαθμὸν ἤθελεν εὑρεθῇ, νὰ προσέχῃ, μήπως σφάλλῃ εἰς τοὺς νόμους, καὶ τιμωρηθῇ ὑπὸ τῆς δικαιοσύνης· μεγαλόφρων τέλος πάντων εἶναι ἐκεῖνος, ὅστις ὄχι μόνον αὐτὸς εἶναι καθαρὸς πάσης δολιότητος καὶ ῥᾳδιουργίας, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἀκαθάρτους αὐτῶν, βδελύττεται.

Φροντίσατε λοιπὸν, φίλοι ὁμογενεῖς, χωρὶς ἀναβολὴν καιροῦ, καὶ χωρὶς κἀνεὶς ἀπὸ σᾶς ν' ἀμελήσῃ τὰ περὶ τὸν πόλεμον, καὶ τὰς οὐσιωδεστέρας του ἐργασίας, ἀλλὰ μὲ ἡσυχίαν καὶ ὁμόνοιαν νὰ ἐκλέξετε τὸν βουλευτὴν τῆς ἐπαρχίας σας, καὶ νὰ τὸν διευθύνετε εἰς τὴν διοίκησιν, διότι εἶναι καιρὸς νὰ ἀναδεχθοῦν ἄλλοι τοὺς χαλινοὺς τῆς διοικήσεως, καὶ νὰ διοικῶσι τοὺς λαοὺς κατὰ τοὺς ἐπικρατοῦντας νόμους, παραλαμβάνοντες ἀπὸ τὴν παροῦσαν διοίκησιν τούς λογαριασμοὺς τούτου τοῦ ἔτους, οἱ ὁποῖοι ὅταν

« publication de ce compte fera mieux connaître à la « nation les avantages du gouvernement représentatif; « chaque citoyen verra avec quelles faibles ressources « le conseil exécutif a fait face aux dépenses de la « guerre, et qu'il n'a négligé aucun moyen d'écono- « mie pour ne pas charger le peuple d'impôts trop « onéreux, et rendre le gouvernement plus cher à la « nation. Tel a été le but principal de nos efforts.

« Donné à Hermione, le 21 novembre 1822 (v. s.), « et le second de la régénération.

Signé, le vice-président du conseil exécutif,

ATHANASE KANAKARIS.

L'archi-chancelier,

TH. NÉGRIS.

Cette adresse fut reçue favorablement; mais de

δημοσιευθῶσι, καὶ τοὺς γνωρίσετε, θέλετε εὐχαριστηθῆ βέβαια, καὶ θέλετε ἐπαινέσει τὴν διοίκησιν, διὰ τὴν οἰκονομίαν τῶν ἐξόδων, τὴν ὁποίαν ἐμεταχειρίσθη, μὴ θέλουσα νὰ σᾶς βαρύνῃ διόλου, καὶ θέλετε ἰδῆ ὅτι ἔχετε βουλευτὰς καθαρᾶς συνειδήσεως, καὶ οἱ ὁποῖοι φιλοτιμοῦνται νὰ ἀναδειχθῶσιν ἄξιοι τῆς ἀγάπης τοῦ λαοῦ, μὲ τὸν ὁποῖον ἔζησαν καὶ θέλουν ζήσει εἰς τὸ ἑξῆς, μὴν προσμένοντες καμμίαν ἄλλην ἀνταμοιβὴν ἀπὸ τοὺς Ἕλληνας διὰ τοὺς μεγάλους ἀγῶνας των καὶ τὴν ἄοκνον ἐπιμέλειάν των, παρὰ τὸ νὰ σέβωνται καὶ νὰ πείθωνται εἰς τὴν κατὰ καιρὸν εὔνομον καὶ πατριωτικὴν διοίκησίν των, διὰ τὴν πρόοδον εἰς τὰ καλὰ, καὶ εὐτυχίαν ὅλων τῶν Ἑλλήνων!

Ἐν Ἑρμιόνῃ, τὴν 9 νοεμβρίου, 1822, καὶ 2 τῆς ἀνεξαρτησίας.

Ὁ ἀντιπρόεδρος τοῦ ἐκτελεστικοῦ,

Α. ΚΑΝΑΚΑΡΗΣ.

Ὁ ἀρχιγραμματεὺς τῆς ἐπικρατείας,

καὶ λειτουργὸς τῶν ἐξωτερικῶν ὑποθέσεων,

Θ. ΝΕΓΡΗΣ.

plus grands intérêts fixaient l'attention des Grecs. Leurs vues étaient portées vers l'Étolie, où Mavrocordatos se trouvait aux prises avec les Turcs. La place de Missolonghi demandait le secours du Péloponèse, et on dut encore une fois ajourner les mesures législatives jusqu'après le résultat d'un évènement qui tenait les esprits suspendus entre la crainte et l'espérance.

Ainsi la *prospérité*, qu'un orateur chrétien nomme *une persécution continuelle contre la foi, à moins de lui opposer le courage des martyrs*, ne s'était montrée aux Hellènes que pour les convier à de nouveaux combats. L'Éternel voulait encore éprouver *ceux qui n'avaient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre, sans cesser de le bénir dans leur affliction et de l'invoquer dans leur délaissement.* Mais ils savaient que *le Seigneur a toujours soufflé le vent de sa colère sur des maîtres impies! que les vases d'argile entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases de gloire et de magnificence; et que tout chrétien est né grand parce qu'il est né pour le ciel.*



Alex.dre Mavrocordato.

Dessiné d'après nature par Voutier Normand fils sc.

CHAPITRE II.

Dévouement héroïque des Grecs. — Mavrocordatos prend la défense de Missolonghi. — État de cette place, — de sa garnison, — de ses fortifications, — de ses moyens de défense; — attaquée par onze mille Turcs. — Négociations entamées par Omer Brionès. — Marc Botzaris contribue à l'abuser, comment. — Moyens de défense améliorés. — Secours envoyés a Missolonghi. — Jousouf pacha croise les négociations d'Omer Brionès. — Avantages que Mavrocordatos retire des rivalités survenues entre les pachas. — Bombardement de Missolonghi. — Anxiétés des assiégés. — Apparition d'une division navale grecque. — Elle fait lever le blocus des Turcs par mer. — Arrivée des secours attendus du Péloponèse. — Mort du général Normann. — Mesure des agents Anglais favorable aux Grecs, auxquels ils la croyaient nuisible. — Noms des chefs Péloponésiens accourus au secours de Missolonghi. — Sortie des assiégés. — Intempérie, pluie, maladies et mauvais état de l'armée Ottomane. — Ébranlement insurrectionnel des Acarnaniens et des Étoliens. — Diversion opérée par Pierre Mavromichalis. — Révélation des projets d'Omer Brionès. — Assaut donné par les Turcs le 25 décembre 1822 - 6 janvier 1823. — Ils sont battus. — Affliction d'Omer pacha. — Sage temporisation de Mavrocordatos. — Affaire du brick le Montécuculli. — Varnakiotis prévient le sérasker turc de l'insurrection générale. — Levée du siége de Missolonghi. — Les Grecs s'emparent de l'artillerie, des tentes et des bagages des mahométans. — Tentative inutile de ceux-ci pour passer l'Achéloüs. — Ils sont battus au pont de Coracos — et dans les défilés du Callidrome par Georges Hyscos. —

Ils parviennent à passer l'Achéloüs; — ils arrivent à Olpé. —Leur arrière-garde taillée en pièces par Marc Botzaris.— Omer Brionès se réfugie à Prévésa.—Routchid pacha rentre à l'Arta. — Troubles dans l'Albanie. — Marc Botzaris est nommé stratarque de la Grèce occidentale. — Lettre du comte Métaxas relative à ses négociations au congrès de Vérone. — Mavrocordatos rentre dans le Péloponèse.

Dans l'état de notre civilisation moderne, les armées se composent, en général, d'hommes qui se battent et versent leur sang pour des interêts qu'ils ne connaissent pas. De là ces ambitions toutes personnelles qui ne montrent aux soldats, dans la mort de leurs semblables, qu'un mode d'avancement par lequel ils sont portés en avant, comme ces vagues soulevées par la tempête, qu'un grain de sable arrête à la plage: leur sphère se borne à la terre destinée à leur servir de tombeau. Il n'en était pas ainsi des Grecs, qui définissant parfaitement la cause pour laquelle ils s'étaient armés, regrettaient la perte du moindre de leurs soldats autant qu'ils se montraient prodigues de leur vie pour soutenir la cause de la croix, qu'ils avaient embrassée. Fiers de leur noble pauvreté, leurs couronnes étaient des bandelettes trempées du sang de leurs frères égorgés à Chios, des lambeaux arrachés des vêtements de leurs évêques morts en témoignant la vérité du Dieu vivant; les ordres militaires de leurs officiers une parcelle du linceul qui servit à

envelopper les restes vénérés du patriarche Grégoire, leur stimulant la bénédiction d'un ministre du Seigneur, et leur unique ambition la liberté ou le martyre.

Il fallait un aussi puissant mobile pour déterminer Mavrocordatos à se renfermer dans un cloaque tel que Missolonghi, et pour envisager de sang-froid la déplorable position dans laquelle il s'était engagé, contre l'opinion des officiers étrangers, au nombre desquels nous citerons MM. Voutier, Graillard, et Blondel, car le général Norman ne traînait plus que les restes d'une vie languissante. La ville, si on peut donner ce nom à un assemblage de maisons bâties sur un terrain plus bas que la mer, contre laquelle les attérissements continuels de l'Achéloüs lui servent de digue, renfermait, dans les temps ordinaires, une population de quatre à cinq mille ames, qui s'était presque entièrement réfugiée en Morée, à l'exception de trois cents pêcheurs aussi pauvres que ceux de Théocrite dont leurs établissements rappelaient le souvenir (1).

On avait formé quelques compagnies de ces hommes et des marins, pour servir quatorze vieux canons en fer, destinés à la défense de la place du côté de terre. Comme on ne pouvait l'attaquer que sur cette ligne, située en face de l'ancienne Plévrone, on y avait élevé des fortifications exécutées contre toutes les règles de l'art, et si étendues que leur développement,

(1) *Voy.* le t. III, c. 85 de mon Voyage dans la Grèce.

qui était trois fois trop grand, aurait nécessité, pour les couvrir, une garnison de plus de quatre mille hommes. Un fossé de sept pieds de largeur sur cinq de profondeur, qui n'était pas terminé dans plusieurs endroits, enveloppait un parapet en pierres sèches élevé de la hauteur de quatre pieds au-dessus de la contrescarpe, et son peu de solidité était tel qu'il présentait à peine une épaisseur de deux pieds et demi. Tels étaient les remparts derrière lesquels on attendait les Turcs! On avait de la poudre pour un mois et de la farine de maïs pour long-temps, car la garnison active, commandée par Mavrocordatos, ne présentait qu'un effectif de trois cent quatre-vingts hommes.

Comme il n'y avait pas à délibérer, on mit aussitôt la main à l'œuvre pour réparer le parapet auquel des éboulements, occasionnés par les pluies, avaient fait de larges brèches. On plaça trois canons en fer en batterie vis-à-vis la chaussée qui aboutit à la terre ferme. On fit de la mitraille avec des bombes qu'on brisa sans peine, tant elle étaient oxidées. De vieilles baïonettes qu'on trouva dans un magasin, mises au bout de pieux, servirent à garnir la muraille et à armer quelques paysans; et on travaillait à s'éclairer en faisant des abattis d'oliviers sur l'esplanade qui s'appuie au mont Aracynthe, quand les Turcs parurent au bord des lagunes, le 7 novembre au matin. Comme on n'était pas en force pour leur disputer le col de la chaussée, ni le passage des salines, Omer Brionès et Routchid pacha com-

mencèrent presque au même instant les opérations du siége avec onze mille hommes. Ce fut ainsi que trois cent quatre-vingts insurgés se trouvèrent tout-à-coup resserrés et réduits à tirer des moyens de défense de leur seule industrie; car ils étaient bloqués du côté de la mer par deux bricks et une goëlette de guerre que Jousouf pacha avait fait sortir de Lépante.

A la vérité on n'avait rien à craindre d'un débarquement, car les hauts fonds interdisent l'approche de Missolonghi aux barques; mais on pouvait être accablé par terre, si un ennemi plus entreprenant eût su profiter de ses avantages. Omer Brionès se chargea lui-même de compromettre le succès de son entreprise. Au lieu d'assaillir l'enceinte sur plusieurs points à la fois, il dirigea ses attaques vers la porte, où les trois cent quatre-vingts hommes d'élite, réunis en masse, lui opposèrent un feu si opiniâtre, qu'il s'imagina que leur nombre était beaucoup plus considérable. La vue des pieux armés de baïonnettes dont la muraille était garnie dans cet endroit, le bruit du tambour que les Hellènes ne cessaient de faire entendre, le rebutèrent au point qu'il se décida à faire des propositions d'accommodement, s'imaginant sans doute réussir comme il l'avait fait à Souli plutôt que par la force; car, s'il avait beaucoup d'hommes, il comptait peu de soldats.

Varnakiotis l'avait flatté de cette espérance, en lui faisant entendre qu'en engageant les Anglais à intervenir comme garantie, on viendrait facilement à bout de s'emparer de Missolonghi, et qu'on pourrait aussi-

sitôt entrer dans le Péloponèse. Cette idée ayant été proposée dans le conseil y fut adoptée, malgré l'opposition de Routchid pacha et peut-être parce qu'il s'y montra contraire; car la division régnait dès l'ouverture de la campagne entre les Schypetars et les Mahométans, qui avaient toujours eu des vues différentes. Un parlementaire fut envoyé aux assiégés; et, ceux-ci ayant feint de se prêter aux propositions dont il était porteur, on convint d'un armistice de six jours pour tenir des conférences, et chacun voulut aussitôt négocier.

Un des aides-de-camp d'Omer Brionès, qui avait autrefois connu Marc Botzaris, fut mis en avant par son chef, afin de tâcher de le séduire; et le guerrier de la Selléide, qui était aussi perspicace que brave, sut se servir du corrupteur qu'on lui adressait, pour tromper l'ennemi sur l'état des forces des assiégés. « J'ai, lui disait Marc, sous mes ordres, huit cents « hommes; le capitaine Makrys en compte autant; « les Francs qui sont ici, forment un corps d'élite « de six cents soldats; tu sais combien ils sont fiers! « Il faut de la patience et de l'adresse pour les ame- « ner à capituler. Ne brusquons rien, car, en déses- « poir de cause, nous pourrions, avec la population « de Missolonghi, opposer quatre mille fusils à ton « maître; temporisons donc. » Et chaque jour l'officier d'Omer Brionès, en rentrant au camp, engageait son général à traîner les affaires en longueur.

Mavrocordatos, non moins habile à flatter Omer pacha, lui persuada sans peine qu'avec des ménage-

ments il pourrait déterminer sa garnison, fatiguée de la perfidie des Étoliens, à composer pour évacuer la place, d'après la garantie connue de la loyauté avec laquelle il s'était comporté vis-à-vis des Souliotes. On se vit fréquemment sur ce pied, tandis qu'à la faveur des pourparlers, les assiégés poursuivaient leurs travaux de défense, auxquels les ennemis ne semblaient faire aucune attention. On arma ainsi, avec l'artillerie d'un brick turc qu'on avait capturé quelque temps auparavant, deux barques destinées à flanquer la muraille située en face de la chaussée, qu'on pouvait tourner par ses extrémités, où la mer et la vase n'avaient que peu de profondeur. Deux chapelles situées en arrière de la porte d'entrée furent crénelées et jointes par un fossé de manière à offrir un point de défense concentré, dans le cas où la première enceinte serait forcée. Enfin on parvint à tirer cinq cents hommes de renfort d'Anatolico, seule ville de l'Étolie que les barbares n'avaient pas envahie, à cause de sa position au milieu des pêcheries.

Les conférences étaient au moment de se rompre malgré toute l'adresse de Mavrocordatos et de Marc Botzaris, lorsque, le 10 novembre, Jousouf pacha, non moins jaloux des succès d'Omer Brionès, que celui-ci ne l'était de Routchid pacha, duquel il était également envié, entra en pourparlers avec Mavrocordatos. La tête du président était un objet ambitionné, que les contendants auraient voulu pouvoir envoyer à Constantinople. Le barbare, après de grandes protestations de clémence, exigeait pour con-

ditions la mise à sa discrétion d'une vingtaine d'individus et l'exil d'un pareil nombre dont il envoyait la liste; c'étaient tous les chefs et le président même du gouvernement hellénique, Mavrocordatos.

Rien ne pouvait arriver de plus heureux. Le président s'étant empressé de communiquer les propositions de Jousouf pacha aux séraskers Omer Brionès et Routchid comme s'il n'eût pas été éloigné d'y accéder, ceux-ci en conçurent un déplaisir extrême. Dans leur mauvaise humeur, ils consentirent à une nouvelle trève; car, indépendamment de cela, des pluies pareilles à celles des tropiques les empêchèrent de rien entreprendre. Cet incident, favorable aux assiégés, en leur donnant du temps pour se préparer, était cependant moins rassurant que les dispositions qu'ils virent bientôt prendre aux Turcs. Ceux-ci recevaient journellement des canons, des obusiers, et dressaient des batteries; d'où on pouvait conclure qu'ils ne songeaient plus à une escalade, à laquelle il aurait été difficile de résister; et on ne pensa qu'à augmenter la solidité du rempart, qui fut porté à cinq pieds d'épaisseur.

Les assiégés avaient obtenu ce faible résultat, quand l'armée turque, démasquant ses batteries, ouvrit son feu avec des pièces de vingt-quatre, dont elle se promettait le plus grand succès. Mais les Grecs étaient aguerris; et, bientôt accoutumés à ce fracas, ils n'y firent d'autre attention que celle qu'on prête à une scène de pyrotechnie. C'était surtout pour eux un spectacle aussi nouveau qu'amusant de voir tomber

des bombes, qu'ils étouffaient presques toutes et qu'ils rapportaient, ainsi que les boulets, après lesquels ils couraient, pour gagner le modique prix auquel on les leur payait. Chaque jour ils attendaient avec impatience la canonnade; et un officier français, présent à ce siége, rapporte qu'il vit un montagnard, qui jusqu'alors n'avait peut-être jamais entendu tirer le canon, courant au-devant d'une bombe, s'amuser à jeter des pierres contre la fusée enflammée, jusqu'à ce qu'averti par les cris des siens, il put encore s'éloigner avant qu'elle éclatât (1).

Pendant que ces engagements avaient lieu, le président, feignant de se rapprocher de Jousouf pacha, parvint à exciter une telle jalousie dans l'esprit d'Omer Brionès et de Routchid pacha, indignés de voir que leur antagoniste pouvait leur ravir la gloire de leur succès avec quelques vaisseaux, tandis qu'ils se trouvaient à la porte de Missolonghi, qu'ils firent cesser, pour la troisième fois, les hostilités afin de recommencer les négociations.

C'était ce que souhaitait Mavrocordatos; mais l'ennemi pouvait s'apercevoir de sa ruse, qui n'avait pour but que de temporiser afin d'attendre les secours qu'on devait lui envoyer du Péloponèse. Avec quelle anxiété on les désirait! *Nos regards*, dit le lieutenant colonel du génie, M. Graillard (2), *cherchaient*

(1) Mémoires du colonel Voutier, p. 300.

(2) Relation manuscrite de la défense de Missolonghi, par M. Graillard, datée du 22 janvier 1823.

à découvrir à l'horizon quelque point mobile qui finît par se dessiner en forme de voiles! Combien de fois, dans notre attente déçue, ne prîmes-nous pas pour des navires l'aspect trompeur de quelques nuages fugitifs! Enfin le 20 novembre au matin, nous vîmes la goëlette turque, qui faisait partie des armements de Jousouf pacha, manœuvrer pour rentrer dans le golfe de Patras, tandis qu'un des bricks ennemis, trop avancé pour suivre la même direction, à cause du vent contraire, cinglait toutes voiles dehors vers Ithaque. Ils avaient aperçu l'étendard de la Croix flottant aux mâts de six bâtiments Hydriotes, qui arrivaient avec la rapidité des alcyons, poussés par le vent du midi.

Ils portent le cap sur l'ennemi, ils le poursuivent, ils gagnent, ils l'approchent, ils le serrent, l'éclair brille, le canon tonne, le combat s'engage; le brick turc se bat bord à bord avec un brick Hydriote, et après avoir perdu la moitié de son équipage, il s'échoue sur la plage d'Ithaque.... Nous suivons des yeux l'escadre libératrice, mais le vent tombe, et la nuit qui survient la dérobe à notre vue.

Partagés entre le bonheur d'un secours désiré et quelques craintes, avec quelle impatience nous passâmes la nuit! Le 21 novembre au matin, nous aperçûmes les vaisseaux Grecs à l'ancre près du fort de Vasiliadès. Quels transports! quel moment de bonheur. Il nous sembla voir le génie tuté-

laire de la Hellade sortir du sein des eaux, pour dominer encore et la terre et la mer.

La division navale grecque n'eut pas plus tôt rendu la navigation libre entre l'Étolie et le Péloponèse, que quatre de ses vaisseaux mirent à la voile, pour aller prendre, dans le golfe de Cyllène, les troupes que le gouvernement des Hellènes envoyait au secours de Missolonghi. C'était le 23 novembre, et ce jour d'allégresse fut troublé par la mort du général Norman, qu'une fièvre ataxique, résultat de sa funeste campagne en Épire, conduisit au tombeau. Infortuné! il sentit approcher son heure suprême avec l'unique regret d'expirer loin d'une jeune épouse qu'il chérissait; car il entrevoyait la certitude de la victoire, dès qu'il eut appris l'arrivée de l'escadre hydriote. Le président perdait en lui un ami, ses camarades un frère, les soldats un chef intrépide. On lui rendit les honneurs funèbres dus à son grade, et il fut enterré auprès de Cyriaque Iatrani, qui avait perdu la vie quelques mois auparavant, en combattant aux bords de l'Achéron.

C'était la dernière perte sensible que l'armée devait éprouver dans cette campagne. On vit entrer presque en même temps au port, un vaisseau chargé de munitions de guerre, pour le compte de M. Vitalis, noble Zantiote, qui venait de Livourne. Il avait fait voile vers Missolonghi à la première nouvelle du blocus de cette ville. La fortune commençait à sourire aux chrétiens. Mavrocordatos satisfait d'avoir obtenu, à la faveur de la discorde qu'il avait excitée entre les pa-

chas, le temps nécessaire pour recevoir du secours du Péloponèse, allait être non moins efficacement servi par la haine aveugle que les agents anglais des îles Ioniennes portaient aux Hellènes.

On a dit avec quelle joie cruelle les émissaires du gouvernement britannique de Corfou avaient publié l'invasion de Drama Ali en Morée; le parti qu'ils tirèrent de cet évènement pour abuser les Souliotes; la part que le consul de Prévèsa prit aux succès des barbares dans l'Acarnanie, en coopérant à la défection de Varnakiotis et des complices de ce criminel de lèse patrie. Informés qu'une foule de Grecs Acarnaniens et Etoliens s'étaient réfugiés, à l'approche des Turcs, à Leucade, à Ithaque ainsi qu'aux îles Téléboënnes de Calama et de Meganisi, un ordre supérieur leur enjoignit d'en sortir pour rentrer sur le continent. On fut sourd à leurs réclamations, on les rejeta; celui qui pourrait se baigner dans les larmes qu'il fit alors couler des yeux des chrétiens, le lord haut commissaire Maïtland avait, disait-on, parlé; tous durent partir dans le délai de trois jours pour se rendre au port de Dragomestre.

A cette nouvelle, Mavrocordatos détache un bâtiment hydriote vers Dragomestre pour annoncer aux Acarnaniens de prompts et efficaces secours. Ils s'enfoncent aussitôt dans les bois, où retrouvant les armes qu'ils y avaient cachées, tandis que leurs familles se rendaient dans les escarpements du mont Berganti, onze cents Acarnaniens rendus à la patrie se dévouent unanimement à son service. Ils se nomment

des chefs, et ne prenant conseil que de leur désespoir, la rive droite de l'Achéloüs est purgée dans le délai de huit jours des postes turcs que les séraskers Omer Brionès et Routchid pacha avaient établis depuis le bac de Catochi jusqu'au gué de Stratos. Enfin une de leurs bandes ayant taillé en pièces une escorte turque, qui accompagnait cinq otages choisis entre les notables Étoliens qu'Omer pacha faisait conduire à l'Arta, les Acarnaniens les envoyèrent à Mavrocordatos. Ils mirent dans la barque chargée de ce dépôt sept beys qu'ils avaient faits prisonniers, en lui faisant savoir le détail de leurs opérations.

On criait, sur ces entrefaites, à la trahison dans le camp Ottoman! On accusait les Anglais, on accusait Varnakiotis de déloyauté et de perfidie! L'Acarnanie et l'Étolie avaient été traversées par les bandes turques, mais ces provinces n'étaient pas soumises. Leurs populations s'étaient retirées dans les montagnes, sans vouloir rendre les armes et en maudissant les chefs qui s'étaient lâchement rangés sous les drapeaux du Croissant. Les Acarnaniens expulsés des îles Anglo-Ioniennes, en reprenant les armes, avaient écrit de tous côtés aux armatolis de se réunir pour tomber à l'improviste sur les derrières de l'ennemi. Prêtres, éphores, primats, syndics, chacun se levait pour courir sus aux infidèles. Un mouvement spontané s'organisait, quand les vaisseaux hydriotes, revenant du golfe Cyllénien, apportèrent les premières troupes que le Péloponèse envoyait au président Mavrocordatos.

Sa noble conduite attirait auprès de lui l'élite des guerriers du Péloponèse. On vit ainsi descendre des vaisseaux Hydriotes et Spetziotes, Pierre Mavromichalis, ancien bey du Magne, que son âge avancé n'avait pas empêché de marcher à la tête de ses Lacons; Canélos Déli-Ianeï, commandant des Arcadiens; Zaïmis de Calavryta, suivi de soldats nés dans les riches vallées du Ladon et du Cérynite; et André Landos de Vostitza, qui conduisait les montagnards du Crathis et du Cyllène. Depuis ce moment il ne cessa plus d'arriver à Missolonghi des théories armées des diverses populations de la péninsule, pour renouveler une Béotie non moins illustre que celle conviée par Méléagre sur les mêmes rives à la chasse du sanglier de Calydon, emblème anticipé du chef et des barbares qui désolaient dans ce moment l'Étolie.

Les Péloponésiens, au nombre de deux mille, enorgueillis de leurs victoires récentes, habitués à voir l'ennemi en face, s'indignaient de sentir leur courage enchaîné derrière des murailles. Enflammant les esprits les plus timides par le récit des combats d'Argos et de la prise de Nauplie, montés dès l'aurore sur les remparts, ils chantaient la gloire et les triomphes de la Croix. Défiant les Turcs par les insultes les plus outrageantes contre le Prophète et son culte, sans échanger aucune parole injurieuse contre les Guègues et les Toxides qu'ils estimaient autant qu'ils en étaient estimés, ils provoquaient sans cesse les indolents et lâches Asiatiques. Enfin, comme on avait reçu du canon expédié de Navarin, ainsi que des muni-

tions de guerre, Mavrocordatos, qui ne pouvait plus maîtriser le courage des soldats, leur ayant permis de faire une sortie dans la matinée du 10 décembre, ils rapportèrent cent dix têtes ennemies, sans éprouver d'autre perte qu'une quinzaine d'hommes tués ou blessés.

Depuis cette éruption belliqueuse les combats furent fréquents. Les mahométans irrités d'avoir perdu cent dix têtes qu'ils voyaient plantées sur la muraille de Missolonghi, ne cessaient pas de faire des attaques nocturnes pour tâter les assiégés, qui eurent encore l'occasion de faire une grande différence entre le courage des Schypetars et des Turcs de race Osmanlique. Ces derniers se rebutaient ordinairement après le premier feu, et il était assez rare qu'ils ne fissent pas leur retraite à la débandade. Ils éprouvaient, ainsi que les assiégeants, la funeste influence des pluies qui continuaient avec violence. Constamment dans la boue jusqu'aux genoux, n'ayant pour abri que des tentes ou des cabanes en roseaux; accablés de fatigues, privés de sommeil; des fièvres meurtrières firent de tels ravages dans l'armée ottomane, que le séraskier Routchid pacha fut contraint de porter son camp sur les bords de l'Évenus.

Cantonné dans les villages de Galata et d'Hypochori (1), situés à l'extrémité de la plaine Lélan-

(1) Galata et Hypochori. Voy. t. III, p. 200, 201, 214, 498, 198, 199; et t. IV, p. 39 de mon Voyage dans la Grèce.

tique, territoire toujours fertile (1), Routchid pacha se proposait d'y passer l'*hivernage* ou saison des pluies, tandis qu'il surveillerait les mouvements des insurgés de l'Étolie Épictète. Il établissait en même temps ses communications avec Lépante, Patras et les châteaux des petites Dardanelles, où commandaient Jousouf pacha, Derviche Aga et Adgem Oglou, fils d'un Mirza né sur les bords de l'Euphrate, de sorte qu'on jugea convenable d'y transférer les malades et le dépôt général de l'armée. On pouvait, de cette position, les embarquer facilement en cas de malheur, et les soustraire aux Grecs, qui prenaient chaque jour une attitude de plus en plus menaçante.

En effet, les armatolis du Valtos, répondant au signal des Acarnaniens que les Anglais venaient d'expulser des îles de l'Heptarchie ionienne, avaient propagé le cri de guerre jusque dans les hautes vallées de l'Achélous, d'où Stournaris, stratège du Pinde, avait détaché son lieutenant Christos Tzavellas, pour observer le pont de Coracos, de sorte que les communications étaient interceptées de ce côté avec l'Athamanie et le Radovich. On avait vu en même temps des bandes d'armatolis descendus du Callidrome et du Tymphrestus, voltiger dans le bassin de Thermus et insulter les postes turcs établis sur les bords du lac Trichon. On savait d'une autre

(1) Lélante, campagne. *Voy.* t. III, p. 184, 196, 198, 199, 200 et 203 de mon Voyage dans la Grèce.

part que les Cravariotes et des troupes parties de Salone étaient au moment de pénétrer dans l'Apocoro. Chaque soir le mont Corax étincelait des feux allumés par les insurgés, qui tenaient ainsi les Turcs dans de vives alarmes.

L'armée qui se trouvait devant Missolonghi continuait cependant à y lancer des bombes, lorsqu'un boulet tiré des batteries des assiégés contre la tente d'Omer Brionès, ayant tué son *tchiboukdgi* ou donneur de pipe, au moment où celui-ci lui présentait le narguilet (1), il se détermina à s'éloigner de la tranchée. Il apprit dans ce même instant la fin tragique de Khourchid pacha, qu'on a précédemment rapportée. Il avait servi pour et contre ce sérasker en Égypte; car, homme de tous les partis, il n'avait jamais eu de guide que cette ambition vulgaire qui a l'argent pour mobile et pour but. Cependant il ne put retenir ses larmes en se rappelant que Khourchid avait souhaité de mourir comme Ali pacha. Ce souvenir, celui d'Ali Tébélen, la crainte de succomber victime de la perfidie du divan, le déterminèrent à tenter un coup de main que la rébellion des montagnards Étoliens nécessitait impérieusement, ou de renoncer aussitôt à son entreprise.

Cependant, afin d'abuser les assiégés, qu'il avait constamment en tête, Omer Brionès recommença

---

(1) Narguilet, ou pipe persane; elle n'est guère usitée que chez les pachas et les grands seigneurs dans la Turquie d'Europe.

ses conférences avec Marc Botzaris. On se revit; et l'aide-de-camp turc, qui ne manquait jamais d'exagérer les forces de son pacha, ayant parlé de l'arrivée prochaine d'une armée dont l'avant-garde se trouvait au gué de Stratos, Marc Botzaris ne put s'empêcher de rire. — Douterais-tu, ami, de ce que je te dis? Eh bien, si tu veux envoyer deux hommes de confiance, je leur donnerai des passe-ports pour se rendre jusqu'à l'Arta, où ils verront tous les défilés occupés par nos soldats. — Ami, je sais que ton pacha avait envoyé sept beys pour prendre le commandement de troupes qui n'existent plus, et qu'ils conduisaient cinq de nos primats enchaînés dans les prisons d'Arta. Eh bien, les esclaves chrétiens sont délivrés; et les beys, qu'il lui nomma, sont ici dans les fers! Ainsi, ajouta-t-il, ce sera bientôt à moi à te donner un sauf-conduit pour sortir de l'Étolie. — A ces mots le Schypetar se frappa le front, quitta Botzaris, et toute communication cessa entre le camp et Missolonghi.

On était alors au 28 décembre, les cataractes du ciel versaient des torrents de pluies, et Omer, informé de l'état des choses, résolut d'en finir. Il se concerta de nouveau avec Routchid pacha, et les tracasseries inséparables des conciliabules turcs firent qu'il dut, de l'avis de ceux qui l'entouraient, fixer l'attaque contre Missolonghi au 6 janvier 1823.

Ce jour, qui correspond suivant le calendrier non réformé au 25 décembre style grec, fut choisi par Omer pacha, dans l'espérance que les chrétiens, qui

célébrent alors la fête de la Nativité pendant la nuit, ne seraient probablement pas aussi bien sur leurs gardes que dans un temps ordinaire. Suivant toute apparence, les assiégés, qui n'avaient pas quitté le rempart depuis deux mois, le dégarniraient pour se répandre dans les églises, et il ne trouverait que peu ou point de résistance. Il avait de longue main fait préparer des fascines pour combler le fossé, et des échelles afin d'escalader la muraille, lorsqu'un Grec, prisonnier de guerre, parvenu à s'échapper du camp des Turcs, fit connaître ces préparatifs au président Mavrocordatos. Il lui confirma ce que celui-ci ne savait que d'une manière confuse; que les Grecs des montagnes, revenus de leur consternation, se soulevaient de toutes parts et semblaient animés du plus ardent patriotisme. Les Acarnaniens rentrés dans le Xéroméros avaient fait insurger le Valtos et reporté le théâtre des hostilités jusque sur le golfe Ambracique. Varnakiotis avait inutilement essayé d'arrêter les progrès de l'incendie; également méprisé des Grecs et des Turcs, il avait perdu toute espèce d'influence. Les communications entre l'Arta, Prévèsa, Vonitza et le quartier général turc avaient cessé, et les défilés étaient au pouvoir des insurgés.

Tout leur prospérait! Drama Ali venait de mourir à Corinthe. La Porte, pour le punir du mauvais succès de sa campagne dans l'Argolide, et le tenant pour suspect du pillage des trésors d'Ali Tébélen, de concert avec Khourchid pacha, avait, à défaut de capigi-bachi chargé de l'étrangler, envoyé vers lui un émis-

saire par lequel il fut empoisonné. Telle fut la fin du beau-père de Pachô bey, dont la mort porta le mécontentement dans son armée et dans le camp des Turcs qui se trouvaient en Étolie.

Mavrocordatos qui connaissait leurs dispositions haineuses et l'envie qu'ils se portaient mutuellement, saisissant d'un coup d'œil la question militaire qu'il avait à résoudre, se décida à une entreprise qui étonna d'abord les chefs des Hellènes. Après leur avoir fait part des révélations du prisonnier parvenu à s'échapper du camp d'Omer Brionès, il n'eut pas de peine à prouver que ce sérasker se trouvait dans une position très-fâcheuse. Les insurrections qui se manifestaient ne devaient pas tarder à le tenir bloqué dans ses propres lignes. Il ne lui restait qu'une ressource, celle d'emporter d'assaut Missolonghi et de disperser ensuite les armatolis, en divisant son armée pour leur donner la chasse, dès qu'il aurait laissé garnison dans la place dont il se serait emparé. Il avait dû faire ce raisonnement.

Partant de cette hypothèse, le président Mavrocordatos, ayant démontré qu'il avait des moyens suffisants pour soutenir une attaque de vive force, avec une partie des troupes réunies sous ses ordres, d'autant mieux que l'ennemi comptait sur une surprise qui était déjouée puisqu'elle était prévue, proposa de détacher une division pour appuyer les Acarnaniens. Son arrivée, en leur fournissant un secours qu'on leur avait fait espérer, enflammerait le courage des armatolis, qui se grouperaient autour de ses dra-

peaux. Enfin l'ennemi, échouant dans l'entreprise qu'il projetait, se trouvant obligé de battre en retraite, serait cerné, harcelé, et peut-être exterminé en détail. Entrant à cet égard dans des détails de localités, le président démontra si clairement les avantages de la diversion qu'il proposait, que Pierre Mavromichalis se chargea de la diriger.

Le vieux bey du Magne s'embarqua, en conséquence, le 5 janvier avec douze cents hommes, pour se rendre, en remontant l'Achéloüs par l'embouchure des Œniades appelée Bocca Kolo Syrtis (1), jusqu'à Catochi, dont les Acarnaniens s'étaient emparés.

Le départ de Mavromichalis ne laissait que dix-neuf cents hommes dans la place de Missolonghi, pour résister à plus de dix mille Turcs; et on aurait été dans de mortelles inquiétudes, si on avait présumé qu'on devait être immédiatement attaqué. Le président, mieux éclairé, y comptait heureusement contre l'opinion de plusieurs de ses officiers, qui regardaient la chose comme éloignée, et il n'en douta plus à l'arrivée d'un bateau venant d'Anatolico. Le patron qui le montait avait été hélé par un chrétien inconnu, qui lui avait dit que l'ennemi attaquerait Missolonghi deux heures avant le lever du soleil, au signal d'une décharge d'artillerie, et que les Turcs monteraient à l'assaut.

Le président prit, en conséquence, ses mesures

(1) Voyage dans la Grèce, t. III, p. 134 et suiv.

de défense dès le 24 au soir, en faisant défendre, par le ministère de l'archevêque Porphyre, de sonner les cloches, et en relevant les chrétiens de l'obligation d'assister au service divin. Chacun reçut en même temps l'ordre de se rendre à son poste. On doubla le nombre des sentinelles et des patrouilles. Pour lui, parcourant sa ligne d'opération, il expliquait à chacun ce qu'il devait faire, en rappelant aux capitaines ainsi qu'aux soldats leurs devoirs, et en engageant tout le monde à ne rien craindre d'un ennemi qui n'avait plus en sa faveur que la chance, plus que douteuse, de cette dernière attaque, si on lui résistait, ainsi que la religion et le devoir le commandaient.

On passa la nuit, dit M. Graillard, auquel j'emprunte une partie de ces détails, dans les batteries et sur les remparts. Il était près de cinq heures du matin quand l'ennemi se mit en mouvement; la pâleur de la lune, à moitié voilée de nuages, semblait favoriser l'audace des Turcs. Déja huit cents des plus déterminés étaient parvenus, sans être découverts, à se glisser dans le fossé avec des échelles et des fascines. A deux cents pas en arrière se trouvaient deux mille hommes de leur infanterie, prêts à les seconder, en dirigeant leurs feux contre le parapet, de manière à diviser l'attention des Grecs et à les attirer d'un côté opposé à celui du véritable point d'attaque, pour faciliter l'assaut à ceux qui devaient l'exécuter. Omer-Brionès, Routchid et deux autres pachas devaient se précipiter, au même instant, avec le reste de leurs soldats, et faire

main basse sur les chrétiens. Le succès était immanquable; Omer en avait informé d'avance Varnakiotis, qu'il avait contraint de se rendre sur la frontière du Xéroméros, pour calmer les mécontents, en lui écrivant : *Je dîne demain à Missolonghi.*

A cinq heures précises, le signal ayant été donné par une décharge générale de l'artillerie turque, l'attaque commence sur toute la ligne avec une furie inconcevable. La fusillade s'engage des deux côtés, et, des deux côtés, le feu du canon éclate avec vivacité. La terre et la mer gémissent! Les Turcs embusqués dans le fossé s'élancent et montent à l'assaut en poussant des hurlements affreux. Armés de sabres et de poignards afin d'être plus légers à l'attaque, ils atteignent le sommet du rempart, où les Grecs, attentifs à la voix du commandement, persuadés que le moment décisif est arrivé, les saisissent parfois corps à corps et les terrassent. De deux porte-drapeaux turcs, qui avaient planté leurs étendards sur le parapet, l'un tombe percé d'une balle, et l'autre est fait prisonnier dans la place où il était entré; les barbares sont renversés. Le carnage commence! un peloton, parvenu à franchir la muraille, est égorgé par les Arcadiens du mont Cyllène; les soldats de Canelos, unis aux Étoliens, écrasent les Turcs qui se débattent dans le fossé. Des décharges d'artillerie à mitraille foudroient les deux mille hommes d'infanterie qui s'avançaient pour soutenir les assaillants; et ceux qu'un zèle religieux pousse à vouloir enlever les blessés et les morts, tombent victimes de leur fa-

natisme sur les glacis de la place... Mais le jour augmente, la campagne s'éclaire, et les premiers rayons du soleil, en dévoilant cette scène nocturne, révèlent aux Turcs l'étendue de leurs pertes, en même temps qu'ils font connaître aux Hellènes l'importance de leur victoire. Mille des plus braves soldats d'Omer Brionès étendus sur la fange, dix drapeaux enlevés aux infidèles, tels étaient, à huit heures du matin, les résultats d'une victoire due à la sagesse de Mavrocordatos. Il l'avait méritée par sa rare prudence, autant que les Grecs par leur valeur; et chose qui semblerait incroyable, si des officiers français témoins oculaires de cette action ne l'attestaient, les chrétiens ne perdirent que six hommes dans cette affaire mémorable.

On apprit, le même jour, par quelques Grecs esclaves, échappés du camp des Turcs à la faveur du désordre qui y régnait, qu'ils étaient consternés de leurs pertes. Omer Brionès avait versé des larmes; et au lieu de l'attaquer, comme quelques capitaines le demandaient, Mavrocordatos, qui avait des vues d'un ordre supérieur, jugea si nécessaire de lui laisser reprendre confiance, qu'il défendit de faire aucunes sorties. Il venait d'apprendre que Pierre Mavromichalis était heureusement arrivé à Catochi, où Marc Botzaris partait pour le rejoindre, et que les Souliotes qui se trouvaient à Céphalonie depuis la perte de la Selléide, se disposaient à se rallier sous les drapeaux du neveu de leur ancien polémarque. Ils en avaient obtenu la permission des Anglais, en

faisant valoir la lettre de la capitulation qu'ils avaient consentie sous leurs auspices, et en représentant qu'étant une peuplade de soldats, ils ne pouvaient nourrir leurs familles qu'en faisant la guerre aux Turcs, leurs ennemis naturels. La politique britannique s'était accommodée de ces raisons, et la seconde partie de la grande catastrophe préparée par Mavrocordatos devant s'accomplir de concert avec les insurgés, il résolut de temporiser. Mais comment modérer l'ardeur des lions intrépides qui venaient de vaincre les barbares?

La marine grecque se chargea de remplir cet intermède. Par une de ces singularités qui leur sont assez ordinaires, les Anglais, qu'on a vus négocier, pour procurer sur terre des succès aux Turcs, semblaient les abandonner sur mer à des bricks marchands, devenus la terreur du Croissant. Le ministère de S. M. B. avait reconnu le blocus des places assiégées par les Hellènes; et ceux-ci informés que la *bande noire* chargée de leurs approvisionnements, sous les auspices de la police de Zante, à laquelle elle était soumise, attendait un bâtiment de guerre étranger, pour escorter un convoi de vivres qu'elle voulait envoyer à Patras, on résolut d'empêcher cette expédition. On ne sait comment la révélation de cette intrigue mercantile parvint à la connaissance du navarque grec; et il serait aussi difficile d'expliquer pourquoi la même police permit alors à un intendant militaire des insurgés d'acheter à Zante des médicaments et de la charpie pour les

malades et les blessés, à moins de reconnaître qu'il y a des jours de grace que le ciel accorde à ses élus.

Le navarque, informé à point nommé de l'expédition projetée par la compagnie des agioteurs de Zante, avait à peine établi sa croisière au promontoire Araxe, que ses vigies signalèrent un brick suspect escortant un convoi. Il porte soudain le cap dans cette direction, et, parvenu à distance, il assure le pavillon de la Croix par un coup de canon, auquel le bâtiment inconnu répond en hissant sa bandière. On l'approche; c'était un brick armé de quatorze pièces de canon, *le Montecuculli*, et on lui signifie que la ligne de blocus ayant été déterminée et reconnue jusqu'à cette hauteur, il ne pouvait naviguer au-delà. Il insiste pour passer, en prétendant au titre de bâtiment de guerre! On lui répond qu'il n'est qu'un pacotilleur; et on lui en fournit la preuve, en lui envoyant la liste des marchandises qui se trouvent sur son bord. On l'entoure, on saisit son convoi, qui amariné sous ses yeux est conduit à Missolonghi, et il est obligé de virer de bord, sous l'escorte de trois bâtiments grecs, jusqu'au port de Zante où il rentre honteusement, à la vue des Anglais qui félicitent les Hellènes de soutenir des droits qu'ils ont si glorieusement acquis.

Cet incident ayant fait trève à l'impatience de la garnison de Missolonghi, Mavrocordatos trouva le moyen de l'amuser ensuite par des escarmouches, jusqu'au 11 janvier (30 décembre), jour auquel

Omer Brionès reçut une lettre de Varnakiotis, qui l'obligea de prendre sur-le-champ un parti décisif. Celui-ci lui mandait que J. Rhengos, oubliant la foi jurée lorsqu'il embrassa la cause du sultan au mois d'octobre précédent, s'était de nouveau rangé dans le parti des Grecs Acarnaniens rentrés en terre ferme. A la suite d'une violente altercation avec le vieux Gogos Bacolas, capitaine de l'Athamanie, dont la fidélité était équivoque, il avait déclaré publiquement qu'il voulait désormais combattre et mourir pour la cause de la Croix. Qu'il marchait, par Langada, à la tête de trois cent palicares, pour lui couper la retraite dans le Macrinoros. Enfin il le prévenait de l'arrivée de Pierre Mavromichalis à Catochi, qui avait déja réussi à rassembler plus de deux mille cinq cents hommes sous ses drapeaux; de l'occupation des défilés des lacs Ozeros par les insurgés de l'Agraïde, de la levée en masse des paysans du Valtos, et de la nécessité de pourvoir à sa sûreté avant que toute espèce de retraite lui fût coupée.

La nuit qui suivit la réception de cette dépêche fut extrêmement agitée, sans que les assiégés en connussent la cause. Le 13 janvier au point du jour, on n'entendait ni le hennissement des chevaux, ni aucun bruit lointain; la fumée des bivouacs ne s'élevait plus dans les airs. Omer Brionès s'était mis en route à deux heures du matin, et son armée le suivait en désordre. On n'osait ajouter foi à une retraite aussi précipitée; on craignait qu'elle ne couvrit un stratagème et ce ne fut qu'au retour de

quelques éclaireurs détachés pour reconnaître le camp ennemi, qu'on apprit qu'il était abandonné.

Une partie de la garnison, conduite par Mavrocordatos, se porte aussitôt sur les lieux. On s'empare de huit pièces de canon en bronze, montées sur affûts de campagne, de leurs caissons, de deux obusiers, d'un mortier, des munitions de guerre, des fusils, des effets de campement et d'une quantité considérable de provisions de bouche. On montre le lieu où était dressée la tente d'Omer Brionès, qu'on trouve renversée; on voit les tables qu'il n'avait pu emporter, une partie de ses harnais. On visite le quartier des Toxides, celui des Guègues, et le lieu où les Asiatiques avaient dressé leurs somptueux pavillons. A chaque pas on découvre des armes, des selles, des bagages, on fait main basse sur quelques traînards, après avoir tiré d'eux des renseignements sur la route que l'ennemi suivait dans sa retraite.

Informé qu'Omer Brionès se retirait par le défilé de Cleïsoura, tandis que Routchid pacha, traversant la forêt de Coudouni, marchait vers Gérasovo, on détacha cinq cents hommes à leur poursuite. Ils volent sur leurs traces, en passant au fil de l'épée les fuyards qui tombent sous leur main; et, arrivés à Cleïsoura, ils enlèvent aux Turcs la dernière pièce d'artillerie qu'ils avaient sauvée, et ne les quittent qu'en vue du lac Trichon.

Ils rentraient au camp en même temps qu'un détachement envoyé à l'embouchure de l'Évenus, où Routchid pacha avait établi son camp. Instruit à

temps de la résolution de son collègue, il avait évacué les malades et les blessés sur Lépante; et on avait saisi une grande quantité de bagages abandonnés dans les villages de Galata et d'Hypochori. Les Grecs ramenaient en triomphe deux canons et un mortier, dont ils s'étaient emparés. Leur bonheur était au comble; ils étaient désormais invincibles; ils triomphaient du superbe Omer Brionès; il ne s'agissait plus que d'anéantir son armée; et, dès que Mavrocordatos leur eut permis de la poursuivre, les chrétiens prirent la route de Vrachori, vers laquelle l'ennemi opérait sa retraite.

C'était le 14 janvier. Omer Brionès rétrogradait au moment où l'on découvrit ses avant-postes, en s'éloignant des bords de l'Achéloüs. Le fleuve, gonflé par les pluies qui n'avaient pas cessé de tomber pendant six semaines, ne lui avait pas permis d'opérer son passage au gué de Stratos. Cependant quelques éclaireurs qui avaient gagné la rive droite, à la faveur des chevaux dressés pour franchir ce passage à la nage, lui en avaient assez appris pour lui faire connaître que la position de Lépénou était occupée par un corps d'insurgés, ainsi que les principaux défilés. Dès lors il conçut le projet d'attirer l'attention des Grecs sur plusieurs points, et de chercher ainsi le moyen de se frayer un passage pour rentrer dans l'Épire.

Après avoir formé cette résolution, il vint s'abriter au milieu des ruines de Vrachori, afin de reprendre haleine, et il y séjourna jusqu'au 2 février,

où, apprenant que les eaux de l'Achéloüs étaient considérablement baissées, il voulut de nouveau tenter le passage du gué de Stratos. Sa cavalerie pouvait lui donner la facilité de l'effectuer, en prenant en croupe un fantassin qu'elle déposerait sur la rive droite du fleuve. Ceux-ci devaient, à leur tour, former une espèce de tête de pont, tandis que les cavaliers transporteraient successivement les hommes de pied; et tous partant de là en masse, avaient assez de moyens pour forcer les passages, et regagner les bords du golfe Ambracique; mais ce projet, sans être déraisonnable, n'eut aucun succès.

A peine les premiers pelotons de l'infanterie turque avaient-ils pris pied sur la berge opposée de l'Achéloüs, que les compagnies de Lépéniotis, unies aux Acarnaniens et à quelques détachements des soldats de Mavromichalis, les ayant chargés, ils furent culbutés dans le fleuve, et la cavalerie qui arrivait à leur secours partagea leur désastre. Les chevaux qui n'avaient pas eu le temps de respirer, obligés de se remettre aussitôt à la nage, furent emportés par la rapidité des courants et se noyèrent. Ce fut un spectacle affreux de voir les cavaliers saisissant les bordures de lauriers-roses lorsqu'ils parvenaient à se dégager de leur selle, lutter contre la mort, ou ne gagner quelques bas-fonds que pour y servir, en quelque sorte, de but aux tirailleurs grecs qui les perçaient de balles. Le cœur d'Omer Brionès, quoique endurci dans le métier des armes, ne put résister à ce spectacle; et, après avoir vu périr quinze cents

de ses meilleurs soldats, il se retira du côté de Zapandi, en versant des larmes.

Il y apprit, durant la nuit, par le retour de quelques Iapyges qu'il avait envoyés à la découverte dans l'Acarnanie, que ceux de ses soldats qui avaient été d'abord assez heureux pour gagner les montagnes dès qu'ils eurent passé le fleuve, avaient été tués ou faits prisonniers par les Grecs. Ils lui confirmèrent la nouvelle de la défection de Rhengos, qui occupait en force les passages du Macrinoros, et que les routes jusqu'à l'Arta étaient interceptées par les insurgés. Ainsi, il fallait vaincre ou périr, car le Vlochos n'offrait de toutes parts que des villages incendiés, une campagne désolée; et les maladies faisaient de tels ravages parmi les Turcs, que pour sauver ceux que la nécessité retenait encore sous les drapeaux du Croissant, il n'y avait plus un instant à perdre.

Ainsi, après avoir chargé Routchid pacha d'injures ainsi que les Osmanlis qu'il commandait, auxquels il attribuait les désastres d'une campagne commencée sous d'heureux auspices, Omer Brionès se décida à tenter le passage du pont de Coracos. Mais il ne fut pas plus heureux dans cette troisième tentative. Prévenu par Hyscos et Christos Tzavellas, qui campaient depuis quinze jours aux environs de Véternitza, les bandes du mont Phrycias qui faisaient cause commune avec eux n'eurent pas plus tôt aperçu l'avant-garde Albanaise, qu'ils l'enveloppèrent, et Omer n'échappa à leur poursuite qu'en laissant cinq cents de ses Toxides sur le champ de bataille.

Rejeté ainsi en dehors du canton de Carpénitze, son armée se trouvant réduite à manger ses chevaux, Omer Brionès détacha du côté de l'Événus Aslan bey d'Argyro-Castron, qui était un de ses plus braves officiers, en faisant répandre le bruit qu'il se proposait de traverser le mont Callidrome, et de pénétrer, par la vallée du Sperchius, dans la Thessalie. Il n'en fallut pas davantage pour attirer une partie des Grecs de ce côté, vers lequel Georges Hyscos, frère d'André, chiliarque d'Agrapha, se porta en toute hâte; et, les insurgés qui gardaient la rive droite de l'Achéloüs s'étant dégarnis à cette nouvelle, Omer Brionès effectua son passage dans la nuit du 27 janvier, au gué même de Stratos, qu'il n'aurait jamais dû franchir, sans la faute commise par les insurgés. Le 28, il avait dépassé les Ozeros ou lacs de l'Acarnanie, et, une partie de ses soldats ayant abandonné armes et bagages pour mieux courir, il arriva le 5 mars à Vonitza avec quatre mille hommes, tristes débris d'une armée florissante, composée de près de dix-sept mille combattants, lorsqu'il était entré en campagne, au mois d'octobre précédent. Il resta pendant trois jours dans cette ville pour attendre des embarcations qui n'avaient pas encore reçu tous ses soldats, quand son arrière-garde fut attaquée par Marc Botzaris, qui lui tua et prit une partie de ce corps ainsi que ses bagages.

Accablé du malheur de sa situation, Omer Brionès s'empressa de se réfugier à Prévésa auprès de son ancien ami, Békir Dgiocador, qu'il trouva, suivant sa

coutume, jouant tranquillement aux cartes avec quelques débauchés qui formaient son entourage habituel. Routchid pacha s'embarqua de son côté pour rentrer à l'Arta; et les Schypetars, après avoir chargé de malédictions Omer, Routchid, le Sultan, ainsi que toutes les dynasties passées, présentes et futures d'Ottman, mirent Vonitza au pillage. Arrachant aux Osmanlis des armes *dont ils ne savaient pas se servir*, ils s'équipèrent à leurs dépens; et, dès qu'ils eurent passé le golfe Ambracique, ils surent si bien s'indemniser aux dépens des paysans de la basse Albanie, qu'ils rentrèrent dans leurs montagnes mieux pourvus qu'ils n'en étaient sortis.

Cependant le Musaché, en voyant reparaître les débris de ses vieilles bandes Toxides, fut plongé dans la douleur. Les femmes firent retentir les vallons du mont Ismaros d'imprécations contre Omer Brionès et la Majesté des Sultans. On chassa tout ce qui se trouvait d'Osmanlis à Bérat; Avlone se donna des magistrats, et la Toscaria dressa un *arzugal* (pétition), pour demander le fils d'Ibrahim pour visir, en déclarant que la prière cesserait dans les mosquées si on ne faisait pas droit aux réclamations du peuple. On envoya quelques derviches en députation à Constantinople; mais la brigue, qui ne laissait plus depuis long-temps retentir la voix de la vérité jusque sous le dais impérial de Sa Hautesse, sut enchaîner leur langue.

Omer pacha ferma lui-même les yeux sur les troubles de la moyenne Albanie; c'était le meilleur

moyen de les apaiser. Mais, quelques efforts qu'il fit ainsi que le consul anglais de Prévésa, ils ne purent soustraire au mépris public Varnakiotis et ses complices. Le traître, obligé de quitter l'Acarnanie, obtint la permission de se retirer à Zante, où on le vit paraître avec autant de plaisir que le buste du lord haut commissaire Maïtland. Mais comme on n'avait pas de sentinelles pour éloigner de lui le public, il dut en partir et, après avoir erré dans plusieurs îles de l'Heptarchie, se retirer sur l'écueil de Calama, où il existe encore relégué et l'objet des anathèmes de l'église qui l'a rejeté de son sein.

Tel fut le résultat de la campagne des Turcs dans l'Acarnanie et l'Étolie, où Mavrocordatos venait de nommer Marc Botzaris stratarque de la Grèce occidentale, quand il reçut des dépêches du comte Métaxas, qui l'informait du non-succès de sa mission auprès du congrès de Vérone.

La lettre d'André Métaxas, écrite d'Ancône, le 15 janvier 1823, contenait, parmi une foule de lieux communs, certaines observations dignes d'être rapportées. « Dans ma correspondance avec les minis-
« tres des augustes souverains réunis à Vérone, écri-
« vait-il, tout en parlant de la situation politique et
« militaire de la Grèce, ainsi que des exploits des
« Hellènes combattant sous l'étendard de la croix, j'ai
« évité soigneusement toute expression susceptible de
« pouvoir être qualifiée de séditieuse et d'incendiaire.
« Le sénat m'avait chargé d'exposer les griefs et les
« besoins des Hellènes, de défendre leurs droits, et j'ai

« soutenu la bonne cause. Malheur à moi si je l'avais « défendue avec des armes propres au mensonge et à « l'erreur; j'ai dû témoigner, et j'ai témoigné la vérité. « J'ai fait le mieux qu'il m'a été possible, car il ne « m'était pas donné de m'élever à la hauteur de mon « sujet. Que n'aurais-je pas donné pour posséder le « génie et l'éloquence de nos anciens orateurs, à con- « dition même de perdre ces dons brillants quand « j'aurais eu rempli ma tâche civique! A défaut de ces « moyens, si un vif désir de servir la patrie avait pu « y suppléer, j'aurais sans doute réussi.

« Il n'en est pas ainsi. Approuve ma conduite qui « voudra. Je m'en tiens au témoignage de ma con- « science, elle m'atteste que j'ai rempli ma mission « avec honneur : cela suffit.

« Repousser la calomnie, est le privilége de tout « individu. La défense est de droit naturel; et si l'at- « taque est injuste, si la vérité, si la patrie, si la re- « ligion y sont compromises, je disparais devant des « objets de cette importance. Ce n'est plus de moi « dont il s'agit; l'individualité cesse : c'est des plus « chers intérêts de l'homme et du chrétien dont il « est question. Trop honoré, trop heureux d'em- « brasser des faits de cette importance, je prends « l'offensive, et je deviens bientôt agresseur.

« Eh quoi! des individus, parce qu'ils occupent « quelques postes éminents parmi les hommes et prêts « comme eux à devenir la pâture des vers, sans penser « qu'ils auront à rendre compte à Dieu de leur passage « sur la terre, ont osé nous représenter aux monarques

« chrétiens comme des *Carbonari?* Hélas! Dieu en « est témoin; il n'y a peut-être pas trente personnes « en Grèce qui sachent, dans le sens qu'on l'entend, « ce que c'est que cette secte, dont le peuple même « ignore le nom.

« Je n'ai pas réfuté cette assertion : elle était trop « absurde; il n'existe point parmi nous de ces esprits « inquiets qui peuvent tout souffrir excepté le repos, « uni au besoin de troubler l'ordre public des états! « mais je dois vous dénoncer les complots des en- « nemis du genre humain, qui veulent nous enlever, « comme ils l'ont déja ravi aux Parguinotes, jus- « qu'à la consolation de mêler nos cendres avec celles « de nos aïeux. A la faveur de leurs calomnies, « ils sont venus à bout d'empêcher les rois pas- « teurs des peuples de la chrétienté de nous tendre « une main secourable, sans réfléchir qu'on mérite « peu de gouverner, quand on ne sait pas sentir ce « que valent les hommes. Ils vont oser plus encore : « frémissez! Ils vont intriguer auprès du Grand « Seigneur pour tâcher de vous porter le dernier coup.

« Si on peut vaincre l'orgueil du Sultan, on vous « proposera une amnistie; on vous donnera de l'argent, « des terres, en vous promettant des garanties pour « votre existence et votre fortune. Si vous acceptez, « vous êtes perdus!... A peine vos tyrans auront « ressaisi le pouvoir, que vous ne pourrez plus sortir « de la Grèce; et, ce qu'ils vous auront donné, ils le « reprendront avec usure. Enlevés à vos familles, vous

« serez bientôt après transportés comme esclaves dans « l'Asie Mineure, en ne laissant sur le sol paternel que « vos enfants pour les faire élever dans la servitude « la plus abjecte, afin de les parquer et d'en user, « comme on le fait des nègres dans les colonies. Ces « créatures infortunées, qui formeront une espèce dé-« gradée, deviendront la propriété des barbares, et se-« ront rangées au nombre des animaux exclusivement « attachés à la glèbe.

« Tel est le plan projeté par des maîtres impitoya-« bles, et tel est le sort qui vous attend si vous flé-« chissez. Ne frissonnez-vous pas d'horreur à une pa-« reille idée? Et, pour vous la rendre plus sensible, « vous mettrai-je à la rude épreuve de ramener vos « regards sur l'affligeant tableau des maux que vous « avez endurés? L'humanité dégradée par la servi-« tude; la vie, rendue presque à charge par la bar-« barie de vos maîtres; le luxe et la décadence de ces « lâches mahométans; l'arbitraire de leurs pachas; « leurs déprédations!....

« O Grèce! comment a pu ton antique et majes-« tueux vaisseau résister à un si long orage?.... Elle « a été ébranlée, elle a chancelé, elle tombait, notre « chère patrie, si le Seigneur, le seul doué d'une « grandeur de perpétuité et toujours miséricordieux, « ne l'eût pas soutenue.

« Bénissez son bras puissant; et, en vous rappe-« lant ce que vous étiez hier, jugez des bienfaits de « Dieu par ce que vous êtes aujourd'hui. Vous étiez « esclaves, et il vous a rendus libres. Voudriez-vous

« donc, par une coupable apostasie, transiger avec « vos anciens maîtres et redevenir leurs esclaves?

« De tous les biens dont l'Éternel combla l'homme « créé à son image, le premier, c'est la liberté, sa jouis- « sance est son besoin le plus impérieux. Vous l'avez « prouvé en résistant, non à des hommes, mais aux « tigres altérés de sang qui ont dévasté l'île de Chios. « Que dis-je? ce n'est ni le sang que les Turcs ont ré- « pandu, ni les plaies que leurs mains impies ont faites « à notre patrie que je veux attester contre leur bar- « barie, c'est eux-mêmes!

« Les voyez-vous? ils se déchirent; soldats, géné- « raux, ministres, monarque, ils s'égorgent; ils na- « gent dans une mer de sang; on ne distingue leurs « physionomies qu'à la lueur des incendies. Autour « d'eux, parmi eux, dans leurs cités, au sein des « campagnes, tout n'est que brigandage, meurtre, « immoralité, anarchie, et ils n'invoquent le ciel, « ils ne lui adressent leurs prières que pour demander « la mort des chrétiens. Mais, diront les instigateurs « qui vous approcheront, les Turcs ne se sont livrés « à des excès que parce qu'ils ont trouvé de la résis- « tance. S'ils n'avaient pas craint pour eux-mêmes, si « le succès... Comme si la Providence pouvait trahir « la cause de la religion et de l'humanité?

« Ainsi les augustes souverains, trompés par de faux « rapports, car il est probable que nos lettres ne « sont pas venues à leur connaissance, nous aban- « donnent à nos propres moyens. Qu'ils nous accor- « dent au moins une stricte neutralité. Nous avons

« vaincu jusqu'à présent avec l'aide de Dieu, sous « l'étendard de la croix ; et pleins de confiance dans « la sainteté de notre cause, nous triompherons des « barbares. »

Le contenu de ce rapport, qui signalait de nouveaux dangers, et l'expulsion des Turcs au-delà du golfe Ambracique, ne nécessitant plus la présence de Mavrocordatos à Missolonghi, il se décida à rentrer dans le Péloponèse.

Le cours des évènements qui s'étaient passés pendant le temps de l'absence du président, avait mis tous les fonctionnaires publics dans le cas de prolonger l'exercice de leurs attributions au-delà du temps prescrit par l'acte constitutionnel d'Épidaure, qui était loin d'avoir lui-même reçu son application dans les différentes branches de l'administration; enfin, il devenait indispensable, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, par la proclamation du vice-président Athanase Kanacaris, et urgent de convoquer les assemblées électorales, afin de donner un caractère légal à toutes les autorités constituées.

CHAPITRE III.

Existence de l'empire ottoman devenue problématique, comment. — Destruction de l'arsenal de Tophana. — Fetwa qui exempte le sultan de se rendre aux incendies. — Prophéties du cheick Achmet. — Firman rendu à ce sujet. — Les armements grecs désolent le commerce turc. — Importance et force de l'île de Psara — ainsi que de Samos. — Désolation de Chios. — Cruautés d'Aboulouboud, pacha de Salonique. — Conspiration qu'il invente ; — parti qu'il en tire. — Sa conduite approuvée. — Percepteurs grecs envoyés dans l'Archipel. — Prises faites par les insurgés. — Évènements de l'île de Crète. — Mesures terribles adoptées par les insurgés pour se préserver de la peste. — Détresse des Turcs renfermés dans les places fortes. — État des insurgés de l'île d'Eubée. — Secours que leur amène Modèna Mavrogénie. — Croisières établies par les Grecs jusque sur les côtes d'Afrique. — Leur constance à tenir la mer. — Position maritime des Grecs. — État de blocus perpétuel dans lequel ils tiennent Constantinople. — Remarque politique importante. — Nouvelle révolution de sérail. — Mariages et dissensions intérieures des Grecs Péloponésiens. — Intrigues ridicules du consul autrichien de Zante. — Congrès d'Astros. — Aperçu sommaire sur ses travaux. — Loi relative à l'organisation de l'administration publique, et aux mesures de salut public qu'il adopte. — Moyens et plans militaires des Turcs. — Nomination des stratarques de la Grèce orientale. — Proclamation adressée aux montagnards de la Hellade. — Emmanuel Tombazis nommé harmoste de l'île de Crète. — Exceptions législatives en faveur de cette île et de l'Eubée. — Proclamation du congrès. — Installation du gouverne-

ment à Tripolitza. — Armée navale turque. — Sa force. — Anarchie des Schypetars Épirotes. — Jousouf pacha envoyé pour les commander. — Les insulaires de Naxos et de Santorin sont forcés de payer les tributs. — Prétendue déclaration du congrès de Vérone répandue dans la Grèce. — Départ de la flotte ottomane de Constantinople.

Le soleil, qui répand la vie dans l'univers, suit comme un serviteur docile la route que l'Éternel lui a tracée; l'univers a ses limites, la mer a ses bornes, qu'elle ne peut franchir, et l'esprit insensé d'un despote de l'Orient a pu seul concevoir l'orgueilleuse pensée de dire : *je suis tout : dixit impius in corde suo, non est Deus!* « Tout doit céder à mon autorité », répétait sans cesse le successeur des caliphes, Mahmout II, en voyant périr ses flottes et ses armées. Accoutumé à ne régner que sur des esclaves, car l'Orient, suivant l'expression de la Sagesse divine, ne posséda jamais, au lieu de nations, que des races asservies; plus il éprouvait de défaites, et plus sa vanité personnelle humiliée formait de projets de vengeance.

Cependant, au milieu de l'agitation de la Turquie, ce n'était plus l'indépendance des Grecs qui était problématique; mais, en dépit de tous les stratagèmes, c'était l'existence de l'empire ottoman que la démence de son souverain mettait en question. Le ciel s'était chargé de venger les chrétiens en donnant aux Turcs un monarque pareil à ces plantes funestes qui croissent au milieu des alluvions. Né

dans une cour où les vertus étaient depuis long-temps oubliées, entouré de délateurs qui ne cessaient, au sein des misères publiques, de lui répéter l'adage trop ordinaire des courtisans : *tout va bien*, sa politique anti-européenne annonçait une catastrophe dont on pouvait retarder le dénoûment par quelques péripéties machiavéliques, mais que rien ne pouvait conjurer. Ainsi, à moins de participer à l'aveuglement du divan, ou de partager son opinion, M. Strangford dut se convaincre, en rentrant à Constantinople, que Sa Hautesse, indifférente à ce qui s'était passé au congrès de Vérone, ne consentait à entendre à aucunes propositions, qu'afin de gagner du temps pour être en mesure d'agir comme elle l'entendait, à l'égard des Hellènes. Décidée à régner par le glaive, elle promettait des amnisties, avec l'intention de n'en respecter aucune. En cela elle était aussi conséquente que dans le désir d'un rapprochement avec la Russie, en prétendant que cette puissance lui rendît les châteaux du Phase, et laissât le commerce de la mer Noire soumis au bon plaisir des douaniers de Constantinople. Le Pont-Euxin ne devait plus être qu'un bassin clos, dont le sultan aurait ouvert ou fermé l'entrée à ceux qu'il aurait daigné favoriser.

Aussi orgueilleux que perfides, le chef des croyants et ses conseillers, attentifs à mécontenter les envoyés des puissances chrétiennes, n'avaient pas montré plus de ménagements pour la France, et son ambassadeur venait de demander ses passe-ports pour se retirer, en laissant un chargé d'affaires à sa place, quand

un incendie terrible éclata le 1[er] mars à Constantinople. Trente mosquées, les casernes des canonniers de Tophana, et le faubourg de ce nom, la fonderie, les quartiers de Kobatach, et de Fondouckli, qui renfermaient plus de douze mille maisons, devinrent la proie des flammes, sans qu'aucune des demeures appartenant aux chrétiens éprouvât le moindre dommage.

On attribua, suivant l'usage, cet évènement à un accident fortuit, quoiqu'on eût remarqué, au fort de la bourrasque, des brandons lancés par les janissaires, qui n'avaient paru sensibles qu'au plaisir de se chauffer avec leur ville. Des cris séditieux s'étaient fait entendre au milieu du désordre, où l'on fut étonné de ne pas voir paraître le sultan, qui est tenu de se rendre en personne sur le terrain où il éclate un incendie. On fut plus inquiet encore quand on sut qu'il était dispensé de cette obligation par le mouphti (1). Le fetwa ou oracle du grand-prêtre d'Ismaël étant motivé sur ce que, *depuis la connaissance que l'on avait eue des complots criminels formés contre les jours précieux de Sa Hautesse, ils ne devaient jamais être compromis*, on en conclut, que le Grand-Seigneur craignait, comme Tibère, *la multitude, quelques faibles que soient les parties qui la composent.*

Cependant, comme il est d'anciens usages qu'on ne change pas impunément, le peuple alarmé de

(1) *Voy.* le journal turc de Smyrne ou Spect. Oriental, n. 96.

cette mesure murmura contre le divan, et ne vit plus, dans le cours des évènements, que les signes de la colère céleste qui frappait les musulmans. Ce qui se passait, et une prophétie émanée du sanctuaire même de la Mecque, que le divan accrédita, répandirent la terreur parmi les ismaëlites, sans les rappeler à la pratique de la vertu.

Un de ces enthousiastes qui sont assez communs en Turquie, le cheïk Achmet, réputé l'ami de Allah et son vase d'élection par un peuple ignorant et superstitieux, au moment où, retiré dans le temple de la Mecque, il faisait seul sa prière devant la pierre noire sur laquelle Abraham voulait offrir Isaac en sacrifice au Seigneur, lorsqu'un ange arrêta son bras; Achmet avait entendu la voix de Mahomet, qui se plaignait à lui des péchés des musulmans. *Je n'ose plus me présenter*, disait-il, *devant Allah; les autres prophètes me tournent en dérision. Les croyants ne sont plus dignes des saintes lois que je leur ai données. Sur cent quatre-vingt mille d'entre eux qui ont péri à la guerre dans l'espace de deux années, à peine dix mille ont eu le bonheur d'entrer dans le Jardin promis aux fidèles. Lève-toi, cheïk Achmet; va, retrempe la foi de mon peuple. Arrache-le à ses désordres, qu'il redevienne digne de moi et de Allah* (1).

Le divan, après un long commentaire sur cette prophétie, et une énumération fastidieuse, des délices

(1) Journal de Smyrne, *ibid.*

du paradis de Mahomet, promis à ceux qui meurent dans les combats pour la foi, y avait joint un firman non moins merveilleux, dont on fit lecture dans toutes les mosquées. Il était enjoint à chaque Turc de donner croyance pleine et entière à la prophétie du cheïk Achmet, de s'en procurer une copie, de la porter sur son cœur, et d'éteindre soigneusement les mangals ou réchauds avec lesquels on se chauffe à Constantinople, afin d'éviter à l'avenir les incendies. On diminuait en même temps le prix du pain de quelques deniers, et l'ochlocratie militaire de Stambol recommença aussitôt à glorifier l'invincible sultan, ses flottes et ses armées, en se promettant que la campagne de 1823 verrait la fin de la rébellion des Grecs.

En attendant les prodiges qu'on se promettait, la marine grecque, restée maîtresse de la mer, arrachait au journal turc de Smyrne des réflexions qui n'annonçaient rien de propice à la cause des barbares. Il s'écriait dans son style baroque : *notre horizon est sombre et gronde à l'est et au sud, sans être encore tout-à-fait éclairci au nord. La plus grande partie de l'Archipel est en feu, la Crète et la Morée sont volcanisées.*

En effet, les armements grecs montraient leur pavillon jusque dans le golfe Herméen, et quoique, suivant le même auteur, les bals de Smyrne, où l'on dansait *inter cædes et funera*, fussent très-animés, le pacha faisait fortifier autant qu'il le pouvait les approches de la ville où les insurgés pouvaient tenter

des débarquements. Les Turcs, dont l'imagination était encore effrayée par les derniers évènements de Ténédos, avaient retrouvé de l'activité pour mettre le château en état de défense; mais comme rien ne protégeait les mahométans de Clazomènes et des plages de la Carie, plusieurs avaient transporté leurs familles dans l'intérieur des terres.

Ce n'était pas sans raison; car les Psariens, dont l'île était hérissée de redoutes, venaient de transformer cette place en un arsenal, que l'exagération orientale comparait au formidable rocher de Malte. Indépendamment du fort Saint-Nicolas, qui était garni de trente-six canons du plus fort calibre, on y avait récemment mis en batterie quarante autres pièces d'artillerie en bronze, qui, comprises avec les quatre-vingts provenant du vaisseau turc brûlé à Sygrium au commencement de la guerre, présentaient un front de défense tel, que les Turcs ne devaient plus songer à attaquer cette place imposante. Pour surcroît de déplaisir, il régnait un ordre si parfait à Psara, et une police si active, que les Grecs, bien informés de tous les mouvements des Turcs, avaient fait saisir un espion du pacha de Smyrne, après lui avoir laissé remplir sa mission. On avait trouvé sur lui des plans, un contrôle détaillé des vaisseaux, un état des magasins; et après l'avoir fait brûler vif, châtiment capable de rebuter ceux qui auraient eu envie de l'imiter, les Psariens avaient, disait-on, résolu de faire un débarquement à Mitylène. Tout semblait préparé pour une expédition dont on igno-

rait le but. Un embargo général avait été mis sur tous les vaisseaux. Indépendamment des brûlots que les Psariens possédaient, ils venaient d'en construire vingt-quatre ayant très-peu de carène, d'une coupe légère et propres à se porter sur les plages, pour y incendier toutes les espèces de navires qui chercheraient à s'y abriter.

Samos était dans le même esprit guerrier que Psara; quant à Chios, il ne restait plus dans cette île désolée qu'une seule église, située à Pirghi, et deux prêtres septuagénaires, destinés à consoler une population de sept cents individus, qu'on faisait travailler à la récolte du mastic, avec la précaution de les tenir à la chaîne pendant la nuit, dans la crainte qu'ils ne s'évadassent. Le chef de la police turque ayant saisi un bateau monté par deux Autrichiens, en avait fait décapiter un par mégarde; mais comme il s'était empressé de rendre la tête de cet individu au vice-consul de S. M. A., l'amitié de ces deux agents n'en était que plus fervente (1). Tel était l'ordre admirable, vanté par le *Spectateur oriental*, et l'état des infortunés sur lesquels s'était étendue l'amnistie philanthropique du sultan... *quis temperet a lachrymis?* On venait d'envoyer deux cents canonniers pour maintenir ce beau idéal de l'administration turque.

Tout était également tranquille à Salonique et aux environs, où Aboulouboud pacha continuait à main-

(1) Spectateur Oriental, n° 101.

tenir, disait l'*Observateur autrichien*, *une excellente police*. Le tyran, parvenu à force d'argent à se faire proroger au poste qu'il ensanglantait, n'eut pas plus tôt promulgué ses nouvelles lettres patentes que la consternation devint générale. Il avait attenté à toutes les fortunes, et on n'envisageait l'avenir qu'avec effroi, dans l'idée qu'il mettrait tout en œuvre pour se perpétuer dans sa résidence. Craignant également d'être envoyé à l'armée et d'être promu au grade de Romili vali-cy, Aboulouboud, sans cesser de critiquer les généraux qui se trouvaient en première ligne devant les insurgés, feignait d'être inquiet sur les progrès des Grecs, en disant qu'il était seul capable de borner l'incendie au cours du Vardar. Occupé jour et nuit à se fortifier, il déplorait *la nécessité à laquelle il était réduit de grever d'impôts ses administrés pour subvenir à ses dépenses. Il sentait le malheur des temps*, disait-il à la face d'une population qu'il écrasait; car tout tremblait devant sa tyrannie. Grecs, Juifs, Turcs, étaient également ses victimes. Chaque nuit des puits et des fosses, creusés à l'avance, étaient remplis des victimes de ses fureurs. Enfin il poussa l'hypocrisie jusqu'à faire proclamer au milieu de ces assassinats, un de ces firmans qu'on tient toujours en réserve pour abuser la multitude, par lequel il était prescrit de respecter les Grecs *innocents*, et surtout de n'user d'aucuns sévices envers les esclaves pour les contraindre à embrasser le mahométisme. Mais un trait qui ne pouvait sortir que de la tête d'un scélérat consommé, fut de recourir à l'invention d'une

conspiration qui devait l'enrichir et le consolider au poste de Salonique, en faisant servir à ses desseins un antagoniste de sa fortune et de ses crimes.

Jousouf pacha de Lépante et de Patras, dont on a si souvent parlé dans le cours de cette histoire, qui était un des plus riches tenanciers de cette partie de la Macédoine, que les anciens désignaient sous le nom d'Amphaxie, n'avait pu voir sans déplaisir, et peut-être sans envie, qu'Abouloubond se fût enrichi aux dépens de cette contrée, devenue le théâtre de ses déprédations. Ses plaintes à ce sujet avaient été portées jusqu'à Constantinople, lorsqu'Abouloubond découvrit inopinément un complot tendant à expulser de Serrès, Moustapha, fils de Jousouf, qui avait été substitué aux honneurs de son père dans cette ville. Tous les beys auteurs de cet attentat, dont il n'eut pas besoin d'administrer les preuves, furent mandés à Salonique, où ils n'eurent pas plutôt mis le pied, que saisis, dépouillés, chargés de fers et livrés au bâton des juifs, on les fit périr ou disparaître en les précipitant au fond des cachots. Ainsi Abouloubond, en se réhabilitant auprès de Jousouf, qui était alors puissant à Constantinople, gagna son suffrage au point qu'il ne fut plus question de l'éloigner de Salonique.

Le malaise général, résultant de tant de froissements, était d'ailleurs la conséquence d'une campagne désastreuse pour les Turcs, qui ne comptaient au nombre de leurs succès, depuis le mois d'octobre 1821, où ils détruisirent la marine marchande

de Galaxidi, que le massacre de l'innocente population de Chios. Combien était différente la position des Hellènes, qui n'éprouvaient plus que le choc des passions d'hommes étrangers au joug des lois auxquelles ils avaient peine à se plier, moins par esprit de résistance, que par la crainte de passer des entraves de la tyrannie dans celles de quelques dominateurs. Malgré ces fausses alarmes, l'administration marchait insensiblement vers un meilleur ordre de choses.

Dès le 23 janvier, Constantin Métaxas, frère d'André, parcourait les îles de la mer Égée pour percevoir les tributs tels que leurs habitants les payaient autrefois au grand-seigneur, mais avec les modifications qu'on a fait connaître ailleurs. Il suffisait que les riches s'exécutassent, pour que leur exemple fût suivi par les citoyens les moins opulents. Ainsi Mélos, Ténos, l'une quoique pauvre et l'autre désolée par la peste, Céos, Andros, Mycone, Seryphe, Amorgos, Paros, Naxos et toutes les Cyclades avaient acquitté leurs redevances avec empressement; mais il n'en avait pas été de même à Santorin, où il avait fallu employer l'autorité pour obliger les catholiques à acquitter leur contingent.

A ce rapport des Zétètes, ou percepteurs, était jointe une lettre de Samos portant que Lycurgue Logothète, qui avait échappé à la rigueur des lois, ayant chassé un certain *Moralis* ou Moraïte, son compétiteur, avait réussi à s'emparer de nouveau d'une autorité qu'il était indigne d'exercer. Il avait refusé

les tributs dus au gouvernement, et on résolut de charger, en temps et lieu, les Psariens du redressement de ce grief.

Ils rentraient dans ce moment, chargés de butin, à la suite de deux expéditions faites l'une à Mitylène et l'autre dans le golfe d'Adramytte. Ils avaient enlevé à Mosconisi des magasins de vivres et de marchandises appartenant aux Turcs de l'Asie-Mineure, qui les mettaient à même de pourvoir à la défense de leur île, par le prix qu'on en retirerait. Ils n'avaient pas été moins heureux à Lesbos. Vingt-six de leurs bâtiments ayant réussi à opérer une descente sur la côte de Plumari, ils s'étaient dirigés contre cette bourgade, qui n'était presque occupée que par des musulmans depuis l'insurrection. Parvenus à s'en emparer, après une légère résistance de la part des Turcs, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, ils l'avaient pillée en vidant les magasins, et s'étaient réembarqués en écrivant au visir, campé au port des Oliviers, *qu'ils auraient l'honneur de venir lui rendre une nouvelle visite le* 3 *mars suivant.*

Les six frères Déli-Ianaki, de Sphakia, qui avaient les premiers foulé aux pieds les ordres de Comnène Aphendoulieff, Théodore Svigna et Anagnoste Papadakis, avaient, à force de bravades, forcé les Turcs à sortir des places fortes pour les attirer et les battre en rase campagne. Hassan pacha, lieutenant du visir d'Égypte Méhémet Ali, s'était avancé contre les Crétois insurgés pour les débusquer de la position de

Spina-Longa, qu'ils occupaient; mais il avait échoué dans cette entreprise. Obligé de se retirer avec perte de deux mille hommes, il avait eu le déplaisir de voir ses soldats tués ou blessés, entassés sur d'énormes bûchers, brûlés par les Crétois, qui n'approchaient des Turcs qu'à la distance du coup de fusil, afin de ne pas gagner la peste, à laquelle les infidèles étaient en proie. Ainsi la barbarie des Crétois, qui n'avaient pas de lazaret pour renfermer les prisonniers tombés en leur pouvoir, les rendait cruels, sans qu'il fût, à la rigueur, possible de leur faire un crime d'une pareille conduite.

Depuis ces affreuses exécutions, Hassan pacha, ainsi que les commandants turcs de la Sude, de Candie, de Réthymos et de la Canée, vivaient renfermés dans les places fortes, où la peste exerçait de grands ravages. Ne buvant qu'une eau insalubre, les soldats qui n'étaient pas atteints par l'épidémie mouraient de dyssenteries, ou devenaient la proie des fièvres quartes. Tous souffraient; et non-seulement les nègres qu'on détachait pour se procurer du bois de chauffage ne reparaissaient plus, mais des convois entiers, partis des côtes de l'Asie Mineure et de l'Égypte, étaient fréquemment interceptés par les armements de Kasos. La dernière espérance d'Hassan pacha reposait sur les flottes qu'on préparait à Constantinople, et surtout à Alexandrie, où la contagion sévissait avec autant de véhémence qu'en Candie. En attendant, le sérasker entra en accommodement pour racheter le pacha de Rhéthymos, ainsi que plusieurs

officiers de distinction, pris dans les combats antérieurs, tant il était effrayé, ainsi que ses soldats, de la férocité des Crétois, dont ils ne pouvaient comprendre que le motif fût la crainte de la peste à laquelle ils s'exposaient sans aucune précaution.

L'île d'Eubée, entourée de croiseurs grecs, n'était pas, pour le gouvernement turc, dans un état plus rassurant que celle de Crète. La ville de Nègrepont, défendue par une garnison de dix-huit cents hommes, en y comprenant ceux qui s'étaient renfermés dans le château de Kara-baba, situé en terre ferme, souffrait de dures privations. L'île entière, habitée par des Grecs, était dans une insurrection si complète que Vassos et Diamantis, qui commandaient les chrétiens, y avaient établi un gouvernement provisoire. Le premier s'était échappé par ruse des mains des Turcs, auxquels il faisait chèrement expier les maux qu'il avait endurés. Il agissait, parlait et administrait au nom du sénat Hellénique avec un tel empire que le sultan n'avait plus qu'une autorité nominale, ainsi que les deux places de Nègrepont et de Carystos, dans l'étendue d'une des plus belles îles de l'Archipel; lorsqu'on y vit débarquer Modéna-Mavrogénie.

Aux temps anciens les Hellènes auraient cru voir apparaître Pallas venant des rivages de l'Attique; mais la croix en diamants de son malheureux père, cette croix de Saint-Vladimir, dérobée aux Turcs, lorsque ceux-ci tranchèrent sa tête vénérable, annonçait que c'était une guerrière chrétienne, fille

d'un martyr, qui s'était armée pour l'autel et la patrie. Insensible aux larmes de sa mère, oubliant la faiblesse de son sexe, appelant autour d'elle les hommes jaloux de partager sa gloire, elle était parvenue à former seize compagnies de cinquante soldats, à la tête desquelles elle marchait armée de l'épée que Mavrogénis reçut autrefois de l'auguste Catherine, impératrice du Nord. Elle était déja teinte du sang des Algériens, et elle ne demandait pour la signaler encore que de nouveaux hasards.

Les Hellènes étaient ainsi victorieux sur terre et sur mer, lorsque l'amirauté d'Hydra réélut à l'unanimité André-Miaoulis Vôcos pour son navarque général pendant la campagne de l'année 1823. Il devait réunir sous ses ordres, de concert avec les capitaines de l'Union, quarante-huit bâtiments Psariens, trente-cinq Hydriotes, douze Spetziotes, tandis qu'une escadrille de quarante barques, à voiles et à rames, sorties de Kasôs, se rendrait sur les côtes de l'Anatolie, de la Syrie et de l'Egypte. Déjà des corsaires, répandus dans ces mers, avaient capturé une corvette Algérienne aux attérages de Cos; d'autres avaient enlevé plusieurs transports ottomans à Pholiéri, à Tchesmé, sur les côtes de la Troade et jusqu'en vüe des Dardanelles. Encouragés par ces succès, les Hydriotes venaient de détacher seize armements légers, destinés à se mettre en rapport avec Suleyman, pacha de Saint-Jean d'Acre, qui était en révolte contre le grand-seigneur. Une autre division navale fut envoyée en croisière sur le cap Bon, une seconde sur ce-

lui de Guardia, et toutes deux eurent le bonheur de délivrer un grand nombre de Grecs de Chios, que les spéculateurs de Smyrne envoyaient vendre dans les régences barbaresques.

C'était par ces travaux et leur constance à tenir la mer au fort de l'hiver que les Grecs se préparaient à mériter de nouvelles palmes navales. Ils avaient compris la question de leur indépendance mieux que ceux qui demandaient s'ils avaient des institutions civiles, des régiments disciplinés d'après notre tactique, un crédit public et des finances. Ils venaient à peine de briser leurs entraves, qu'ils jetaient les bases d'une puissance destinée à renverser, après beaucoup de temps et de combats, le trône d'Ottman. L'expérience leur avait révélé que Constantinople, objet de la jalousie des nations, n'est, sans les îles de la mer Égée, qu'un port en état de blocus perpétuel. Il ne s'agissait pas pour cela de posséder Cypre, Rhodes, Chios, ni Ténédos; il suffisait aux Grecs, comme aux Anglais, qui tiennent sous leur trident la partie occidentale de la Méditerranée, d'avoir une marine et des positions telles que Gibraltar et Malte (1), pour être maîtres de l'Archipel. Ainsi avec l'île de

(1) Les Anglais pourraient avec ces deux positions se dispenser de garder les îles Ioniennes, que le désir d'en éloigner les Russes a pu seul leur faire ambitionner. Corfou n'est point, comme on l'imagine encore, la clef de l'Adriatique; c'est le port de Brindes, s'il était mis en état de recevoir et de conserver une flotte.

Psara, qui a maintenant huit cents bouches à feu en batterie (1), les Hellènes sont maîtres de la navigation du golfe de Smyrne et des côtes de l'Asie-Mineure, sans craindre pour ce poste avancé des forces plus imposantes que celles des sultans.

Les Grecs en disaient autant avec orgueil du rocher de Kasos, relativement au grand cabotage entre les îles de Crète, de Cos, de Rhodes et de l'Égypte avec la capitale de l'empire ottoman, parce que ses navigateurs, cachés au milieu des écueils de la mer Carpathienne, peuvent à volonté intercepter les communications, sans craindre d'être forcés dans leur repaire. Cymé présentait également un point de départ et de retraite non moins favorable pour les croisières; et Samos, placée comme une tête de pont aux attérages de l'Asie-Mineure, ne permettait déja plus aux Turcs d'habiter à poste fixe sur les côtes de la Lycie et de la Carie.

Enfin on pouvait se convaincre de la réalité du blocus maritime de Constantinople en jetant les yeux en arrière de ces postes avancés, où l'on remarque une foule d'îles que les barbares ne peuvent se permettre d'attaquer sans encourir le danger des brûlots grecs, que leur inexpérience ne saurait guère éviter dans une mer entrecoupée de canaux. Les Cyclades, à la vérité, devaient être sous la protection des voiles de la marine grecque, en attendant qu'on pût s'emparer de Syra et fortifier cette île, qui doit tôt ou tard faire partie de la confédération hellénique. On devait partir de là pour conquérir Lemnos ainsi

que Ténédos, qui devront être encore pendant longtemps possédées par les Turcs, si la sagesse préside aux conseils des Hellènes.

Ses avis leur prescrivent de marcher comme ces marins prudents qui naviguent la sonde en main, à la vue d'une terre ennemie : car les destins ainsi que les flots sont inconstants ; et la Fortune, fille de l'Océan, redoute les naufrages. Avec Hydra, maintenant hérissée de batteries, les Grecs ne doivent s'étendre que progressivement, et avec les moyens de conserver ce qu'ils auront conquis ; car il ne faut jamais reculer devant les barbares. L'exemple de Chios était trop récent pour ne pas servir à cet égard de règle de conduite. En suivant cette ligne, (comme c'était la pensée des marins de la mer Égée), ils savaient qu'indépendamment des avantages qu'ils en retireraient, ils obtiendraient tôt ou tard l'assentiment des puissances maritimes, pour des raisons que tout homme d'état peut concevoir, sans qu'il soit nécessaire de les indiquer.

Ces vues, soit qu'elles fussent ou non appréciées par le divan, lui causaient assez d'inquiétudes pour l'arracher à sa léthargie habituelle, en le forçant d'aviser aux moyens d'entreprendre une troisième campagne ; mais la diplomatie européenne ne pouvait faire entendre raison au Sultan. Il s'en tenait à ce qu'il avait dit depuis le commencement des troubles : « Que la « Russie fasse le premier pas en envoyant un négociateur « à Constantinople, et on s'expliquera relative- « ment à ses prétentions. Quant aux Grecs, ma sou-

« veraine volonté ne consentira jamais à leur accorder « qu'une amnistie sans garantie ». Comme l'une de ces prétentions était plus facile à satisfaire que l'autre, il fallait donc, en facilitant les moyens d'un rapprochement entre la Russie et la Porte, procurer à celle-ci les moyens de déployer toutes ses forces contre les rebelles de la croix.

Pour parvenir à ce but il s'agissait de réconcilier le Cha de Perse avec les Turcs; on devait s'intéresser aux derniers, car ils avaient été battus à plate couture aux environs de Mendouli par les soldats de Feth Ali. Le commerce de Smyrne réclamait d'ailleurs cette œuvre méritoire des Anglais, qui tenaient une flottille d'armements légers dans le golfe Persique, où ils occupaient l'île de Chismé. Ils étaient intéressés à faire cesser une guerre dont le contre-coup s'était fait sentir en dernier lieu jusqu'à Damas, dont la caravane avait été pillée par un Bédouin nommé Abdallah, chef des Anazis, chassés dans ces derniers temps de la Mésopotamie. Nous ignorons s'il était accusé de s'entendre avec les Hellènes, car les Francs l'avaient compris dans leurs anathèmes mercantiles; mais ce qui est positif, c'est que la légation britannique de Constantinople redoubla de zèle pour rétablir la paix entre la Perse et la Turquie.

En attendant le résultat des négociations que l'Angleterre entamait en faveur des Turcs, Sa Hautesse renouvelait son ministère en exilant et en faisant bientôt après étrangler son grand-visir Abdoulla, ainsi que le janissaire Aga, qui s'étaient ligués,

quelques mois auparavant, pour perdre Khalet effendi. On les remplaça, suivant l'usage, par des prédestinés au cordon; car tout prétendant aux hautes fonctions de l'état n'a que ce sort en perspective; et on se rappela a ce sujet de Khousrouf ou Khoreb pacha, qui avait été vice-roi d'Égypte et visir de Bosnie, pour en faire un amiral. Ces choix, applaudis comme ceux des hommes promus aux dignités le sont par les gens qui cherchent à exploiter leur faveurs, furent suivis de mouvements extraordinaires dans l'arsenal, afin d'équiper une flotte destinée à appareiller aux premiers jours du printemps. Elle pouvait, d'après les conseils des turcophiles, qui avaient tracé jusqu'alors au divan des plans de campagne aussi décevants et surtout aussi habilement conduits que ceux du fameux feld-maréchal Mack; avoir les plus heureux résultats. La flotte devait ne se composer que de frégates, de corvettes et de bricks de guerre; c'était le moyen infaillible de saisir bord à bord les armements grecs; et cette campagne fut proclamée comme le terme des prospérités de ces esclaves présomptueux, qui osaient aspirer à l'indépendance.

Ces choses se passaient au mois de février, temps où les Hellènes de retour de l'Étolie, ainsi que ceux qui avaient vaincu les barbares aux Thermopyles, à l'Isthme, aux plaines d'Argos et sur les frontières de l'Achaïe, célébraient par des mariages le retour du printemps. Les familles des braves formaient des liens nouveaux, lorsque la discorde, secouant ses torches au milieu du conseil des Grecs, montra que

s'ils étaient unis devant l'ennemi et sensibles à la gloire, ils étaient malheureusement encore les descendants de ces mêmes hommes que l'antiquité nous représente, après la victoire, en proie aux factions qui firent le malheur de la Hellade.

Colocotroni, accusé depuis long-temps d'avidité, ne s'était pas plus tôt uni à la famille des Déli-Ianeï, de Caritène, par le mariage d'un de ses fils, qu'il montra une ambition démesurée. Enorgueilli des succès qu'il avait obtenus pendant la dernière campagne, et livré aux suggestions de Théodore Négris, qu'on avait éloigné des conseils du gouvernement, le vieux chef de bande, qui fit toujours son dieu de l'argent, prétendait forcer ses compatriotes à le choisir aux prochaines élections pour président du conseil exécutif. Déclamant avec le ton des démagogues, qui ne parlent de liberté que pour s'emparer du pouvoir, il ne cessait de se plaindre des prétentions des Phanariotes, qui regardaient la Grèce comme l'apanage des prétendues familles historiques dont ils avaient usurpé les noms. Il pouvait citer avec raison Michel-Comnène Aphendoulieff, qui ne parlait qu'imparfaitement le grec; Cantacuzène, qu'on avait vu disparaître depuis le commencement de l'année; D. Hypsilantis, qu'une vanité ridicule aveuglait; mais il osait répandre des soupçons injurieux contre l'honneur de Mavrocordatos; et la fourbe de l'ambitieux fut démasquée. Il parut même se trahir lorsqu'il déclara qu'il ne remettrait la citadelle de Nauplie, où il tenait garnison, au gouvernement hellénique,

qu'à la condition qu'il satisferait à sa demande d'être président, ce qui aurait équivalu à confier le soin de l'administration à Théodore Négris; car Colocotroni, qui sait à peine signer son nom, fut de tout temps étranger au maniement des affaires publiques.

Sans donner trop d'importance aux prétentions d'un homme qui était incapable de soutenir le rôle auquel il aspirait, on réunit les assemblées électorales de la Hellade, dont les choix ne furent pas plus tôt connus, que le gouvernement précédent s'empressa d'annoncer la cessation de ses fonctions. Pierre Mavromichalis avait été nommé président d'un congrès qui venait de succéder au gouvernement provisoire, tel qu'il avait été organisé dans la session tenue à Épidaure au mois de janvier 1822. Déja plus de trois cents députés étaient réunis à Astros, dans la Cynurie, où l'on avait établi le siège des états, quand on reçut les propositions de Colocotroni, qui s'expliquait article par article sur la nature de ses prétentions. Elles furent toutes réduites au néant; et sommé de remettre les clefs de Nauplie de Romanie, il évacua cette place, où l'on mit aussitôt garnison; on le nomma ensuite généralissime du Péloponèse. Odyssée fut également confirmé dans le commandement de la Grèce orientale, et Marc Botzaris à celui de la Hellade hespérienne.

Tel était le calme trompeur du gouvernement Hellénique, qui formait alors un contraste manifeste avec la marche tortueuse de la Porte Ottomane. En même temps quelle faisait arrêter à Jassy et à Buka-

rest les boïards qui y étaient rentrés en vertu de son amnistie, le consul autrichien de Zante inondait la Morée et les provinces adjacentes de prétendues déclarations des puissances alliées, adressées aux chrétiens, dans le but de les engager à s'en remettre au bon plaisir de leurs oppresseurs. Ces notes fallacieuses portaient, qu'à la suite de la médiation de la Sainte-Alliance, les différends qui étaient survenus entre la Russie et la Turquie venaient d'être arrangés à l'amiable; que les puissances chrétiennes, toujours animées des sentiments les plus religieux et les plus philanthropiques, étaient ensuite intervenues auprès de la Sublime Porte, pour l'engager à pardonner à ceux qui reviendraient promptement à une soumission sincère, tandis que les récalcitrants contre cet acte de clémence seraient livrés à toute la rigueur des peines réservées aux rebelles.

Ces paroles retentissaient dans le désert (1), car

---

(1) Le consul autrichien, étonné du manque absolu de succès de ses homélies, en demandait la raison à un député du congrès qui se trouvait à Zante. — « Hélas ! monsieur, nous savons à quoi nous en tenir sur l'oubli du passé et les paroles des Turcs. Voyez les suites de l'amnistie de Chios et des garanties données par des consuls tout aussi désintéressés que vous. Sachez, pour vous guérir de la manie des interventions, que la Porte, ne doutant pas, au commencement de la dernière campagne, qu'elle reconquerrait la Morée, avait enjoint à Jousouf pacha de publier une amnistie, et de passer au fil de l'épée tous les chrétiens dès qu'il aurait réussi à les désarmer. Épargnez-vous donc la peine de répandre des procla-

tout s'élevait contre elles pour en démontrer l'absurdité; il n'était plus temps de tenir un pareil langage à un peuple qui, ennuyé d'attendre le Messie politique qu'on lui avait annoncé, venait de changer le *Provisoire* par un état fixe d'institutions.

Quoique l'ordonnance de convocation(1) qui indiquait le mode à suivre dans les nouvelles élections, en insistant sur la nécessité de choisir des hommes distingués par leurs vertus, spécifiât strictement le nombre des représentants fixé par l'acte d'Épidaure, l'ardeur des communes pour installer une confédération capable de contribuer au bien-être général était telle, qu'environ trois cents députés étaient, ainsi qu'on vient de le rapporter, réunis au commencement du printemps à Astros. Il s'y trouvait également un corps considérable de troupes, une foule de chefs militaires et quelques milliers d'étrangers. Les séances et les délibérations du congrès se tenaient à l'ombre d'un bocage de citronniers et d'orangers, entre le lever du soleil et midi, tandis que l'auditoire et les spectateurs restaient à l'écart sous le couvert d'un plant d'oliviers.

---

mations, et surtout ne vous donnez plus une importance inutile aupres de votre gouvernement, à moins qu'il ne juge à propos de continuer à être abusé sur le compte des Grecs. »

(1) *Voy.* le rapport du chevalier Édouard Blaquière sur l'état actuel de la confédération grecque, et sur les droits à l'assistance et aux secours de la chrétienté; lu au comité grec à Londres le 13 septembre 1823; traduit et imprimé à Paris, 1823.

Le premier soin du congrès ainsi constitué, fut de reviser et de corriger quelques articles de la constitution d'Épidaure. Les députés prenant pour leurs modèles les législations connues, et y cherchant ce qui était applicable à leur situation, avaient nommé une commission, dont le rapport embrassa une foule de sujets qu'il sera suffisant d'indiquer pour en faire connaître l'importance. On déclara sur sa proposition que les diverses Gérousies ou Juntes locales seraient dissoutes, à cause des entraves que leur complication apportait à la marche du gouvernement, en statuant qu'à l'avenir les provinces ainsi que les îles dépendraient du pouvoir exécutif, légalement institué par les états de la Grèce.

En vertu d'un autre décret, il fut statué que l'archi-navarque (amiral en chef) et l'archi-stratège (généralissime) n'auraient qu'un pouvoir temporaire, relatif à la durée de leurs expéditions; chacun de ces chefs rentrant à leur expiration dans son premier grade militaire, la direction générale des forces de terre et de mer n'appartenant à perpétuité qu'au gouvernement Hellénique.

Il fut question d'introduire l'épreuve par jury dans la procédure légale; mais on se contenta préalablement du code pénal français, en chargeant un comité, composé de neuf jurisconsultes, de corriger nos lois Draconiennes, par des décisions tirées des Basiliques qui ont succédé aux institutes de Justinien, sous le titre de Droit grec-romain.

On présenta à l'assemblée un projet de décret sur

l'organisation ecclésiastique, qui fut renvoyé au ministre de la religion, pour être médité et discuté par les archevêques, évêques et autres ecclésiastiques de la Hellade. On abolit, en attendant, la prison ainsi que la bastonnade, que les membres du haut clergé faisaient infliger aux prêtres séculiers, avant le temps de la régénération politique des Hellènes, en déclarant ces usages *barbares et tyranniques*. Le pieux Théoclet, évêque de Bristhenes dans l'Éleuthéro-Laconie, qui était vice-président du congrès, fut chargé de réclamer l'exécution de ces mesures, en tempérant autant que possible ce qu'il y avait d'abusif dans les excommunications et diverses autres pratiques superstitieuses de l'église orthodoxe.

On entama ensuite la question des finances, et on s'aperçut aussitôt qu'on ne pouvait plus s'entendre : car, sous ce rapport, tout a changé dans le monde avec les progrès des lumières ; et la politique est, sur ce point, aussi versatile que le calendrier des différentes bourses de la chrétienté. Il fut impossible de régulariser les comptes. La caste militaire avait tout dévoré sous les prétextes les plus frivoles, et elle demandait encore des indemnités, tant l'insatiabilité des successeurs de Nemrod, qui n'était pas moins grand devant le Seigneur par sa force que par son avidité, est dévorante en tout pays : que de maux son ambition préparait à la patrie!

On examina également sans succès la loi qui accordait la faculté de distribuer une portion des domaines nationaux entre les chefs et les soldats. On

n'avait pas fait attention que les dix-neuf vingtièmes du territoire étant arrachés aux usurpateurs, il était équitable pour ceux qui avaient passé leur vie dans les travaux de l'agriculture comme esclaves, de désirer la possession d'un morceau de terre, quelque peu considérable qu'il fût, et qu'ils pourraient appeler leur propriété. Le congrès était, à cet égard, dans les meilleures dispositions; mais telles furent les difficultés qui s'élevèrent dans la discussion, quand on vint à examiner l'aliénation du domaine comparativement aux devoirs du soldat; les obstacles résultants de l'état de guerre avec un partage impartial, et sur toutes choses, l'effet que cela produirait relativement au crédit public de la confédération, lorsque le pouvoir exécutif serait autorisé à contracter un emprunt étranger, qu'on ajourna la question d'un consentement unanime, jusqu'à l'époque où l'expérience des affaires porterait plus de clarté dans une opération aussi capitale.

Le congrès fit ensuite une enquête sur l'étendue des forces navales et militaires de la confédération, afin d'adopter les plans les plus efficaces pour repousser à l'avenir toutes les attaques de l'ennemi. Les divers comités de la guerre, de la marine, des affaires étrangères et de l'intérieur, furent entendus en ce qui les concernait.

On apprit, en conséquence, par les ministères réunis de la police et de l'intérieur, que le sultan se préparait à faire sortir des Dardanelles, sous le commandement de son Capitan pacha, soixante-huit

frégates, corvettes ou bricks qui, réunis aux escadres barbaresques, présenteraient un effectif de cent douze voiles de guerre, montées par plus de vingt mille matelots et portant en batterie au-delà de deux mille canons de tout calibre. Le commandement suprême de ces forces redoutables, dans d'autres mains que celles de Khoreb pacha, qui n'avait aucunes connaissances maritimes, était cependant plus inquiétant que les armements des années précédentes; mais comme il n'y a pas *de bâtiments légers pour des marins turcs*, on laissa le soin aux navarques grecs de faire justice des infidèles par mer, tandis qu'on leur tiendrait tête sur les frontières.

Un rapport de Marc Botzaris, stratarque de la Grèce occidentale, informait le congrès que les débris des armées d'Omer Brionès et de Routchid pacha rentraient à peine dans l'Épire, lorsque des ordres, émanés de Constantinople, leur prescrivirent de rejoindre les drapeaux du sultan avec de nouvelles levées. Les firmans de guerre, publiés dans les différents cantons des Albanies, par lesquels on promettait vingt-cinq piastres de solde par mois aux Schypetars, ne compensait pas à leurs yeux le prix du sang versé dans une guerre qu'ils soutenaient depuis plus de trois années. Le rocher de Souli leur avait coûté onze mille hommes, la dernière campagne dans l'Étolie autant : « Et l'œil du voyageur, disaient les chefs des Toxides, ne voyait bientôt plus que des femmes dans des montagnes naguère habitées par une population brave et florissante. »

L'année précédente, la Porte Ottomane avait inutilement appelé les Bosniaques à la défense du trône d'Ottman, et il était probable qu'ils seraient aussi indifférents à sa cause pendant le cours de cette campagne. Il ne devait pas en être de même de Moustaï pacha, pourvu qu'on le tranquillisât sur les dispositions des Monténégrins, chose à laquelle le congrès savait qu'une puissance limitrophe du Czerna Gôra travaillait activement. Il était donc probable que ce jeune visir descendrait en Épire, et que les principaux efforts des Turcs seraient dirigés contre l'Étolie. Marc Botzaris travaillait en conséquence à faire de Missolonghi une place de refuge pour toute la population de cette province. Déja il était parvenu à faire creuser un fossé large de quarante pieds sur vingt-cinq de profondeur, du côté de la terre ferme, où l'on avait établi soixante-douze pièces de canon en batterie. On s'était également occupé de fortifier l'île d'Anatolico, située à l'entrée des pêcheries; mais Botzaris priait, en cas de danger imminent, de ne pas perdre de vue Missolonghi, au sort duquel était liée la défense et la sûreté du Péloponèse, aussi long-temps qu'on ne serait pas maître du château de Patras, ainsi que des Petites Dardanelles, de Lépante, et de cette ville, qui étaient toujours occupés par les Turcs.

Le ministre de la guerre, en faisant ce rapport, ne manqua pas de prouver à l'assemblée que la Macédoine et la Thessalie, situées en première ligne, étaient hors d'état de fournir une armée. Ces pro-

vinces, épuisées de leurs populations turques par trois années consécutives de guerre, avaient au contraire besoin de secours étrangers pour être à l'abri d'une invasion de la part des Hellènes. Du nombre des Sangiac-beys, ou seigneurs, qui auraient pu rassembler l'arrière-ban des milices mahométanes, vingt-six avaient été vendus aux dernières enchères publiques à Tripolitza, ou ils se trouvaient esclaves, et presque tous les autres étaient morts.

Le recrutement d'une armée dans la Macédoine transaxienne était à peu près illusoire, car la fausse position dans laquelle se trouvait Aboulouboud pacha de Salonique vis-à-vis de son gouvernement, annonçait qu'il paralyserait les forces de son pachalick. On était même porté à croire qu'après avoir créé une conspiration de toutes pièces à Serrès, pour se donner une grande importance, il n'était pas étranger aux troubles qui s'étaient récemment manifestés à Philippopolis ainsi que dans plusieurs autres villes de la Bulgarie, où l'on s'était prononcé contre toute espèce de recrutements forcés. Enfin, il était positif que les janissaires, qui avaient mis le feu à l'arsenal de Tophana, loin de prendre part à la guerre, s'appliquaient à la dépopulariser; et, leur système se trouvant conforme à l'apathie de la masse du peuple de Constantinople, Sa Hautesse ne parviendrait pas à faire sortir de sa capitale un seul orta de janissaires pour combattre les insurgés.

Telle fut la première partie du rapport ministériel; mais, comme on savait que Sélim, pacha d'Andri-

nople, était parvenu à rassembler un corps de douze mille hommes, il fallait songer à prendre des mesures pour le combattre. Ce visir, nommé sérasker, s'était mis en marche pour combattre les Hellènes dès le commencement du mois d'avril, en réunissant sous ses drapeaux quelques contingens de la Macédoine transaxienne. En passant en Salonique il s'était renforcé d'un corps de trois mille six cents hommes et de mille canonniers, qui avaient un parc de soixante pièces de canon de campagne. Les coups qu'on méditait contre la patrie devaient partir de Larisse; et les Grecs, qui connaissaient parfaitement les plans de leurs ennemis, chargèrent, en vertu d'une décision rendue le $\frac{7}{19}$ avril, le général Panorias de se rendre dans la Phocide et de donner le signal d'alarme aux montagnards par la proclamation suivante, émanée du sein du congrès :

« Très-chers frères, habitants de la Grèce orien-
« tale, le congrès national, vivement ému des dis-
« positions nouvelles de nos oppresseurs contre la
« Hellade, vous annonce le retour des combats. Quoi-
« que sans inquiétude sur leur issue, car les Grecs
« ne peuvent plus être vaincus par des Turcs, vos dé-
« putés sachant que vous n'étiez pas en mesure de
« repousser l'ennemi, vous offrent, en attendant les
« secours qui vous seront envoyés, de recevoir dans
« les provinces de Vostitza, de Corinthe et de Cala-
« vryta, les femmes, les vieillards et les enfants que
« vous jugerez à propos d'éloigner de votre pays.
« Pour vous, courez aux armes. Nous avons déja ob-

« tenu de grands et de nombreux succès sur nos ty-
« rans ; encore quelques sacrifices, et le triomphe de
« notre liberté est certain. »

Par suite des dispositions qu'on arrêta, en conséquence de cette proclamation, Odyssée, Hervè Gouras, Panorias, et les frères Hyoldaches, furent nommés stratarques de la Grèce orientale. Le béotarque Diamantis et Cara Tassos du mont Olympe, eurent ordre de couvrir Trikeri ainsi que la Magnésie ; et, Constantin Métaxas ayant été nommé éparque de Missolonghi, l'assemblée porta son attention sur des objets d'une importance moins directe.

Emmanuel Tombazis fut confirmé en qualité d'Harmoste de l'île de Crète, à laquelle on permit de conserver son gouvernement particulier. Depuis qu'elle était délivrée de la funeste influence de Michel Comnène Aphendoulieff, les insurgés s'étaient emparés du fort de Sélino. Les suites de l'occupation de cette place avaient eu pour résultat l'affranchissement des cantons voisins de la ville de Candie, dans laquelle les Turcs avaient été obligés de se renfermer, et où ils s'étaient aussitôt trouvés en proie au fléau de la peste.

Des considérations pareilles décidèrent le congrès à permettre que l'Eubée, qui est une des sept principales îles de l'Archipel, fût régie par une Gérousie particulière. On plaça à la tête de ce sénat Théoclet Pharmacide, archimandrite de l'église grecque de Vienne en Autriche, et rédacteur du *Mercure hellénien*, qui s'imprimait dans cette ville. On nomma

ensuite à la présidence du pouvoir exécutif Pierre Mavromichalis, et à celle du sénat législatif Georges Condouriotis, d'Hydra; enfin, l'assemblée des états de la Hellade ayant décidé que le siége du gouvernement serait fixé à Tripolitza, en attendant qu'il fût, conformément à l'acte d'Épidaure, établi à Athènes, le dernier acte du congrès fut la déclaration suivante adressée au peuple grec :

« La troisième année de guerre, que nous soute-« nons pour mériter l'indépendance, vient de com-« mencer. L'ennemi, vaincu jusqu'à présent partout « où il s'est présenté, n'a recueilli, pour prix de ses « efforts, que des humiliations et des pertes con-« stantes; tandis que nos armées victorieuses soute-« naient la gloire de nos armes. Leur bruit retentis-« sait au sein des remparts de Constantinople quand « les Hellènes accomplissaient à Épidaure l'acte de leur « indépendance politique : depuis cette époque, le gou-« vernement a tout fait pour consolider la régénération.

« Seize mois se sont écoulés jusqu'au jour où le « nouveau congrès national a été convoqué à Argos, « et une révision scrupuleuse de nos lois fondamen-« tales a fait le sujet de ses premières délibérations. « L'assemblée a porté ensuite son attention sur l'état « approximatif des dépenses de l'année, réglé ce qui « est relatif aux armements de terre et de mer. Con-« formément à la loi organique d'Épidaure, elle re-« met aujourd'hui le pouvoir à des délégués auxquels « elle recommande la haute importance de leurs de-« voirs.

« Avant de se séparer, le congrès, organe légi-
« time de la nation qu'il représente, proclame pour
« la seconde fois à la face de Dieu et devant les hom-
« mes, *l'existence et l'indépendance politique des*
« *Grecs.* Forts de leurs droits imprescriptibles, ils
« continueront la lutte dans laquelle ils sont engagés
« avec la ferme volonté d'arracher à l'usurpateur les
« prérogatives inaliénables dont il les dépouilla par
« la violence, en combattant pour la sainte religion
« chrétienne, pour le bonheur de la nation à laquelle
« ils appartiennent, pour leur indépendance absolue,
« résolus a vaincre ou à descendre jusqu'au dernier
« dans le tombeau en chrétiens et en hommes libres.
« Telle est la tâche que les Grecs se sont imposée pour
« parvenir à une indépendance qui n'est point la chi-
« mère d'une suggestion étrangère, comme on a
« voulu le faire croire, mais un sentiment national,
« unanime et inné parmi eux. La terre classique
« qu'ils habitent leur rappelle que la liberté est leur
« patrimoine, et les souvenirs qu'elle retrace leur
« disent à chaque pas les efforts de leurs ancêtres
« ainsi que les victoires à jamais mémorables qu'ils
« remportèrent sur les barbares.

« Indépendamment des travaux législatifs dont le
« congrès s'est occupé, il était donc essentiel que les
« mandataires du peuple proclamassent encore une
« fois en présence du monde entier, l'indépendance
« pour laquelle la nation Grecque a pris les armes.
« C'est l'expression simple des volontés de tous les
« habitants de la Grèce. Leur but est et sera de ré-

« tablir dans leur pays la civilisation qui répand ses « bienfaits sur les états policés de l'Europe, dont ils « espèrent plus que jamais de mériter et d'obtenir « la bienveillance et les secours que la justice et la « religion réclament en faveur des Hellènes.

« Le congrès est, de plus, chargé par ses com- « mettants de remercier de leur part les armées de « terre et de mer des nobles efforts avec lesquels « elles ont soutenu depuis seize mois, avec tant de « gloire, la cause sacrée de la patrie. Des hordes in- « nombrables, accourues en masse des extrémités de « l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, déja plus de « quatre-vingt-dix mille ont péri sur le sol qu'ils osè- « rent souiller de leur présence. Enfin, le congrès « vote des remercîments au gouvernement et aux gé- « rousies qu'ils viennent de dissoudre, en les félicitant « sur les services qu'ils ont rendus à la patrie.

« Le congrès, en terminant sa session, invoque « pour les Hellènes la faveur et les graces éternelles « du Dieu vivant des chrétiens, dont ils défendent la « religion contre les ennemis de son nom.

« Donné à Astros, le $\frac{16}{30}$ avril 1823, et le troisième « de l'indépendance.

« *Signés*, PIERRE MAVROMICHALIS, président
« du congrès;
« THÉODORET, évêque de Bristhènes,
« vice-président;
« TH. NÉGRIS, premier grammatiste. »

Le congrès ayant déclaré sa session extraordinaire close et terminée, les membres du gouvernement,

après avoir rendu une loi relative à l'organisation de l'administration publique (1), se mirent aussitôt en route pour se rendre à Tripolitza. Plus de dix mille

---

(1) Gouvernement provisoire de la Grèce.

Article XVI du Code des lois.

Le président du pouvoir exécutif,

Considérant que le premier intérêt de l'état est une sage et équitable administration, etc., etc ;

Le conseil exécutif a décrété, et le pouvoir législatif a sanctionné ce qui suit :

I. Afin de régulariser les fonctions publiques, nous avons cru nécessaire la forme d'organisation suivante.

II. Cette forme sera la même pour toutes les provinces organisées ou à organiser.

III. L'état actuel de la Grèce ne permettant pas de fixer les limites des éparchies, cette tâche est ajournée.

IV. Le corps exécutif indiquera les limites provisoires.

Corinthe, 30 avril 1822.

En vertu de la loi ci-dessus, il est décrété ce qui suit.

Organisation des Provinces ou Éparchies.

I. Le territoire de la Grèce est divisé en provinces.

II. Les provinces sont subdivisées en bourgs et villages.

III. Chaque province a un éparque, un chancelier public, un économe, un receveur des denrées, et un édile qui remplira les fonctions de capitaine de port dans les places maritimes.

IV. Chaque village a des représentants dont le nombre est proportionné à celui des familles ou maisons qui le composent : savoir, ceux qui sont composés de cent feux élisent un député; ceux de deux cent en élisent deux; ceux dont le nombre excède quatre cents n'en peuvent pas élire plus de quatre.

V. Chaque capitale ou bourg nommera des députés en observant la proportion ci-dessus.

hommes s'avancèrent à leur rencontre dès qu'ils furent entrés sur le plateau de la Tégéatide, et, précédés de drapeaux, de palmes, de lauriers, les Prin-

---

Des Éparques.

VI. L'éparque est immédiatement nommé par le gouvernement. Il ne doit pas être choisi parmi les individus de la province où il est né, et un habitant de cette province ne peut être éparque de celle où le premier a été choisi.

VII. L'éparque représentant le gouvernement doit avoir l'administration de la province.

VIII. Il doit correspondre avec le gouvernement par l'intermédiaire des ministres pour tout ce qui concerne les affaires intérieures de sa province.

IX. Il surveillera avec beaucoup de vigilance la conduite des employés.

X. Il a un pouvoir exécutif proportionné à l'étendue de sa province. Les deux tiers des forces mises à sa disposition sont immédiatement nommés par le gouvernement central, ainsi que le chef qui les commande, et le tiers restant est pris parmi les habitants de cette même province.

XI. Il prête main forte pour l'exécution des jugements.

XII. Il seconde pareillement de son pouvoir les chefs, employés, notables, édiles, dans leurs fonctions.

XIII. De concert avec les députés ou notables, il juge les procès, fait exécuter les ordres du gouvernement, et met les troupes recrutées à la disposition du chef désigné par le gouvernement.

Du Chancelier.

XIV. Le chancelier est immédiatement nommé par le gouvernement.

XV. Il est directeur du bureau.

XVI. Il contre-signe tous les actes officiels signés par l'éparque.

ces de la patrie firent leur entrée en ville au bruit du canon et aux acclamations d'un peuple couronné de fleurs, ivre de bonheur, qui renaissait aux lois

---

XVII. En l'absence de l'éparque, il en remplit les fonctions.

Des Députés.

XVIII. Les députés sont choisis parmi les personnes les plus respectables et les plus distinguées de la province, de la manière suivante.

XIX. Chaque village nomme un ou plusieurs électeurs, ainsi que les villes et la capitale, en proportion de leur population.
1. Les électeurs se rendent à la capitale pour élire les députés.
2. Les votes des deux tiers des électeurs suffisent pour qu'une élection soit valable.

Receveurs.

XX. Le receveur des impôts perçoit les contributions de sa province, et en tient un compte exact. Il ne fait aucun paiement sans un ordre signé par l'éparque.

XXI. Il présente ses comptes tous les deux mois, par l'entremise de l'éparque, au ministre des finances.

XXII. Il reçoit les ordres du ministre des finances par le canal de l'éparque, et il s'en entend avec ce dernier.

(Suivent plusieurs dispositions locales.)

De l'Édile.

XXVII. L'édile ou chef de la police est immédiatement nommé par le gouvernement, qui le dirige dans ses opérations.

XXVIII. Le ministère de la police lui fait parvenir ses ordres par le canal de l'éparque, et correspond avec lui.

Des Gérontes, Vieillards ou Notables.

XXIX. Sont élus par le peuple (suit le mode d'élection).

XXX. Ils font exécuter les ordres de l'éparque.

XXXI. Vérifient les recettes et les dépenses.

et à l'espérance d'un avenir de gloire et de liberté.

Constantinople éprouvait en même temps une phase d'alégresse pour les Osmanlis. Le 22 avril, des salves d'artillerie, qui furent suivies de feux d'artifice tirés à midi par le soleil le plus brillant, avaient annoncé la naissance d'un prince nommé Abdoul-Medschid. Les minarets furent illuminés le soir; et le sultan, qui avait dépouillé le juif Hazakiel, banquier de Khalet effendi, ainsi que le visir et les ministres récemment disgraciés, en signe du joyeux événement du nouveau-né que lui avait donné une esclave Circassienne, s'était rendu à son palais de Bechik-Tach pour s'y livrer tout entier aux plaisirs. La naissance d'Abdoul-Medschid le consolait de l'imbécillité de l'héritier présomptif de sa couronne, qui était atteint d'épilepsie, maladie regardée comme un châtiment du ciel dans la personne de ceux qu'elle afflige.

Sa Hautesse, qui considérait dans la naissance d'un héritier une longue sécurité pour sa personne, ne

---

XXXII. Présentent leurs comptes tous les mois au corps législatif.

XXXIII. Remplissent les fonctions de juges de paix.

Donné à Corinthe, 30 avril (v. s.) 1822.

Article XXXI des actes du congrès d'Astros.

Ordonne que la présente loi soit enregistrée et exécutée.

Astros, 15 avril (v. s.) 1823.

Signé Pierre Mavromichalis, président.

Th. Négris, archi-grammatiste.

portait pas ses regards avec moins de complaisance sur sa flotte prête à appareiller, qui couvrait, dans ce moment, le golfe de Cérus. Quinze frégates de premier rang, treize corvettes du plus fort échantillon, douze bricks, quarante-un transports armés en course et marchandise, vingt bâtiments chargés de blé pour ravitailler les places de l'île d'Eubée et du Péloponèse, offraient un coup d'œil admirable. Le succès de la campagne ne semblait pas douteux. Le plan en avait été dressé de nouveau par ce cabinet officieux, qui prétendait que les affaires des Grecs ne devaient se traiter qu'avec l'épée. Moustaï pacha de Scodra, rassuré sur les dispositions des Monténégrins, dont on avait la parole, devait marcher à la tête de quarante mille hommes tirés de ses états, des Dibres, du sangiac d'Ochrida et de l'Illyrie-Macédoine, qui avoisine l'Haliacmon. Omer Briônès et Routchid pacha, réunissant encore une fois les Toxides, les Chamides et les Iapyges, avaient ordre de pénetrer, en prolongeant le golfe Ambracique, dans l'Acarnanie, tandis qu'une armée, rassemblée à Larisse, se porterait vers les Thermopyles. Cent mille hommes se trouveraient ainsi prêts à agir dans les premiers jours de juin, au moment où le signal serait donné par l'arrivée du Capitan pacha sur la rade de Patras.

Tel était en somme le plan de campagne adopté par le divan. Il ne s'agissait plus que d'obtenir la réponse des astrologues pour connaître le jour et l'heure favorables au départ de la flotte; car, comme

le remarque Plutarque (1), les despotes de l'Orient ne manquent jamais de recourir aux oracles pour se diriger, à défaut de sagesse et de jugement pour régler leurs opérations. Du reste, les baguettes divinatoires, les sentences du Koran qu'on avait tirées au sort, ainsi que les réponses du cheïk Achmet de la Mecque, dont nous avons rapporté les extases mystiques, n'annonçaient que des succès aux mahométans pour l'année 1239 de l'hégire, correspondant à celle de 1823, et la chose était si bien démontrée, que le Spectateur oriental, qui ne le cède à aucun Turc en clairvoyance, annonçait la conquête du Péloponèse dans le terme d'un mois, à dater du jour où les hostilités commenceraient autour de la Chersonèse de Pélops. L'Observateur autrichien faisait chorus avec son confrère de Smyrne, et l'Europe, attentive aux évènements, devait bientôt apprendre qu'il ne restait plus de la Grèce insurgée que poussière et cendre couvertes de carnage et de débris.

Cependant quelques incrédules, tels que les Grecs, savaient que les deux pachas, Omer Brionès et Routchid Méhémet, loin de parvenir a rassembler les tribus belliqueuses de l'Épire, pouvaient à peine subvenir aux premiers besoins de quinze cents hommes qu'ils comptaient sous leurs drapeaux. Ces tristes restes de l'armée qui avaient survécu à la dernière campagne de l'Étolie, ne leur restaient attachés que pour recevoir l'arriéré de la solde qu'on leur devait et qu'ils

(1) De Orac. Pyth.

demandaient avec menaces. Ils avaient récemment tenu aux arrêts Routchid pacha, appelé à un commandement particulier dans l'armée qu'on réunissait à Larisse, en lui déclarant qu'il ne partirait pas, sans les avoir payés. Il avait inutilement cherché à engager ses effets les plus précieux pour se procurer de l'argent, et l'annonce seule de l'arrivée de Jousouf pacha de Lépante, qu'on disait puissamment riche, avait pu calmer l'effervescence du soldat et son avidité.

C'était ainsi sur des ressources éventuelles que reposaient les moyens de créer et de maintenir une nouvelle armée dans la basse Albanie, tandis que les Grecs, remplis d'énergie, envisageaient de nouveaux jours de gloire. Déja leurs vaisseaux ramenaient des prises ou recueillaient les tributs des îles de la mer Égée, qui ne s'empressaient pas toutes à acquitter avec un zèle égal les redevances imposées pour le salut de l'État. Il s'était même élevé à cet égard des discussions fâcheuses à Santorin. Le délégué du gouvernement hellénique, choisi par l'amirauté d'Hydra, à laquelle on avait abandonné le soin du recouvrement des impositions de l'Archipel, avait trouvé les Grecs catholiques des cette île aussi récalcitrants à payer que les orthodoxes s'étaient montrés empressés à s'exécuter. C'était chaque jour de nouvelles difficultés de la part des latins, qui attendaient tantôt des ordres de Constantinople pour délier le cordon de leur bourse, et qui tantôt invoquaient une protection étrangère à laquelle ils n'avaient pas plus de titres que celle-ci à s'immiscer dans les affaires intérieures

de la Grèce, et il était évident que toutes ces tergiversations n'avaient pour but que d'attendre l'apparition de la flotte ottomane pour se refuser à toute espèce de paiement. La même chose avait eu lieu à Naxos, où la soi-disant noblesse de l'ère des croisades s'était, comme on l'a dit, déclarée en faveur de la légitimité du Grand-Turc, quand un bâtiment hydriote parut devant cette dernière île le 27 avril (v. s.), en faisant signal à la ville d'envoyer quelqu'un pour lui parler à la rade de Saint-Procope, où il jeta l'ancre.

On s'empressa d'obéir à cette sommation laconique, et une députation de deux notables s'étant rendue à l'obédience, ils ne tardèrent pas à rentrer en ville accompagnés du capitaine Lazare Lâla, Hydriote. La Gérousie s'étant aussitôt rassemblée, le navarque lui déclara en termes précis, comme le sont ceux des gens de mer, qu'on eût à tenir prêt dans le délai de deux jours, pour le service de la flotte grecque qui arriverait au mouillage de Saint-Procope, cent bœufs et autant de moutons, six cents oques d'huile, trois cents barils de vin, quarante quintaux de fromage et trente-quatre mille piastres en espèces.

Le président de la Gérousie, Michel Marcopolitis, ainsi que les archontes grecs, opprimés jusque-là par le bas peuple, que les dissidents avaient soulevé, trouvant ces demandes aussi modérées que légales, y consentirent. On dressa l'état de répartition, et l'escadre, forte de douze voiles de guerre, ayant paru à jour fixe, chacun paya, à l'exception des nommés Francopoulos et François Somma Ripa. Ils préten-

étaient, en leurs qualités, l'un d'agent consulaire d'Angleterre et l'autre de Hollande, s'exempter du paiement des impositions qu'ils devaient comme propriétaires indigènes, et il fallut recourir aux voies de rigueur pour leur faire entendre raison. L'exemple fut salutaire, car les catholiques de Santorin ainsi que ceux de Patmos n'en eurent pas plus tôt reçu avis qu'ils payèrent; mais on dut ajourner l'apuration du rôle des comptes avec les insulaires de Syros, qui avaient donné des fêtes tandis qu'on égorgeait les habitants de Chios.

Ces affaires étaient à peine réglées, lorsqu'on signala une escadre sortie d'Hydra, qui cinglait vers l'île de Crète. On avait nommé pour la commander le navarque Skourtis d'Hydra, chargé d'escorter deux mille hommes que le gouvernement hellénique avait mis sous les ordres d'Emmanuel Tombazis, promu au grade d'harmoste des peuplades belliqueuses de la patrie de Minos. Elles ne devaient pas tarder à être attaquées par une nouvelle division que le visir d'Égypte se disposait à faire sortir du port d'Alexandrie. La flotte turque était en même temps chargée de ravitailler les places de la rive septentrionale de l'île, et il fallait nettoyer sa surface de quelques partis turcs qui occupaient encore des positions militaires dans l'intérieur, afin de les rejeter dans les forteresses où la peste exerçait ses ravages.

Il n'était pas moins urgent de rassurer les insulaires de la mer Égée contre les trames politiques qu'on essayait de renouer à la faveur de certaines

propositions d'amnistie qui pouvaient encore servir à intimider certaines peuplades isolées. Déja Mavrocordatos avait fait échouer de pareilles tentatives dirigées par la haute police des îles Ioniennes, qui répandait en Étolie un prétendu manifeste du congrès de Vérone (1), La Porte, de son coté, en

(1) Voici l'analyse fidèle de cette pièce singulière, qu'on répandit avec profusion dans l'Archipel et sur le continent.

Vérone, 14 décembre 1822.

Au moment où le congrès de Laybach allait être terminé, un nouvel incident survint. L'esprit de sédition qui s'était manifesté en Espagne et en Italie, parvint à se déclarer à l'orient de l'Europe. Lorsque les troupes stationnées à Naples et à Turin venaient de subjuguer les forces de *la tactique la mieux combinée*, le feu de l'insurrection a éclaté au centre des provinces turques. Ces mouvements ayant eu lieu en même temps, démontrent qu'ils partent d'une même source, parce que les mêmes malheurs qui ont frappé l'humanité dans tant de lieux divers, et qui étaient accompagnés des mêmes formes et des mêmes discours, quoique, dans le fait, *le motif fût différent*, ont prouvé qu'ils dérivaient d'une cause commune.

Comme les hommes qui ont été les auteurs de cette machination espéraient par ce moyen jeter plus facilement la division dans l'assemblée des souverains, et détourner des forces dont le secours peut devenir aujourd'hui nécessaire dans d'autres parties de l'Europe pour repousser de nouveaux dangers, leur espoir est déçu. Les souverains sont occupés à détruire le principe et la source de toutes les insurrections, en quelque lieu et sous quelques formes qu'elles éclatent; et ils se sont empressés, d'un accord unanime, de les condamner. Mus par

s'adressant à quelques îles sans défense avait vu échouer les efforts de sa vieille politique; mais il fallait se hâter, et présenter l'attitude de la force pour déjouer tous les complots. Ainsi l'escadre grecque reprit la mer pour se porter à la rencontre du capitan-pacha.

Les auspices étaient favorables; cet amiral avait enfin appareillé du golfe de Céras, au bruit du canon et des *houras* de ses matelots. Afin de donner plus de solennité à sa sortie, il avait ensuite mouillé à Koum-Capi, à l'entrée de la Propontide, où le sultan s'était rendu dans sa gondole d'apparat pour passer une dernière fois la revue de son escadre. Il avait revêtu Khoreb pacha d'une pelisse magnifique,

---

le même désir, et pour remplir le vœu qui les anime, ils ont repoussé toute idée qui pourrait les détourner du but qu'ils se proposent; mais en même temps écoutant la voix de la conscience et des devoirs sacrés, ils défendent les droits de l'humanité en s'occupant à protéger ceux qui n'étaient que les victimes innocentes de cette imprudence et de cette entreprise digne de blâme.

Les différents points qui ont été agités parmi les cinq grandes cours, dans cet intervalle de temps qui était le plus honorable de leur alliance, ont confirmé clairement la bonne harmonie des souverains sur l'état politique des nations orientales. En conséquence, le congrès de Vérone n'avait rien autre chose à faire que de confirmer vigoureusement les intentions ci-dessus énoncées. Ainsi les puissances amies de la Russie peuvent se flatter que, par le moyen de leur coopération commune, elles surmonteront tous les obstacles qui pourraient retarder la réalisation de leur vœu.

en lui remettant son cimeterre enrichi de diamants, il avait fait distribuer de l'argent à ses chiourmes, et annoncé dans un fort beau discours, qu'il remettait entre leurs mains la défense de la gloire et des destinées du trône d'Ottman.

CHAPITRE IV.

Avis et plans donnés aux Turcs. Préparatifs des navarques grecs. — Mesures de défense des Psariens. — Trait d'audace d'un de leurs capitaines. — Munitions envoyées par la Porte et prises par les Samiens à Scala-Nova. — Capture de plusieurs navires ottomans par les Grecs. — Arrivée d'Emmanuel Tombazis dans l'île de Crète. — Capitulation qu'il accorde aux Turcs de Castelli. — Comment ils la violent. — Apparition d'une division navale turque. — Le capitan-pacha ravitaille et secourt les places de Carystos et de Nègrepont; — menace Trikéri; — arrive à Patras. — Réunion d'une armée turco-albanaise à Vonitza. — Parades militaires du pacha de Smyrne. — Descente des Psariens dans le golfe de Sanderli et à Mitylène. — Incursions des Samiens à Clazomènes et à Cara-Bournou. — Jalousie d'Omer Brionès contre Jousouf pacha. — Il contrarie ses plans en s'entendant avec Marc Botzaris; — les fait échouer. — Révolte des Schypetars; — se débandent. — Expédition de Sultzios Ghéortcha contre les bergers valaques. — Est attaqué et battu par Cara Hyscos. — Terreur des Turcs de la Thessalie. — Armistice conclu entre le visir de Larisse et les capitaines grecs d'Agrapha. — Arrivée du chevalier Édouard Blaquière dans le Péloponèse. — Extrait de son rapport à la société des Philhellènes de Londres. — Origine des dissensions entre

Mavrocordatos et Colocotroni. — Plan de campagne d'Odyssée. — Arrivée de Sélim pacha à Thaumacos. — Division de douze mille hommes qu'il envoie dans la Magnésie; — battue par les Grecs. — Mort d'Abdoulla pacha qui la commandait. — Invasion de la Phocide par les Turcs. — Battus près de la fontaine Castalie par Panorias. — Ils brûlent le monastère de Saint-Luc. — Ils sont attaqués et battus par Odyssée dans la vallée du Permesse, — à Dobréna, — rejetés dans la Béotie. — Ils y égorgent trois cents femmes et enfants. — Défaites successives que leur font éprouver Nicétas, Scaltzo Dimos, Diamantis, Cara Tassos. — Ils rentrent en Thessalie. — Courage de Modéna Mavrogénie. — Apathie du capitan-pacha. — Monopole auquel il se livre. — Peste sur sa flotte. — Ne peut ravitailler l'Acrocorinthe. — Échec qu'il éprouve dans le golfe de Cyllène. — Épuisement des finances des Grecs. — Mauvaise administration de leurs chefs. — Le président du pouvoir exécutif part pour l'armée. — Dissensions dans le gouvernement hellénique. — Meurtres. — Anarchie. — Discours d'A. Mavrocordatos. — Il se démet de la présidence du corps législatif. — Orgueil de Colocotroni. — Échec éprouvé par Khoreb pacha au port de Calydon. — Mort du Réala bey. — Succès partiels des Hellènes. — Audace de quatre femmes de Iolcos, qui montent des corsaires. — Alarmes du capitan-pacha. — Seconde et formidable invasion des Turcs dans la Hellade. — Défection de l'amiral Khoreb pacha. — Nouvelles qu'il colporte dans l'Anatolie.

Conquérez le Péloponèse, disait au divan le comité directeur de ses plans, car en attaquant les îles de l'Archipel, leurs populations reflueraient vers cette partie volcanisée du continent, et leurs

désastres tourneraient au profit de l'insurrection qu'il faut étouffer dans le sang de ses fauteurs.

Du sang, toujours du sang! Ce cri parti de Smyrne et le ton menaçant, quoique amphibologique, de la prétendue déclaration du congrès de Vérone, annonçaient aux Grecs qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la victoire. Déja leurs croisières éparses se rapprochaient de l'Archipel, comme ces corps d'éclaireurs qu'un général rappelle au moment d'une grande bataille. Les navarques chrétiens savaient qu'en y comprenant les escadres barbaresques, la flotte du capitan-pacha se composerait, dans le courant du mois de mai, de cent vingt voiles de guerre.

D'après les dispositions du gouvernement Hellénique, on s'était mis en mesure d'opposer à ces forces, non des bâtiments de l'échantillon de ceux des Turcs, puisqu'on n'en avait pas, mais ces navires agiles, convenables à une mer entrecoupée d'iles, qui avaient immortalisé jusqu'alors l'étendard de la croix. Les Hydriotes avaient en conséquence armé quarante bricks de premier rang, portant huit cents canons, montés par quatre mille huit cents marins, auxquels ils avaient joint douze brûlots. Psara équipait vingt-quatre navires de même rang, équipés de quatre cent quatre-vingts canons et de deux mille huit cent quatre-vingts hommes, l'élite de leur marine, avec six brûlots. Spetzia fournissait le même nombre de bâtiments, d'équipages, d'artillerie et de brûlots, de sorte, que sans compter les armements particuliers des autres îles de l'Archipel, l'escadre grecque devait

être composée de quatre-vingt-huit voiles de guerre, armées de dix-sept cent soixante canons et de dix mille cinq cent soixante matelots.

Malgré ces moyens de défense, comme on savait qu'on n'était pas en mesure de se présenter en ligne devant l'ennemi à cause de la supériorité de ses frégates, les Psariens, qui croyaient leur île menacée, redoublaient d'activité pour se mettre en état de résister à toutes les forces de terre et de mer de l'empire Ottoman. Hommes, femmes, enfants, étaient sans relâche occupés aux travaux des fortifications, en s'animant tour-à-tour par des chants religieux ou guerriers, qui échauffaient les esprits de la multitude du plus véhément enthousiasme, quand un de leurs bâtiments vint annoncer que la flotte des barbares était arrivée aux Dardanelles. Il avait échappé miraculeusement à l'escadre algérienne au milieu de laquelle il était tombé. On avait aperçu sa manœuvre des hauteurs de Psara, lorsque canonné et poursuivi, il s'était subitement entouré d'une fumée épaisse, au moyen d'une grande quantité d'algue marine étalée sur ses gaillards, à laquelle il avait mis le feu. On le reçut au milieu des acclamations, et on ne douta plus que la Providence veillât au salut de Psara, dont on compléta le système de défense, en établissant deux télégraphes qui servaient à communiquer et à recevoir les avis de l'intérieur et de l'extérieur de la place.

Ces mesures étaient relatives à une attaque par mer, car les levées qu'on faisait alors dans l'Anatolie

n'étaient importantes qu'aux yeux du Spectateur oriental, qui annonçait emphatiquement l'arrivée de *vingt-six chameaux* chargés de munitions de guerre destinées à composer le fond d'une nouvelle expédition contre Samos. Nous ignorons si l'Observateur autrichien releva cette particularité importante; mais ce qu'aucun de ces héroïques avocats de la cause turque n'osa sans doute publier, c'est que les Samiens ne furent pas plus tôt informés de l'arrivée de ces vingt-six chameaux à Scala-Nova, qu'ils débarquèrent aux douanes de ce port, où ils enlevèrent les munitions qui devaient servir à les foudroyer.

Pendant ce temps, un navire Spetziote coupait les vivres aux Turcs assiégés dans la place de Candie. Il avait aperçu, en relâchant à Standia, deux bricks ottomans occupés à *transborder* des provisions de bouche sur trois navires anglais, qui devaient les consigner au sérasker Hassan pacha. Il s'en empara (quoique les connaissements fussent au nom de la maison anglaise Briggs d'Alexandrie) ainsi que des transports ennemis, en donnant, pour prix du fret, aux bâtiments étrangers, quelques tonneaux de marchandises, ainsi que les esclaves turcs qu'il leur abandonna. Le héraut des bazars de Smyrne, en rapportant cette mésaventure, s'en dédommageait en annonçant qu'il venait de partir pour Constantinople dix-huit compagnies de cinquante hommes chacune, pour faire partie de l'armée destinée à agir contre les Hellènes. C'étaient les contingents d'autant de *Déré-beys* ou *princes des vallées* de l'Anatolie, qui s'étaient

rachetés à prix d'argent de l'honneur d'aller en personne moissonner des lauriers dans le Péloponèse, qu'on devait reconquérir (1).

Les palmes du mont Ida ne tentaient pas davantage les mahométans asiatiques, informés que les Crétois brûlaient tout ce qui était turc, dans la crainte que leurs soldats, en s'emparant des dépouilles des vaincus, ne répandissent la peste dans les campagnes. Depuis ces effroyables mesures sanitaires, les garnisons ottomanes épouvantées, qui n'osaient sortir des forteresses, s'éteignaient en détail. Chaque jour la mortalité s'accroissait, quand l'insurrection en masse des habitants de Kissamos et de Sélino, auxquels les Péloponésiens avaient envoyé des armes dès qu'ils se furent emparés de l'arsenal de Nauplie, augmenta le malaise général des Turcs, en refoulant ce qui restait de barbares, dans les forteresses de la Sude et de Spina-Longa.

Les choses en étaient à ce point au moment où l'harmoste Emmanuel Tombazis, ayant pris terre dans le golfe de Cydon avec deux mille Péloponésiens, établit son quartier-général à Saint-Théodore. Voulant sans doute justifier le titre de conciliateur dont il était revêtu, il s'empressa de proposer une capitulation aux Turcs renfermés au nombre de dix-huit cents

(1) De ces dix-huit bayracks ou compagnies, il n'arriva à Constantinople que 72 hommes portant, à la vérité, les 18 drapeaux; le reste ayant déserté chemin faisant. (Note de M. Voutier.)

à Castelli, fort situé sur le cap Spada, à l'occident de la Canée, et on entra en pourparlers. Comme il ne fut pas difficile de s'entendre, on convint, pour toutes conditions, de la remise immédiate de la place aux Crétois, et de l'échange des familles grecques qui se trouvaient à la Canée ainsi qu'à Rhétymos, contre les Turcs renfermés à Castelli. Emmanuel Tombazis se contentant de quatre otages pour l'exécution de la teneur de cette convention, les assiégés furent aussitôt embarqués à bord de quelques bâtiments anglais et sur un nombre suffisant de bateaux qui les transportèrent à la Canée.

Les affaires ne se passaient pas aussi tranquillement du côté de Sélino. Une population mahométane de huit mille ames s'y soutenait depuis la levée en masse des paysans, quand les Turcs de la Canée, informés de l'état précaire de leurs co-religionnaires, résolurent de faire une trouée pour les délivrer. Ils savaient que Georges Polyanaki, qui commandait dans cette province, se trouvait en tournée dans les montagnes, et que les Coumourlis étaient occupés des travaux de la campagne. A la faveur de cette espèce de suspension d'armes occasionnée par la récolte, ils avaient communiqué un plan d'évasion aux assiégés. Ceux-ci devaient partir à une époque fixe et être rejoints en route par les Turcs candiotes, qui auraient couvert leur retraite.

Ce plan, aussitôt entrepris que conçu, aurait obtenu un plein succès, si les Turcs ne s'étaient pas amusés à brûler un village grec situé sur leur passage.

A la vue de l'incendie qui dévorait leurs maisons, les Crétois, poussant des cris effroyables, réveillent l'harmoste Emmanuel Tombazis et ses soldats occupés à mettre en défense le poste qu'ils venaient de conquérir. On se précipite sur les mahométans, qu'on oblige de se replier vers la Canée, en laissant plus de deux mille femmes ou enfants au pouvoir des insurgés. Comme ils sortaient d'une contrée où la peste n'avait pas pénétré; on leur accorda quartier, et l'harmoste fit consentir la gérousie de l'île de Crète à épargner les prisonniers, en les parquant dans les montagnes, où l'on se hâta de faire passer les Sélinotes.

Une partie de la flotte turque sortie des Dardanelles était en vue le $\frac{15}{3}$ juin, et les Turcs de la Canée, oubliant la foi jurée, avaient aussitôt détaché une bombarde pour réclamer les quatre otages remis à Emmanuel Tombazis, sans prétendre relâcher les familles chrétiennes qu'ils retenaient. Ils offraient une rançon qu'on rejeta, et aussi téméraires que coupables, ils osèrent s'exhaler en menaces qu'ils expièrent dès le lendemain. Enorgueillis d'un renfort de trois cents canonniers qu'ils venaient de recevoir, ils osèrent faire une sortie dans la matinée du 16; mais ils furent si complètement battus par les frères Déliyanaki de Sphacia, qu'ils perdirent jusqu'à la pensée d'oser à l'avenir s'aventurer hors des remparts de la Canée. Telle fut l'honorable vengeance que les assiégeants tirèrent des infidèles, tandis qu'ils voyaient avec douleur ravitailler la Canée, Rhétymos

et Candie, qu'une escadre égyptienne ne devait pas tarder à renforcer de nouvelles garnisons.

Pendant ce temps, le grand-amiral Khoreb pacha jetait huit cents hommes dans la place de Carystos, approvisionnait Négrepont, menaçait Trikéri, et arrivait bientôt après à Patras, pour seconder les armées de terre destinées à reconquérir le Péloponèse. Il croyait, au moment où il laissa tomber l'ancre sur cette rade, l'armée de Jousouf pacha et d'Omer Brionès campée sur les bords de l'Achéloüs, celle de Moustaï pacha de Scodra devant Missolonghi, et le sérasker de Larisse, Dgêladin pacha, maître des Thermopyles. On lui avait annoncé, au moment de quitter Constantinople, que toutes les bandes de l'Arnaoutlik et de la Romélie étaient en pleine marche. Hélas! personne ne paraissait, et les rapports de deux frégates algériennes, laissées par l'amiral dans le canal de Chios, lui prouvèrent trop que les Grecs avaient repris une nouvelle énergie depuis son apparition dans les mers de la Grèce.

Tandis que le pacha de Smyrne guerroyait en amateur autour du golfe Herméen, les Psariens, sortis de leur île avec cent cinquante bateaux chargés de Schypetars chrétiens qu'ils avaient pris à leur service, avaient fait une descente à Sanderli, échelle de l'Anatolie, où la Porte tenait une partie des magasins destinés à l'approvisionnement d'une armée qu'elle se proposait d'envoyer en Morée. Débarqués inopinément au fond du golfe Éléen, les Albanais, à la faveur de quelques pièces de campagne, s'étaient emparés de la

ville de Sanderli, où ils avaient pris une partie des trésors ainsi que les femmes et les enfants du prince de la Phrygie, Cara Osman Oglou, seigneur de Pergame. Se répandant ensuite dans les campagnes, ils en avaient arraché les populations turques, incendié leurs villages, et s'étaient rembarqués avec un butin considérable. Ils avaient également enlevé des îles Mosconèses, ce qui s'y trouvait encore de chrétiens; enfin, jaloux de rendre la visite qu'ils avaient annoncée au pacha de Mitylène avant de rentrer à Psara, ils avaient abordé dans cette île, où ils avaient levé une contribution de guerre.

Les mêmes lettres portaient que les Samiens, à l'exemple des habitants de Psara, étaient débarqués à Carabournou ainsi qu'à Clazomènes, où ils avaient pris des Turcs, des vivres et des troupeaux. Ainsi toutes les espérances de recevoir des secours quelconques de l'Asie-Mineure s'évanouissaient, et les évènements qui venaient de se passer en Épire annonçaient au capitan-pacha que le succès de sa campagne était plus que douteux.

Omer Brionés, jaloux de voir Jousouf pacha à la tête de l'armée albanaise qui s'organisait dans l'Épire, n'avait pas appris avec moins de déplaisir l'élévation de Khoreb ou Khoussrouf au poste de capitan-pacha; car si l'un était son rival dans la carrière militaire, l'autre était son ancien ennemi. Il avait puissamment contribué à le déposséder de la vice-royauté d'Égypte, et il savait que le Pharaon détrôné lui portait une haine égale à celle qu'il lui avait vouée.

Enfin, pour comble de complications politiques entre les chefs turcs divisés par de vieilles jalousies, Kaoreb se trouvait le même capitan-pacha chargé en 1816 de faire décapiter Condouriotis d'Hydra, qui venait d'être nommé par le congrès d'Astros président du corps législatif de la Hellade. Ainsi jamais plus d'intérêts contraires et d'animosités privées ne s'étaient trouvés en présence, que dans le conflit prêt à s'engager entre les Grecs et les Turcs.

Au milieu de cette fluctuation d'animosités, Jousouf pacha, à force de firmans et d'argent, était venu à bout de réunir, dans les premiers jours du mois de mai, environ huit mille hommes qui campaient à Vonitza. Il avait choisi cet emplacement, afin de les séparer de l'Amphilochie par le diamètre du golfe Ambracique, et de les empêcher ainsi de déserter, en fermant sa ligne par un corps de deux mille Asiatiques qu'il avait établis à Olpé, poste situé à l'entrée des défilés du Sparton-Oros. On entassait en même temps des magasins considérables de grains, de biscuit et de fourrages sur la plage d'Actium, et on n'attendait que l'arrivée de quelques vaisseaux du capitan-pacha pour transporter ces troupes par mer à Patras, afin de concourir à l'invasion du Péloponèse. Ainsi le portait le plan donné par le divan; mais il en devait être de ces préparatifs comme de ceux qu'on avait faits à Sanderly et à Scala-Nova.

Omer Brionès, qui ne voulait ni maître ni compétiteur, s'était servi pour neutraliser les plans de Jousouf pacha, de l'entremise de ce lieutenant resté

le constant ami de Marc Botzaris, qu'on a fait connaître en donnant l'historique du siége de Missolonghi. Il ne manquait pas de tenir, par cet intermédiaire, le stratarque de la Grèce occidentale au courant de ce qui se passait, et ils résolurent d'un commun accord de travailler à dissoudre l'armée réunie à Vonitza. Omer, qui vivait dans une condition presque privée auprès de son ami Békir Dgiocador, dont la tête, ainsi que la sienne, était proscrite *in petto* par le capitan-pacha, savait que les Schypetars réclamaient la paie qui leur était due par Routchid pacha. Impatients de toucher ce qui leur était dû, ainsi que les avances convenues pour entrer en campagne, ils convoitaient la caisse militaire de Jousouf pacha, qui renfermait plus de six millions de piastres. Ils se seraient depuis long-temps payés à ses dépens; mais, comme on l'a dit, resserrés par le golfe Ambracique et le Sparton-Oros, qui était gardé par deux mille Osmanlis, n'ayant aucun moyen de retraite assuré pour rentrer dans leurs montagnes quand ils se seraient révoltés, ils restaient malgré eux sous les drapeaux de Jousouf pacha.

Cependant le temps d'entrer en campagne approchait et il fallait prendre un parti, quand Marc Botzaris communiqua à Omer Brionès un plan qui conciliait ses vues particulières avec les intérêts des Schypetars. Il se chargeait de faciliter leur retraite en débusquant les Osmanlis qui gardaient le Sparton-Oros, et il leur garantissait sûreté à travers le Macrin-Oros pour regagner leurs montagnes; c'était à

lui d'aviser aux moyens de les faire insurger et déserter.

La chose fut facile en se servant d'émissaires apostés par Omer Brionès pour augmenter le mécontentement des Schypetars, et la catastrophe éclata au moment où l'on apprit que Marc Botzaris ayant attaqué pendant la nuit du 7 mai les Turcs campés à Caravansérail ou Olpé, les avait vaincus et mis en déroute. Quelques barques chargées de fuyards échappés au glaive des Hellènes en apportèrent la nouvelle au port de Vonitza, où il se manifesta aussitôt une vive rumeur dans l'armée. Les Albanais commencèrent à demander leur paie, en disant qu'il fallait les transporter sur l'autre rive du golfe ou bien à Prévésa, d'où on les embarquerait plus facilement pour Patras que dans un lieu où ils pouvaient à chaque instant être attaqués et accablés par les insurgés de l'Acarnanie.

Jousouf pacha, accoutumé aux séditions qui sont le partage des camps anarchiques des mahométans, crut apaiser les Schypetars par des promesses; mais la nuit était à peine venue, qu'on aperçut tout-à-coup un vaste incendie dans le lointain. Marc Botzaris venait de faire mettre le feu aux magasins et aux meules de fourrages entassés sur la plage d'Actium. A ce signal, les Schypetars se précipitent vers la tente de leur sérasker Jousouf pacha; ses gardes sont égorgés, son trésorier est assassiné, sa caisse livrée au pillage, et lui-même n'a que le temps de monter sur une barque pour gagner le large, tandis que les

officiers de sa maison se réfugiaient, sans qu'on fît attention à eux, dans la citadelle de Vonitza. Les révoltés passent la nuit à se disputer à coups de sabre les dépouilles de leur général, et le 11 mai, ils avaient disparu de Vonitza pour regagner leurs montagnes, où Marc Botzaris, fidèle à la parole qu'il avait donnée, les laissa rentrer, sans permettre à ses palicares, qui en avaient grande envie, de dépouiller les spoliateurs de Jousouf pacha, dont les richesses provenant du sac de Patras, étaient le fruit du brigandage.

Il fallait avoir le bandeau du fatalisme sur les yeux, pour ne pas reconnaître dans les évènements qui marquaient le commencement de cette campagne, que la démoralisation des armées turques ne permettait pas de compter sur aucun succès possible contre les Grecs. Mais telle est l'habitude dominante des mahométans, qu'ils seraient réduits à la possession de l'espace compris entre les longs murs auxquels se bornait l'empire des derniers Constantins, qu'ils se croiraient encore le premier peuple du monde. Pour la même raison, Khoreb pacha, maître de la mer à cause de la masse de ses forces qu'il pouvait diriger où bon lui semblait, indépendamment de la confiance qu'il avait dans ses propres talents comme marin, fondait son espoir sur les armées qui se trouvaient en Thessalie; et un avantage obtenu pendant le mois de mai contre les Grecs aux environs de Tricala, lui fit oublier la défection de l'armée réunie à Vonitza, avec d'autant plus de facilité qu'Omer

Brionès lui mandait, qu'il allait la recomposer plus forte et mieux disciplinée qu'elle ne l'était, avant un mal entendu qu'il fallait attribuer à l'impéritie de Jousouf pacha.

Sultzios Ghéortcha, nourri dans les monts Candaviens, ayant remarqué que les bergers Mégalovlachites, qui descendent chaque année dans les plaines de la Thessalie, se préparaient à rentrer dans leurs parcours d'été, avait surpris dix mille de ces nomades avec leurs troupeaux. Se portant aussitôt vers la vallée de l'Achéloüs, où il comptait également faire esclaves les pasteurs errants dans cette contrée solitaire, il fut arrêté dans son entreprise par Stournaris et Christos Tzavellas, qui le défirent si complètement aux environs de Clinovo (1), qu'il regagna Tricala avec un très-petit nombre des siens.

C'étaient les détails du beau côté de ce coup de main qui avaient consolé le capitan-pacha des évènements de Vonitza. Il ne connaissait, ou bien on n'avait voulu l'informer que de ce qui était avantageux pour les Turcs, car au moment où Sultzios sortait des montagnes, Cara Hyscós avait vengé les chrétiens. Tombant sur un corps de Turcs Coniarides, qui marchaient en chantant des cantiques dans lesquels ils priaient Allah et Mahomet *de leur livrer la Morée sans combat, afin de conquérir au plus tôt à la vraie foi Vienne, Rome, Pétersbourg et Moscou;*

---

(1) *Voyez* t. II, c. 39, 40 et 41 de mon Voyage dans la Grèce, pour ce qui concerne les Mégalovlachites et Clinovo.

il avait taillé en pièces ces bons croyants (1). Brûlant ensuite la petite ville de Cardista, qui est la capitale de ces anciennes tribus d'Iconium, il avait répandu une telle épouvante sur les rives du Pénée, que le sérasker de Larisse, Dgéladin pacha, n'avait trouvé d'autre moyen de rassurer les esprits, qu'en lui proposant une suspension d'armes.

La première condition offerte par Dgéladin pacha, neveu d'Ali, était de mettre en liberté les nomades Valaques et de leur rendre leurs troupeaux, sans empêcher qu'ils remontassent dans leurs parcours d'été. Il reconnaissait ensuite spontanément l'autorité de Stournaris et de Hyscos, comme chefs militaires indépendants des montagnes de la Thessalie, avec la faculté de pouvoir prêter assistance aux Étoliens, partout où ils en seraient requis, pourvu que ce fût en dehors du bassin de la Thessalie. Ce traité, trop avantageux pour ne pas cacher quelque perfidie, fut ratifié, et Agrapha forma ainsi une autonomie militaire qui n'était plus ni grecque ni turque, quoiqu'elle conservât une apparence de liaison avec les Hellènes.

Un armistice ambitieux, conclu au moment où l'armée ottomane, commandée par le sérasker Sélim pacha, se réunissait à Thaumacos, ne fut pas plus tôt connu à Tripolitza, qu'il y produisit un mécontentement général. Stipuler une transaction pareille sans

(1) Coniarides. T. II, 427 et n. 1, 431; III, 97, 98 de mon Voyage dans la Grèce.

faire mention du gouvernement hellénique, était un attentat politique qu'il ne pouvait ratifier. On suspecta la fidélité de Stournaris, qui n'avait jamais agi avec une franchise prononcée, ainsi que les sentiments de Christos Tzavellas, qu'on savait divisé avec Marc Botzaris, par d'anciennes rivalités de famille qui se rapportaient aux anciennes guerres de la Selléide. Comme on était pressé par la marche des évènements depuis que le capitan-pacha se trouvait à Patras, et que de funestes dissensions s'étaient élevées parmi les chefs du Péloponèse, on résolut de renvoyer à d'autres temps l'examen de la conduite de Stournaris, qu'il était à propos d'entendre avant de le juger.

L'attention était occupée dans ce moment de l'arrivée d'André Louriotis, qui revenait de Londres avec le chevalier Édouard Blaquière, député du comité grec établi en Angleterre. Cet envoyé des philhellènes de la Grande-Bretagne était débarqué le 30 mai au matin dans une baie voisine de Pyrgos (1). L'aspect du Péloponèse avait charmé ses regards (2). « Les premiers objets, a-t-il dit depuis à ses com-« mettants, qui frappèrent ma vue, furent beaucoup « d'hommes et de femmes occupés aux travaux de « l'agriculture, tandis qu'on voyait de nombreux trou-« peaux paître dans une plaine de la circonférence

(1) Pyrgos. *Voy.* t. IV, p. 231 et suiv. de mon Voyage dans la Grèce.

(2) Rapport sur l'état actuel de la confédération grecque, traduit de l'anglais. Paris, 1823.

« de quinze milles environ, bordée par un rang de « collines couvertes d'oliviers et d'autres arbres frui- « tiers. Arrivé à Pyrgos, ville entourée de vignobles, « de champs couverts de moissons et de vergers rem- « plis de mûriers, je ne voyais que des groupes de « femmes et d'enfants autour des puits, tous occupés « à puiser de l'eau ou à arroser, comme si l'on eût « joui de la plus parfaite sécurité. Nous suivîmes bien- « tôt le cours de l'Alphée en admirant ces scènes ra- « vissantes, et nous parcourûmes un espace de plus de « soixante milles, entourés de ces scènes délicieuses, « avant de gravir la chaîne de montagnes qui héris- « sent le centre de la Morée. Ici le chemin est bordé « de rocs et des plus affreux précipices, formant un « nombre de défilés presque impénétrables. Passant « ensuite dans un pays couvert de pins magnifiques, « nous voyageâmes sur un plateau bien cultivé, avant « d'atteindre celui de la Tégéatide où l'on trouve « Tripolitza.

« Le gouvernement hellénique venait d'être installé « dans cette ville. Pierre Mavro-Michalis, un des « hommes les plus opulents de la Grèce, était prési- « dent du pouvoir exécutif, et Georges Condouriotis, « Proëdre du corps législatif. Des triomphes obtenus « au milieu des plus grands dangers, des difficultés « les plus accablantes, et des privations qui auraient « effrayé les cœurs les plus intrépides (1), semblaient

(1) L'auteur aurait pu ajouter, et de la terreur; car les femmes et les filles du Péloponèse se trouvèrent, par le fait

« être avec raison plutôt l'ouvrage du Dieu tout-« puissant, invoqué par l'éloquente proclamation d'As-« tros, que d'un peuple sans armes, dispersé, aban-« donné ou réprouvé de l'univers.

« Hélas! ils avaient cependant tout fait pour mé-« riter l'appui de la chrétienté. Ils invoquaient son « secours, et jamais rien de plus juste ni de plus lé-« gitime n'aurait eu lieu. Leur appel était fondé sur « les faits les plus connus et les plus incontestables; « car il n'y a pas un Grec, quelque ignorant et sans « culture qu'il puisse être, qui ne sache que le flam-« beau des lumières, éteint depuis si long-temps par « la tyrannie, et qui éclaire maintenant la plus « grande partie des deux hémisphères, fut d'abord « allumé en Grèce, et que tout ce que nous possé-« dons pour animer et embellir notre existence nous « vient de leurs ancêtres.

« Quel autre sentiment qu'une vigueur d'ame innée, « unie à la résolution la plus héroïque, avait pu « rendre les Grecs capables non-seulement de soutenir « l'honneur de la chrétienté, mais de chérir et de « cultiver les qualités et les talents, qui font la splen-« deur et l'ornement des autres nations?... Amour de « la religion, amour de la patrie, charité mutuelle, « assistance dans le malheur, valeur et intrépidité « personnelles, où les femmes même ont bravé les

des évènements, privées tout-à-coup des signes de la fécondité, qui ne reparurent qu'après les victoires, comme si le ciel ne les eût plus destinées qu'à donner le jour à des hommes libres.

« périls et les dangers des batailles, tant de vertus « mériteraient d'être gravées en caractères indélébiles, « s'il n'y avait pas une passion plus fortement enra- « cinée dans le caractère grec que celle de la gloire « des armes, *la soif de l'instruction.*

« Ce besoin, supérieur à tous les autres, avait en- « gagé le gouvernement à donner tous ses soins pour « l'établissement des écoles Lancastriennes, pendant « que l'ennemi était si près et que les troupes man- « quaient souvent de subsistances. On venait de con- « vertir une des plus grandes mosquées de Tripolitza « en école d'enseignement mutuel, où soixante-dix « enfants des deux sexes au-dessous de dix ans rece- « vaient une éducation aussi instructive que religieuse. « Alexandre Mavrocordatos en avait établi deux autres, « presque à la vue des troupes mahométanes, à Misso- « longhi et à Gastouni. »

Tel est succinctement le récit du chevalier Édouard Blaquière, qui traçait ces notes véridiques, tandis que son ambassadeur réfutait en dialecticien du Bas-Empire (1) les prétentions ambitieuses de la Sublime Porte. Si cette pièce diplomatique et le rapport qu'on vient de faire connaître passent à la postérité, ils suffiront presque à eux seuls pour montrer l'esprit divergent des cabinets et des peuples qui vivaient au commencement du dix-neuvième siècle.

(1) *Voyez* note du lord Strangford, adressée au reïs-effendi par l'intermédiaire du sieur Chabert. Constantinople, 23 mai 1823.

Le tableau de la situation du Péloponèse, que traçait le chevalier Édouard Blaquière, était ce calme trompeur qui précède assez souvent la tempête dans les mers de la Grèce. La discorde, qui n'était qu'assoupie, allait éclater dans le conseil des Hellènes, qui n'avaient pu s'accorder relativement à la division des pouvoirs entre le civil et le militaire. Mavrocordatos, qui aurait voulu faire dominer l'empire des lois, était contrarié par Colocotroni, dont l'opinion était que les généraux devaient réunir le pouvoir administratif à celui du glaive. Il ne fallait, à l'entendre, que de l'or, du fer et des soldats. Entretenu dans cette erreur par la faction des Délilanéi de Caritène, que Théodore Négris animait de ses ressentiments personnels, le vieux chef de bande ne dissimulait pas ses prétentions au pouvoir, quoique persuadé de son incapacité pour tenir les rênes du gouvernement. Ambitieux sans élévation, il n'avait encore vu dans le changement des choses, que le moyen de se substituer aux Turcs; et le beau idéal de ses conceptions était de jouer en Morée le rôle qu'Ali pacha avait si funestement rempli dans l'Épire. À défaut de chefs d'accusation, le texte de ses déclamations roulait constamment contre l'ambition des princes Phanariotes; mais comme il ne pouvait rien arguer contre Mavrocordatos, il fallait lui supposer des arrière-pensées criminelles.

La chose était difficile; car sa conduite, comme chef du gouvernement, pendant le siége de Missolonghi, et le refus qu'il avait fait d'être réélu prési-

dent, mettaient Mavrocordatos au-dessus du soupçon de toute espèce de vues ambitieuses. On accusa alors sa modestie, en prétendant qu'il n'avait fait porter aux emplois supérieurs Pierre Mavromichalis et Georges Condouriotis que pour gouverner à l'ombre de leur autorité. Il fallait, disait la faction militaire, non des idéologues, mais un dictateur, afin de faire face aux dangers. Ces propos retentissaient journellement en public et en particulier à Tripolitza, quand on y apprit qu'Odyssée, à la suite d'un conseil de guerre tenu à Athènes, avait résolu de retirer ses troupes des Thermopyles, et de laisser l'entrée de la Béotie ouverte à l'armée mahométane réunie à Thaumacos en Thessalie.

On crut reconnaître dans cette manœuvre la tactique de l'année précédente pour mettre les Péloponésiens d'accord, quand Odyssée écrivait au vice-président du pouvoir exécutif, Athanase Kanacaris, vieillard estimable, que la mort venait de ravir aux Hellènes : *Je vous envoie trente mille Turcs, faites-en ce que vous pourrez; je me charge de Khourchid pacha et de ceux qui restent en Thessalie.* Mais les choses étaient bien changées; car l'Acrocorinthe, qu'Odyssée regardait alors comme suffisante (quoique l'évènement prouvât le contraire) pour arrêter une invasion, étant au pouvoir des Turcs, elle portait d'un trait leur armée au centre de l'Argolide. Sa détermination était fondée sur un plus puissant motif.

L'armistice conclu entre Stournaris, Cara-Hyscos

et Dgéladin pacha de Larisse, rejetant sur l'armée de la Grèce orientale toutes les forces ottomanes réunies en Thessalie, il ne fallait pas attendre, pour les attirer en champ clos, l'arrivée de Moustaï pacha de Scodra, qui s'avançait à la tête d'une armée de plus de vingt mille combattants. On était informé (car l'œil des Grecs ne cessa jamais de pénétrer ce qui se passait dans le conseil des Turcs), que le capitan-pacha, jaloux d'enlever au visir des Scodrians la gloire de reconquérir le Péloponèse, ne s'était autant empressé de se rendre sur la rade de Patras que pour le devancer dans ses opérations. Déja Koreb pacha avait eu le déplaisir de voir échouer les espérances qu'il fondait sur l'armée de Jousouf pacha et d'Omer Briónès, qu'il avait intention de faire décapiter s'il parvenait à les attirer sur ses vaisseaux, afin de payer l'armée avec leurs trésors; car tel était le texte de ses instructions, et il voulait agir avec les forces turques disponibles qui se trouvaient en Thessalie.

Un commandement impérial plaçant Sélim pacha leur chef sous les ordres de Khoreb, celui-ci lui avait prescrit d'éviter l'Attique ainsi que l'isthme où les Grecs étaient retranchés, en dirigeant son armée à travers la Béotie et la Phocide vers le golfe de Salone, où il l'embarquerait afin de la transporter à la plage de Sicyone ou Vasilica. Tel était le plan du capitan-pacha; et Odyssée, instruit que cette armée ne se montait pas à plus de dix-huit mille combattants, s'était concerté avec les chefs militaires de la Grèce orientale pour la détruire dans le trajet de terre

qu'elle devait parcourir. Indépendamment de l'avantage de battre l'ennemi en détail, les Grecs y trouvaient un résultat qui ne les touchait pas d'une façon moins directe. Jamais leurs soldats n'avaient été aussi dénués. Manquant souvent de pain, sans habits pour se couvrir et sans argent pour subvenir aux besoins de leurs familles, ils attendaient l'approche des infidèles avec plus d'impatience que les Israélites, campés dans le désert, ne soupiraient après le passage des cailles, puisqu'ils comptaient sur les magasins ennemis ainsi que sur leurs dépouilles pour avoir des vivres, des vêtements et de l'argent.

Ces considérations avaient décidé les stratarques de la Grèce orientale à ouvrir l'entrée de la Hellade aux barbares. Ils savaient que le sérasker Sélim pacha étant arrivé à Larisse avec plusieurs pachas et agas, parmi lesquels on citait le Bulgare Abdoulla de Smocôvo, le redoutable visir de Procovitza, le fameux bim-bachi Ali du mont Orbelus, et Ismaël Potta, ou Podèz, ancien sélictar d'Ali pacha, avait détaché douze mille hommes pour porter le ravage et la désolation à Volo, à Trikéri, ainsi qu'à Xérochori, contrée qui fut le patrimoine antique d'Admète, pasteur des peuples, dont la cour était l'asyle des proscrits.

Sans s'étonner du nombre des barbares, Diamantis et Cara-Tassos, assistés de la belle Modéna Mavrogénie et d'une foule de braves sortis de l'île d'Eubée, s'étant renforcés à l'entrée des gorges du mont Pélion, reçurent l'ennemi avec une telle vigueur, qu'Ismaël Potta ne put se refuser à rendre hommage à la valeur

des chrétiens. Abdoulla, au contraire, irrité de la résistance de ces *raïas révoltés*, ne cessait de redoubler d'efforts pour triompher des obstacles qu'ils lui opposaient, et étant parvenu à pénétrer dans les défilés, il insultait aux Schypetars. Il leur reprochait de reculer devant des rebelles qui n'avaient que le désespoir pour courage, lorsque environné et accablé, il expia sa témérité avec plus de trois mille de ses Kersales, que les insurgés passèrent au fil de l'épée. Effrayés d'un pareil carnage, les Turcs, qui avaient déja perdu près de cinq mille hommes dans les différentes attaques, se sauvèrent à Larisse, en abandonnant aux vainqueurs les bagages, provisions et munitions de guerre qu'ils traînaient à leur suite.

Les Grecs se gardèrent de les poursuivre, dans la crainte que le sérasker ne vînt les attaquer avec des troupes fraîches; mais celui-ci, comptant sur un succès certain, s'était porté en avant. Arrivé à Zeïtoun, il avait lancé ses troupes dans la Béotie et dans la Phocide par le défilé de Pétra, dont l'issue aboutit au Triodos.

La campagne était déserte; le territoire des antiques peuplades d'Aba, renommé pour son oracle, d'Hyampolis, de Panopée, de Philobéotie et de Daulis etait dépouillé de moissons; et ne trouvant que des villages abandonnés à incendier, les Turcs parcouraient la Phocide la torche à la main. Le sérasker Sélim venait de brûler ainsi Arachova, qui est la clef du Triodos; Castri, village situé sur l'emplacement de Delphes; lorsqu'en approchant de la vallée d'Am-

phise, Panorias lui apparut à la tête des Crisséens, qu'il était parvenu à rassembler. Il avait réuni ce qui restait de braves dans cette contrée, en disant : *qu'on ne fuyait pas les armes à la main.* Puissant par la parole, fort par sa volonté, grand par son courage, dès qu'il avait été rejoint par les montagnards du Parnasse, il s'était embusqué à l'entrée du défilé où l'on trouve la fontaine Castalie.

Les sources ont conservé quelque chose de divin dans la Grèce ; l'*Aphétor* (1), humble prêtre de J. C. qui préside à cet *Agiasma* (2), n'eut pas plus tôt béni son onde inspiratrice qu'il répandit sur les soldats de la croix, en les déclarant lavés de leurs souillures, que ces pauvres paysans parurent animés d'une ardeur surnaturelle. Ils voyaient pour la première fois des janissaires réguliers, accompagnés de Sakas, ou porteurs d'eau, vêtus de dalmatiques en cuir de vache de Russie, et des tolpaches. Ils engagent le combat, au nombre de cinq cents contre une nuée de ces barbares, auxquels ils résistaient depuis plus de trois heures, quand le chiliarque Scaltzodîmos arriva à leur secours avec trois cent cinquante Doriens. Il fait entendre le cri de *Victoire à la croix*, et tous se réunissant, chargent et renversent les Turcs, qui replient leurs colonnes vers les plaines de la Béotie, où leur cavalerie empêche les Grecs de les poursuivre.

---

(1) *Aphétor*, gardien des sources sacrées.

(2) *Agiasma*, nom moderne donné aux sources auxquelles on attribue des vertus particulières.

En exécutant leur retraite, ils se rallient, et s'étant portés vers le golfe d'Anticyre sans apercevoir aucuns vaisseaux du capitan-pacha, ils cherchaient à pénétrer vers Dobréna, échelle principale de la Livadie. Ils remontaient du côté de cette bourgade, que leurs coureurs avaient à moitié détruite quelques jours auparavant, lorsque ayant dépassé l'emplacement d'Ascrée, ils s'arrêtèrent devant le vaste couvent de Saint-Luc. Leur fureur s'était rallumée à la vue de cette chartreuse, défendue par quatre cents religieux, qui les arrêtèrent assez de temps pour permettre à Odyssée de joindre l'ennemi et de les venger; car ils n'existaient plus au moment où il arriva dans la vallée du Permesse.

Dès que le fils d'Andryscos, Odyssée, avait eu connaissance de l'entrée des Islamites dans la Phocide, il était sorti d'Athènes en se dirigeant par Thèbes et Livadie pour leur couper la retraite du côté des montagnes qui bordent le bassin du Céphise. Son but, par cette manœuvre, était de surveiller en même temps les mouvements d'un certain Bercofezli, visir de l'Eubée, qui, se trouvant débarrassé des meilleures troupes grecques cantonnées dans cette île, qu'on avait envoyées au secours des insurgés de Volo et de Trikéri, pouvait faire une irruption soudaine dans l'Attique. Il craignait donc avec raison de se trouver entre deux feux, tandis que les braves commandés, comme on le dira, par Diamantis et Modéna Mavrogénie, combattaient *dans les champs de la fertile et populeuse Phtiothie, contrée tou-*

jours environnée de montagnes ombreuses et baignée des flots de la mer retentissante (1). Il aurait ainsi été obligé de se retirer de prime abord dans la Mégaride. Mais Odyssée avait pesé les conséquences de ses mouvements, lorsqu'il apprit que deux mille Péloponésiens, conduits par Nicétas le Turcophage, sortaient de l'isthme pour le secourir. Rassuré par ces auxiliaires qui ne pouvaient tarder à le rejoindre, et voyant que rien ne bougeait encore du côté de Nègrepont, il se porta à Platée, où il avait établi son quartier le 19 juin (1er juillet), quand quelques paysans lui annoncèrent que les barbares attaquaient le monastère de Saint-Luc.

Franchissant aussitôt les coteaux des Cynocéphales Béotiennes et les hauteurs du mont Sphingis, Odyssée arriva en vue de Saint-Luc au moment où les flammes achevaient de consumer cet édifice, justement appelé les archives de la Grèce à cause de la quantité énorme de marbres chargés d'inscriptions, employés dans ses constructions. A cet aspect qui les transporte de fureur, les Grecs, chargeant avec une froide impétuosité les barbares, les délogent successivement de toutes les positions qu'ils occupaient, sans leur faire aucun quartier. Ils les poursuivent de vallée en vallée, de plateaux en plateaux, en les foudroyant partout où ils pouvaient les attaquer sans s'exposer aux charges de la cavalerie. Ils les harcèlent, les pressent, les fusillent, tantôt en leur coupant le chemin de la mer, et

(1) Homer, Il., lib. 1.

tantôt en leur disputant un terrain fourré d'arbustes. Sans leur donner de relâche, sans leur accorder un seul instant de repos, jour et nuit, sous le poids du midi le plus brûlant comme au lever de l'aurore, ils les harcèlent; et forcés d'évacuer Dobréna, battus devant Thèbes ainsi qu'à Pétra, défilé qui s'ouvre entre la Béotie et la Phocide, les Hellènes ne cessent de poursuivre les Barbares qu'à l'entrée des plaines de la Livadie. Ceux-ci, quoique harassés de fatigue, s'empressent de les traverser, afin de s'emparer du grand défilé du Parnasse, où ils touchaient après dix jours de combats. Satisfaits d'en être quittes pour la perte d'un quart de leur armée et d'une partie de leurs équipages, ils espéraient se sauver, lorsqu'ils se trouvèrent devancés au poste de Fontana par Panorias et Scaltzo Dimos.

Obligés de redescendre en rase campagne, où ils conservaient la supériorité contre les Hellènes à cause de leur cavalerie, les Turcs, conduits par le redoutable visir de Procovitza, vinrent camper près de Chéronée, où pour la première fois ils purent respirer en liberté. Satisfaits de trouver des pâturages pour leurs chevaux, suffisamment encore pourvus de vivres pour satisfaire à leurs besoins, ils se flattaient d'y être bientôt secourus par le visir de Nègrepont. Cette idée leur rendant le courage, ils mirent à mort quelques vieillards qu'ils avaient faits esclaves, et ayant découvert dans les fondrières du lac Copaïs trois à quatre cents femmes ou enfants, qui s'y étaient réfugiés à leur approche, ils les égorgèrent impitoyable-

ment. Ce fut la perte la plus sensible que les Grecs éprouvèrent; car ils n'avaient à regretter jusque-là que cinquante-cinq hommes tués et le double à peine de blessés.

Les Turcs, après cette expédition, étaient rentrés dans leur camp de Chéronée, où le sérasker Sélim était resté, lorsque pendant la nuit du 16 au 17 juin, Odyssée les ayant surpris pendant leur sommeil, en tua quatre cents, leur enleva cent chameaux, quatre cents mulets, et répandit une telle confusion dans leur armée, qu'elle se divisa en deux colonnes, sans trop savoir de quel côté elle se dirigeait. Une d'elles ayant pris son chemin du côté de l'Hélicon pour pénétrer dans l'Attique, fut rencontrée par Hervé Gouras, qui était sorti d'Athènes, et si complètement battue dans la journée du 20 juin, qu'elle dut faire un mouvement rétrograde. Elle reprenait la route de la Béotie, lorsqu'elle se vit attaquée par le Turcophage Nicétas, qui tua de sa main le visir de Procovitza. Quinze cents hommes périrent dans cette affaire, et deux jours après, ses débris ayant été rencontrés par le stratarque Diamantis du mont Olympe au moment où ils cherchaient à rentrer dans l'Eubée, il les chargea avec une telle furie, qu'à peine cinq cents des mieux montés parvinrent à regagner la forteresse turque de Karababa, qui défend l'entrée de l'Euripe.

Cependant la seconde colonne ottomane, qui se composait encore de plus de six mille combattants, conduits par le sérasker Sélim, restait tranquillement campée près de Calomi, village situé au milieu de la

grande plaine de Livadie, où les insurgés se seraient bien gardés de l'attaquer à cause de la supériorité de la cavalerie, qui constituait sa principale force, quand le feu ayant pris à ses munitions de guerre, le hasard procura un succès qu'on ne se flattait pas d'obtenir. Quatre cents Turcs furent brûlés vifs, et l'épouvante régnait dans leurs rangs, lorsqu'ils virent apparaître une foule de paysans, hommes et femmes, sortis du Péloponèse, de la Mégaride, de l'Attique, chassant devant eux des bandes de chevaux, d'ânes et de mulets, qui accouraient au partage de leurs dépouilles. Ils s'étaient mis en route à la nouvelle des premiers succès remportés par Odyssée à Ascrée, et les montagnards de la chaîne du Parnasse arrivant de leur côté guidés par la soif du pillage, la Grèce entière apparut en quelque sorte dans la Béotie.

Les Turcs, à cet aspect, prennent la fuite, en croyant voir les sillons ensemencés par Cadmus avec les dents du serpent Python, reproduire encore une fois des bataillons armés. Ils abandonnent tentes, bagages, munitions, artillerie, trésor, et à la faveur de la confusion occasionée par l'arrivée des pillards, cinq mille spahis bien montés parviennent à regagner la Thessalie.

Tel fut le résultat des opérations du second corps d'armée, sur lequel la Porte Ottomane fondait ses espérances pour reconquérir le Péloponèse. Ses débris étaient en fuite, tandis que les Hellènes vainqueurs, mais aussi avides que braves, se disputaient leurs dépouilles avec les populations accourues pour les parta-

ger. On s'arrachait des tentes, des selles, des armes, des chevaux, des turbans et des pelisses, au lieu de poursuivre l'ennemi. On en vint même aux mains dans plus d'un endroit pour quelques misérables lambeaux d'étoffe, et chacun ayant pris sa part du butin, l'armée grecque se dispersa et se fondit si rapidement, qu'Odyssée, Nicétas, ainsi que les autres chefs, purent à peine retenir un dixième de leurs soldats, chacun voulant mettre en sûreté dans son village les richesses dont il s'était emparé. Ainsi on n'avait obtenu que des succès sans résultats pour la cause publique; trop heureux même de ne pas reperdre ces avantages; mais les Turcs n'étaient ni plus disciplinés, ni surtout mieux dirigés que les Hellènes.

Le capitan pacha, qui comptait sur l'armée qui venait d'être anéantie, pour s'immortaliser, n'avait, comme on l'a remarqué, fait aucune tentative pour l'utiliser lorsqu'elle parut en vue des golfes de Salone, d'Anticyre et de Dobréna, où il aurait dû se trouver. Satisfait de déployer son superbe pavillon au milieu d'une flotte composée de quatre-vingt-douze voiles de guerre, il restait à l'ancre sous le château de Patras, occupé à brocanter avec quelques bâtiments marchands qui allaient acheter des raisins de Corinthe à Vostitza, Acrata, Xilo-Castron, et sur la côte septentrionale de la Morée, où les Grecs exploitaient leurs vignobles comme en pleine paix. Sans s'inquiéter des avantages que les rebelles retiraient de ce commerce, ou plutôt empressé à en tirer parti, Khoreb pacha l'encourageait, moyennant

une taxe de 16 talaris (84 francs) par millier, qu'on versait dans son épargne. Afin d'exploiter toutes les ressources présentes, il n'avait porté le tarif sur les munitions de guerre que les étrangers fournissaient aux Grecs, qu'à dix pour cent. Ainsi, comme Son Altesse savait par expérience qu'il faut vivre et s'enrichir de son emploi en Turquie, sans compter sur la munificence d'un prince dont les ministres n'ont guère à attendre que le cordon, elle s'était bien gardée de pénétrer dans le golfe des Alcyons, où la présence de sa flotte aurait été nuisible à l'état de sûreté exigé par un commerce aussi légitime que celui qu'elle encourageait.

Cependant pour faire preuve d'hostilité, le grand-amiral entretenait une croisière devant Missolonghi. En tout état de cause, il faut au moins conserver les dehors de son état, et il brûlait de la poudre; mais il ne se passait guère de jours sans que les scampavia des Étoliens de l'Éolide ne lui tuassent beaucoup de monde, ou ne s'emparassent des convois qu'on lui expédiait de Prévésa. Sous le dernier de ces rapports, Jousouf pacha et Omer Brionès s'empressaient de le dédommager de ses pertes. Ils épuisaient l'Amphilochie afin de pourvoir aux approvisionnements de sa flotte; mais ils n'avaient garde de se rendre à son bord pour se concerter avec l'amiral sur les mesures militaires de la campagne. Ils étaient trop riches; et s'ils savaient comment on entre sur le vaisseau d'un capitan-pacha, ils n'ignoraient pas de quelle façon on en sort. Aussi ne cessaient-ils pas

de le combler de présents pour être dispensés de l'honneur qu'il leur faisait, en souhaitant de prendre conseil des lumières de leur expérience.

Il est probable qu'aucun des grands personnages qui ne cherchaient qu'à se tromper n'était dupe de ce qui se passait entre eux, lorsque Khoreb pacha, dont la peste commençait à infester les chiourmes, résolut de ravitailler l'Acrocorinthe. La garnison de cette citadelle formidable éprouvait de grandes privations. L'amiral, sans se porter en personne à son secours, forma le plus lentement possible un convoi composé de trois armements turcs et d'autant de bâtiments marchands chargés de provisions de bouche, qui entrèrent dans le golfe. Arrivés, au bout de quelques heures de navigation, au Léché, la forteresse arbora son pavillon, qu'elle assura de deux coups de canon. Le pacha qui y commandait fit en même temps sortir cent trente cavaliers chargés de couvrir le débarquement et de protéger le transport des vivres et des munitions jusqu'à Château, qui est éloigné d'un mille et demi de la mer.

Les cavaliers partirent avec ces instructions, et quelques Grecs qui se trouvaient en embuscade ayant pris la fuite à leur approche, on se crut en sûreté. On accéléra néanmoins le débarquement, et on se disposait à effectuer le transport des vivres sous l'escorte des cavaliers, lorsque deux mille insurgés, descendus brusquement des hauteurs du mont Penté-Scouphi, les attaquèrent si impétueusement, que le tiers à peine de cette troupe parvint à leur échap-

per. Les Turcs débarqués à la plage n'ayant eu de leur côté que le temps de se rembarquer, les provisions qu'ils avaient mises à terre restèrent au pouvoir des Hellènes, qui purent dès ce moment calculer l'époque à laquelle l'Acrocorinthe retomberait en leur pouvoir.

La nouvelle de cet échec étant parvenue à l'amiral Khoreb pacha, il jura Allah et Mahomet de s'en venger. Faisant aussitôt signal à une division de sa flotte d'appareiller, il lui commanda de se rendre dans la baie de Cyllène située en face de Zante, de réparer l'insulte faite au pavillon du Croissant, en dévastant les villages de l'Élide situés sur ce rivage, et en réduisant leurs habitants en esclavage.

Ils portent aussitôt le cap dans cette direction, et quinze bâtiments de guerre embossés sous la plage du golfe de Chiarenza ayant commencé à canonner une petite église et quelques magasins situés auprès du mouillage de Caloscopi, apprirent aux Hellènes que les barbares menaçaient la campagne d'Andravida. Dans un instant deux mille Grecs prirent position entre les rochers, et voyant que le débarquement ne s'effectuait pas malgré le vacarme de l'artillerie ottomane, ils résolurent de le provoquer. Ils firent en conséquence paraître en vue des bâtiments ennemis un troupeau de moutons conduit par un berger, et le stratagème réussit. Les Turcs, voguant aussitôt vers la plage, avec quatre embarcations chargées de soldats, prennent terre en poussant de grands cris. Les Grecs, trop empressés

de les attaquer, les chargent au même instant; et les barbares, auxquels ils auraient pu couper la retraite en temporisant, se rembarquent en laissant quinze morts et quelques blessés sur le rivage.

Ce fut à ce brillant exploit que se réduisirent les tentatives que le capitan pacha opéra sur les terres du Péloponèse, quoique son intrépide champion, le Spectateur Oriental de Smyrne, fit parcourir aux phalanges imaginaires qu'il lui prêtait, le grand diamètre de la presqu'île compris entre Patras et Coron, où l'on peut circuler sans peine sur la carte, franchir l'Alphée, les lacs et les sables de la Triphylie, ainsi que le territoire escarpé de Gérennios, mais qu'aucune armée n'entreprendrait pas impunément de traverser. Hélas! sans recourir à l'imposture, le journaliste turc aurait pu, sans descendre à l'ignominieuse parodie de ce qui se passait à Tripolitza, fournir un triste et véridique tableau de la discorde qui déchirait les Hellènes.

Le congrès d'Astros, qui voulait cicatriser les plaies encore saignantes de la patrie, les avait irritées en prescrivant au gouvernement d'en sonder la profondeur. Dès que les pouvoir exécutif et législatif furent installés à Tripolitza, leur attention s'était portée sur l'état des finances. On savait que le Péloponèse payait, avant l'insurrection, vingt millions de francs à la Porte Ottomane. Depuis ce temps on avait supprimé l'impôt du caratch ou capitation, ainsi que les droits arbitraires des pachas; mais comme on avait compensé ce qu'on retranchait ainsi des re-

venus publics par un octroi sur les denrées, la somme restant égale, on pouvait se flatter de faire face aux dépenses de la campagne. Deux millions et demi avaient été perçus pendant le premier trimestre de l'année 1823, quand on apprit l'invasion de la Phocide par l'armée turque de la Thessalie.

On avait fait partir Nicétas, général aussi brave que désintéressé; mais la faction de Colocotroni s'étant ranimée avec une nouvelle exaspération, on n'avait trouvé d'autre moyen d'apaiser ce vieux chef de bande qu'en l'admettant au pouvoir exécutif en qualité de vice-président. On avait aussitôt expédié Pierre Mavromichalis dans l'Attique, qui devait être le théâtre de la guerre, la Morée se trouvant à l'abri de toute attaque. Mavrocordatos, accoutumé à ne voir aucun poste au-dessous de son mérite, s'était offert de l'accompagner en qualité de secrétaire-général, lorsqu'on s'aperçut que le trésor public était entièrement épuisé. Les généraux qui se trouvaient à la tête de la force armée avaient dévoré toutes les ressources, sous prétexte de se payer des avances qu'ils avaient faites pour entretenir leurs troupes.

Sur ces entrefaites, le président du gouvernement exécutif, qui s'était d'abord établi à Mégare, avait dû transporter sa résidence au monastère de Saint-Lavrenthios dans l'île de Salamine (1). On ne comptait plus à peine que deux mille hommes chargés de la

(1) *Voy.* t. IV depuis la page 57 jusqu'à la 123e de mon Voyage dans la Grèce.

défense de l'isthme, deux mille cinq cents en observation devant Patras; et la marche des troupes, que la pénurie d'argent arrêtait, ne permettant pas d'envoyer les renforts qu'on demandait de toutes parts, le service public était compromis. En vain Mavrocordatos, de concert avec le président et les membres du corps législatif, essayait d'aviser aux moyens de combler le déficit, quand deux bataillons, l'un composé de Spartiates commandés par Iatracos, et l'autre formé d'Arcadiens dirigés par plusieurs capitaines, vinrent augmenter les embarras dans lesquels on se trouvait.

Ces deux corps, qui devaient marcher, l'un vers Corinthe et l'autre du côté de Patras, excités par les haines auxquelles leurs chefs étaient en proie, ne se furent pas plus tôt reconnus, qu'ils en vinrent aux mains avec une telle animosité, qu'une vingtaine d'entre eux furent tués dans les rues de Tripolitza. Alors le gouverneur de la ville, qui était frère du chiliarque Iatracos, craignant les suites d'un évènement qu'il n'avait su ni prévenir ni réprimer, quitta son poste pour se réfugier dans la Laconie. Il ne tarda pas à y être suivi par l'évêque de Brysthènes, vice-président du corps législatif; et le président du sénat législatif s'étant démis de son emploi, le parti de Colocotroni resta maître du terrain.

Cependant, comme il n'y avait jusque-là que défection de la part de ceux qui auraient dû faire tête à l'orage, le corps législatif, pénétré de l'importance de ses fonctions, résolut d'élire un nouveau président,

Les députés s'étant réunis aux termes de la loi, tous, à l'exception d'un seul, donnèrent leurs voix à Mavrocordatos, qui fut proclamé président. On lui notifia aussitôt le choix qu'on venait de faire; mais il refusa d'y obtempérer, en représentant combien il était dangereux d'irriter les passions dans un moment où l'on avait à soutenir le choc des armées turques, et par conséquent le plus grand intérêt à ménager les chefs militaires. Déja la retraite de Iatracos et de l'évêque de Brysthènes faisait craindre un schisme public; et les clameurs de Colocotroni, propagées par Anagnoste Déli-Ianeï, contre lui, ne permettaient pas de douter que la dignité qu'on lui conférait ne devînt funeste à la chose publique.

Sans s'arrêter à ces considérations, le corps législatif ne répondit à Mavrocordatos qu'en lui faisant signifier officiellement sa nomination à la présidence; et sur son refus motivé par écrit de l'accepter, il fut sommé de se présenter à la barre. Il y comparut, et menacé d'être considéré comme rebelle en cas d'obstination, il dut accepter la charge que la patrie lui imposait.

Hélas! la Grèce n'avait fait que changer de maîtres; l'intérêt et l'avidité étaient les seuls mobiles de la faction qui composait le pouvoir exécutif; et tous ses membres, à l'exception de Zaïmis de Calavryta, semblaient autant de pachas chrétiens ligués pour dévorer l'héritage de la liberté. Mavrocordatos, pénétré de la pensée douloureuse que les militaires sont aussi dangereux à un état libre qu'ils lui sont utiles dans la

guerre, convaincu d'ailleurs qu'il ne pouvait opérer le bien, ayant convoqué le sénat le 14 juillet, trois jours après son entrée en fonctions, il lui parla en ces termes, en demandant avec l'acceptation de sa démission, que le discours suivant qu'il prononça fût consigné au procès-verbal de ses séances.

« Messieurs,

« Mon devoir m'impose l'obligation de vous expo-« ser mes vues relativement au repos public, et de « justifier un bien qui m'est plus cher que la vie, mon « honneur, qu'on a cruellement compromis.

« Je ne sens que trop combien il est difficile à quel-« qu'un de parler de soi-même; mais obligé de le « faire dans les circonstances où je me trouve placé, « j'invoquerai votre indulgence en vous suppliant de « me pardonner, et de daigner prêter une oreille at-« tentive à mes paroles.

« Si, depuis que j'ai mis le pied sur le territoire « grec, je n'ai pas rempli mes devoirs; si, comme ci-« toyen et comme homme public, je n'ai pas fait tout « ce qui dépendait de moi pour le bien de la patrie; « si, pour opérer ce bien, je ne me suis pas exposé « aux plus grands dangers, j'en appelle à tous ceux « qui, pendant ce temps, se sont trouvés près de moi « dans les camps et dans les affaires publiques, où « ils ont pu observer et juger ma conduite: c'est à « eux que je m'adresse pour rendre le témoignage le « plus rigoureux.

« Ce que je désire encore vous rappeler, messieurs, « si, par système, je me suis tenu constamment éloi-

« gné de toute espèce de faction, gardant la neutralité « au milieu des partis, occupé uniquement à main- « tenir la concorde et l'union, que je regarde comme « les principaux moyens de salut public, il serait aussi « absurde qu'impolitique de changer de direction, à « celui qui s'est entièrement dévoué à la défense des « libertés nationales.

« Lorsque vous me fîtes notifier, messieurs, le choix « dont vous m'aviez honoré en m'élevant à la prési- « dence du corps législatif, j'eus l'honneur de dé- « duire à vos envoyés les raisons qui m'obligeaient de « refuser cet honneur. Je priai l'assemblée de vouloir « bien réfléchir sur le choix qu'elle venait de faire; « je promis de mon côté d'y penser, de lui commu- « niquer à ce sujet mes idées par écrit. Ainsi toutes « mes réflexions ayant été conformes à ma première « résolution, je persistai à vous prier de porter vos « vues sur une autre personne, lorsque je fus appelé « devant vous.

« J'exposai toutes les raisons propres à vous con- « vaincre que je n'étais pas celui qui convenait pour « remplir les desseins de l'assemblée, qui me répondit, « le 11 juillet, qu'après les plus mûres délibérations, « elle persistait dans une délibération où elle apercevait « beaucoup d'avantages et aucuns inconvénients. Vous « protestâtes d'avance contre les raisons que je pour- « rais alléguer afin de motiver mon refus, et je parus « devant vous pour obéir aux pères de la patrie.

« J'essayai cependant encore, messieurs, comme « vous le savez, de remémorer les raisons qui sub-

« sistaient pour décliner votre choix. Je demandai la « parole, lorsque vous vous écriâtes d'une voix una- « nime : *que j'allais occasioner la dissolution du « gouvernement en ne me rendant pas à vos vœux, « et que je serais comptable un jour à la patrie « de ma désobéissance.* Je cédai donc, mais à regret « et contre ma volonté, en déclarant que je me ren- « dais à vos ordres, afin qu'on n'eût pas à me re- « procher un jour d'être le moteur de quelque grande « catastrophe.

« Si mes refus, messieurs, ont été sincères ou non, « c'est par les faits que vous devez répondre. Je lais- « serai donc de côté les accusations portées contre « moi, *d'avoir provoqué votre choix.* Dieu, ma « conscience et vous-mêmes, savez et pouvez déclarer « si jamais je recherchai à cet égard l'honneur de « vos suffrages; si, lorsque je vous fus proposé au « congrès d'Astros pour faire partie du conseil exécu- « tif, je ne me défendis pas d'être promu à cette di- « gnité, en me contentant de l'emploi de secrétaire- « général que j'ai accepté.

« En vain dira-t-on que j'affaiblis l'action du gou- « vernement en m'éloignant des affaires publiques; « vous trouverez au contraire, messieurs, qu'en pre- « nant le parti contraire, je réveillerais les animosités « existantes entre les deux premiers corps de l'état, « dont l'harmonie est si essentielle à la chose pu- « blique. Je ne veux être ni directement ni indirec- « tement la cause d'aucun scandale national. Fidèle à « mon système, et aussi empressé à calmer les dis-

« cordes qu'à en éloigner la cause, je renonce aux « fonctions de président dont vous m'avez investi. « Le plus âgé d'entre nous, comme il est tant de fois « arrivé, peut présider; et il est de votre devoir de « conserver un gouvernement que vous avez juré de « défendre. Cette tâche vous appartient, ainsi qu'à « moi de me démettre d'un emploi que la patrie me « commande de résigner. »

« Tripolitza, $\frac{14}{26}$ juillet.

« A. Mavrocordatos.

« *Contre-signé* A. Polyzoitis. »

La voix patriotique de Mavrocordatos finissait à peine d'exprimer ces nobles sentiments, quand le gouvernement reçut l'avis d'un dernier effort tenté par le capitan pacha contre l'Étolie Épictète. Les vivres qu'on lui expédiait de Prévésa ne suffisant pas à tous les besoins de ses équipages, quoique affaiblis par l'épidémie, Khoreb résolut d'établir un camp volant composé de deux mille hommes tirés des garnisons de Lépante, des châteaux des petites Dardanelles et de ses propres vaisseaux, qu'il se proposait de transporter au port de Calydon, qui est maintenant appelé Cavouro-Limni (1). Le Réala bey ou vice-amiral-général devait en avoir le commandement. Il aurait dirigé de ce point des fourrages dans l'intérieur du pays pour enlever des bestiaux, faire des esclaves et saccager les villages qui étaient encore occupés par

(1) Cavouro Limni. *Voy.* t. III, p. 205 et 209 à 214, t. IV, p. 39 de mon Voyage dans la Grèce.

les Grecs. Tel était le plan médité par le chef des barbares; mais les Étoliens, depuis l'arrivée de sa flotte dans leurs parages, soupçonnant qu'il pourrait tenter quelques descentes sur leurs côtes, s'étaient réunis en nombre suffisant pour s'y opposer. Ainsi les Étoliens belliqueux ne virent pas plus tôt la division ottomane se détacher de la plage achéenne de Patras, aborder à la source de Calydon située au fond de son port, que se levant à un signal convenu, ils tombèrent sur les premières troupes qui prirent terre. Celles-ci, protégées par l'artillerie des chaloupes qui les avaient apportées, espérèrent un moment de pouvoir se maintenir. Mais, sans faire attention à la mitraille, les Grecs, après avoir tué cent cinquante Turcs et pris un nombre considérable de blessés, contraignirent les Turcs à se rembarquer, en remportant leur Réala bey atteint d'une balle dans les reins, qui expira dès qu'on l'eut reconduit sur son bord.

La fortune étant aussi contraire de toutes parts au capitan pacha, dont les chiourmes étaient rapidement moissonnées par la peste, il songea à rentrer dans l'Archipel, d'où il lui arrivait des nouvelles aussi peu propres à le rassurer que les évènements qui se passaient sous ses yeux. Quoiqu'il fût au courant des divisions funestes qui déchiraient les chefs des Hellènes, et qu'il n'ignorât pas qu'elles seraient long-temps fomentées par Colocotroni, qui aspirait à remplacer les pachas qu'il n'avait si long-temps abhorrés que parce qu'ils possédaient une autorité à laquelle il ne pouvait prétendre, il savait en même temps

qu'au plus léger signal d'alarme, toutes les populations grecques de la Morée se lèveraient pour combattre les Osmanlis. Au premier coup de tambour, quarante mille hommes, abjurant aussitôt leurs discordes, étaient prêts à marcher, et ce nombre, en cas de danger réel, pouvait former une masse de plus de soixante mille fusils, qui, bien que maniés par des mains inhabiles, n'en portaient pas pour cela des coups moins homicides. En pareil cas, chacun était prêt à courir aux armes; et les femmes de l'Arcadie, aussi bien que les filles du Taygète, dont les guerrières ne sont pas moins redoutables que les antiques Bacchantes, ayant fait preuve de bravoure, le meilleur moyen d'affaiblir les Grecs était de les abandonner à leurs orages politiques.

Cependant il y avait eu une espèce de répit à Tripolitza dès que Mavrocordatos eut donné sa démission de la présidence du corps législatif, et les véritables amis de la patrie en avaient profité pour diriger quelques troupes du côté de Modon et de Coron. Constance Zacharie, reprenant le casque et l'épée, s'était portée vers ces places, situées à l'extrémité méridionale de la Chersonèse de Pélops. On savait leurs garnisons tellement affaiblies, qu'elles avaient fait murer une partie des portes qu'elles ne pouvaient plus garder, et ce n'était qu'à la pointe de l'épée qu'elles se procuraient les bestiaux nécessaires à leurs besoins. Elles venaient d'entreprendre une de ces excursions le 12 août au matin, quand elles furent rencontrées par Constance Zacharie, qui leur tua quarante-cinq

hommes, et leur fit six prisonniers, en les poursuivant jusque sous le canon de la place de Modon, devant lequel elle dut s'arrêter.

Elle plaça des embuscades autour de cette forteresse et dans les environs de Coron où elle se porta bientôt après. C'était tout ce qu'elle pouvait faire, car la bande noire des agioteurs établis à Zante s'était, depuis le commencement de l'insurrection, chargée de ravitailler les places maritimes turques, qui auraient, sans cela, capitulé depuis long-temps. Des bâtiments autrichiens et anglo-ioniens, car il n'y avait que ces deux nations qui servissent de pourvoyeurs aux mahométans, faisaient le commerce sacrilége qui prolongeait l'effusion du sang humain. Leurs bénéfices avaient été, suivant les besoins des assiégés, qu'ils avaient l'adresse de laisser affamer de temps en temps, de 100, 200 et jusqu'à 300 pour cent. Ils n'avaient pas à la vérité tous les profits nets, car étant payés en lettres-de-change sur le trésor du sultan, ils devaient partager leurs gains usuraires avec les banquiers de Constantinople, qui étaient eux-mêmes obligés à de grands sacrifices pour obtenir le remboursement d'effets que tout le monde n'était pas disposé à négocier.

On écrivait à ce sujet que le banquier de Sa Hautesse avait déja refusé d'accepter plusieurs de ces traites; et qu'un esprit de mutinerie qui ne cessait pas de se manifester parmi les janissaires, faisait craindre quelque évènement sinistre. La misère publique, la cessation absolue des affaires commercia-

les, l'altération rapide des monnaies qui réduisait la piastre turque à cinquante-cinq centimes (le sequin venitien étant coté à 22 piastres), compromettaient toutes les classes de la société, lorsqu'un incendie vint augmenter la confusion.

On ne sait comment le feu fut mis à l'arsenal de Constantinople, qui parut tout-à-coup embrasé. Mais la terreur devint générale quand on vit une frégate de premier rang enflammée se détacher dès que ses câbles eurent cédé, consumer un vaisseau et quelques navires qui étaient en désarmement. Poussée par le vent, sans que personne osât s'en approcher pour la couler, elle parcourut pendant une demi-heure les diverses parties du port, menaçant tantôt le sérail, tantôt la ville, et successivement plusieurs établissements. On attendait avec anxiété la fin d'un évènement qui glaçait le peuple d'effroi; lorsqu'une brise qui s'éleva fort à propos porta la frégate du côté des bas-fonds, où elle s'échoua.

Cet évènement, qui épouvanta le sultan, fit dire au peuple que le ciel se déclarait pour les Grecs, et le bruit s'en étant répandu jusqu'à Patras, où le capitan pacha apprit en même temps que Hassan pacha, lieutenant du visir d'Égypte, venait de mourir de la peste, il résolut de rentrer dans l'Archipel. Ayant rassemblé tous ses reïs, il déclara en plein conseil son intention de remettre en mer. Mais, indépendamment de ces raisons, des motifs plus puissants le portaient à sortir du golfe de Patras.

On a vu, par ce qui précède, comment Khoreb

pacha étant à peine entré dans la mer Ionienne, les Psariens et les Samiens avaient détruit les magasins établis sur les côtes de l'Asie Mineure, et dispersé les milices qui devaient contribuer à la conquête de la Morée. Depuis cette époque, une flottille sortie d'Hydra et de Spetzia avait opéré un débarquement dans la baie de Carystos; et les Grecs descendus des montagnes, joints aux habitants du bourg de Cumes, qui avait été incendié par les barbares, les avaient repoussés dans la ville, où ils les tenaient bloqués.

D'autres troupes, transportées par les Hydriotes dans le golfe de Volos, étaient arrivés assez à temps à Trikeri pour se trouver en mesure de secourir Cara-Tassos qui commandait dans cette ville, et de battre Ismaël Potta, l'un des plus vaillants capitaines de Dgeladin pacha de Larisse. A la suite de ces succès, quatre héroïnes dont nous regrettons de ne pas connaître les noms, sorties du port de Iolcos avec autant de navires pourvus des marins les plus intrépides du golfe Pagasétique, portant le fer et la flamme sur les plages du mont Olympe, avaient porté la terreur jusqu'à Salonique. Chaque peuplade de la mer Égée avait fait sortir jusqu'à ses barques de pêcheurs pour se répandre sur toutes les plages où il se trouvait des Turcs ou des propriétés mahométanes à ravager, et l'audace des corsaires était telle, qu'ils venaient de détruire un entrepôt de vivres appartenant au gouvernement de Sa Hautesse qui se trouvait à Imbros, île située à

l'embouchure de l'Hellespont. Enfin on annonçait l'apparition prochaine d'une flotte grecque de soixante-quinze voiles qui devait sortir d'Hydra vers le 24 août, pour se rendre dans la mer de Patras.

Ces évènements méritaient sans doute de fixer l'attention du capitan pacha; mais au moment où tant d'incidents semblaient se réunir pour l'accabler, la fortune se déclarait encore une fois contre les Hellènes.

Diamantis et Cara-Tassos qui se trouvaient aux prises avec les Turcs, dans la Phthiotie, après les avoir expulsés des environs du golfe Pagasétique, étaient au moment de faire prisonnier Bercofezli pacha de Nègrepont, quand une nuée de cavaliers conduits par Ismaël Potta parut inopinément sur leurs flancs. *Tels alors*, comme le dit Homère (1), *que des chasseurs suivis de leurs meutes prêts à fondre sur un cerf à la haute ramure, se troublent et se dispersent à l'aspect d'un lion à l'épaisse crinière accouru à leurs cris, les Grecs, tout-à-coup épouvantés, sont saisis de frayeur et toute leur force est dans leurs pieds.*

En vain Tassos l'Olympien, et le béotarque Diamantis veulent les retenir, leur voix n'est plus entendue. Les Hellènes se débandent; ils ont appris que Moustaï pacha de Scodra, à la tête de trente mille Schypetars guègues, venait de pénétrer dans la Thessalie, et qu'une armée de vingt mille barbares

(1) Iliad., lib. XV a. v. 271 ad 276.

thraces, macédoniens et bosniaques, sortis de Larisse, s'avançaient vers les Thermopyles.

Le bruit d'une nouvelle invasion des mahométans passe aussitôt du continent dans l'Eubée, que les habitants de la plaine s'empressent de quitter pour se réfugier dans les îles voisines, tandis que les Hydriotes appareillant de la baie de Carystos, reprenaient la direction de l'Argolide. Odyssée replie ses troupes dans les escarpements du Parnasse. Tassos et Diamantis rentrent dans les forêts du mont Pélion; et Gouras, qui s'était avancé vers Thèbes, rétrograde précipitamment sur Athènes, suivi de toutes les populations de la Béotie et de la Phocide, qu'on embarque aussitôt pour Salamine, où elles trouvent Pierre Mavromichalis et une partie du gouvernement hellénique établis.

C'était, pour le capitan pacha, le moment de ressaisir la victoire. Sa coopération, unie à tant d'éléments nouveaux de succès, aurait été fatale aux Hellènes; mais, comme il n'avait pour conseillers que les infâmes étrangers qui avaient partagé son monopole et quelques intrigants subalternes, il se contenta de charger l'escadre algérienne de bloquer Missolonghi, tandis que Moustaï pacha assiégerait cette place par terre. Pour lui, qui n'aurait pas aimé à voir réussir les séraskers envoyés par le divan, satisfait sans doute de la collecte pécuniaire qu'il avait recueillie, il mit à la voile pour venir établir sa croisière dans le canal de Chios, où il arriva dans les premiers jours de septembre.

Pour rassurer les Asiatiques épouvantés d'une récidive de descentes faites sur leurs plages par les Samiens, qui avaient brûlé cinq villages et emmené une foule de Turcs en esclavage, le capitan pacha répandit la nouvelle de la destruction complète des Hellènes. L'Attique était, disait-il, au pouvoir du visir Bercofezli Jousouf; Moustaï pacha s'était emparé de Missolonghi; la majeure partie de la Morée était envahie par les armées du sultan; Colocotroni, qui célébrait dans ce moment à Tripolitza les noces d'un de ses fils avec une fille de Pierre Mavromichalis, avait été assassiné à Mégare par une femme à laquelle on faisait jouer le rôle de tyrannicide; Mavrocordatos, qui avait voulu vendre le Péloponèse aux Anglais, allait être pendu.

Quelle joie pour les enfants d'Islam! Quelle allégresse parmi les turcophiles étrangers! Le pacha de Smyrne, fidèle interprète de leurs communs sentiments, ne crut, en conséquence, pouvoir faire au grand-amiral Khoreb un plus agréable cadeau de bien-venue, qu'en lui envoyant chargés de chaînes, vingt-deux pauvres marins grecs qui lui avaient été livrés par le capitaine chrétien d'un bâtiment de guerre étranger.

CHAPITRE V.

État de la Grèce comparé à celui où elle se trouvait au temps de Mardonius. — Anarchie des stratarques du Péloponèse. — Retraite de Mavrocordatos. — Il passe à Hydra. — Indignation des habitants de l'Archipel contre les Péloponésiens. — Mavrocordatos engage les Hydriotes à secourir l'Étolie. — Politique adroite de Moustaï pacha. — Il séduit et trompe un grand nombre de Grecs. — Sa sévérité envers quelques pillards. — L'île d'Eubée est ravagée par Sélim pacha. — Fuite d'une partie de ses habitants. — Changement subit de conduite de Moustaï pacha. — Ses conséquences. — Réunion du gouvernement hellénique à Salamine. — Mesures diverses qu'il adopte. — J. Coletti nommé éparque de l'Eubée, se rend dans cette île. — Précautions prises par Marc Botzaris pour défendre Missolonghi. — Arrivée de l'éparque Constantin Métaxas dans cette ville. — Nouvelles consolantes que reçoit Marc Botzaris. — État malheureux des Grecs bannis des provinces russes. — Hospitalité qu'ils reçoivent en Allemagne et en Suisse. — Moustaï pacha pénètre dans le canton d'Agrapha. — Désordres commis par son armée. — Lettre de Marc Botzaris à l'archevêque Ignace. — Combats partiels de Stournaris, Zongos et Makrys contre les Turcs. — Forces de l'armée ottomane. — Arrivée de Marc Botzaris avec les Souliotes devant l'ennemi. — Discours qu'il adresse à ses soldats. — Attaque nocturne qu'il médite et qu'il exécute. — Massacre qu'il fait des pachas Sépher, Hagos Bessiaris, et d'une foule de mahométans. — Blessure mortelle qu'il reçoit. — Consolations qu'il donne à ses amis. — Il leur recommande sa famille, — relève leur courage.

— Défaite des Turcs. — Dernières paroles de Marc Botzaris. — Sa mort. — Son corps est transporté à Missolonghi. — Honneurs funèbres qu'on lui décerne. — Regrets du peuple et de l'armée grecque.

HÉRODOTE rapporte (1) que l'armée perse ayant atteint la Béotie, les Thébains conseillèrent à Mardonius de s'arrêter dans un point d'où il pourrait soumettre la Hellade sans courir les hasards d'un combat. « Si vous suivez notre conseil, lui disaient-« ils, vous vous rendrez sans peine maître de toutes « leurs délibérations. Bornez-vous à envoyer de l'ar-« gent aux hommes influents dans les différentes vil-« les; vous semerez ainsi la division dans la Grèce, « et ensuite à l'aide de ce moyen, vous viendrez « facilement à bout de ceux qui n'auront pas voulu « s'entendre avec vous. »

Ce moyen, comme on l'a vu dans un des livres précédents de cette histoire, avait été mis en usage, non à la demande des Béotiens, mais des agents de la police Britannique, qui avait séduit plusieurs chefs Étoliens, quand Omer Brionès vint établir le siége devant Missolonghi, au mois d'octobre 1822. Depuis ce temps des divisions, plus dangereuses que l'or de Mardonius ne l'avait été pour leurs aïeux, divisaient les modernes Hellènes. Les ennemis de

(1) Calliope, c. II.

Mavrocordatos, non contents de l'attaquer par des libelles diffamatoires, en étaient venus au point d'attenter à ses jours, quand le sénat législatif et le peuple, dont il était chéri, lui conseillèrent de se condamner à un ostracisme volontaire, en se retirant à Hydra.

Il céda; et, tel que Phocion, avec lequel il avait déja plus d'un trait de ressemblance, il entrevit dans son éloignement un nouveau moyen de servir sa patrie. Mais avant de quitter Tripolitza, Mavrocordatos conseilla au corps législatif de se rendre à Salamine, où, réuni au président du pouvoir exécutif, il pourrait contribuer aux moyens de salut public que nécessitaient les évènements qui agitaient la Grèce orientale. On consentit à suivre son avis; et, comme il eut encore la satisfaction de voir qu'on mettait à la disposition du ministre de la marine une somme de deux cent mille piastres, il espéra que cet acheminement à un retour vers l'ordre lui donnerait le moyen de calmer l'amirauté d'Hydra, qui était en rupture ouverte avec le gouvernement hellénique.

Les habitants des Cyclades, indignés de savoir les escadres grecques amarrées dans leurs ports sans tenir la mer, faute d'argent pour payer leurs équipages, avaient envoyé leurs contributions à Hydra, à Spetzia et à Psara; et les navarques, dans un conseil tenu à Métochi, persuadés de l'urgence du danger, n'eurent pas plus tôt entendu Mavrocordatos, qu'ils résolurent d'équiper une escadre pour secourir Missolonghi, place regardée comme le boulevard du Péloponèse,

du côté de l'Étolie. C'était le meilleur moyen de faire cesser l'anarchie qui désolait la presqu'île. On pouvait espérer qu'en apprenant ces préparatifs, les Arcadiens qui venaient de prendre les armes contre la faction de Colocotroni et des Deli-Lanéi, Zaïmis et Lando, qu'on savait retirés dans l'Achaïe, formeraient aussitôt un faisceau pour combattre l'ennemi commun, et que les deux pouvoirs réunis à Salamine ne trouvant plus que quatre cents hommes réunis à l'isthme, le danger forcerait un chacun à faire franchement son devoir, sauf à se déchirer quand on n'aurait plus les Turcs sur les bras.

L'ennemi était aux portes. Le moderne Mardonius, Moustaï pacha, guidé par les conseils de ceux qui avaient empêché les Monténégrins d'opérer une diversion en faveur des Grecs, était à peine arrivé à Tricala qu'il s'était empressé de ratifier le traité conclu entre le visir de Larisse, Stournaris et Cara Hysoos, pour la neutralité respective d'Agrapha et de la Thessalie. Non content d'adopter cette mesure politique, le jeune visir qui unissait une prudence qu'on était loin d'attendre de sa part à une extrême affabilité, s'était appliqué à rassurer les esprits au point qu'une partie des villages d'Agrapha, instruits des dissensions qui déchiraient le Péloponèse, avaient consenti à déposer les armes. Accordant sûreté et amnistie, et faisant remise des impôts, la renommée de sa justice qui volait de bouche en bouche avait attiré jusqu'à son quartier un grand nombre d'Armatolis plus contents de servir sous ses

drapeaux que sous ceux de chefs avides dont ils n'avaient qu'à se plaindre. Enfin, Moustaï pacha ayant fait pendre un de ses propres beys, ainsi que les Guègues qu'il commandait, parce qu'ils avaient pillé un village grec, cet acte de sévérité lui aurait gagné tous les cœurs s'il n'avait pas été dans sa destinée de rentrer dans la voie de l'iniquité, pour complaire aux fanatiques dont il était entouré.

Elle se dévoilait, cette iniquité, à l'extrémité orientale de la Thessalie par les œuvres du sérasker Sélim et du visir de Nègrepont. Ces chefs, informés de ce qui se passait au camp de Moustaï pacha, rappelant subitement les troupes qu'ils avaient portées dans la Béotie, étaient rentrés dans l'Eubée, qui se trouvait momentanément dégarnie de ses meilleurs soldats. Traversant cette île dans touts les sens, ils y avaient égorgé trois mille femmes ou enfants, et répandu une telle épouvante, que les habitants qui n'avaient pu gagner les montagnes s'étaient réfugiés à Skiathos, à Scopélos, et jusqu'à Ténos, où la peste avait entièrement cessé ses ravages. L'intention des Turcs, par cette mesure d'extermination, était de ne laisser aucun ennemi sur leurs flancs, avant de pénétrer dans l'Attique, qui était défendue par le capitaine Hervé Gouras.

Moustaï pacha, apprenant bientôt les évènements de l'Eubée, résolut, à l'exemple de ses collègues, de purger le Pinde des bandes dont l'attitude pouvait compromettre le succès de ses opérations. Élevant d'abord des difficultés contre la teneur de l'armistice

qu'il avait ratifié, il voulut que les capitaines grecs se réunissent à ses troupes; et, ceux-ci s'y étant refusés, il les somma de lui livrer leurs armes. Sur leur refus, il entra dans les montagnes; et Stournaris, pris au dépourvu, eut la douleur de voir les Guègues envahir la vallée entière de l'Achéloïde jusqu'au pont de Coracos. Il dut prendre position dans le canton des Tripoloïdes (1), sans pouvoir secourir les villages que les Turcs incendiaient, les paysans qu'ils traînaient en esclavage ou qu'ils massacraient : il en fut de même de Cara-Hyscos qui se retira dans les escarpements du mont Oëta, et l'attention publique se partagea entre l'Étolie et l'Attique.

Le pouvoir exécutif, réuni à la majorité du corps législatif, s'étaient, comme on l'a dit, rassemblés à Salamine, où ils avaient réuni un corps de six mille hommes. Indépendamment de cette troupe, l'île renfermait près de deux cent mille réfugiés; de façon que l'Attique, la Béotie et la Grèce entière, par ses fugitifs et ses représentants, était concentrée sur cet écueil, où l'on était réduit à louer, à prix d'argent, jusqu'au couvert de quelques vieux oliviers pour s'abriter. Le premier soin du gouvernement fut donc d'évacuer une partie de cette population sur Égine, Calaurie et du côté d'Épidaure. Il pensa ensuite au moyen de sa position à secourir Gouras qui commandait à Athènes, et à defendre l'isthme dans

(1) Tripolides. T. II, p. 123, 183, 201, 205, 206; III, 156, 157 de mon Voyage dans la Grèce.

le cas où l'ennemi chercherait à pénétrer dans la Mégaride par les défilés du mont Cithéron. On nomma ensuite Jean Coletti de Syracos éparque de l'île d'Eubée, qui se chargea et réussit, comme on le dira ci-après, à former une diversion importante de ce côté. Mais quelle devait être l'issue des évènements de l'Étolie? voilà ce qu'il était impossible de prévoir.

Marc Botzaris, nommé stratège de la Grèce occidentale, avait fait travailler dès le mois de janvier à fortifier Missolonghi, place regardée, en attendant la conquête du château de Patras, de Lépante et des Petites-Dardanelles, comme le rempart du Péloponèse. Le col de la chaussée qui traverse les lagunes avait été coupé par un large fossé, en arrière duquel on avait élevé une muraille solide, garnie de soixante pièces de canon de différents calibres. Le plan de ces travaux et de diverses autres redoutes avait été dressé par des ingénieurs européens; et M. Cakings, chargé de les exécuter, s'en était acquitté avec tant de zèle que tout était fraisé, palissadé et achevé au commencement de juillet.

A cette époque le comte Constantin Métaxas, que le gouvernement hellénique avait nommé éparque de l'Étolie, était arrivé à Missolonghi. Il avait eu la gloire d'y aborder en vue de la flotte ottomane, qui croisait alors dans le golfe de Patras, sans qu'aucune des sept barques de pêcheurs, dont son cortège se composait, fût inquiétée dans sa traversée depuis Cavrostasi jusqu'à Vasiladès, où il avait été reçu avec des transports de joie extraordinaires de la part des Étoliens. Il avait

publié depuis ce temps quelques réglements salutaires, et établi une correspondance active avec son frère André Métaxas, qui était chargé du blocus de Patras.

Depuis que Moustaï pacha était arrivé en Thessalie, l'éparque avait donné asyle à plus de trente-deux mille habitants du Vlochos, qu'on était parvenu à transférer en Morée, avant que l'escadre algérienne, laissée devant Patras par le capitan-pacha, eût établi sa croisière entre Ithaque et les côtes de l'Étolie. Il avait ensuite, de concert avec l'archevêque Porphyre et les notables, organisé les différentes parties du service public, lorsque le ciel versa dans son ame la plus douce des consolations, en lui permettant d'entrevoir l'avenir de ses enfants et d'une épouse qu'il chérissait.

Les pasteurs ecclésiastiques de la Suisse avaient, ainsi que le monde et la postérité sans doute se plairont un jour à le répéter, réchauffé dans leur sein les Hellènes qu'une politique inhumaine avait chassés de la Bessarabie après l'entreprise irréfléchie d'Alexandre Hypsilantis. Ces malheureux, obligés de sortir des états de Russie au milieu d'un hiver rigoureux, et de traverser le grand diamètre de l'Europe, afin de venir s'embarquer à Marseille pour rentrer par mer dans leur patrie, avaient dû parcourir en proscrits les états d'Autriche. Traités sans commisération par certains personnages, obstinés à voir une émanation du carbonarisme dans la plus religieuse des causes, les Hellènes, nus, sans chaussures, en

proie aux plus cruels besoins, n'avaient commencé à respirer qu'en entrant au cœur de cette vieille Allemagne, terre d'inépuisable charité, où un clergé riche de ses vertus les avait accueillis comme les enfants malheureux du Dieu rédempteur. Ils avaient été reçus avec un égal empressement par les Suisses. Assis aux foyers hospitaliers des habitants de Zurich et des principales villes de l'Helvétie, ils nommaient aux descendants des montagnards affranchis par Guillaume Tell, le martyr Grégoire et les prélats de l'église orthodoxe, qui avaient donné leur vie en témoignage de la vérité du Dieu vivant; Georges l'Olympien, mort pour la Croix et la patrie; Canaris, deux fois vainqueur à Chios et à Ténédos par la destruction de deux amiraux turcs; Odyssée le *Thermopylien*, Nicétas l'*Arcadique*, Mavrocordatos l'*Étolique*, et Marc Botzaris *la gloire de leurs armes*. Ils appelaient ce dernier *leur Héros*, *l'Aigle de la Selleïde*; et les Suisses, touchés de l'intérêt que leur avaient inspiré les Hellènes, avaient, disait-on, offert un asyle à la famille de Marc Botzaris, dont les enfants devaient être admis dans un de leurs colléges.

Des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux de Marc Botzaris en apprenant cette nouvelle. Une douce sérénité avait depuis lors reparu sur son front, naguère chargé de soucis. Reprenant sa lyre, si longtemps délaissée, il avait retrouvé, comme aux jours où il ceignit la tête de Chrysé de la couronne nuptiale, des accents vainqueurs pour célébrer son épouse et sa douce patrie. Souli, Chrysé, ses enfants et les

braves étaient les objets de ses improvisations, lorsque, pour charmer les longues veilles de la nuit, il chantait, assis devant le feu des bivouacs établis sur les hauteurs du mont Aracynthe. On remarqua que par une sorte de prévision, assez commune aux enfants de Mars qui touchent à leur heure suprême, l'Aigle de la Selleïde parlait fréquemment de Léonidas. Il semblait ambitionner la gloire de ce roi d'éternelle mémoire, pour la léguer à ses enfants; c'était le seul héritage qu'il pouvait leur transmettre, car la pauvreté fut toujours son partage, et il ne devait emporter dans la tombe qu'une couronne de lauriers.

Sur ces entrefaites Moustaï pacha, enorgueilli de la conquête de l'Achéloïde, transférait son quartier à Névropolis, dans les montagnes d'Agrapha, près de Phanari, ville épiscopale de ce district. Trompé par l'aspect d'un pays sans défense, il se hâta de détacher Sépher pacha et Dgéladin bey avec huit mille hommes, pour s'emparer des défilés du Callidrome et du mont Tymphreste, jusqu'au Phrycias ou Amphrysse. Il donna en même temps ordre à Hago Bessiaris de se porter par Rendina dans la vallée de l'Événus, en indiquant pour point central de réunion, à ces différents chefs, l'emplacement de Vrachori, car la ville avait été détruite pendant la campagne précédente. Le succès pouvait être calculé à point nommé; car Hyscos, qui était tombé malade, se trouvait renfermé dans le monastère de Brossos, situé au canton d'Apocoro; et les Turcs n'avaient, à proprement

parler, en tête que Stournaris, qui couvrait avec trois cent cinquante hommes le pont de Tatareïna, distant de cinq heures de marche de Vrachori.

Les détails de ces mouvements, qui annonçaient l'invasion générale de l'Étolie par les barbares, étant parvenus à la connaissance de Marc Botzaris dans la nuit du $\frac{14}{2}$ août, il résolut de marcher à l'ennemi. Il connaissait la grandeur du danger qui menaçait la patrie; et s'il n'espérait pas arrêter le torrent, il est vraisemblable qu'il se flattait dès-lors d'obtenir, par une mort salutaire, les résultats que produisit autrefois parmi les Grecs le beau trépas de Léonidas, en ranimant le courage des Hellènes. Avant de se porter en avant, il fit ses adieux à sa famille, à laquelle il écrivit, ainsi qu'au vénérable archevêque d'Arta, Ignace, retiré depuis plusieurs années à Pise, auquel il adressa la lettre suivante, qui fait connaître l'état des affaires de la Grèce occidentale.

(1) « *Très-saint archevêque métropolitain*, lui « mandait-il, *l'ennemi a pénétré dans la Grèce oc-* « *cidentale! Les éparchies d'Aspropotamos et d'A-* « *grapha sont en son pouvoir; il traîne en escla-* « *vage ou il égorge une foule de leurs habitants.* « *Ceux qui ont pu se dérober à sa fureur se réfu-* « *gient dans le Sovalacos, le Zygos et les villages*

(1) Ἀπὸ Σοβαλάκκον, τὴν 3 (15) αὐγούστου, 1823.

Ὁ ἐχθρὸς ἐπροχώρησεν εἰς τὴν δυτικὴν Ἑλλάδα, ὑπέταξε τὸ Ἀσπροπόταμον καὶ τὰ Ἄγραφα, αἰχμαλώτισε καὶ κατέσφαξε πολλοὺς τῶν κατοίκων· ὅσοι ἐξέφυγον τὴν ὀργήν του, κατέφυγον εἰς τὰ ἐνδότερα Σοβαλάκκου

« *de ces contrées. Pour nous, nous marchons à sa* « *rencontre, en nous dirigeant du côté de Carpe-* « *nitzé. Les Acarnaniens occupent et défendent* « *les défilés de leur province. Le sérasker en chef* « *de l'armée ennemie est le Scodra pacha.*

« *Que la divine Providence nous donne la force* « *de résister à l'ennemi, et qu'elle daigne nous* « *assister.* MARC BOTZARIS.

« De Sovalacos, le 3 août (v. s.) 1823. »

Dans cet instant mémorable, Zongos et Makrys, qui avaient rassemblé plusieurs bandes, étant parvenus à former un corps de seize cents hommes, harcelaient l'avant-garde ennemie, forte de sept mille hommes, en voltigeant sur sa droite, tandis que Stournaris inquiétait son flanc gauche par de fréquentes attaques. A chaque défilé, au passage de tous les lieux boisés, on avait fait payer cher aux barbares le terrain qu'ils gagnaient, sans pouvoir empêcher Moustaï pacha de s'emparer de Carpenitzé, où il avait établi son quartier-général, lorsque Marc Botzaris fit savoir à ses frères d'armes de faire les mêmes manœuvres jusqu'au pont de Tatareïna, qu'il fallait empêcher l'ennemi de franchir. Les

---

μέρη, εἰς τὸν Ζυγὸν καὶ εἰς τὰς λοιπὰς χώρας. Ἡμεῖς ἐξήλθομεν εἰς ἀπάντησίν του, καὶ εἴμεθα στρατοπεδευμένοι εἰς τὸ μέρος τοῦ Καρπενησίου· τὰς δὲ ἀναγκαίας θέσεις τοῦ Καρλελίου τὰς κρατοῦν οἱ ἐντόπιοι. Ἀρχηγὸς τοῦ ἐχθρικοῦ στρατεύματος τοῦ ἐρχομένου πρὸς τὸ μέρος τοῦτο εἶναι ὁ Σκόδρας πασᾶς. Εἴθε ἡ θεία δύναμις νὰ μᾶς δώσῃ θάῤῥος πρὸς ἀντίστασιν τῶν ἐχθρῶν, καὶ νὰ ἐξοικονομήσῃ τὰ πάντα!

Μάρκος ΜΠΟΤΖΑΡΗΣ.

Grecs continuèrent donc à se replier jusqu'au mont Phrycias ou Amphrysse, où ils se réunirent pour faire front à l'ennemi, qu'ils battirent près du village d'Achillée, et qu'ils obligèrent à se retirer précipitamment vers Carpenitzé, où Moustaï pacha envoya aussitôt des renforts afin de reprendre l'offensive en masse.

Les Turcs, qui avaient été repoussés aux approches du pont de Tatareïna, reparaissaient en force de toutes parts, lorsque Marc Botzaris arriva à l'entrée des gorges du mont Callidrome, le $\frac{19}{7}$ août, avec quatre cent cinquante guerriers de la Selleïde, et trois cents Hellènes recrutés dans le mont Aracynthe. Réunissant aussitôt ces Étoliens au corps commandé par Makrys, il lui assigna, ainsi qu'à Zongos et aux autres chefs, les différents postes qu'ils devaient occuper pour inquiéter l'armée turque, en les prévenant d'en suivre les mouvements, de la harceler et de cesser toute espèce d'attaque pendant la nuit suivante, jusqu'à un signal convenu qu'il leur donnerait.

Chacun obéit, et les Hellènes, au nombre de deux mille cinq cents, tels que des vautours prêts à fondre sur leur proie, s'étant rendus aux embuscades qui leur étaient désignées, l'Aigle de la Selleïde avec quatre cent cinquante braves, seuls devant une armée de plus de vingt mille barbares, résolurent de s'opposer à ce torrent.

Moustaï pacha, indépendamment de quatorze mille Guègues de la haute Albanie, avait reçu une division de cinq mille Toxides, levés dans les monts

Candaviens ; près de deux mille Iapyges, enrôlés dans les villages voisins de Tébélen, et une foule de milices turques sorties de Castoria ainsi que des villages qui avoisinent l'Haliacmon. Les chrétiens connaissaient toutes ces troupes, ils savaient apprécier leur valeur, lorsque, le $\frac{20}{8}$ août, Marc Botzaris résolut d'attaquer un corps de huit mille hommes que le sérasker avait portés en avant.

Suivant l'usage immémorial des belliqueux enfants de la Grèce, Marc Botzaris se prépara au combat en célébrant avec ses soldats un banquet dans lequel il offrit des libations à la *Vierge couronnée*, protectrice de Souli. Chacun se purgea ensuite de toute espèce de souillure en se baignant dans les eaux du Campyse, rivière qui s'épanche dans l'Achéloüs ; et après avoir soigneusement peigné leurs chevelures ondoyantes, tous parés de leurs plus beaux habits, s'étant couronnés de fleurs, se réunirent devant le polémarque pour entendre sa résolution.

Marc Botzaris, vêtu de sa chlamyde bleue, signe distinctif des stratarques parmi les Hellènes, leur exposa son dessein dans ces termes, que nous nous faisons un devoir de rendre fidèlement : « Mes chers « frères et compagnons d'armes! Que ceux qui croient « à la divinité du Christ, dont le signe auguste flotte « devant nous, se préparent à combattre et à vaincre « ou mourir! Si nous comparons nos forces avec « celles des barbares, nous sommes incomparablement « les plus faibles en nombre ; mais vous avez dû ju- « ger, par les mesures que j'ai prises, que s'il nous

« est impossible de leur résister en plaine, nous pou-
« vons les battre partiellement et les anéantir en dé-
« tail. Tel était d'abord mon projet; mais entourés
« comme nous le sommes maintenant, il serait aussi
« honteux à des Souliotes de reculer, que de cher-
« cher inutilement à disputer aux infidèles le terrain,
« par des escarmouches. Amenés par Dieu même en
« champ clos, la patrie et la postérité attendent de
« nous un exemple mémorable!!!

« Cette nuit, mes frères, cette nuit même, pen-
« dant cette nuit redoutable, à la faveur des ombres,
« j'ai résolu d'entrer dans le camp des infidèles sans
« brûler une amorce. Le poignard et le sabre seront
« nos seules armes pour y répandre la mort, la déso-
« lation et la terreur, compagnes inséparables des
« coups que nous leur porterons dans l'obscurité!..
« L'entreprise est audacieuse, je le sens avec orgueil;
« que chacun de vous en considère le danger, et se
« décide librement, car je n'admets au partage d'aussi
« nobles périls que des hommes de bonne volonté. »

Ainsi parla Marc Botzaris; et deux cent quarante palicares sortis des rangs s'étant écriés : *Nous marcherons cette nuit avec toi, et nous espérons que la divine Providence nous assistera*, il les bénit au nom de la patrie et de l'Éternel.

Promenant ensuite ses regards sur les Souliotes qui avaient gardé le silence, il rejeta la demande tardive qu'ils lui firent de l'accompagner, en les remerciant avec bonté. *Le ciel*, leur dit-il, *a marqué à chacun de nous sa place, mes frères; mais je*

compte sur vous, ajouta-t-il, *comme sur un boulevard inexpugnable, pour couvrir notre retraite. Je vous confie la garde du drapeau de la croix; et mon frère Constantin qui s'avance ne tardera pas à vous seconder.*

Prenant ensuite le brevet par lequel le gouvernement hellénique le nommait stratarque de la Grèce occidentale, il le baisa respectueusement et le déchira en s'écriant : *c'est scellés de notre sang, qu'il nous faut désormais des diplomes! Amis, notre commune patrie est au sein de la victoire, ou dans les parvis glorieux de l'Éternel, dont nous défendons la cause.*

Nous venons de dire que Moustaï pacha avait détaché une division de huit mille hommes, qui s'était emparée de Carpenitzé, ville au-dessous de laquelle elle était campée dans un terrain plat, entrecoupé de vignobles et de champs entourés de fossés. Marc Botzaris se trouvait à une lieue et demie de distance, et dès que le soleil fut couché il se mit en route, en prescrivant au capitaine Beslès, qui formait son centre, de se porter sur la gauche, en faisant un long détour, pour couper la retraite à l'ennemi. Il fit prendre la même direction à trois cent cinquante soldats de la division de Cara Hyscos, en leur donnant le mot de ralliement qui était *Sternari* (pierre à fusil).

Il dirigea ensuite le capitaine Tzégouris Tzavellas, avec un petit nombre de Souliotes et le bataillon du commandant Kitzos, qui était fort de cinq cents

hommes, sur Aniada, où le taxiarque Hyoldache était attendu. Il laissa son frère Constantin avec la réserve, en prévenant les chefs et les soldats de ne faire aucun mouvement qu'en entendant sonner les trompettes qu'il emmena avec lui. Chacun partit; et Marc Botzaris s'étant mis en prières vers les dix heures du soir, ainsi que ses soldats, donna le signal du départ en s'écriant : *Dieu nous voit et nous guide*; et observant le plus profond silence, ils marchèrent incontinent en répétant : *Dieu nous voit et nous guide! que le Seigneur nous soit en aide!*

Il était minuit quand Botzaris avec ses deux cent quarante palicares surprennent l'avant-garde ennemie, dont les soldats, épars sur la pelouse, dormaient sans avoir pris aucune mesure de sûreté, Dans une heure de temps plus de cinq cents barbares sont égorgés, et Marc, satisfait d'avoir répandu l'alarme de ce côté, se replie sur sa réserve, qui l'avait suivi à une distance convenue. Il prêtait l'oreille aux cris qui commençaient à se faire entendre, lorsqu'il fut rejoint par une quinzaine de ses soldats. Ceux-ci ayant perdu ses traces, et ne pouvant le suivre dans la rapidité de sa retraite, s'étaient couchés au milieu des Schypetars guègues, qui s'écriaient qu'*on les assassinait, et que les Albanais épirotes les trahissaient.*

Les Souliotes finissaient à peine le récit de ce qu'ils avaient entendu, lorsqu'une vive fusillade éclata dans l'armée ennemie; et deux palicares restés en arrière de ceux qui venaient de parler, an-

nonçèrent que les Scodrians et les Épirotes, s'accusant mutuellement de trahison, étaient aux prises, et se fusillaient avec acharnement.

Compagnons! s'écria à ces mots Marc Botzaris, *vous venez de l'entendre, le ciel nous livre les infidèles. Suivez-moi, marchons!* Il dit, et rassemblant tous ses palicarès, il envoie l'ordre aux Hellènes embusqués sur les flancs de l'armée ennemie de se mettre en mouvement, afin d'attaquer les Turcs. Il se porte aussitôt vers une autre partie du camp que celle qu'il venait d'aborder, en criant : *Où sont les pachas? Les Hellènes attaquent les avant-postes!* Il place en même temps une partie de ses soldats de manière à pouvoir faire feu tour à tour contre les Scodrians et les Épirotes, afin de les empêcher de se reconnaître. Pour lui, continuant à demander : *où sont les pachas? les Hellènes attaquent les avant-postes!* Il arrive à la tente d'Hago Bessiaris, lieutenant-général du sérasker, qu'il prend par la barbe : *Bourreau des Souliotes, tu ne m'échapperas pas;* et il le poignarde à ces mots. Saisissant à quelques pas de-là, sous sa tente, Sépher pacha à moitié endormi, il le remet aux mains de ses palicarès, en leur ordonnant de le tuer s'il prononce une seule parole.

Frappant de toutes parts, en répétant *où sont les pachas*, Marc Botzaris et une partie des siens pénètrent au quartier-général. Tout tombe sous leurs coups, et le nouveau Machabée appelant vainement Moustaï pacha, venait d'immoler successivement son

sélictar ou porte-glaive et sept des principaux beys de la fertile province du Zadrima, qui ne devaient plus revoir les bords enchanteurs du lac Labéatis, quand il fut atteint d'une balle à la ceinture. Un nègre, auquel il avait dédaigné d'ôter la vie, lui avait tiré un coup de pistolet au moment où il sortait de la tente du sérasker pour porter d'autres coups aux infidèles.

Retiré à l'écart pour panser sa blessure, qui était légere, mais dont il voulait dérober la connaissance à ses palicares, Marc Botzaris entend les Turcs qui s'efforçaient de rassurer leurs soldats en disant : *que ce qui se passait était un malentendu* (χατὰς), *et que les Hellènes n'attaquaient pas leur avant-garde*. Soudain l'Aigle de la Selleïde s'élance en criant: *Non, ce n'est point un malentendu. Tremblez, barbares! c'est Marc Botzaris en personne qui a pénétré dans votre camp, et il vous tuera tous.* Il ordonne en même temps aux trompettes qu'il avait conduites avec lui de sonner la charge.

A ce bruit, les Turcs faisant une décharge générale du côté où le son se faisait entendre, Marc Botzaris, atteint d'une balle à la tête, tombe privé de sentiment.

Les premières blancheurs du jour, qui commençait à paraître, permettent aux mahométans de distinguer l'étendard de la croix, arboré au milieu de leur camp; ils reconnaissent les Souliotes, et ils entendent la voix de Sépher pacha qui leur crie que *Marc Botzaris est mort.* A ces mots, Sépher

pacha tombe percé de coups; et les Turcs s'étant ralliés pour se disputer la tête de Botzaris, un combat terrible s'engage autour du héros, étendu sur la terre. Vingt-six Souliotes sont tués autour de leur chef; six reçoivent de graves blessures; et tous, réunissant leurs efforts, couvrent la retraite d'Athanase Touzas, qui parvient à enlever du champ de bataille le heros qu'ils chérissaient. Celui-ci venait, quoique mortellement frappé, de reprendre connaissance, et ils arrivaient, chargés de ce précieux fardeau, au pied du mont Amphrysse, où ils le déposaient à peine, lorsqu'ils aperçurent les Hellènes, conduits par leurs stratarques, qui descendaient des montagnes pour charger l'ennemi.

Le soleil paraissait dans ce moment à l'horizon. Hyscos, qui avait quoique malade quitté le monastère de Brossos, Zongos, Makrys, Belezès, les Souliotes, retombant sur les barbares avec tout le poids de la fureur, attaquent et mettent les Turcs en déroute. Les barbares fuient en abandonnant aux chrétiens tentes, bagages, munitions, et en laissant la terre couverte de quinze cents morts. Ils se retirent dans les montagnes d'Agrapha; et les cris de *victoire à la Croix* font retentir les airs. Les Hellènes n'ont à regretter que cinquante-trois hommes tués et six blessés; mais ils ont éprouvé la plus cruelle de toutes les pertes, Marc Botzaris est atteint d'un coup mortel; et il faut songer à la retraite, tandis qu'il en est temps encore, car les hordes ennemies sont au moment de se renforcer d'une foule d'Épirotes, ras-

semblés par Omer Brionès. Le traître Varnakiotis, pareil au serpent qui reprend des forces nouvelles et des poisons plus actifs au retour du printemps, s'est ranimé à l'approche des bandes ottomanes. Le transfuge de la Croix lance déja des proclamations insidieuses dans l'Agraïde ; il est instant de s'occuper du salut du dernier boulevard de l'Étolie, en défendant Missolonghi.

Ces considérations déterminent les Hellènes à opérer leur retraite ! ils s'acheminent, après avoir dépouillé le camp ennemi, pour se retirer derrière le mont Aracynthe. Marc Botzaris est déposé sur un brancard. La perte d'un seul homme a changé les lauriers de la victoire en cyprès. On craint de s'interroger, lorsque Constantin Botzaris, qui avait ignoré jusque là l'état de son frère, se précipite, suivi des stratarques et des principaux officiers de l'armée grecque, vers le brancard sur lequel le héros était porté par ses palicares. Il leur tend la main, et d'une voix tremblante (1) il leur dit : *Mes frères, j'ai payé ma dette à la patrie, et je meurs satisfait. Je recommande mon épouse et mes enfants à votre amour et à celui de la nation. Soyez unis, fidèles à la patrie, humbles devant Dieu.... Marchez sans peur à l'ennemi, et accomplissez l'œuvre que j'ai commencée.*

(1) Μὲ τραυλίζουσαν γλῶσσαν τοὺς εἶπεν, Ἀδελφοὶ, ἐγὼ ἔκαμα τὸ πρὸς τὴν πατρίδα χρέος μου, καὶ ἀποθνήσκω εὐχαριστημένος. Κρεμῶ τὰ παιδιά μου εἰς τὸν λαιμόν σας, καὶ εἰς τὴν ἀγάπην τοῦ ἔθνους. Στᾶτε πιστοὶ εἰς τὴν πατρίδα ὡς πιστοὶ δοῦλοι τοῦ Θεοῦ. Ἀφήσατέ με, καὶ τρέξετε νὰ τελειώσετε ἐκεῖνο ὁποῦ ἐγὼ ἄρχισα.

En achevant ces mots, le généreux Marc Botzaris cessa de parler ; et les Hellènes fondant en larmes se désolaient, quand le *nouvel Achille*, Constantin Botzaris, tirant son sabre, leur dit : *Pourquoi gémir, mes frères? C'est en le vengeant qu'il faut honorer notre compagnon d'armes et en lui sacrifiant des hécatombes de mahométans, ou bien en mourant comme lui pour la patrie!* Tous se levant à ces mots courent vers un gros d'ennemis qui s'avançait, en tuent quatre cents ; et vers le soir ils se retirent, avec le héros agonisant, dans un village dont la forte position les mettait à l'abri de toute espèce de surprise nocturne.

Le lendemain on dirigea vers Missolonghi Marc Botzaris, dont la garde fut confiée à un détachement de cent guerriers de la Selleïde, commandés par Athanase Touzas, chargés de l'accompagner ainsi que les dépouilles et les trophées arrachés aux barbares. Arrivés au pont de Lysimachia, vulgairement appelé *Géphyros d'Achmet*, le héros tomba dans une lipothymie telle, que ses compagnons d'armes croyant qu'il avait cessé de vivre, commencèrent leurs tristes myrologies, en rappelant ses vertus et ses rares exploits.

Ils poursuivaient leur marche en s'animant par le récit de la belle vie du chef qu'ils regrettaient, lorsque parvenus à Képhalo-Vrysson, fontaine sacrée, témoin du serment qu'il fit prêter à ses soldats (1), lorsque, l'année précédente, Omer Brionès vint assiéger

(1) *Voy.* liv. VI c. VIII de cette Histoire.

Missolonghi, le héros soulevant pour la dernière fois les voiles de la mort prêts à couvrir ses paupières, leur adressa ces paroles : *Amis chers à mon cœur, cessez vos regrets. Je meurs satisfait, puisque la patrie est libre. Si vous voulez honorer ma mémoire, imitez les exemples que je vous ai donnés. Rappelez-vous qu'un état ne brise ses entraves et ne fonde son indépendance qu'au prix du dévouement et du sang d'un grand nombre de ses enfants...* Il expira en achevant ces mots, les yeux fixés au ciel; et les échos du mont Aracynthe, répondant aux gémissements de ses soldats, portèrent jusqu'au fond des lagunes de Missolonghi la nouvelle du trépas de l'Aigle de la Selleïde.

Le brave, l'intrépide, le sage Marc Botzaris n'est plus!!! Chacun fondait en larmes, et chacun se demandait : *Comment celui qui sauva tant de fois les Hellènes était tombé?..*

L'éparque Constantin Métaxas, réuni aux notables, ainsi qu'à une foule de peuple et de soldats, s'étant avancé à la rencontre de Marc Botzaris, pour honorer dans ses restes mortels la mémoire du grand homme que la Grèce venait de perdre, le brancard funèbre et triomphal s'avança aussitôt vers Missolonghi. Il était précédé des prisonniers mahométans chargés de fers, qui marchaient suivis des chevaux de bataille des deux pachas et des beys tués dans le combat nocturne du 20 août, qu'on conduisait enharnachés des housses, des aigrettes, des masses d'armes, des cimeterres, et des *Kalkans* ou boucliers des nobles esclaves auxquels

ils avaient appartenu. On comptait ensuite cinquante-quatre drapeaux, que les Hellènes belliqueux tenaient renversés; mais toute l'attention se fixa sur Marc Botzaris, enveloppé de sa chlamyde bleue, que ses plus anciens palicares portaient sur leurs épaules. Huit mille moutons ou chèvres enlevés aux barbares, formaient son escorte, comme pour rappeler sa condition primitive! enfin la marche était fermée par plus de mille chevaux de selle, et un grand nombre de mulets chargés de trois mille deux cents fusils, sept cents paires de pistolets, de tentes, de munitions de guerre, de bagages, et d'une partie du trésor de l'armée ennemie.

Le corps de Marc Botzaris fut déposé dans la maison de l'éparque. On désigna ensuite quarante soldats armés de toutes pièces et coiffés d'un fez noir pour composer sa garde d'honneur; et Porphyre, archevêque métropolitain aux titres canoniques d'Arta, d'Étolie et de Naupacte, ayant ordonné des prières publiques, les fidèles se rendirent en foule dans les églises pour demander au Seigneur la *paix éternelle*, en faveur du héros chrétien mort *pour son Dieu et sa Patrie.*

On commença l'office funèbre, pendant lequel les ministres du Très-Haut redisaient, en faisant fumer l'encens, ces paroles entendues jadis dans la terre de Hus : *Il est né semblable à la fleur, il a passé comme l'ombre* (1). *Les jours de l'homme*, répondait un chœur de jeunes lévites, *sont fugitifs* (2)!

(1) Job, c. 14, v. 12.
(2) Id., ibid, v. 5.

Les yeux qui le virent ne le reverront plus, mais il renaîtra dans la lumière éternelle (1). *Il fut l'œil de l'aveugle, l'appui du faible,* chantaient les diacres, *et le père des pauvres* (2) ! Et les hiérarques alternant avec les différents ordres du clergé, terminèrent *l'agrypnie* ou *vigile* par ce verset de l'Écriture : *Ses jours seront multipliés dans sa postérité comme ceux du palmier ; sa gloire sera immortelle* (3).

Tandis que les temples du Dieu vivant retentissaient de ces chants expiatoires, on n'entendait au camp, sur les remparts et dans la ville, que des gémissements et des sanglots. Les femmes improvisant des myrologies lamentables, redisaient toutes les phases de la vie de Marc Botzaris, pasteur, soldat, voyageur, époux et père, mourant dans les bras de la victoire, mais loin de sa Chrysé et de ses enfants. Ses compagnons d'armes montraient la pierre sur laquelle, assis au feu des bivouacs, il avait pris place au milieu d'eux la nuit où il leur parlait de Léonidas; et de larges ruisseaux de larmes coulant de leurs yeux humectaient la poussière !

Le soleil venait de se coucher ; on était dans une de ces nuits brûlantes de la canicule, où les hommes et les animaux reposent sans goûter les douceurs d'un sommeil tranquille. Le mont Aracynthe

---

(1) Id., c. 20, v. 9 ; 17, v. 12.
(2) Id., 29, v. 15 et 16.
(3) Id., ibid., v. 18 et 20.

échauffé depuis plus d'un mois par les ardeurs du soleil, ne renvoyait, au lieu de ses émanations vivifiantes, que des vapeurs pareilles à celles d'une fournaise dont les flancs recèlent un foyer dévorant. Les forêts qui renferment les brises éoliennes étaient sans haleine, et aucun souffle n'agitait les bordures verdoyantes des roseaux ornement des lagunes. Des insectes phosphorescents, ou des moustiques incommodes, étaient les seuls êtres animés sur terre qu'on entendait unir leur bourdonnement aux bruissements aigus des cigales. Le calme de la mer interrompu par le bondissement de quelques poissons, auxquels les *lavrakia* (loups de mer) donnaient la chasse, étaient les seuls bruits qui troublaient une nuit dont la lune marquait le cours silencieux, tandis que les guerriers baignés de sueur, exhalaient en plaintes brûlantes leur profonde douleur.

Les approches de l'aurore, où des songes propices calment ordinairement les plus cuisants chagrins, n'avaient pu fermer leurs paupières, quand le glas de la cloche et le bruit du canon annoncèrent les apprêts de la pompe funèbre du héros qu'ils pleuraient. Le soleil montant en vainqueur sur l'horizon déploie son disque éclatant de lumière au sommet du Parnasse, et mille voix adressent aussitôt un éternel adieu à Marc Botzaris. Le corps de l'Aigle de la Selleïde, vêtu de l'uniforme hellénique, le front ceint d'une couronne de lauriers, ayant pour poêle sa chlamyde bleue, pour insignes son sabre teint du sang des barbares, venait d'être exposé devant le vestibule

du palais de l'éparque. Palais digne d'envie, c'était l'humble demeure d'un pêcheur; mais elle était ornée de vingt groupes de drapeaux et de trophées arrachés aux infidèles par la valeur du fils d'un pâtre de Souli!

Depuis la maison de l'éparque jusqu'à l'église, les rues étaient jonchées de fleurs et de lauriers. Les cloches sonnaient, le canon tonnait en se répondant depuis Anatolico jusqu'à Vasiladès, quand le catafalque, orné de guirlandes d'immortelles, de roses, et d'asphodèles, fut élevé sur les épaules des douze plus anciens palicares de Marc Botzaris; une foule d'officiers, de soldats portant des crêpes au bras droit, se groupèrent à l'entour, et l'étendard de la croix déployé dans les airs donna le signal du départ.

Il était suivi du métropolitain Porphyre, de ses évêques suffragants et de son clergé, accompagnés d'un chœur de diacres et de thuriféraires, qui faisaient fumer l'encens, en chantant : *Le miséricordieux! Il a retiré le juste du milieu des tribulations, le Seigneur l'a entendu dans sa clémence* (1). *La main du Tout-Puissant a fait ma force*, répondaient les guerriers au nom du héros, *elle m'a exalté! Renversé, le Fort m'a soutenu; mais il ne m'a pas livré à la mort, puisque je vivrai pour le bénir. — La pierre qu'ils réprouvèrent*, répétaient les fidèles, *est devenue la pierre angulaire; ce miracle s'est opéré sous nos yeux!*

En alternant ces chants, on arriva à l'église, où

(1) Psalm. CXVII.

l'office des morts et la lecture des évangiles ayant eu lieu suivant le rit orthodoxe, on procéda à la cérémonie de l'*Aspasmos* ou *dernier baiser*, que le Vainqueur reçut de ses soldats qui le nommaient leur père! Ils se rangèrent ensuite hors de l'église pour faire place aux Missolonghites, aux Étoliens et au peuple, qui embrassèrent la main et le front de celui qu'ils appelaient *le Libérateur et le Sauveur de la patrie*.

Cet acte de piété publique étant terminé, Porphyre, appuyé sur la *Patéritza* ou sceptre sacerdotal, administra les onctions saintes au Serviteur du Christ, Marc Botzaris, dont le chrême avait sanctifié l'initiation au baptême qu'il reçut par immersion dans les eaux du Selleïs; et après avoir fait couler l'huile sainte sur la terre qui allait le recouvrir, on descendit le corps dans la tombe. Une députation choisie pour la recombler ayant rempli cette triste fonction, le peuple et l'armée défilant en silence autour du tertre héroïque, le bénirent, en souhaitant *la paix du ciel et de l'éternité*, au héros qui sans doute avait pris rang parmi les martyrs du Seigneur.

Le métropolitain s'étant à son tour approché du dernier asyle de l'homme juste, prononça un discours aussi simple que touchant qui finissait en ces termes: *La Grèce entière reconnaît dans Marc Botzaris, objet de ses regrets, son second Léonidas! Elle adopte sa famille, tel est le prix de ses services. Repose dans le sein du Seigneur, ame généreuse; que la terre te soit légère, Aigle de la Selleïde! Adieu, Botzaris, adieu, adieu!*

CHAPITRE VI.

Constantin Botzaris succède à son frère. — Invasion des Turcs conduits par quelques transfuges. — Dévastation de l'Étolie. — Retraite des Hellènes. — Combats qu'ils soutiennent. — Pertes qu'ils éprouvent. — Les Turcs pénètrent dans la Doride; — sont repoussés. — Marche de Moustaï pacha. — Il est rejoint par Omer Brionès. — Ils arrivent devant Missolonghi. — Esclaves chrétiens délivrés par André Hyscos. — Arrivée de l'escadre barbaresque sur les côtes de l'Étolie, qu'elle bloque. — Guerre civile entre les chefs du Péloponèse. — Anarchie de cette presqu'île. — Exploits des Psariens. — Mort de Hassan pacha et de deux autres visirs dans l'île de Crète. — Débarquement des Samiens dans l'Anatolie. — Aventure singulière arrivée aux Turcs de Taglianos. — Prétendue tête de Marc Botzaris envoyée au sultan. — Descentes diverses des insurgés dans l'Asie-Mineure. — Séjour de Khoreb, capitan pacha, à Mitylène. — Apparition de la flotte grecque dans ses eaux. — Aventure de vingt-deux chrétiens qui se sauvent de Constantinople. — Engagement entre les flottes grecque et turque. — Mécontentement public causé par les cruautés d'Aboulouboud pacha. — Retour à l'ordre du gouvernement hellénique. — Femmes grecques à la tête de plusieurs croisières. — Rentrée des habitants de l'Attique dans leurs villages. — Défection de quelques Bulgares, évènement remarquable. — Succès des Acarnaniens. — Cara Hyscos malade se fait transporter à Ithaque. — Avantage qu'il obtient sur les Turcs. — Désespoir de ceux-ci. — Martyre du religieux Christos mis en croix. — Capitulation de l'Acrocorinthe, qui se rend aux

Hellènes. — Varnakiotis rend le courage à Moustaï pacha. — Préparatifs des barbares contre Anatolico et Missolonghi. — Échec qu'ils éprouvent. — Peste dans le camp ottoman. — Levée du siége de Missolonghi et d'Anatolico. — Retraite de l'armée turque. — Fuite de Moustaï pacha. — Il retourne à Scodra. — Arrivée de Mavrocordatos à Missolonghi.

Constantin Botzaris avait été salué polémarque par les Souliotes, qui le prièrent de prendre la place du héros, dont la tombe venait de se fermer sur les restes inanimés. Le fils de Kitzos se rendit à leurs vœux, et le *disque du soleil ayant disparu au vaste sein des mers, n'eut pas plus tôt fait place à la nuit qui enveloppa la terre* (1), que les autorités civiles et militaires, réunies dans la maison de l'éparque de Missolonghi, cessant de répandre des larmes, délibérèrent sur les moyens propres à conjurer les dangers qui menaçaient la patrie.

Après le combat nocturne du $\frac{20}{8}$ août, les Hellènes étant rentrés dans leurs positions, n'avaient pas tardé à voir reparaître les barbares, qui avaient reçu des renforts considérables de la Thessalie. Conduits par quelques lâches transfuges (ἀχαρακτερίστους προδότας), enfants ingrats de la Grèce qui les vit naître, ils atta-

---

(1) L'auteur de ce récit fait allusion à ces vers d'Homère :

Ἐν δ' ἔπεσ' ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
Ἕλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.

quèrent deux mille Hellènes retranchés sur le mont Amphrysse. Leurs chefs, qui étaient Makrys et Zongos (car Hyscos, en proie à une fièvre brûlante, avait été obligé de quitter le commandement, pour se retirer au monastère de la Vierge de Brossos), sans s'étonner du nombre des ennemis, avaient soutenu leur choc de façon à leur montrer que l'esprit de Marc Botzaris animait le cœur de ses compagnons d'armes. Chargés à diverses reprises avec une audace qui semblait s'accroître en raison de la résistance qu'ils éprouvaient, ils étaient restés maîtres du terrain, et les infidèles avaient été obligés de se retirer avec perte de six cents hommes.

Sans se laisser abattre par cet échec, les mahométans, toujours guidés par les transfuges, ayant réussi à tourner les défilés du mont Amphrysse, en prenant des sentiers qui n'étaient connus que des chevriers, parvinrent, le 26 août (7 septembre), à se trouver en mesure d'attaquer les Hellènes de front et par leur flanc gauche. Alors un combat terrible s'engagea; et les chrétiens, qui resistaient depuis quatre heures de temps, pendant lesquelles ils tuèrent ou blessèrent plus de mille ennemis, ne comprirent le danger de leur position, qu'en se voyant presque entourés par un nombre considérable d'assaillants, qui se pressaient pour les accabler.

Les Hellènes à cet aspect se débandent! Aussi rapides à la course que des chevreuils, ils escaladent les montagnes de rochers en rochers, franchissent les précipices, et gagnent les forêts du mont Thym-

phreste, où ils se rallient à des signaux convenus. Presque tous se retrouvent, car dans le conflit sanglant d'où ils venaient de sortir, ils n'avaient eu que sept hommes tués et quinze blessés. Douze de ces derniers avaient été laissés en sûreté avec des vivres dans une caverne ignorée de l'ennemi; et leurs frères d'armes en rapportaient trois qui avaient été blessés en fuyant. C'étaient Monogènes, fils bien-aimé de Metcho Kondoïanis, stratarque des Béotiens; le Souliote Tzigouri Tzavellas, et le Thesprote Démétrius Contozès de Plichivitzas. On les confia aux soins de quelques nomades, car il fallait fuir. On manquait de munitions, et l'ennemi suivait de si près les Hellènes, qu'ils durent passer précipitamment l'Évenus, pour se réfugier chez les Doriens de Cravari.

Deux phalanges grecques qui défendaient les approches du pont de Tatareïna, se trouvant isolées par la retraite des Hellènes embusqués sur le mont Amphrysse, furent également contraintes de se retirer dans le Zygos ou Aracynthe. Ainsi les ponts, les gués de l'Achéloüs et les défilés se trouvèrent simultanément abandonnés par le fait de la trahison des transfuges qui guidèrent les barbares jusque dans les météores de Cravari, où ils arrivèrent presque en même temps que les Grecs de la division de Hyscos. Victorieux à Platanos (1), qu'ils réduisirent en cendres, les Turcs envahissaient des lieux regardés jusqu'alors comme inaccessibles, en chassant devant eux populations et

(1) Platanos. T. III, p. 239 de mon Voyage.

soldats, qui ne commencèrent à leur disputer le terrain, qu'en entrant dans les météores de la Doride. Les Turcs pénétraient en cet instant dans l'Apodotie, canton situé entre l'Étolie Épictète et l'Ophionie (1), lorsque les Valaques Cossiniotes, unis aux Hellènes qui avaient jusque-là battu en retraite, les attaquèrent au pied du mont Couparachi, chaîne centrale du Callidrome, les battirent et les repoussèrent, après deux jours entiers d'efforts et de succès, vers Carpenitzé, où Moustaï pacha venait d'établir son quartier-général.

Ce sérasker ayant ordonné de transporter les blessés à Tricala en Thessalie, informé que le Vlochos était entièrement évacué par les insurgés, résolut de descendre à Vrachori, où il arriva le 10 septembre, à la tête de seize mille combattants. Il avait à peine assis son camp entre cette ville ruinée et les bords de la Thermisse, qui tombe dans le lac Trichon, lorsqu'il fut joint par le visir de Janina, Omer Brionès. Ce chef actif, qui avait réussi à rassembler encore une fois les indociles Schypetars de l'Épire, comptait sous ses drapeaux six mille soldats et quelques armatolis commandés par le traître Varnakiotis. Cette jonction ayant été opérée, l'armée combinée de Moustaï et d'Omer Brionès se mit en marche vers le Zygos qu'elle envahit, en inondant le littoral des pêcheries, depuis Anatolico jusqu'à Missolonghi.

Toutes les populations avaient fui à l'approche des

(1) Id. T. III, c. 87, p. 225.

barbares, qui incendiaient les hameaux, les métairies et ce qui existait encore de moissons sur pied, sans réfléchir qu'ils se privaient des seules ressources d'une contrée désolée, dont les habitants, retirés dans les montagnes, se préparaient à creuser leurs tombeaux. Dans l'ivresse des succès, qui leur faisaient oublier la défaite de Névropolis, ils ne voyaient que le présent, et ils voulurent envoyer à Scodra trois cents esclaves qu'ils avaient faits dans l'Agraïde, afin de faire montre de ces trophées à leurs compatriotes. Moustaï pacha en adressait une partie à sa mère. Il devait un pareil hommage à cette femme cruelle, qui fit périr autrefois la bonne et douce Aïsché (1) son épouse. Mais arrivés au passage du Macrin-Oros, le taxiarque André Hyscos attaqua l'escorte qui accompagnait les captifs, et la battit en lui tuant quatre-vingt-cinq hommes. Après ce coup de main, les Hellènes s'empressèrent de consoler leurs frères, qu'ils renvoyèrent dans le canton d'Agrapha, dont ils étaient originaires, tandis que les Schypetars guègues, échappés à leurs coups, se réfugiaient à l'Arta, où ils répandirent l'alarme.

Cet avantage, quoique de peu d'importance, obtenu par les Hellènes, aurait dû rappeler à Omer Brionès et à Moustaï pacha, qu'ils étaient menacés de voir renouveler ces myriades d'insurrections partielles, qui avaient fait échouer l'année précédente l'entreprise dirigée contre Missolonghi, place alors

(1) *Voy*, liv. II, c. VI de cette histoire.

sans consistance, que Marc Botzaris avait, depuis ce temps, fait mettre sur un pied de défense formidable. Ce rapprochement les aurait peut-être découragés; mais comme ils s'étaient emparés de l'embouchure de l'Achéloüs, et qu'ils se trouvaient par ce moyen en communication avec la mer, ils crurent pouvoir dédaigner les mouvements des montagnards, sans craindre d'être affamés dans leur camp.

En effet, l'escadrille algérienne, que Khoreb pacha avait laissée devant Patras, venait d'établir sa croisière sur les rivages de l'Étolie, de façon que Missolonghi et Anatolico ne recevant plus aucune assistance ni par terre ni par mer, devaient immanquablement succomber. On y avait refoulé un grand nombre d'habitants des campagnes; et tandis que la famine les dévorerait, on devait être dans l'abondance dans l'armée ottomane, au secours de laquelle on voyait journellement arriver des bâtiments chargés de vivres, sortis de la Dalmatie, de Raguse et des Bouches de Cattaro. Le génie malfaisant qui avait engagé Moustaï pacha à quitter Scodra pour ravager la Grèce, l'assistait ainsi dans son entreprise; et l'Observateur autrichien préconisait à l'avance les succès du jeune chef des barbares, contre les défenseurs de la croix.

Ce n'était pas sans quelque apparence de réalité, en raisonnant suivant le cours ordinaire des évènements; car le Péloponèse, d'où les Étoliens pouvaient recevoir des secours efficaces, était plus que jamais en proie à l'anarchie des chefs ambitieux qui se disputaient l'autorité. Les ambitieux qui n'avaient vu dans un chan-

gement de choses que l'avantage de se substituer aux Turcs, avaient décliné toute espèce d'autorité et remplacé les beys mahométans. Le Déli-ianeï Anagnoste et ses cinq frères, un certain Papa-Phléonas, Baroucas d'Argos et Colocotroni, n'étaient plus que de coupables chefs de partis! Les Déli-ianeï, qui se disputaient la possession des timars ou fiefs, dont ils ne considéraient les habitants que comme des *vilains corvéables*, venaient d'outrager, dans un combat de village contre village, un stratarque nommé Koléopoulos, qui s'opposait à leurs prétentions. A la suite de cet évènement, la terre de Pélops avait vu se reproduire des scènes pareilles à celles qui précédèrent le siècle de Thésée, exterminateur des monstres. Les vainqueurs avaient traîné en esclavage le gendre de Koléopoulos, coupé la chevelure de sa fille; et les haines, les représailles, suites de cet évènement, avaient occasionné une guerre civile dont il était difficile de calculer les conséquences.

D'un autre côté, André Zaymis de Calavryta, et André Londos de Vostitza, attaquaient Georges Sissinis, primat de Gastouni, et ces dissensions avaient tellement paralysé les forces des insurgés, qu'on n'était pas encore parvenu le 18 septembre à resserrer le blocus de Patras (1), conformément à l'ordre qui en

(1) La lettre suivante du colonel français de La Villasse, adressée à un de ses correspondants à Zante, confirme ce triste état de choses.

Gastouni, 6-18 septembre 1823.

« J'arrive de Patras, et je compte partir demain pour le

avait été donné par le gouvernement hellénique avant son départ pour Salamine. Cependant on savait à cette époque, à Tripolitza, que cinq mille Turcs sortis de l'île d'Eubée étaient en marche pour assiéger Athènes.

C'était donc en vain que toutes les voix parties de l'Étolie, depuis la mort de Marc Botzaris, demandaient des secours aux Péloponésiens, lorsque l'éparque Constantin Métaxas fit connaître l'invasion des barbares à l'amirauté d'Hydra, qu'il priait de venir à son secours. Mavrocordatos, qui se trouvait dans cette île, avait prévenu ses vœux à cet égard, en engageant la marine grecque à mettre en mer. Mais comment y parvenir? On manquait d'argent pour payer les équipages; et d'ailleurs, convenait-il d'aventurer une escadre du côté de Patras, tant que le capitan-pacha serait en force dans l'Archipel? La chose n'était pas prudente; car on savait que son intention était de

« camp qui doit se former à deux lieues de cette ville. Hier les « Turcs sont venus, au nombre de mille hommes, nous atta- « quer; mais au bout d'une demi-heure de combat, ils ont « battu en retraite, quoique nous n'eussions que deux cents « hommes à leur opposer. Notre perte a été de six individus « tués, deux blessés et un prisonnier. L'ennemi a eu seize morts, « et un blessé que nous avons fait prisonnier. Ce sont deux « cents cavaliers qu'il avait jetés en avant, qui nous ont atta- « qués, et qui ne nous ont pas donné le temps de les attendre. « L'infanterie mahométane a pris la fuite.

« Si les Grecs n'étaient pas désunis, les Turcs seraient bien « peu de chose; mais la guerre civile divise les Hellènes, et « s'ils ne changent pas de conduite, il est à craindre qu'ils ne « compromettent leur existence politique. »

rétrograder vers l'île d'Eubée. Il fut donc décidé que Missolonghi pouvant résister jusqu'à la fin de l'automne, l'attention du navarque se porterait sur les évènements qui se passaient dans la mer Égée.

Les Psariens, non contents de faire des descentes sur les côtes de l'Asie-Mineure, venaient d'épouvanter la flotte du capitan-pacha, en lui détachant un brûlot qui avait suffi pour le faire sortir du canal de Chios. Des corsaires de Spetzia enlevaient, à peu près en même temps, plusieurs bâtiments de transport turcs dans la bouche Pélusiaque du Nil, et s'emparaient, au retour, d'un chébeck qui portait la solde à l'armée ottomane de l'île de Cypre. Enfin la peste, auxiliaire fidèle des Hellènes, avait enlevé dans le cours d'une semaine le fameux Cassan ou Hassan, lieutenant-général de Méhémet Ali en Candie; le visir de Rhétymos, celui de la Canée, et un nombre si considérable de soldats, qu'Ismaël Gibraltar, amiral du satrape de Memphis, avait dû rentrer à Alexandrie, pour y faire une nouvelle cargaison de séraskers, de bimbachis et de milices.

A la faveur de cette discordance d'opérations, les Samiens débarqués à Taglianos, dans l'Asie-Mineure, récoltaient les grains de la moisson dans les campagnes que les Turcs avaient abandonnées à leur approche, en se hâtant d'embarquer tout ce qui tombait sous leur main. Ils s'expédiaient avec célérité, persuadés que les barbares ne tarderaient pas à revenir en forces, lorsqu'ils imaginèrent un stratagème particulier pour les abuser.

Connaissant la poltronnerie des Asiatiques, auxquels ils avaient à faire, ils arborèrent un drapeau sur la maison la plus en évidence du village de Taglianos. Dirigeant ensuite leurs pas d'un autre côté, ils continuèrent à butiner partout où il se trouvait des grains et des troupeaux de Turcomans à enlever. Plaçant des vigies sur les hauteurs, ils battirent le pays; tandis que les mahométans, qui n'avaient pas tardé à revenir en force, perdaient leur temps à bloquer étroitement leur propre bourgade.

A la vue du drapeau des insurgés, qui était arboré sur la demeure de leur aga, ils s'étaient imaginé que les Samiens étaient retranchés dans leurs maisons. Et *comme ils voulaient*, dit le Spectateur oriental (1), *éviter toute effusion de sang, en obligeant les Grecs à se rendre à discrétion*, ils attendaient depuis quatre jours qu'ils voulussent bien leur livrer leurs têtes, lorsqu'ils commencèrent à soupçonner que leur bourgade ne renfermait peut-être personne. On tint conseil à ce sujet. Les raisons pour et contre furent entendues; mais comme personne n'était disposé à sonder le terrain pour s'assurer du fait, on contraignit quelques Juifs d'aller vérifier l'état des lieux. Il est inutile de dire qu'il fallut largement stimuler à coups de bâton ces Israélites afin de leur inspirer du courage; mais à peine eurent-ils rapporté aux enfants d'Islam qu'il n'y avait pas de Samiens cachés dans leurs maisons, qu'ils se précipitèrent en faisant des

(1) Spectateur Oriental, n° 125.

décharges de mousquèterie et le sabre entre les dents vers leur bourgade; qu'ils occupèrent en vainqueurs, trop contents d'avoir un drapeau à expédier à Constantinople, où douze tatares, envoyés par Moustaï pacha de Scodra, apportaient un trophée non moins important.

C'était la tête de Marc Botzaris: l'Oracle de Vienne l'attesta à cette époque; voici le fait. Dans le combat du $\frac{8}{20}$ août, les Souliotes avaient été forcés d'abandonner dix de leurs soldats tués au pouvoir des ennemis, qui se hâtèrent d'en trancher les têtes, qu'ils envoyèrent à Moustaï pacha, en lui en désignant une comme étant celle du polémarque Botzaris. Sans autre examen, le jeune séraskier s'était empressé de l'expédier à Constantinople, ainsi que le bulletin de la grande victoire de Névropolis qu'il avait remportée sur les Hellènes. C'était avec le récit de ce brillant fait d'armes, que la flotte turque propageait en Orient, qu'on se faisait illusion; et on n'apprit que plus tard qu'il en était des succès et des trophées de Moustaï pacha, comme du drapeau que les Osmanlis de Taglianos avaient enlevé aux Samiens.

Ceux-ci, qui redoublaient d'activité, abordaient entre Clazomènes et Cyssos (Vourla et Chesmé), tandis que les Taglianiens chantaient victoire. Poussant leurs incursions au-delà de Siegiek et de Gulbakché, ils enlevaient une caravane turque qu'ils ramenaient en triomphe dans leur île, tandis que le capitan-pacha Khoreb, réfugié au port Olivaro de Mitylène, avec soixante-douze voiles de guerre, pas-

sait joyeusement sa vie avec ses itchoglans, et à compter les bénéfices du monopole qu'il avait exercé à Patras.

Il aurait bien voulu terminer sa campagne aux atterages de Lesbos, ainsi que les braves qui se trouvaient sur sa flotte; mais une escadre grecque, composée de quarante-cinq bricks, venait d'être signalée. Sa sortie était due aux instances de Mavrocordatos et au zèle des habitants des Cyclades, qui s'étaient empressés de verser leurs contributions dans les caisses de l'amirauté. Avant de monter à bord, l'amiral Miaoulis Vôcos, qui la commandait, avait fait son testament; et son apparition devant le port Olivaro était une provocation calculée pour amener Khoreb pacha à un combat, ou bien pour le forcer à se retirer aux Dardanelles, persuadé que, vaincu ou fugitif, il paierait de sa tête les résultats d'une expédition qui devait, comme les précédentes, tourner à la honte du Croissant.

Le navarque grec reprenait le large, lorsqu'il aperçut un brick Spetziote traînant à la remorque un navire turc, dont le pavillon renversé balayait la surface de la mer. Il fait signal; le vaisseau s'approche; on reconnaît, ô surprise! ô bonheur! ô joie inexprimable! c'étaient les vingt-deux marins qu'un bâtiment de guerre étranger livra au pacha de Smyrne, qui avait fait hommage de leurs têtes au capitan-pacha. Celui-ci, plus humain que le général chrétien qui les avait condamnés à une mort inévitable, avait jugé à propos de les envoyer enchaînés à Constantinople.

Arrivés à Mouhalich, on avait transbordé ces vingt-deux chrétiens sur un navire conduit par dix-sept Turcs, qui ayant attéré de nuit à Constantinople, jeta l'ancre à Coumcapi, sous les murs du sérail des sultans. Les Turcs, qui s'empressèrent de descendre à terre, n'avaient laissé que trois hommes de garde, en mettant les Grecs à fond de cale, après leur avoir ôté les chaînes, et en se contentant de les garrotter avec des cordes, pour pouvoir les descendre plus facilement au bagne où ils devaient, suivant toute apparence, être décapités. Les victimes s'y attendaient, lorsqu'elles entendirent les barbares qui se livraient à la gaieté dans la chambre du capitaine, et elles conçurent l'espérance de se sauver ou de vendre chèrement leur vie.

Le capitaine grec ayant fait part de son projet à ses matelots, en leur disant qu'il ne se trouvait à bord que trois Turcs; que ceux qui étaient allés en ville avaient laissé leurs armes et qu'on pouvait enlever le vaisseau; il engagea un des siens à le débarrasser de ses liens, que celui-ci parvint à couper avec ses dents. Sans différer, il détacha quelques-uns des siens, qui, s'aidant mutuellement à briser leurs entraves, tombèrent aussitôt sur les barbares qu'ils surprirent endormis, et qu'ils égorgèrent.

Demeurés maîtres du navire, les vingt-deux Grecs s'habillent à la turque; chose qui leur fut d'autant plus facile, que depuis leur captivité ils n'avaient pas rasé leur barbe. Ils appareillent, et, favorisés par le vent, ils cinglent vers l'Hellespont. Arrivés aux Dar-

danelles, où on leur crie d'arrêter, ils répondent en turc que le courant les entraîne, qu'ils portent des ordres du sultan à son escadre; et on les laisse passer. Ils évitent avec le même bonheur les derniers châteaux; mais, parvenus devant Ténédos, une frégate turque vient sur eux. Tous alors montent sur le pont et se réfugient sous le canon de la citadelle; ce qui, ayant convaincu l'armement qu'ils étaient Ottomans, fait qu'il s'abstient de les visiter.

Le gouverneur du château de Ténédos, également trompé par cette manœuvre, attend au lendemain pour reconnaître le navire placé sous ses batteries, qui, ayant profité du vent, partit au milieu de la nuit. Il n'avaient pas tardé à être rencontrés par le brick spetziote, auquel ils s'étaient fait reconnaître, et ils se rendaient à Psara, où ils abordèrent heureusement au bout de cinq jours de navigation depuis leur départ de Constantinople.

Ἔτι κήδεται Θέος Ἑλλάδος, *Dieu protège toujours la Grèce!* s'écria le navarque Miaoulis Vôcos, en entendant ce récit; et faisant aussitôt signal à sa flotte, elle se dirigea vers le golfe Toronaïque, où une tourmente révolutionnaire agitait dans ce moment les esprits.

La politique peut protéger les Turcs, mais aucune âme généreuse ne s'intéressera jamais à leur sort, fussent-ils, comme les tribus d'Israël, traînés captifs sur des rives lointaines avec leurs oulémas, leur culte mensonger et leurs sultans. Leurs lois, leurs usages et leurs mœurs sont anti-sociales. Leurs

guerres sont impies; car, tandis qu'ils tiennent les armes à la main, ils mettent à prix la tête de leurs ennemis, ou ils les font assassiner, à la manière de ce Jousouf Kior pacha, qui employa le poignard d'un séide pour tuer le trop confiant et vaillant Kléber au sein de ses foyers. Il leur faut du sang. Ainsi les barbares n'avaient su se venger des incursions des Samiens et des Psariens qui avaient enlevé le harem du prince Méhémet Oglou à Sanderli, qu'en égorgeant un millier de chrétiens de l'innocente population de Pergame.

Par une analogie non moins criminelle, Abouloubond pacha assassinait les Macédoniens, à cause de la peur anticipée que lui causaient les Hellènes, contre lesquels il avait reçu l'ordre de marcher. Ces massacres avaient répandu une telle confusion aux environs de Serrès, qu'on ne pouvait tirer de troupes de la Macédoine transaxienne, sans craindre de voir cette province se révolter contre l'autorité du sultan. Ce désordre était l'ouvrage du féroce mamelouck de Dgézar pacha, dont la nomination au commandement en chef de l'armée de Thessalie ne fut pas plus tôt connue au-delà du Vardar, que l'alarme devint générale dans la Romélie. Les Turcs et les Juifs même de Larisse qui s'étaient réfugiés dans cette ville, avaient aussitôt plié bagages pour se retirer dans l'Illyrie macédonienne, quand on apprit que l'éparque J. Coletti, débarqué aux environs de Carystos, dans l'île d'Eubée, réunissait les montagnards, et commençait à obtenir quelques succès contre les Turcs, dont

plusieurs partis avaient déja été taillés en pièces.

La péripétie des calamités qui avaient affligé les Grecs tirait ainsi à sa fin; car la concorde commençait à réunir les chefs du Péloponèse, qui avaient ajourné leurs querelles domestiques pour s'occuper des intérêts de l'état. On formait des magasins considérables de vivres à Gastouni en Élide, pour approvisionner une armée qui avait la double destination de secourir Missolonghi et d'assiéger Patras. On avait envoyé trois mille hommes de renfort à l'isthme. L'Acrocorinthe demandait à capituler. Le gouvernement hellénique, réuni à Salamine, marchait dans le sentier de la justice et de la raison. L'île qu'il occupait était abondamment pourvue de vivres et de moyens de défense. Égine était protégée par une croisière d'esquifs légers, commandés par deux héroïnes qui déployaient une rare activité afin de prévenir toute surprise. Athènes, qui avait été momentanément occupée par cinq mille Turcs, en était délivrée, graces à la valeur du stratarque Goûras, resté maître de l'acropole. Battus à Marathon par ce chef intrépide qui les avait poursuivis jusqu'à Thèbes, les barbares se trouvaient tellement harcelés par Odyssée, stratarque des Béotiens uni à Tassos et à Diamantis, chefs des Magnésiens, que Bercofezli Jousouf pacha avait dû accourir à leur secours, disaient les rapports turcs, avec quatorze ou quinze mille hommes. Pendant ce temps, les Grecs réfugiés à Sciathos et à Scopelos étant revenus vers l'Eubée, en avaient reconquis la partie

septentrionale. Enfin, l'amiral Miaoulis Vôços avait eu une rencontre, le 27 septembre, dans les parages du mont Athos, avec une division de la flotte turque qui s'était réfugiée dans le golfe de Volos avec dix-huit frégates ou corvettes, ravie d'avoir évité quelques brûlots qu'on lui avait lancés. On annonçait, à la vérité, que Khoreb capitan pacha, qui dormait sur ses lauriers à Mitylène, allait se diriger de ce côté. Il le pouvait avec d'autant plus de sécurité que l'armée navale grecque s'empressa de rentrer à Hydra, afin de laisser l'ennemi s'engager dans les eaux du golfe Thermaïque, où il devenait vulnérable, par la facilité qu'on aurait à l'attaquer.

Rassurés par le nouvel ordre de choses, les habitants de l'Attique et d'une partie de la Béotie s'empressèrent de retourner dans leurs foyers pour récolter les fruits des oliviers et se livrer aux travaux préparatoires de l'emblavement des campagnes. Ils étaient persuadés, par un secret instinct, que les Turcs allaient encore une fois être les instruments de leur propre perte. Ils n'ignoraient pas qu'Ibrahim, qui avait succédé à Abouloubound au sangiac de la Macédoine Transaxienne, continuait à les servir par les mesures atroces sur lesquelles il fondait son autorité. En effet, à peine entré en fonctions, il avait fait mettre en prison les notables de Salonique, auxquels il demandait une somme considérable d'argent. Persévérant dans les principes de son devancier, il avait en même temps fait pendre six bergers qui gardaient leurs troupeaux avec des fusils pour les défendre

contre les loups, sous prétexte que le port d'armes était interdit aux chrétiens.

Ce coup d'autorité avait tellement mécontenté les Bulgares qu'on était parvenu à attirer dans l'armée du sultan, qu'ils s'étaient débandés en jurant haine à mort aux mahométans. Depuis ce temps, on avait remarqué de vives inquiétudes parmi les montagnards du mont Hémus; et ce sera peut-être un jour à dater de cette époque, qu'il faudra commencer l'histoire de l'insurrection des Scytho-Sclaves, dont les populations belliqueuses qui entourent la Hellade, impatientes du joug, n'attendent qu'un signal pour arborer à leur tour l'étendard de la croix.

En attendant cet évènement impossible à conjurer, quoiqu'il repose encore dans l'avenir, Odyssée, qui s'était rendu le 25 octobre à Salamine, annonçait au gouvernement hellénique que les barbares ayant concentré leurs forces aux environs de Zeïtoun, il avait pris les mesures nécessaires pour leur couper les communications avec l'armée de Moustaï pacha qui se trouvait en Étolie. Nicétas le Turcophage, avec Panorias, Scaltzo Dimos et les autres chefs de la Phocide, couvraient les défilés de Salone. André Londos, à la tête d'un corps de Péloponésiens, défendait les approches du golfe de Lépante. Quant à Odyssée, il se chargeait, comme il l'avait fait, de suivre les mouvements des Turcs, et il repartit aussitôt pour occuper un poste auquel il devait bientôt moissonner de nouveaux lauriers.

L'horizon, naguères enveloppé de nuages sinistres,

commençait ainsi à s'éclaircir devant les pas des Hellènes, qui résolurent unanimement de transférer le siége du gouvernement à Nauplie, et de là à Gastouni, suivant la tournure que prendraient les affaires. On décréta ensuite un réglement relatif aux douanes, dont les fonds furent affectés au service de la marine d'Hydra, à la disposition de laquelle un illustre philhellène, lord Byron, avait déja fait parvenir une somme d'argent considérable. L'amiral Miaoulis Vôcos venait d'appareiller de nouveau pour se rendre dans le golfe Thermaïque; on n'avait plus qu'à s'occuper de la délivrance de l'Étolie.

Les habitants de cette province et ceux de l'Acarnanie, désertant, comme on l'a dit, leurs villages à l'approche des barbares, s'étaient retirés à Calamas, à Castos, et dans les îles Téléboennes qui avoisinent le continent. D'autres s'étaient enfoncés dans les forêts qui couvrent le Xéroméros. Huit cents familles étaient passées dans une île située au milieu du lac Lezini, sous la protection d'un chiliarque de Zongos, qui y commandait une garnison de deux cent cinquante Agréens. Ces derniers, revenus de leur première épouvante, n'avaient pas tardé à recommencer les excursions qui furent si funestes l'année précédente à Omer Brionès. Déja ils avaient enlevé plusieurs courriers, lorsque enhardis par ces succès, les Grecs sortis de l'île du lac Lezini s'emparèrent d'un convoi de trois cent cinquante chevaux chargés de munitions de guerre et de provisions de bouche, en tuant ou faisant esclaves soixante-quinze Turcs. Dans une

seconde expédition ils avaient exterminé cent cinquante ennemis, deux cents quatre-vingts dans une troisième, et pris une foule d'objets d'approvisionnement, lorsqu'ils virent arriver dans la contrée qu'ils occupaient Georges Cara-Hyscos.

Ce stratarque, dont l'état de maladie s'était aggravé depuis le combat nocturne du $\frac{8}{20}$ août, ne trouvant pas de soulagement au monastère de Brossos où il s'était encore une fois retiré, avait pris la résolution de passer à Ithaque pour se faire traiter au sein de sa famille qui y était établie. Ses palicares le portaient sur un brancard, lorsque, parvenus dans les forêts de l'Acarnanie, où ils avaient résolu de passer la nuit, les éclaireurs de son avant-garde découvrirent une caravane turque venant d'Arta qui se rendait à Missolonghi, campée à peu de distance. « *Enfants*, dit alors à ses soldats le stratarque Cara-Hyscos, *transportez-moi dans quelque lieu caché et de difficile accès; et tombez aussitôt sur nos implacables ennemis* (1).

Il dit, et ses ordres ayant été exécutés, les mahométans, qui étaient au nombre de trois cent quatre-vingts escortant trois cents chevaux, furent dispersés avec perte de cinquante-sept hommes. Alors Cara-Hyscos apprenant que ses soldats étaient maîtres du convoi, les pria de renoncer à cette prise

(1) Voici les paroles de Cara-Hyscos : Μώρε παῖδες μου, συγγρύψατε ἐμένα εἰς ἕνα ἄλλο μέρος πλέον δύσβατον καὶ κρυφὸν, καὶ σύρετε νὰ κτυπήσετε αὐτοὺς τοὺς ἀπίσταυς ἐχθρούς μας.

en faveur des Agraphiotes. Ces infortunés a qui la plupart des bêtes de somme qui la composaient avaient été volées et dont les villages avaient été dévastés par les Turcs, erraient au milieu des bois réduits a se nourrir des glands du chêne doux (*quercus esculenta*); ils ne pouvaient recevoir un secours plus efficace. Tous les braves consentirent à cette demande, et le stratarque ayant été transporté le lendemain au port de Candili, s'y embarqua pour se rendre à Calamas. La police anglaise le repoussa d'abord de ses rivages en lui disant d'aller à Ithaque, où l'on refusa de le recevoir; enfin, admis au lazaret de Céphalonie, dès qu'il y eut purgé sa contumace, il revint à Ithaque où, par les soins de sa famille, il ne tarda pas à recouvrer la santé.

Les Acarnaniens, sortis du Valtos et du lac Légini, n'étaient pas les seuls qui désolassent les barbares, en enlevant leurs convois. Les Grecs qui s'étaient retirés aux Oëniades, ville à demi submergée, située à l'embouchure de l'Achéloüs, et sur les îles désertes qui bordent la côte, ne leur causaient pas moins de dommages. Bravant les croisières Barbaresques qui bloquaient le continent, il ne se passait pas de nuit sans qu'ils n'y fissent quelque débarquement fructueux. Pénétrant même jusque dans le camp ottoman ils y tuaient des Turcs, dérobaient leurs armes, leurs bagages, leurs chevaux; et plus d'une autre Judith enleva la chevelure des Holophernes Islamites qui les avaient faites esclaves.

Les montagnards, rivalisant de zèle, descendaient dès que le soleil était couché dans les vallons, où ils ne manquaient jamais de saisir quelques-uns des chevaux qu'on y faisait pâturer, et parfois ceux qui les gardaient. Répandus de tous côtés, une multitude de partisans non moins alertes inquiétaient les Turcs, depuis le gué Stratos jusqu'à l'Arta, à tel point que les Turcs indigènes maudissaient les armées libératrices, leurs chefs et le sultan, duquel ils prétendaient hautement qu'il fallait se séparer, puisque sa protection était pire que le mal auquel il voulait remédier.

Ce n'était probablement pas l'opinion des oulémas de Janina, que les Schypetars ont de tout temps qualifiés d'*Hépatophages* ou *mangeurs de foie*, afin de désigner leur goût pour la grosse chère. Ces graves docteurs de la loi, qui se croient, comme aux beaux jours de l'islamisme, toujours les seuls sages et les plus forts, parce que, retranchés derrière le Koran, ils sont les plus ignorants et les plus orgueilleux; n'avaient pas plutôt appris l'arrivée de Moustaï pacha devant Missolonghi, qu'ils avaient repris en sous-œuvre le projet d'extirpation du christianisme, si habilement conçu par leur glorieux sultan Mahmout II. et son conseil.

Informés qu'un pauvre religieux, Christos, c'était ainsi qu'on l'appelait, consolait les fidèles en leur annonçant le règne du Christ, ils l'avaient fait saisir, traduire et comparaître devant le tribunal du cadi. Interrogé sur sa croyance, il avait témoigné *la vé-*

rité du Dieu vivant, sa naissance et sa mission annoncées par les prophètes, sa mort, sa résurrection et son règne pendant l'éternité. Questionné sur l'apostolat de Mahomet, il avait gardé le silence, quand le cadi, déchirant ses vêtements, ordonna de lui appliquer la bastonnade et le condamna au supplice de la croix.

L'église orthodoxe célébrait dans ce jour la fête de l'Apothéose ou *Sommeil de la sainte Vierge* (Κοίμησις τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου), que nous appelons l'Assomption, lorsque le martyr fut livré aux bourreaux. Ceux-ci, pour imiter les scènes de la passion, dans un jour d'alégresse, afin de contrister le cœur des chrétiens et d'insulter aux mystères de notre religion, avaient ceint le front de la victime d'une couronne d'épines. Traîné à travers les rues de Janina au milieu d'une foule délirante qui croyait l'insulter en l'appelant Christos, on conduisit le prêtre du Seigneur aux platanes de Calo-Tchesmé, qui sont le *Golgotha*, ou lieu ordinaire des exécutions des criminels. Là, dépouillé de ses vêtements, conspué, on l'étend sur la croix à laquelle on l'attache en perçant de clous ses pieds et ses mains. On élève le pal sanctifié par le sang du juste; il prie pour ses bourreaux, qui lui disent de s'adresser au Christ pour le sauver, et accroupis sur leurs talons, ils ne cessent de l'injurier qu'en le voyant s'affaiblir. Un Turc lui perce le flanc d'un coup de sabre! Il expire, et les Bohémiens enduisant son corps de poix y mettent le feu, au milieu duquel il se consume comme les cadavres

des chrétiens que Néron faisait servir aux illuminations de ses jardins, où il conviait les cochers et les gladiateurs à ses fêtes nocturnes.

Le récit du martyre de Christos passant de bouche en bouche, pénétrait dans l'Étolie, où il avait tardé à être connu, au moment où le sérasker Moustaï pacha, irrité des pertes qu'il éprouvait à tous moments, offrait une prime de mille piastres à chacun de ses soldats qui voudrait tenter de monter à l'assaut; mais ce fut en vain, tous refusèrent. La peur avait glacé le courage des Guègues belliqueux, qui avaient quitté les fertiles vallées du Drin et les bords riants du lac Labeatis, en croyant traîner en esclavage et vendre aux habitants du Zadrima les Hellènes qu'ils regardaient comme les descendants du même peuple dont leurs ancêtres firent une si copieuse moisson lorsqu'ils dévastèrent en 1770 la basse Étolie et le Péloponèse.

Les temps étaient changés; la valeur, don du ciel, échauffait l'ame des Grecs, tandis que la frayeur qui les saisissait jadis à la vue d'un turban était devenue le partage des barbares tremblants au seul aspect de l'étendard de la croix. Moustaï pacha en faisait lui-même alors la triste expérience. Retiré sous sa tente, le jeune satrape s'exhalait en vaines imprécations contre ses soldats, quand des dépêches qu'il reçut du visir de Lépante lui apprirent que l'Acrocorinthe, que le capitan pacha n'avait pu parvenir à ravitailler, avait capitulé. La garnison qui s'y trouvait renfermée, réduite à 410 hommes, avait

été transportée par les Grecs dans l'Asie mineure, et le labarum flottait désormais pour toujours sur une forteresse regardée comme le boulevard du Péloponèse.

Il assembla aussitôt son conseil pour lui faire part de cette fâcheuse nouvelle qu'on résolut inutilement de cacher à l'armée, car elle l'apprit le lendemain de la bouche des Grecs qui solennisèrent la prise de l'Acrocorinthe par une doxologie accompagnée de salves d'artillerie. Ils avaient été informés de cet évènement important, en recevant un convoi de quarante à cinquante barques chargées de vivres et de munitions de guerre expédiées du golfe de Cyllène, qui avait réussi à tromper la vigilance de la croisière turque. Un coup de vent avait forcé les Barbaresques a s'éloigner, et ils eurent la douleur de voir entrer le lendemain, en plein jour, une goëlette chargée de provisions de toute espèce, qui les brava en les saluant à boulets jusqu'au mouillage de Vasiladès, sur lequel elle laissa tomber l'ancre aux acclamations répétées des Hellènes.

Avilis par ce qui se passait, Moustaï pacha, Omer Brionès et les chefs auraient levé le siége, en maudissant avec toute l'armée le sultan et ses folles combinaisons, si le traître Varnakiotis et quelques transfuges ne les eussent rassurés en leur conseillant de s'emparer d'Anatolico. Cette île, située à l'extrémité des pêcheries du côté des attérissements qui unissent les Échinades au continent, en tombant au pouvoir des Turcs, les établissait militairement au sein des

lagunes. Ils pouvaient partir de là pour s'emparer des hauts-fonds sur lesquels les pêcheurs ont élevé quelques cabanes; et en s'y retranchant de proche en proche, ils seraient parvenus à resserrer Missolonghi qu'ils assiégeaient inutilement d'un côté, tandis qu'elle recevait des secours par mer.

Cette idée fut goûtée des séraskers mahométans. On dressa une batterie de mortiers contre Anatolico. On envoya chercher des barques à Prévésa pour opérer une descente, en masquant cette opération par une espèce de siége régulier qu'on continuait en canonnant et en bombardant Missolonghi, afin d'attirer l'attention des Grecs vers cette ville. On fit même feinte de la menacer d'un assaut en portant une forte avant-garde qui s'établit à peu de distance du fossé avec des fascines et des échelles; mais la ruse devait tourner à la confusion des barbares.

Moustaï pacha reprenait en attendant courage, mais il n'en était pas de même d'Omer Brionès, qui lui tint un discours pareil à celui que Thersandre, citoyen d'Orchomène, ou plutôt qu'Hérodote (1), met dans la bouche d'un Perse dans une circonstance presque semblable. « Vous voyez, mon frère, cette armée; vous « connaissez sa valeur : eh bien, de tout ce nombre « d'hommes campés au bord des lagunes, d'ici à très- « peu de temps, croyez-moi, il en restera à peine quel- « ques-uns.—Mon frère, répliqua Moustaï, ce que le « destin a réglé, les hommes ne peuvent l'éviter. Abs-

(1) Calliope, c. XVI.

« tenez-vous de contrister mon ame. Il n'y a pas pour « l'homme de plus grand chagrin que de prévoir ce « qu'il y aurait de mieux à faire et de ne pouvoir « l'exécuter. Trahis par le capitan pacha, qui s'est en « quelque sorte enfui à notre approche, c'est à nous « de tenter la fortune; espérons qu'Allah nous diri- « gera dans le sentier de la valeur. »

Constantin Botzaris, qui avait succédé à son frère, soupçonnant les desseins de l'ennemi, résolut de le déloger du poste qu'il occupait. Prenant avec lui huit cents hommes déterminés, il l'attaque de nuit, tue ou enlève une partie de ses soldats, et rentre en ville chargé de ses dépouilles. Cet évènement, qui eut lieu dans les premiers jours de novembre, ne tarda pas à être suivi des pluies de l'automne; et lorsque les barques de Prévésa arrivèrent, les radeaux qu'on avait construits à Tzambaraki étant prêts, l'armée turque affaiblie ne se trouva plus en mesure de prendre l'offensive.

Épuisés par les veilles à cause des alarmes continuelles que leur causaient les insurgés, les mahométans ne s'endormaient plus qu'au bruit des orages qui, se résolvant en pluie, inondaient leurs tentes et leurs bivouacs d'un déluge d'eau dès que le soleil était couché. A des nuits pluvieuses succédaient des journées brûlantes; et les tremblements de terre, qui sont fréquents à l'automne, imprégnant l'atmosphère de miasmes délétères, les fièvres ne tarderent pas à se multiplier dans l'armée. C'était l'effet de la température de la région marécageuse de la basse Étolie.

On y faisait peu d'attention (car que sont les hommes aux yeux du despotisme?) lorsque chacun éprouva un malaise général.

Les malades n'avaient jusque-là ressenti que des lassitudes dans les membres, des odontalgies ou maux de dents, des ophtalmies et des horripilations auxquelles succédaient des paroxismes avec délire, quand le nombre des morts augmentant, les ottomans prétendirent qu'on avait empoisonné les sources. Infortunés! la peste, communiquée par le capitan pacha à l'escadre barbaresque, avait pénétré des vaisseaux algériens dans le camp turc, qui offrit les scènes les plus terribles de ce fléau meurtrier. On vit bientôt la terre jonchée de soldats les yeux injectés de sang ou le regard menaçant, la bouche remplie d'ulcères ou les membres couverts de taches noires, exhalant avec des sanglots, un souffle brûlant et cadavéreux du fond de leurs poitrines. Les uns courant aux fontaines ou vers l'Achéloüs pour étancher leur soif, s'y précipitaient et s'y noyaient. D'autres, atteints d'hydrophobie, fuyant les urnes des Naïades et leurs eaux, gravissaient les rochers ou montaient sur les arbres, en demandant leurs armes pour combattre des fantômes qu'ils croyaient apercevoir voltigeants dans les airs. Plusieurs, déchirant leurs vêtements, s'exposaient nus et couverts de sueur à l'impression des vents pour rafraîchir leurs membres couverts de pustules bleuâtres, desquelles ils faisaient couler des ruisseaux de sang, en se déchirant avec leurs ongles, pour calmer un prurit qu'ils ne faisaient qu'exaspérer.

Les moins énergiques, attaqués de bruissements d'oreilles, croyaient entendre des voix menaçantes parties du ciel, ou sortant du fond de la terre, qui leur annonçaient leur dernière heure. Ils versaient des larmes en nommant les lieux qui les avaient vus naître, leurs parents, leurs familles, leurs femmes et leurs enfants qu'ils ne devaient plus revoir. Un grand nombre expuant péniblement une sanie visqueuse, la langue gonflée, roulant des regards furieux, expiraient suffoqués. Le désespoir se peignait dans les gémissements de ceux que des bubons qui ne pouvaient faire éruption enlevaient au milieu d'un transport convulsif. Plusieurs, frappés de cécité, errants à l'aventure, tombaient en accusant de mauvais génies de les obséder, tandis que des brigands, attentifs à profiter des dépouilles des morts et des mourants, entassaient des monceaux d'armes, de pelisses, de turbans et de ceintures sur lesquels ils expiraient, furieux de se voir ravir par d'autres le prix de leurs crimes. Ailleurs des soldats mettant les magasins au pillage s'enivraient et se disputaient des vivres rendus plus précieux par la faim, que l'or et les objets de la cupidité ordinaire des hommes.

La peste exerçait ses ravages depuis dix-huit jours, quand Moustaï pacha et les chefs de l'armée ottomane résolurent de lever les siéges de Missolonghi et d'Anatolico qu'ils battaient inutilement depuis un mois. Voulant faire des adieux dignes de leur barbarie à l'Étolie, ils ordonnèrent de couper les oliviers qui couvrent les flancs du mont Aracynthe. Six mille

pieds de ces arbres tombèrent sous la hache de leurs soldats, et ayant mis le feu aux barques ainsi qu'aux radeaux qui se trouvaient à Tzambaraki, ils partirent le $\frac{17}{29}$ novembre, en se dirigeant sur Vrachori. Arrivés à ce campement, ils firent évacuer le dépôt général qui se trouvait à Catochi, qu'on embarqua sur des bâtiments, la plupart esclavons, à la destination de Prévésa et de Salagora, échelles principales du golfe Ambracique. Abandonnant ensuite canons, mortiers, projectiles, et tout ce qui n'était pas susceptible d'être transporté, l'armée mahométane, réduite au tiers, passa l'Achéloüs au gué de Stratos. Arrivée à Olpé, Omer Brionès s'embarqua pour Prévésa, après avoir révélé à son collègue Moustaï pacha que la Porte Ottomane avait le dessein formel de le faire décapiter et de se tenir sur ses gardes. *Pour moi*, dit-il, *on verra à quel prix je livrerai ma tête, qui est proscrite comme la tienne par les intrigues de Méhémet Ali d'Égypte.*

Tels furent, dans la Grèce occidentale, le résultat de la campagne de l'année 1823, et la dernière entrevue des deux satrapes réunis pour éteindre la sainte rébellion de la Croix dans le sang de ses défenseurs.

Moustaï pacha poursuivant sa retraite après cet entretien, s'arrêta à l'Arta, où il introduisit la peste. Il se mit quelques jours après en route pour regagner l'Illyrie; mais à peine arrivé à Goumchadèz, ses soldats, qui s'étaient écartés pour piller les villages, furent chargés avec une telle vigueur par les

Épirotes, qu'un grand nombre ne reparurent plus sous ses drapeaux. Attaqué bientôt après à Mougliana par les montagnards de Lacca, qui s'étaient cantonnés dans les forêts voisines de la Selléide, il perdit une grande partie de ses bagages. Enfin assailli par Ismaël Podèz (1) ou Potta, ancien sélictar d'Ali pacha, qui venait de se révolter avec les Toxides, ce ne fut qu'en faisant le coup de fusil qu'il parvint à entrer, au bout de six jours de marche, à Janina, ville éloignée de quatorze lieues d'Arta, tant son armée était accablée de maux. Il y inocula la contagion qu'il répandit dans la vallée de l'Aous, au sein des villages du Musaché, sur les rives du Drin et à Scodra, où il n'était pas encore entré que le canon de la victoire annonçait l'apparition d'une escadre grecque sur les rivages de l'Étolie.

Mavrocordatos, nommé commandant de la Hellade occidentale, abordait à Missolonghi où il apportait l'abondance et le règne des lois. Colocotroni, à la tête de huit mille hommes, sortait de l'Élide pour attaquer Patras. Un brick Spetziote, commandé par le navarque Colombotes, foudroyait une corvette algérienne aux attérages d'Ithaque. Les Étoliens et les Acarnaniens sortis des îles Téléboïdes, des forêts, du sein des lacs, ou descendus des montagnes qui leur avaient servi d'asyle, rentraient dans les campagnes. Les dissensions publiques avaient cessé dans le Péloponèse. Le sénat hellénique rassemblé à Astros

(1) Podèz. *Voy.* t. 1, p. 187 de mon Voyage dans la Grèce.

discutait paisiblement les moyens de régulariser un emprunt que des commissaires devaient être chargés d'aller négocier en Angleterre. L'attention publique, tournée vers l'île d'Eubée, suivait les pas d'Odyssée. On avait éprouvé des revers en Crète, mais ils étaient réparables. La mer Égée était libre, et la campagne prête à finir ne pouvait plus offrir que des résultats prospères, lorsqu'on apprit que l'amiral Miaoulis Vôcos venait d'obtenir un grand succès dans les parages orageux du golfe Pagasétique.

CHAPITRE VII.

Bruits avant-coureurs d'une victoire navale remportée par les Grecs. — Capitulation consentie entre les Turcs et les habitants de Trikéri. — Craintes de ces derniers. — Sommation du capitan-pacha adressée aux Grecs de Skiatos. — Refus qu'il éprouve. — Attaque qu'il tente infructueusement contre cette île. — Cause de la défection d'Ismaël Potta. — Ses suites. — Arrivée de la flotte ottomane dans le golfe Pagasétique. — Cérémonie funèbre en l'honneur du souverain pontife Pie VII, célébrée par les Grecs. — L'amiral Miaoulis Vôcos s'empare d'un convoi turc ; — attaque la flotte ottomane, — la bat et la disperse. — Prise de plusieurs bâtiments turcs. — Rentrée du capitan-pacha aux Dardanelles. — Excursions des marins de l'Archipel. — Captures et esclaves qu'ils font. — Odyssée rentre en campagne. — Retraite de Bercofezli Jousouf pacha sur Larisse. — Débarquement d'Odyssée dans l'île d'Eubée. — Turcs surpris et battus. — Siège de Carystos. — et d'Érythrée. — Désastres, revers et succès des Crétois. — Proclamation du lord haut-commissaire Thomas Maitland. — Sa mort. — Alégresse des Grecs. — Déposition du capitan-pacha. — Disgrace d'Abouloubound. — Révolution de sérail à Constantinople. — Ministres étranglés. — Embarras du divan. — Remarques de Georges Tourtouris sur les affaires des Grecs. — Secours qu'ils reçoivent. — Arrivée de lord Biron à Missolonghi. — Décret relatif à la publication d'un journal périodique. — Envoi de troupes à Psara et en Crète. — Invasion de Chios et de Mitylène par les insurgés. — Considérations générales. — Conclusion.

Au moment où les Grecs voyaient s'éloigner les barbares, le bruit se répandit parmi les soldats qui

composaient la garnison de Missolonghi, que l'amiral Miaoulis Vôcos avait battu les Turcs dans les parages de Volo. On citait, à l'appui de cette nouvelle, un fait plus décisif que *l'apparition d'un caducée apporté par les flots* (1) sur la plage de Mycale, qui annonça la victoire de Platée aux Grecs, le jour où ils battaient les Perses dans cette partie de l'Asie-Mineure. C'était la disparition de l'escadre barbaresque qui avait quitté subitement les rivages de l'Étolie. On conjecturait, d'après cela, que le capitan-pacha était en fuite, et peu de jours s'étaient écoulés lorsque des barques venant du Péloponèse publièrent le récit des évènements qui s'étaient passés dans la Grèce orientale ainsi que dans la mer Égée.

A la suite de l'arrivée de la flotte ottomane qui avait ravitaillé les forteresses de Cara-Baba, d'Érythrée et de Carystos, les Grecs de Trikéri avaient accédé à une espèce de neutralité proposée par le visir de Larisse. Il avait été réglé que leur ville ne recevrait point garnison mahométane, mais qu'elle cesserait de faire cause commune avec les Hellènes, et qu'elle paierait une légère redevance à titre d'hommage au sultan. En vertu de cette convention les partisans de l'indépendance s'étaient éloignés, et on serait resté tranquille si on n'avait pas appris la nomination d'Abouloubond pacha au poste de Romili Vali-cy; évènement qui mettait chacun dans la nécessité de se prémunir contre la férocité d'un satrape accoutumé à ne rien respecter.

(1) *Voy.* Hérodot., Calliope, c. 100.

Les Trikériotes s'occupaient, sans montrer rien d'hostile, à pourvoir à leur sûreté, quand des signaux établis sur le mont Pélion annoncèrent, le 4 novembre, l'approche de l'escadre ottomane. Le capitan-pacha Khoreb reparaissait de nouveau dans le golfe Thermaïque. Son intention était de s'emparer de l'île de Skiatos, où s'était réfugiée une partie de la population grecque de l'Eubée. Il voulait l'exterminer ou la faire esclave, pour célébrer sa rentrée à Constantinople par le spectacle des têtes et des captifs. Enfin il avait le projet de renverser Trikéri de fond en comble, afin d'avoir la relation de quelque fait d'armes à présenter au Divan. Unissant la ruse à la force qu'il se proposait de déployer, il envoya en parlementaire auprès des habitants de Skiatos, Stéphanos Bogoridès, drogman de la mer Blanche, chargé de leur demander : *l'eau, la terre et leurs armes.*

Vaincre ou mourir, fut la seule réponse à cette sommation arrogante! Elle ne pouvait être reçue différemment par des hommes tels que Diamantis et Tassos, qui s'étaient retirés à Skiatos depuis que les Trikériotes avaient paralysé, par une soumission involontaire, les efforts des insurgés de la Magnésie. Il fallait en venir aux mains et Khoreb pacha ayant fait signal de mettre à la mer les embarcations, qu'on chargea de douze cents soldats, on porta le cap vers l'île qu'on se proposait de dévaster. Les vaisseaux de haut bord, manœuvrant sous leurs huniers, devaient protéger la descente qui venait de s'effectuer, lorsqu'un coup de vent impétueux les força de gagner

le large. Les Grecs descendus des montagnes attaquaient en même temps les barbares, qui se précipitent dans leurs barques qu'une mer furieuse engloutit, sans que leur amiral puisse leur donner aucun secours; et obligé lui-même de pourvoir à sa sûreté, il se refugie dans le golfe Pagasétique, où d'autres dangers l'attendaient.

Ismaël Podèz ou Potta, qui avait à deux reprises attaqué sans succès Trikéri, continuait alors à surveiller cette ville, en faisant religieusement exécuter le traité qu'elle avait conclu avec Dgéladin, visir de Larisse. Ces égards nouveaux, le refus qu'il avait fait de contrevenir à la fois jurée, ne tardèrent pas à élever contre lui les soupçons des fanatiques, qui se réunirent pour le dénoncer.

Les mauvais princes sont le fruit ordinaire de la dépravation sociale. Ils se forment lorsque les délateurs se sont multipliés, quand chacun se fait geolier ou victimaire pour de l'argent, et surtout lorsqu'il se trouve des adulateurs au sein des misères publiques qui crient que tout va bien. Ismaël Potta était trop homme de bien pour persister impunément dans la ligne qu'il suivait. Sa tête fut proscrite par un firman de Sa Hautesse, auquel il eut le bonheur d'échapper, en tuant de sa main quatre capigi-bachis apostés pour l'assassiner. A peine échappé à ce danger, il avertit les Trikériotes de se tenir sur leurs gardes, en leur faisant savoir qu'on ne leur avait accordé une trève que pour les massacrer, quand on serait en mesure de le faire. Pour lui, jurant une

haine éternelle aux Osmanlis, à la Sublime Porte et au Sultan, il s'était retiré en Épire avec ses Toxides, qu'on vient de voir attaquer les débris de l'armée de Moustaï pacha, qui devait bientôt à son tour, ainsi que les Schypetars, chercher à se détacher de l'empire du prince des croyants.

Les Trikériotes se trouvaient ainsi sur la défensive quand Khoreb, capitan-pacha, mouilla dans le golfe Pagasétique. Informé de ce qui était arrivé, il envoya aussitôt à Trikéri son drogman Bogoridès, qu'il chargea de rassurer les habitants. Il leur donnait des assurances éventuelles, il leur prodiguait des serments fallacieux, s'ils voulaient consentir à lui rendre les armes; et peut-être aurait-il réussi à tromper des hommes qui n'aspiraient qu'à vivre en paix, sans l'apparition de l'escadre grecque.

Pendant que la bourrasque désemparait la flotte ottomane, l'archi-navarque Miaoulis Vôcos, qui s'était arrêté à Ténos après avoir perçu les contributions de cette île, rendait, à l'exemple de tous les Grecs orthodoxes des Cyclades, hommage à la mémoire du souverain pontife Pie VII, pour qui les catholiques célébraient un service funèbre. Un coup de canon était tiré de quart d'heure en quart d'heure, les cloches sonnaient, et les églises des deux communions, tendues en noir, attestaient le deuil général des fidèles. Pie VII avait reçu dans ses états tous les Grecs forcés de fuir loin de leur patrie. Les députés des Hellènes avaient été honorablement accueillis à Ancône. Il n'avait pas dépendu de Sa Sainteté qu'ils ne fus-

sent admis au congrès de Vérone. On savait qu'une politique oppressive de la sienne avait seule entravé les intentions d'un prince clément duquel on pouvait dire que, pendant une carrière orageuse, *il n'avait jamais fait porter le deuil à une seule famille.*

Au sortir de cette pompe religieuse, Miaoulis Vôcos avait repris la mer, lorsqu'en approchant de Skiatos il s'empara d'un convoi sorti de Salonique, qui se composait d'une corvette de construction anglaise et de quatre bâtiments de transport. Ils étaient chargés de vivres et d'esclaves chrétiens que le nouveau visir de Macédoine envoyait en présent à Khoreb pacha. On donna des armes aux captifs délivrés, et l'archi-navarque se dirigeant vers le golfe Pagasétique, y entra au moment où Khoreb pacha était en pourparlers avec les habitants de Trikéri.

Détachant aussitôt un brûlot, qu'il lança sans succès au milieu de la flotte ennemie, les Turcs saisis d'épouvante coupent leurs câbles pour mettre à la voile. Ils ne voient et n'entendent plus rien. Tous veulent sortir du golfe; et le bruit du canon qu'ils tirent au hasard, leur dérobe la connaissance d'un second brûlot qui prend feu sous la poupe du capitan-pacha. Il a le bonheur de l'éviter; mais l'esquif incendiaire heurte contre une de ses frégates qui s'embrase. Deux autres, ainsi que trois bricks, ne pouvant s'élever au vent, sont affalés et s'échouent sur la côte, sans que les barbares songent à y mettre le feu. Trois autres corvettes, six bricks et plusieurs armements abandonnés de leurs équipages, sont capturés par les Grecs aux at-

térages de Sainte-Marine, près de Zeïtoun. Vingt-deux voiles de guerre, qui faisaient partie de la flotte turque, composée, quelques heures avant, de cinquante-quatre navires de tout rang, se réunissent seules autour de Khoreb pacha, qui prend la fuite en apercevant le pavillon de la croix arboré sur les hauteurs de Trikéri; et le 17 novembre, jour où l'armée de Moustaï pacha évacuait l'Étolie, la flotte de Sa Hautesse, qualifiée d'invincible, laissait tomber l'ancre sous le château d'Asie des Dardanelles.

Le capitan-pacha, dont la campagne se terminait d'une manière si désastreuse, y respirait à peine, lorsqu'un scampa-via de Psara, monté par trente-quatre marins, résolut de lui prouver que les Grecs seraient peut-être bientôt en mesure de faire trembler le sultan jusqu'au fond de son sérail. Bravant le canon de Sestos et d'Abydos, avec plus d'intrépidité que ne le fit l'amiral Dunckan en 1806, dédaignant les vaisseaux de l'armée impériale de Mahmoud II, le scampa-via s'était avancé, à la faveur de la nuit, jusqu'à Nagara, mouillage situé au nord des châteaux. Il s'y était emparé d'une sacolève turque chargée de *lakierda* (poisson salé de la mer Noire), mais il voulut attendre le jour pour célébrer sa victoire. Les Psariens, présentant la voile au vent du nord, repassent les Dardanelles à la vue des forteresses, et de l'escadre, en remorquant leur prise et en insultant par des chants patriotiques au Croissant, au Prophète et à la Majesté du sultan, *souverain des deux mers et des deux continents.*

Le produit de cette prise venait d'être adjugé à Psara, le 24 novembre, au prix de quarante mille piastres, lorsqu'on y vit aborder cinquante matelots, dont les barques pavoisées étaient chargées d'un autre butin. Ils apportaient les draps, les cafés, les articles des manufactures étrangères, les mulets, les chevaux, les ânes et les âniers, les chameaux et les chameliers de la caravane qui se rendait de Smyrne à Pergame. Deux autres armements déchargeaient en même temps au Léché les dépouilles des Turcs de Lemnos. Débarqués de nuit au mouillage de Condia, ils s'étaient avancés jusqu'au village d'Ésimadia, situé à deux lieues de distance de la mer, où ils avaient enlevé le noble aga du sultan, qui offrait vingt mille piastres pour sa rançon.

On le céda à ce prix au gouvernement, qui avait dessein de l'échanger contre des familles grecques, que les mahométans émancipaient afin de se racheter de l'esclavage. Ils avaient d'abord fait des difficultés pour accepter de pareilles conditions; mais l'amirauté de Psara ayant fait embarquer en dernier lieu cent cinquante beys ou agas de l'Asie-Mineure pour aller travailler aux fortifications d'Athènes, les Turcs anatoliens étaient devenus plus accommodants. Du reste, il ne se passait pas de jour sans qu'il arrivât quelques uns de ces barbares à Psara ou à Samos. Les mistikcs ou barques de ces îles étaient devenus la terreur des Asiatiques, au point qu'elles faisaient trembler, dit-on, jusqu'au rédacteur du Spectateur oriental, qu'il eût

été assez équitable de voir, accouplé avec l'*extenseur* de l'Observateur autrichien, travaillant à recrépir les remparts de l'acropole de Cécrops, sous le fouet des descendants d'Harmodius et d'Aristogiton, en expiation des injures et des calomnies dont ils les avaient trop long-temps gratifiés.

Mais la justice divine étant éternelle, est lente à punir; et les Hellènes savaient qu'il fallait encore répandre des flots de sang, avant d'obtenir de la chrétienté la reconnaissance de la légitimité de la Croix sous laquelle ils combattaient. L'amirauté d'Hydra décida en conséquence d'envoyer une division navale aux Thermopyles, afin de seconder les efforts d'Odyssée, de Gouras, de Nicétas le Turcophage, des béotarques Diamantis et Tassos, qui se préparaient à chasser les infidèles de l'île d'Eubée.

Odyssée était à peine sorti de Salamine, qu'informé des succès de Gouras, qui avait repoussé les barbares des frontières de l'Attique, il résolut de les attaquer dans la Béotie. Ils s'y concentraient sans paraître avoir aucun dessein fixe, si ce n'était d'y passer le restant de la campagne avant de rentrer dans leurs quartiers d'hiver, car, riches des dépouilles de l'Eubée, ils ne songeaient plus qu'à mettre leur butin en sûreté. Ainsi un de leurs pachas, trouvant une occasion favorable, s'était déjà enfui dans les montagnes de la Bulgarie, et Bercofezli Jousouf pacha ne soupirait qu'après le moment de se retirer à Larisse.

Les Turcs de l'Eubée, et Omer qui commandait la partie méridionale de cette île, satisfaits d'avoir

incendié douze villages et de la dévastation de plus de cinquante autres, qu'ils avaient ravagés au moment où les paysans étaient occupés aux soins de la vendange ou à récolter le maïs, vivaient dans une sécurité profonde. Indifférents sur l'avenir, ils avaient relâché plus de soixante-dix mille têtes de bétail qu'ils avaient enlevées, et que les montagnards sortis des forêts avaient aussitôt reprises, en se retirant dans l'Attique, où ils vendirent, tant leur misère était extrême, les bœufs au prix de quinze francs; les moutons et les chèvres, de trente à cinquante sous la pièce. C'en était fait de l'Eubée, le despotisme avait transformé cette île florissante en une vaste solitude, lorsque la défaite du capitan-pacha, qu'on vient de raconter, contraignit Bercofezli Jousouf pacha à rentrer en Thessalie.

Ce mouvement rétrograde ayant dégagé les Magnésiens, ils ne tardèrent pas à reparaître aux environs de Zeïtoun; et l'escadre de Psara ayant abordé presque en même temps dans le golfe de Talante, les insurgés résolurent d'attaquer l'Eubée sur plusieurs points à la fois.

En conséquence de cette résolution, le 7 décembre (25 novembre), Odyssée, débarqué pendant la nuit devant Carystos, surprit les Turcs répandus dans la campagne, où ils espéraient passer tranquillement la fin de l'automne. Au lever du soleil, trois cent quarante-cinq mahométans de distinction étaient tombés sous les coups de ses soldats, qui avaient fait esclaves cent familles ennemies; et Omer, pacha de Carystos,

avec le restant de la population n'avait trouvé de salut qu'en se réfugiant dans la place qu'ils avaient négligé d'approvisionner.

La famine les y suivit; et l'imprévoyant Omer pacha ne trouva d'autre remède à son malheur, qu'en se rendant en personne, à la faveur d'un déguisement, auprès du visir qui commandait à Érythrée, pour le conjurer de l'assister dans le péril imminent où se trouvaient ses co-religionnaires renfermés dans la forteresse de Carystos. Sa demande avait été octroyée, lorsque des Grecs parvenus à s'évader de Nègrepont révélèrent le dessein des Turcs au stratarque Tassos, qui entrait dans l'Eubée à la tête de mille guerriers du mont Olympe. Celui-ci s'étant aussitôt empressé de communiquer cet avis à Odyssée, qu'il engageait de laisser le soin du blocus à un de ses lieutenants, il ne l'eut pas plus tôt rejoint au défilé de Kaki-Scala, près du village de Vathi, qu'ils eurent à combattre trois mille Turcs conduits par Omer pacha. Ils les mirent en déroute; et les Grecs victorieux ayant reparu devant Carystos avec les drapeaux des mahométans, les assiégés, auxquels on laissa les moyens de s'évader, ayant profité de l'obscurité de la nuit, se jetèrent dans les bois, d'où la plupart parvinrent à se réfugier à Érythrée.

Le labarum fut, dit-on, aussitôt arboré sur la citadelle de Carystos. Les Eubéens rentrèrent en foule dans leurs foyers, et Odyssée, Tassos, Diamantis, unis aux navarques de Psara, s'étant portés vers Érythrée, cette place, dernier asyle des Turcs, fut

si complètement assiégée, que tout porte à croire qu'elle ne peut long-temps résister. Alors sera complétée la conquête de la Hellade; car les Grecs n'ont point oublié cet adage de Philippe de Macédoine : *que celui qui est maître de l'Eubée, est maître de l'Attique*; ὅτι ὁ ἄρχων τῆς Εὐβοίας ἄρχει τῆς Ἑλλάδος.

Mais quelle main pouvait étancher les flots de sang qui coulaient dans la Crète, au moment où les Grecs étaient victorieux au sein de la Hellade? Le gouvernement qui se trouvait à Argos venait d'apprendre que la flottille de Méhémet Ali, pacha d'Égypte, qui avait escorté jusqu'aux Dardanelles des navires chargés de présents que les pachas d'Acre et de Tarse envoyaient au sultan, avait abordé, au retour de cette mission, à Candie. Embarquant aussitôt six mille Turcs tirés de cette ville, ils les avaient transportés à Rhétymos, où donnant la main à la garnison de la Canée, ils avaient fait une invasion dans l'intérieur de l'île. Réunis au nombre de neuf mille combattants, conduits par Pilal pacha, ils étaient tombés à l'improviste sur les Grecs occupés à la cueillette des olives, dont ils avaient exterminé un grand nombre. Trente-six villages avaient été réduits en cendres! Huit cents vieillards, femmes ou enfants, qui s'étaient cachés dans la grotte de Stomarambellos, enfumés comme les bêtes féroces que les chasseurs forcent dans leurs terriers, avaient été étouffés de cette manière.

Ici s'arrêtait la relation de ce désastre, lorsqu'on fut informé que l'harmoste Tombazis, avec un corps de six mille Grecs, avait battu, et rejeté les bar-

bares dans les places, où ils étaient de nouveau renfermés. Aussi la nouvelle des succès des mahométans dans la Crète, quoique propagée avec la gothique emphase du Spectateur oriental, ne produisit pas plus de sensation à Constantinople que dans la chrétienté, où l'Observateur autrichien avouait, avec un dépit concentré: *que les évènements militaires de la Grèce avaient de nouveau vivement inquiété le ministère ottoman. On n'a pas*, disait-il à ce sujet, *regretté beaucoup la perte de l'Acro-Corinthe* (1), *dont la garnison luttait depuis six mois contre la faim* (2), *et était presque réduite à rien* (3). *On a été plus affecté de la nouvelle que les insurgés* (4) *avaient pris pied dans l'île de Négrepont, et qu'ils étaient débarqués à Mitylène.*

Ces paroles, ou plutôt ces derniers abois d'une cause désespérée, ne tardèrent pas à être exprimés

(1) Il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher. C'est ici le dédain du renard gascon pour les raisins dont il ne pouvait tâter.

(2) Pourquoi le capitan-pacha et quatre armées lancées dans la Béotie n'ont-ils pas ravitaillé cette place?

(3) C'étaient les débris des vingt-huit mille hommes, avec lesquels Drama Ali envahit l'Argolide au mois de juillet 1822.

(4) On pourrait croire qu'il y a ici une faute d'impression; car les Grecs sont qualifiés d'*insurgés*. On les avait traités jusqu'alors de *rebelles;* mais l'Observateur autrichien s'amende. Il a fait d'autres concessions plus importantes; espérons qu'il se convertira, en désespoir de gain de cause.

d'une manière plus accablante encore pour les turcophiles, à l'arrivée du lord haut-commissaire Th. Maitland dans les îles Ioniennes. Sa Grace, qui avait touché aux îles de Zante et de Céphalonie, où elle avait appris l'affaire de la corvette algérienne capturée aux attérages d'Ithaque par le navarque Colombotes, ne goûta plus de repos. Ne pouvant punir les Hellènes, elle fit retomber sa colère sur les Ioniens, et une voix pareille au son rauque de la trompette infernale, dont les sons épouvantent le Tartare, fit entendre à l'Heptarchie les derniers accents de la colère de son lord haut-commissaire, qu'il exhala dans la proclamation suivante :

Corfou, 20 décembre 1823.

« Attendu que, le 10 et le 12 du courant, une des « plus flagrantes violations de territoire a eu lieu dans « les îles de Sainte-Maure et d'Ithaque, de la part de « quelques bâtiments grecs armés, lesquels étaient sous « le commandement *d'un homme appelé le prince « Mavrocordatos* (1), et cela en opposition à tout « principe reconnu de neutralité et du droit des na- « tions, S. Ex. le lord haut-commissaire de S. M. B. « se voit, avec un souverain déplaisir, forcé d'ordon- « ner que les deux îles ci-dessus nommées soient « immédiatement mises, relativement au reste des îles « Ioniennes, en une quarantaine de trente jours.

(1) Mavrocordatos est d'aussi bonne famille que Th. Maitland ; car il est noble à double titre, *atavis et atavis*.

« L'inspecteur-général du département sanitaire de « Corfou est chargé de transmettre immédiatement « les ordres nécessaires à cet effet.

« S. Exc. éprouve une véritable douleur pour les in- « convénients et les pertes qui doivent nécessairement « résulter d'une pareille mesure ; et ce qui la rend « d'autant plus effrayante, c'est qu'on devait moins « s'attendre à voir tenter de compromettre et d'insul- « ter le gouvernement ionien, placé sous la protec- « tion exclusive de S. M. B., par *des hommes* qui « déclarent combattre pour leur propre liberté, et « de rendre ainsi ce gouvernement, si le fait avait « été passé sous silence, complice de ces terribles « malheurs et de ces odieuses atrocités, qui dans cette « occasion et dans plusieurs autres, ont signalé la con- « duite des parties engagées dans la guerre actuelle. »

Par ordre de S. Exc., *signé* Fred. Maukey.

Cet incident, et surtout les victoires des Hellènes, altérèrent si rapidement la santé d'un homme irritable, qu'atteint le 17 janvier, à son retour à Malte, d'une apoplexie foudroyante, on entendit presque aussitôt retentir d'île en île jusqu'au Péloponèse et à Argos, ces paroles effroi des méchants : *Sir Thomas Maitland l'ennemi des Grecs se meurt, sir Thomas Maitland l'ennemi des Grecs est mort! Vanité des vanités, le lord haut-commissaire des îles Ioniennes est scellé dans la tombe! Anathème à ses œuvres et à sa mémoire!*

Quelques Grecs voulaient se couronner de fleurs; mais réfléchissant sur l'instabilité des grandeurs hu-

maines, ils se contentèrent de remercier le ciel de les avoir délivrés d'un *homme* déja trop puni sans doute des maux dont il affligea les enfants de la Croix. On avait des motifs plus nobles et surtout plus importants de se réjouir et de remercier la Providence, qui protégeait visiblement la Hellade.

Le capitan Khoreb pacha avait été déposé et exilé au retour de sa campagne. Aboulouboud pacha, nommé à une satrapie insignifiante au fond de l'Asie-Mineure, venait de disparaître de la scène de la Grèce qu'il avait ensanglantée. Le sultan avait changé son divan, en dépouillant ses ministres et en en faisant étrangler une partie. Fet Ali, Châ de Perse, dirigé par les conseils du Céphalonien Képhalas, hésitait à ratifier le traité de paix négocié par M. Willoch, qui devait rendre le calme aux provinces ottomanes voisines de l'Euphrate. Lord Strangford, agité des douleurs de la montagne en travail, n'avait pu se rendre les Ilithyes encore assez propices pour produire une anomalie politique qui aurait réconcilié la Russie et la Porte ottomane.

Au milieu de ces agitations du sérail, on apprit à Constantinople que Moustaï pacha n'était pas plus tôt rentré à Scodra, qu'informé d'une manière positive par ses capi-tchoadars du danger qui menaçait sa tête, proscrite par le sultan, il avait dévoilé, dans une circulaire adressée aux Schypetars, les causes auxquelles on devait attribuer la perte de tant de braves qu'ils pleuraient. Toutes les familles de la Guégoria étaient en deuil, et elles avaient juré, dans leur

douleur, de ne plus s'armer pour la défense d'un monarque qui avait résolu de les asservir, s'ils avaient été assez malheureux pour anéantir les Grecs. Ismaël Potta, qui était parvenu de son côté à soulever l'Épire entière, demandait impérieusement à la Sublime Porte la révocation d'Omer Brionès, et le poste de visir de la basse Albanie pour Mahmoud bey, fils de Véli pacha Ali Zadé, étranglé à Khoutayé dans l'Asie-Mineure. Enfin l'Illyrie macédonienne et l'Épire n'attendaient qu'un signal pour se séparer du Bas-empire Ottoman de Constantinople.

Tant de gloire, de succès et d'espérances auraient pu éblouir les Hellènes. Ils se disaient (1): « Nos « pères régis par des lois, éclairés du flambeau de la « civilisation, guidés par des chefs expérimentés, « maîtres de villes florissantes et d'arsenaux, élevés « à l'école du génie, des arts et de la gloire, con- « fondirent l'orgueil des Perses. La discipline et la « science dans l'art militaire triomphèrent du nombre « et de la valeur mal dirigée des barbares. Enfants « déshérités et avilis du pays qu'ils illustrèrent, des « pâtres, des chefs de bandes flétris du nom de bri-

(1) Je me contente de traduire, litteralement, ce morceau, extrait d'un rapport très-étendu sur les évènements qui ont eu lieu dans la Grèce pendant les trois derniers mois de l'année 1823, tel qu'il m'a été adressé par M. Georges Tourtouri de Calaritès, que je puis maintenant nommer. C'est le même qui m'a fourni une grande partie des détails sur les affaires de l'Épire; et la Grèce compte en sa personne un citoyen aussi dévoué que vertueux.

« gands, parce qu'ils osaient soustraire leurs têtes au « joug de l'oppression, des paysans, des vieillards et « des femmes, se lèvent en invoquant *le Dieu des « forts!* Un nouveau Gédéon quitte l'aire sur laquelle « il foulait le grain, et tout s'anime à sa voix souve- « raine. Quelques milliers de chrétiens, la fronde à « la main, terrassent les Assyriens. Ils s'emparent « de leurs armes pour combattre, non plus les hordes « de Xerxès, mais tout ce que l'Europe, l'Asie et « l'Afrique comptent de mahométans les plus intré- « pides, qui s'avancent par terre et par mer pour « anéantir les auteurs et les soutiens d'une indépen- « dance proclamée sous les auspices du Dieu rédem- « pteur. Les Ismaélites ont succombé; l'immortelle « Hellade a terminé une campagne plus importante « que celles qui l'ont précédée; nous avons égalé et « peut-être surpassé nos aïeux. »

Ainsi parlait un Grec enfant du Pinde, au moment de quitter Zante pour rentrer dans l'Étolie; mais autant son enthousiasme était légitime, car jamais on ne combatit pour une cause plus juste et plus importante, autant sa douleur fut profonde, lorsqu'il revit ces contrées qui pendant trois années révolues avaient été le théâtre de la guerre. « Depuis les ro- « chers de la Selléide jusqu'au Thermopyles, la vue, « continuait-il, ne se repose que sur des ruines, des « décombres et des tombeaux. Aucune ville, aucun « village, pas une seule cabane n'apparaissent sur « cette terre désolée, d'où les troupeaux mêmes ont « disparu. Les habitants nus, n'ayant pour abri

« que les antres et le couvert des forêts, privés d'in-
« struments aratoires pour remuer la terre, nourri-
« cière des hommes, sont sans espérance : qui les
« assistera dans leur détresse ? »

Il avait à peine tracé ces lignes, lorsque des chrétiens accourus de l'Occident à la voix du malheur, vinrent sécher les larmes des Étoliens et des Acarnaniens. Ils leur apportaient les secours de ce clergé bienfaisant d'Angleterre, de Suisse et d'Allemagne, qui ambitionna, dès le commencement de la sainte révolte des Grecs, contre le vicaire ou caliphe de Mahomet, le titre de philhellènes, devenu synonyme d'amis de l'infortune et de consolateurs des martyrs du Très-Haut. Ils leur envoyaient, non de ces paroles banales qui décourageraient jusqu'à la piété, en faisant maudire la vertu; mais des vêtements, des pioches, des socs de charrues, destinés à fournir aux vainqueurs des Turcs les moyens de manger un pain acquis à la sueur de leurs fronts. De grandes dames, car le cœur magnanime des femmes de la vieille Europe et du monde chrétien sera à jamais du parti des Grecs, y avaient joint d'abondantes aumônes : que ne m'est-il permis de publier leurs noms!...

Des hommes aussi recommandables par leurs sentiments religieux que par leurs lumières, se présentèrent à leur tour pour instruire les Grecs au grand art de l'administration publique, qui n'est un secret que pour ceux qui veulent faire prévaloir des vues particulières contre l'intérêt général. Tous s'étaient préparés à d'aussi honorables fonctions par l'étude de

la langue grecque, et ne demandaient à les remplir, qu'en s'entretenant à leurs frais dans les emplois qu'ils sollicitaient. Mais un incident qui attira l'attention particulière du gouvernement, fut l'arrivée du moderne Tyrtée; lord Byron, le front ceint des lauriers du Parnasse, abordait à Missolonghi, avec des presses, des artistes, des ingénieurs et des artisans. Il n'avait pas attendu les succès des Grecs, pour flétrir leurs tyrans en vers pindariques. Il apportait des secours, et l'espérance de voir réaliser un emprunt, que les envoyés du sénat d'Argos étaient chargés de négocier sur la place de Londres. Il avait fourni une partie des fonds qui avaient donné les moyens à l'amiral Miaoulis Vôcos de tenir la mer et de foudroyer l'escadre du capitan-pacha dans le golfe Pagasétique.

Son exemple donnant l'impulsion aux esprits, un horizon immense apparut aux Grecs, qui découvrirent, au milieu d'un océan de gloire, des dangers et de nouveaux triomphes. La position fortifiée de Missolonghi, qui est la clef du golfe des Alcyons, jointe à la possession récente de l'Acro-Corinthe, livraient désormais la citadelle de Patras, Lépante et les châteaux des petites Dardanelles à la discrétion des insurgés, devenus possesseurs des rives qui entourent ces mers intérieures du territoire classique. On pouvait laisser les garnisons turques s'y fondre en détail. Le temps ne devait pas manquer de les contraindre à rendre les armes. Colocotroni et André Métaxas, maîtres des aqueducs et des hauteurs de Patras, après avoir battu les Turcs dans quatre sorties diffé-

rentes, les avaient contraints de se renfermer dans la place. Le malaise devait y être grand; car déja plusieurs familles mahométanes en étaient sorties après avoir traité particulièrement avec les stratarques chrétiens, qui leur avaient accordé des sauf-conduits pour se rendre en Élide.

Malgré ces symptômes, avant-coureurs d'une capitulation, Mavrocordatos résolut de l'accélérer, en mettant le siége devant Lépante et le château situé sur le cap Antirrhion de l'Étolie Épiotète. On s'occupa aussitôt des préparatifs de cette entreprise, qui était au moment d'être mise à exécution, lorsqu'un décret émané du gouvernement de la Grèce occidentale, annonça qu'à partir du $\frac{13}{1}$ janvier, on imprimerait à Missolonghi, un journal intitulé, la Chronique Hellénique, destiné à éclairer le monde civilisé sur des évènements, trop longtemps défigurés par les ennemis de la Croix.

Le conseil exécutif, résidant à Nauplie, ville défendue par une garnison de quinze mille hommes, commandés par le fils de Colocotroni, Panos, qui avait épousé en dernier lieu une fille de l'héroïne Bobolina, venait, de concert avec le sénat législatif séant à Argos, de décréter l'envoi de trois mille soldats à Psara, où ils étaient demandés par l'amirauté de cette île belliqueuse. Des secours plus considérables avaient mis à la voile pour se rendre en Crète. On utilisait ainsi soixante mille guerriers qui se trouvaient trop à l'étroit dans le Péloponèse, royaume dont la population s'était triplée depuis le

commencement de l'insurrection. On se proposait de voter bientôt un *printemps sacré*, en envoyant un grand nombre de montagnards d'élite en Thessalie, pour se réunir aux Magnésiens, et de transporter ainsi en 1824, le théâtre de la guerre sur les bords de l'Axius ou Vardar, en posant provisoirement les limites de la confédération à Thessalonique.

On avait, en attendant, établi un hôtel des monnaies à Tripolitza, où l'on battait des espèces d'or et d'argent au titre et au coin du sultan. Cette mesure qui donnait un bénéfice net de plus de soixante pour cent, portait un coup plus funeste à l'empire ottoman que toutes les pertes qu'il avait éprouvées jusqu'alors. Ainsi tombait le colosse aux pieds d'argile, auquel il en avait déjà trop coûté pour remettre sous le joug des sujets à jamais équivoques, qu'il serait plus facile d'exterminer que de subjuguer, parce qu'il est aussi absurde de vouloir régner sur des cœurs ulcérés, que de prétendre, comme on l'a fait pendant long-temps, que les terres découvertes par Colomb, ont été créées de toute éternité pour être une dépendance de l'Europe.

O Providence! la Grèce et l'Amérique asservies au commencement du quinzième siècle, se retrouvent au commencement du dix-neuvième en présence de leurs dévastateurs!... Mais sans nous perdre dans des considérations étrangères au sujet qui nous occupe, prions ce Dieu que les Hellènes invoquaient au jour solennel de leur insurrection, de leur apprendre l'usage qu'ils devront faire de l'indépendance qu'ils ont

acquise, et de les aider à soutenir le poids de leurs prospérités. Elles perdirent leurs ancêtres, égarés par Thémistocle, dans la route qu'il leur ouvrit. Maîtres de la mer, les Hellènes peuvent tout oser contre un ennemi qui a des vaisseaux et point de matelots, mais qu'ils n'oublient pas que si la marine d'Athènes fut son salut, elle ne tarda pas à devenir la cause de son ambition et de sa perte (1). Ils savent qu'ils ne doivent plus attendre les barbares sur le terrain de la Hellade, et que pour paralyser leurs efforts, il suffit de menacer l'Asie-Mineure. Ils peuvent oser davantage!... Les Samiens menaçent de nouveau l'île de Chios, Mitylène est à la discrétion des insurgés, l'empire ottoman tombe en lambeaux. Il faut saisir la fortune dans son vol rapide, et ne pas abuser de ses faveurs pour surprendre des villes sans défense, ou ravager des terres abandonnées, espèce de guerre, dit Platon (2), *qui apprend à calculer ses forces, à n'approcher de l'ennemi qu'en tremblant, à prendre la fuite sans rougir, et qui en donnant aux soldats les vices des pirates, les conduit*, comme le remarque Aristote (3), *à dominer au sénat et à faire passer l'autorité aux mains du peuple, ainsi qu'il arrive presque toujours dans un état où la marine est florissante.*

(1) Aristot. de Rep. lib. v, cap. 3.

(2) Isocrat. de Pac. t. 11, p. 393.

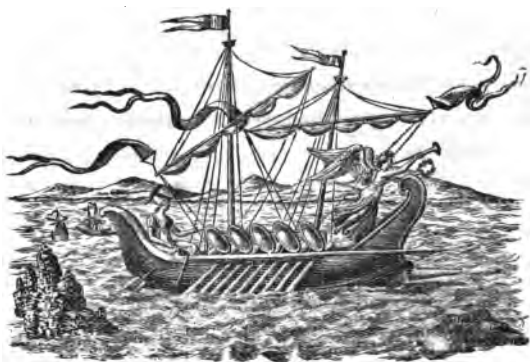
(3) Plat. de Legi. lib. iv, t. 2, p. 706.

Tels sont les conseils de l'expérience que les sages de la Grèce ont légué à leurs neveux; puissent-ils être écoutés.

Pour moi, satisfait d'avoir fait connaître *les souffrances des Hellènes, leurs mémorables actions et la barbarie des Turcs, au monde occupé des évènements de l'Orient*, je me croirai assez récompensé si j'obtiens un jour des fils de Dorus, un rameau de l'olivier aux belles couronnes, qui ceignit le front d'Hérodote aux fêtes d'Olympie.

Je borne ici ma carrière et mes vœux!.... et toi, Muse sévère de l'Histoire, à qui je dédie le fruit de mes veilles, Clio, chaste sœur d'Apollon, daigne protéger mon ouvrage, et reçois pour jamais mes adieux.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME QUATRIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

Les chiffres romains indiquent le tome de l'ouvrage; les chiffres arabes, la page du volume qu'on doit consulter; et la lettre n, *suivie du numérique arabe, la note des pages où se trouvent les citations.*

A.

C.

I.

M.

N.

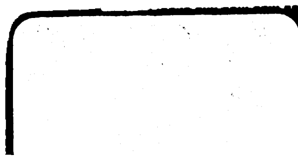
O.

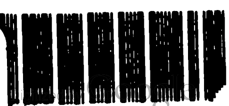
R.

T.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.






001556N